This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 104 F 9

SERMONS

DE

M. MASSILLON,

ÉVÊQUE

DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

ORAISONS FUNEBRES

ET

PROFESSIONS RELIGIEUSES.

A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez { Les FRERES ESTIENNE, à la Vertu; ET JEAN-THOMAS HERISSANT Fils, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

LIBRARY

AVERTISSEMENT.

IL eſt rare qu'un même homme ſache aller au cœur, le touche, le remue à ſon gré par la force de ſon éloquence, & qu'il réuſſiſſe également bien, lorſqu'il ſera queſtion de faire un éloge. C'eſt une réflexion que fait Cicéron, en parlant des Orateurs. Ces deux talens ſont auſſi différens dans le but qu'ils ſe propoſent, que dans les qualités qu'ils exigent. L'un veut plaire à l'eſprit par des traits brillans & ingénieux, l'amuſer par des deſcriptions agréables, flater l'oreille par l'harmonie & la pureté du ſtyle; il eſt preſque plus occupé de la manière d'exprimer les choſes, & de la tournure qu'il doit leur donner, que des choſes elles-mêmes. L'autre ne penſe qu'à intéreſſer le cœur, & à le faire entrer dans ſes ſentimens; s'il ne néglige pas les ornemens *qui* naiſſent du fond

du ſujet, il écarte avec ſoin tout ce qui ne feroit qu'une vaine parure dans le diſcours. Chacun de ces talens demande donc un caractère d'eſprit qui lui ſoit aſſorti. Voilà pourquoi il n'eſt pas ordinaire de les trouver réunis dans la même perſonne.

Ce fut cependant par des Oraiſons funébres que le P. Maſſillon ſi touchant, ſi intéreſſant dans ſes Sermons, commença à ſe faire un nom dans le monde parmi les Orateurs. Il étoit extrêmement jeune, lorſqu'il fit celle de Henri de Villars, Archevêque de Vienne; & peu de tems après, celle de Camille de Neuville de Villeroi, Archevêque de Lyon: & néanmoins quels applaudiſſemens ces deux piéces ne reçurent-elles pas? Dès-lors ſes Supérieurs le deſtinèrent à la Chaire. Ils avoient été indécis juſqu'à ce moment ſur le genre d'étude auquel ils devoient le fixer; parcequ'il avoit paru juſqu'alors également propre à tout: Belles-Lettres, Philoſophie, Théologie, tout pa-

roiſſoit être ſon talent dès qu'il s'y appliquoit. Mais le ſuccès étonnant qu'il eut, dès qu'il ſe montra dans la Chaire, fit juger qu'il devoit s'y conſacrer uniquement: on eut bien de la peine à ſurmonter ſa répugnance; enfin il ſe rendit, & ne ſongea plus qu'à répondre aux vûes de ſes Supérieurs.

La première Oraiſon funébre qu'il compoſa, après les deux dont nous venons de parler, fut celle du Prince de Conty, fort applaudie, lorſqu'elle fut prononcée, fort critiquée enſuite, lorſque l'impreſſion l'eut rendue publique. Il en a depuis compoſé trois autres qui n'avoient point encore vû le jour; celle du grand Dauphin, celle du feu Roi, & celle de Madame. Il y a dans celle de Louis XIV. une nobleſſe d'expreſſion, qui égale en quelque ſorte la grandeur du ſujet qu'il traitoit.

Nous aurions bien ſouhaité ne faire entrer dans ce Volume, que des Oraiſons funébres, d'autant plus

que c'eſt ainſi qu'on a imprimé ſéparément de leurs autres Ouvrages, celles de MM. Boſſuet & Fléchier, & de quelques autres célébres Prédicateurs. Mais il eût fallu pour cela changer le caractère & en employer de plus gros ; autrement ce Volume n'eût point été proportionné aux Volumes précédens. Cet inconvénient nous a déterminés à joindre aux Oraiſons funébres quatre diſcours pour des Profeſſions Religieuſes. Nous ſupplions que le titre de ces diſcours n'empêche perſonne de les lire. Ce ne ſont pas ſeulement les Religieuſes, que le P. Maſſillon y inſtruit : c'eſt pour les gens du monde, qu'il parle ; rien n'eſt plus fort & plus plein de religion, que ce qu'il y dit, pour leur faire connoître la ſainteté & l'excellence de l'état d'un Chrétien, & combien on ſe trompe dans l'idée qu'on s'en forme communément.

TABLE

DES PIECES CONTENUES dans ce Volume.

ORAISON funébre de M. de Villars, Archevêque de Vienne, Pag. 1

Oraiſon funébre de M. de Villeroy, Archevêque de Lyon, 51

Oraiſon funébre de François-Louis de Bourbon, Prince de Conty, 109

Oraiſon funébre de Monſeigneur, Louis, Dauphin, 173

Oraiſon funébre de Louis le Grand, Roi de France, 227

Oraiſon funébre de Madame, Ducheſſe d'Orléans, 288

I. Sermon pour une Profeſſion Religieuſe, 329

II. Sermon, ſur le même ſujet, 391

III. Sermon, ſur le même ſujet, 447

IV. Sermon, ſur le même ſujet. 494

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier *les Oraiſons funébres & les Sermons pour des Profeſſions Religieuſes*, prononcés par M. MASSILLON, Evêque de Clermont. Les vertus des Grands dont le célébre Orateur fait l'éloge, & les devoirs qu'ils ont eu à remplir, ſont la matière des premiers Diſcours contenus dans ce Volume : il loue dans Louis le Grand un Roi qui a également conſacré ſon régne à la gloire de la Religion & à celle de la Monarchie : il loue dans les autres les monumens qu'ils ont laiſſés de leur foi, & de leur amour pour les peuples ; & dans les Sermons pour les Profeſſions Religieuſes, il expoſe les dangers du Monde & les avantages de la vie Religieuſe pour le ſalut, les obligations des perſonnes engagées à Dieu par des vœux ſolemnels, & les facilités qu'elles y trouvent pour les remplir. Quels heureux fruits ne doit-on pas attendre de la lecture de ces différens Diſcours, dans leſquels on n'admire pas moins les graces d'une noble éloquence, que les attraits d'une piété tendre & ſoutenue ! A Paris, ce 25 Juin 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

ORAISON

ORAISON FUNÉBRE DE *MESSIRE DE VILLARS*, ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Ambulavit pes meus iter rectum à juventute meâ; .... zelatus sum bonum, & venter meus conturbatus est; propterea bonam possidebo possessionem.

J'ai marché dans la droiture depuis ma jeunesse, j'ai eu du zèle pour le bien, & mes entrailles ont été émues sur les misères de mon peuple; & je posséderai un héritage éternel. Au Chap. 51. de l'Ecclésiastique, vers. 20. & suiv.

ETOIS-JE destiné, Messieurs, à rendre ce dernier devoir à la mémoire de notre pieux Prélat? & le Ciel n'avoit-il donc permis que je vinsse être le témoin de sa vie, que pour me ménager, ce semble, de loin un si triste & un si lugubre ministère? Contraint tant de fois par sa modestie à supprimer

ſes louanges dans la chaire évangélique, falloit-il que je ne fuſſe autoriſé à les publier que par ſa mort? Il eſt donc vrai, que le premier hommage public que ſa vertu devoit avoir de moi, ſeroit un éloge funébre.

C'eſt ainſi, ô mon Dieu! que du haut de votre Sageſſe, vous réglez nos deſtinées: c'eſt ainſi que confondant nos conſeils, ſurprenant nos deſirs & anéantiſſant nos eſpérances, vous affermiſſez notre foi: c'eſt ainſi que diverſifiant vos voies, vous inſtruiſez notre vigilance.

Celui-ci, dit Job, conſumé de langueur & d'infirmités, voit de loin l'appareil de ſon ſacrifice, exhale chaque jour une portion de ſon ame, & ſe ſent mourir mille fois avant que d'avoir pu mourir une ſeule: l'autre encore plein de force & de ſanté, eſt frappé ſoudain; ſon ame toute entière, pour ainſi dire, devient la proie de la mort, & entre les horreurs du tombeau & les délices d'une ſanté parfaite, ne met preſque que le dernier ſoupir d'intervalle.

Heureuſe l'ame qui, pendant ſes jours les plus ſerains, a ſû prendre des meſures contre la ſurpriſe des vents &

de l'orage! heureuſe celle qui ayant toujours marché dans la droiture, a eu du zele pour le bien, & dont les entrailles ont été émues ſur les misères publiques! Ah! qu'une lente infirmité lui annonce de loin le jour du Seigneur, ou qu'un coup imprévû vienne à l'inſtant lui ouvrir les portes éternelles; ſa mort peut être différente, mais ſon immortalité ſera toujours la même.

Ne cherchons point aujourd'hui d'autre conſolation, Chrétiens: vous ne verrez pas dans cet Eloge de ces événemens éclatans, où l'Orateur peu inſtruit de ſon miniſtère, vient dans ce lieu ſaint étaler avec art la figure d'un monde profane; & juſques ſur le tombeau fatal, donne du corps & de la réalité au phantôme que le ſiécle adore.

Je n'ai à vous entretenir ici, Meſſieurs, ni de ces négociations importantes, qui, arrachant le Pontife du Sanctuaire, le rengagent dans le tumulte du ſiécle, & ſous le ſpécieux prétexte du bien public l'autoriſent à violer ſes devoirs particuliers; ni de ces intrigues pénibles, où l'on voit les Interprétes des ſecrets du Ciel devenir les dépoſitaires des myſtères des Cours,

les ſentinelles de Jéruſalem ne veiller preſque plus qu'à la défenſe de Jérico, & les Docteurs des Tribus d'Iſrael ſe glorifier d'être les Légiſlateurs des nations.

L'hiſtoire de notre pieux Prélat n'eſt mêlée qu'avec celle de ſon Diocèſe : ſes jours ne ſont marqués que par les fonctions de ſon miniſtere : ſes emplois ſe trouvent tous renfermés dans ſes devoirs ; & pour ſavoir ce qu'il a fait, il ſuffit de ſavoir ce qu'il a dû faire.

Nous tirerons donc du Sanctuaire même les ornemens ſacrés, qui vont ſervir d'appareil aux funérailles de l'Oint du Seigneur ; nous ne prendrons que ſur l'autel les fleurs que nous allons jetter ſur le tombeau du Prince des Prêtres. Le ſiécle qui n'eut jamais de part à ſes actions, n'en aura point auſſi à ſes louanges. Nous ſortirons de l'Egypte pour rendre les devoirs ſuprêmes à cet autre Jacob : mais les pompes de Pharaon ne viendront plus comme autrefois juſques dans une terre ſainte, honorer les cendres & la mémoire des Patriarches.

Ce n'eſt pas que j'ignore là-deſſus les vaines penſées des mondains. Admirateurs inſenſés de cette viciſſitude

de phantômes, ſur quoi roule tout le ſiécle préſent, il leur faut des ſpectacles pour les frapper, de vaſtes projets, des entrepriſes éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obſcures, quand on n'a pas des vices glorieux; & ce n'eſt guères qu'aux grands défauts, qu'ils ſavent accorder le nom de grand mérite.

L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ſes devoirs, la miſéricorde, ont je ne ſai quoi de tranquille & d'uni, qui ne donne rien aux ſpectateurs. Les merveilles de la foi n'ont pas le même privilége que les illuſions des ſens. Ce qui ſert de ſpectacle à Dieu & aux Anges, paroît à peine digne de l'attention des hommes. On diroit que pour mourir avec honneur, il faut avoir ſû être autre choſe qu'homme de bien. La ſolemnité des éloges veut preſque être ſoutenue par le faſte du héros qu'on loue; & il ſemble que l'Orateur n'a jamais plus beſoin d'art, que lorſqu'il n'a qu'à louer la vérité & la juſtice.

Telle eſt la prudence du ſiécle, je le ſai: mais viens-je ici pour donner du poids aux coutumes d'Egypte, durant la ſolemnité même de l'immolation de

l'Agneau? viens-je par un discours profane suspendre l'attention des Ministres gravement assemblés autour de l'autel & appliqués au sacrifice, ou aider leur recueillement avec la parole évangélique? viens-je mêler aux chants lugubres de la triste Sion les cantiques de Babylone? viens-je en un mot, honorer mon ministère, édifier votre piété, ou respecter vos erreurs, & dégrader l'honneur du Sacerdoce? Ah! ce n'est pas ici un de ces préludes artificieux, où l'Orateur semble acheter le droit d'être tout profane, en promettant d'abord qu'il ne dira rien que de saint, & où l'on ne voit de chrétien, que des précautions pour ne l'être pas. Rien de ce qui va s'éteindre au tombeau, ne brillera dans cet Eloge funébre.

Ce ne sera pas même une histoire inconnue. Ce que vous avez vû, entendu, & touché presque de vos mains, ce sera ce que nous annoncerons. Je parle d'un Pasteur qui n'a jamais perdu son troupeau de vûe. L'intégrité de ses mœurs, l'application aux fonctions de son ministère, la profusion de ses trésors, qui vont faire le sujet de cet Eloge, ont mille fois servi de matière aux

vôtres : & s'il étoit permis au peuple affligé qui m'écoute, de le dire ici à ma place, il diroit comme moi, que ſa vie fut toujours réglée par la Loi, *Ambulavit pes meus iter rectum à juventute meâ ;* que ſon autorité fut toujours utile à l'Egliſe, *Zelatus ſum bonum ;* & que ſes richeſſes furent toujours prodiguées aux pauvres, *Et venter meus conturbatus eſt.* Repréſentons-le donc comme un homme juſte & irréprochable, comme un Pontife fidèle, & comme un père charitable.

C'eſt l'Eloge que je conſacre à la mémoire de MESSIRE HENRI DE VILLARS, ARCHEVESQUE ET COMTE DE VIENNE, PRIMAT DES PRIMATS. Eſprit ſaint, mettez dans ma bouche cette parole efficace, ce glaive à deux tranchans, qui en faiſant le diſcernement des penſées du Juſte, aille faire de douloureuſes ſéparations dans le cœur du pécheur, & qui n'éléve ce pieux & lugubre monument à la Religion, que ſur les débris de l'idole du monde.

L'INNOCENCE des mœurs, je le ſai, n'eſt pas toujours le fruit de la piété des ancêtres, ni des ſecours de l'édu- I. PARTIE.

cation. Il y a des enfans de colère, des cœurs si profondément gâtés, qu'on les voit déja méditer l'iniquité parmi les leçons de vertus qu'ils reçoivent de leurs pères, & qui ne trouvant autour d'eux que des objets saints, savent s'en former de criminels de leur propre fonds.

Sap. 9. 20. Je sai que la sagesse vient d'en-haut & descend du Père des lumières; qu'elle ne se recueille pas sur la terre comme la succession d'un père foible & mortel, & que la piété est le don d'un Esprit qui souffle où il veut, & non pas le fruit d'une chair qui ne sert de rien.

Cependant il faut avouer que l'ordre de notre naissance donne presque le premier branle à celui de nos destinées; qu'avec le sang qui nous fait ce que nous sommes, nos pères font d'ordinaire passer jusqu'à nous les impressions de ce qu'ils ont été, & que dans les semences de vie que nous tenons d'eux, nous trouvons des ascendans secrets qui nous font vivre comme eux. Lorsque la racine est sainte, dit *Rom. 11. 16.* l'Apôtre, les branches le sont aussi; & il est mal-aisé que d'une masse pure & brillante, on ne tire que des portions viles & flétries. N'en cherchons pas des

exemples hors de l'hiſtoire de l'homme juſte que nous louons. Sorti d'une famille où la probité, l'honneur, & je ne ſai quelle élévation d'ame coulent avec le ſang, où la ſageſſe ſemble avoir fait une éternelle alliance avec le nom, où l'éclat & la vertu paroiſſent preſque de la même date, où les exemples qui la réglent ſont auſſi anciens que les titres qui l'embelliſſent; ſorti, dis-je, d'une famille où le Dieu d'Iſrael avoit depuis long-tems établi ſa demeure, il en recueillit toutes les bénédictions.

Un Pere, dont la mémoire ne mourra jamais, lui fit priſer les voies du Seigneur par ſes inſtructions, & les lui montra par ſes exemples. Effrayé de la déplorable vanité des perſonnes de ſon rang, qui croiroient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquoient eux-mêmes à leur former une poſtérité digne d'eux; qui regardent comme des ſoins roturiers le ſoin de l'éducation, ſans quoi ſe ſouille & s'épaiſſit la nobleſſe du ſang; confient à des mains étrangères le ſoin de cultiver des vertus domeſtiques; mettent à prix la deſtinée de leurs enfans; & pour ſe trop ſouvenir de leurs grandeurs, laiſſent après

eux: des ſucceſſeurs qui ne s'en ſouviennent pas aſſez: effrayé, dis-je, de ce déſordre, il l'évita; & le Seigneur béniſſant ſes ſoins, il ébaucha, ſans le ſavoir, à la France, un Miniſtre ſage & illuſtre dans les Cours étrangères, diſtingué dans la nôtre, né pour ménager l'eſprit des Rois & la fortune des Royaumes, habile à ramener à l'utilité de la Patrie & à la gloire de ſon Prince, les humeurs & les intérêts divers des Peuples voiſins; & le pieux Prélat qui fait le triſte ſujet de cette cérémonie, dont la vie brille d'autant plus aux yeux de la foi, qu'elle eſt toute enſevelie dans l'obſcurité des fonctions du Sacerdoce.

Auſſi les amuſemens de ſon enfance ne furent que des eſſais de vertus. Incapable encore de connoître la créature, il levoit déja ſes mains pures vers le Créateur. Il apprit à conſacrer ſon cœur au Seigneur dans un âge où à peine a-t-on un cœur pour ſoi-même; & la piété qui toujours eſt le fruit tardif de la grace, n'attendit pas juſques ici la raiſon.

Qu'attendez-vous, Meſſieurs, de ces heureuſes prémices? Le ciel qui brille le matin, n'annonceroit-il, ſelon

la parole évangélique, que des brouillards & des tempêtes? Le temple qu'une main habile a élevé avec tant de lenteur & de précaution, ne faudra-t-il que trois jours pour le détruire? & à peine ſorti des mains de Samuel, ſuffira-t-il à cet autre Oint du Seigneur, comme à Saül, de s'être trouvé une fois parmi les fureurs & les vains tranſports des Prophétes du ſiécle, pour devenir furieux & prophétiſer avec eux? De ſi belles eſpérances ne donneroient-elles qu'un ſort commun, qu'une jeuneſſe emportée qui compte les crimes parmi les bienſéances de l'âge, & qui ne laiſſe guères qu'aux paſſions le ſoin de régler ſes plaiſirs; qu'une maturité ambitieuſe qui ne connoît point d'autre honneur que le ſecret de s'en attirer; qu'une vieilleſſe endurcie, qui dans le débris d'un corps uſé & à demi-mort, nourrit des paſſions encore toutes vivantes, qui au lieu de ſoupirer ſur les iniquités qu'elle s'eſt permiſes, ne ſoupire qu'après le ſouvenir des plaiſirs qu'elle ne peut plus ſe permettre, & qui de ſa vie paſſée, ne regrette rien ſinon qu'elle ſoit paſſée?

Ah! ſi je n'avois que ces myſtéres d'iniquité à vous annoncer au milieu

1. Reg. 15. 30. des myſtères ſaints ; ſi, comme autrefois Samuel envers Saül, il falloit honorer l'Oint du Seigneur devant le peuple, plutôt pour épargner à ſon rang la honte de ſes foibleſſes que pour édifier nôtre piété par le ſouvenir de ſes vertus ; je me ſerois contenté d'accorder en ſecret des larmes à une mort qui me fut ſenſible, ſans donner ici à ſa mémoire des éloges qui ne lui ſeroient pas glorieux. Loin de venir interrompre le ſacrifice terrible, pour faire revivre le ſouvenir de ſes actions, moi-même je l'aurois offert au Très-haut, pour obtenir que le ſouvenir en fût effacé du Livre éternel : & toute chère que me ſera toujours ſa mémoire, j'aurois ſatisfait à ma reconnoiſſance, ſans manquer à mon miniſtère.

Mais la Religion défend-elle de ſonder un cœur qu'elle occupa tout entier ? Graces au Seigneur, je ne craindrai point de l'expoſer à vos yeux ; & je n'aurai pas beſoin pour vous le faire eſtimer, de vous le faire méconnoître ; & pour ſauver la gloire de cet autre David de la honte d'une obſcure mort, il ne faudra pas comme Michol le dé-

1. Reg. 19. 13. rober aux yeux, & ne ſubſtituer que ſon phantôme à ſa place.

Quelle fut ſa retenue en un âge, où pour être vertueux & régulier, il ſuffit preſque d'empêcher que le vice ne nuiſe, & ſavoir bien choiſir ſes débauches !

Quel fonds de candeur, d'affabilité, de modération, dans un rang où mille intérêts ſecrets enveloppent le cœur ; où le poids des affaires & les bienſéances de la dignité, altèrent l'humeur, ou la déconcertent, & où l'on eſt d'autant plus vif ſur les injures, qu'on ſe voit toujours inveſti d'hommages !

Quelle noble ſimplicité dans un ſiécle où l'art des rafinemens a paſſé juſqu'au peuple ; où tout eſt confondu, & par ſa misère & par ſa vanité ; & où à peine tranquilles poſſeſſeurs d'une portion de l'héritage de nos pères, frappés de calamités inouies dans leur tems, nous inventons des plaiſirs qui leur furent encore plus inouis !

Vous qui vîtes couler ſes premiers jours, ſages Vieillards d'Iſrael, qui témoins de la première gloire de ce Temple, venez honorer ici ſes ruines de vos larmes, ſans pouvoir être conſolés par l'eſpérance d'un nouveau, rien de profane en ſouilla-t-il jamais la ſainteté ? Fallut-il excuſer les égare-

mens de ſon cœur ſur la fatalité de l'âge, envelopper des déſordres préſens dans l'eſpoir d'une régularité à venir ? chercher dans quelque trait de bon naturel des préſages douteux de vertus ? attendre du dégoût ſeul de l'iniquité le goût du don céleſte ; & de la violence du mal, en faire preſque le ſeul préſage de guériſon ?

Son ame fut un lieu de paix dans un tems où toutes les paſſions frémiſſent à l'entour ; & comme ces trois jeunes Princes Juifs, il vécut parmi les délices des Babyloniens ſans toucher aux viandes, & ſans s'enivrer du vin de Babylone.

Dan. 2. 8.

L'uſage & les réflexions qui enveloppent l'ame, & font qu'elle ne ſe montre plus que par régle, & changent en art le commerce de la ſociété, aidèrent la droiture & la candeur de la ſienne.

Il n'étoit pas de ces hommes enfoncés & impénétrables, ſur le cœur de qui un voile fatal eſt toujours tiré ; qui s'attirent, en ſe cachant, le reſpect des peuples ; que l'on ne révère tant, que parcequ'on ne les a jamais vûs ; & qui, comme ces autres qu'une vaine religion conſacra jadis, n'ont rien de véné-

rable que leur obſcurité. Déguiſemens artificieux de la prudence du ſiécle! vaine ſcience des enfans d'Adam! coupable trafic de menſonge & de vérité! je n'aurai pas beſoin aujourd'hui pour m'accommoder à mon ſujet, de vous donner ici des titres ſpécieux, & qui ne ſont dûs qu'à la ſageſſe de la Croix, & à la ſimplicité chrétienne.

Je loue un homme juſte & droit, ſimple dans le mal, & prudent pour le bien; un homme dont ce ſiécle malin n'étoit pas digne; une de ces ames faites pour le ſiécle de nos pères, où la bonne foi étoit encore une vertu, où une noble ingénuité tenoit lieu d'art & de fineſſe, où dans les plaiſirs innocens d'une douce ſociété, le plus loyal étoit toujours le plus habile; où l'art des précautions étoit inutile, parceque l'art de ſe contrefaire n'étoit pas encore inventé; & où toute la ſcience du monde ſe réduiſoit à ignorer les loix & les uſages du nôtre.

Ici, je ſens que mon diſcours s'anime : je me repréſente notre Prélat avec cet air affable & ſerain, toujours acceſſible, toujours accueillant, mettant, pour ainſi dire, ſa perſonne & ſa dignité à toutes les heures, ne

retenant de ſon rang que le privilége de pouvoir être importuné : je me le repréſente, & pourrois-je le dire ſans réveiller votre douleur? je me le repréſente au milieu de vos familles; enveloppé dans une aimable obſcurité, goûtant avec vous les douceurs d'une vie privée, familiariſant l'Epiſcopat avec les Fidèles, & ne ſe faiſant pas une vaine bienſéance de ſe rendre inviſible, & de jouir tout ſeul d'une dignité qui n'a été établie que pour les autres.

Falloit-il pour pénétrer juſques à lui, acheter par des lenteurs éternelles une audience d'un moment, & par mille pénibles formalités des refus encore plus pénibles? Quelle barrière y eut-il jamais entre lui & nous, que celle du reſpect & de la diſcrétion? Le vîmes-nous jamais affecter ces momens ſacrés de ſolitude inventés pour ménager le rang, ou pour honorer la pareſſe? Sa maiſon reſſembloit-elle à ces maiſons d'orgueil & de faſte, où ceux que les affaires y attirent, penſent preſque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui expoſer leur droit & leur juſtice; où dans un ſilence profond & avec un reſpect qui approche du culte, on

attend que la divinité ſe montre ; où mille malheureux ſouffrent moins de leur misère que de leur ennui ; & où comme autrefois dans la piſcine de Jéruſalem, après avoir attendu longtems, cet autre Ange du Seigneur paroît enfin, & guérit à peine un malade? Joan. 5. 4.

La contagion des dignités & de la grandeur, ne lui forma pas cet œil ſuperbe, & ce cœur inſatiable d'honneurs dont parle le Prophéte. Content de mériter nos hommages, il ne ſut pas les exiger ; diſons plus, il ne ſut pas les ſouffrir : on auroit dit que ces reſpectueuſes déférences qui délaſſent ſi agréablement des ſoins de l'autorité, faiſoient la plus pénible fatigue de la ſienne. Bien éloigné de ces petites délicateſſes qu'on remarque en la plupart des Grands, auprès de qui un ſimple oubli eſt un crime qu'à peine mille ſoins & de longues aſſiduités peuvent expier ; vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut ſervir qu'avec ſolemnité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion, & qui, comme l'Arche d'Iſrael, vous frapperoient de mort, ſi pour trop penſer même à les ſecourir, vous n'a- Pſ. 100. 5.

viez pas aſſés penſé à les reſpecter.

Mais quelque choſe de plus grand & de plus digne de la Religion, s'offre ici à moi. On peut, il eſt vrai, ſe refuſer aux hommages par oſtentation, & pour en paroître plus digne : la modération, je le ſai aſſés, ſouvent n'eſt que le ſceau de l'orgueil : la vanité qui ſe montre n'eſt ni la plus habile, ni la plus à craindre ; & celui qui s'empreſſe pour ſe faire honorer, ne ſait pas encore l'art d'être vain.

Mais n'être touché ni des honneurs, ni des outrages ; s'être rendu familier ce point difficile de la loi, le pardon des offenſes ; ne diſtinguer même ſes ennemis que par les graces qu'on leur accorde ; être armé de la verge pour punir les murmures, & ne s'en ſervir, comme Moyſe, que pour tirer l'eau même des pierres en faveur des murmurateurs, c'eſt ce que la vanité ne ſauroit bien contrefaire, ni la religion aſſés louer. Oui, Meſſieurs, nul de nous ne l'ignore ; on auroit dit que le ſeul ſecret, pour ſe le rendre favorable, étoit de l'avoir offenſé. Les traits les plus piquans n'alloient, ce ſemble, juſques dans ſon cœur, que pour y ménager une place à ceux qui les avoient

lancés ; & comme ce lion myſtérieux, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de Samſon, il ſuffiſoit preſque de l'avoir déchiré, pour trouver dans ſa bouche le miel de la douceur & la roſée des graces. Puiſſiez-vous en ce jour de douleur être du moins touchés de cet exemple, vous qui croyez que ne pas perdre vos ennemis, c'eſt leur pardonner ; & qui bornez la loi qui vous ordonne d'aimer, à ne haïr qu'avec meſure ! Paſſons à l'uſage qu'il a fait de ſon autorité, & repréſentons-le comme un Pontife fidele.

II. PARTIE.

DIEU ne nous a pas donné, diſoit autrefois S. Paul, parlant pour tout le corps de l'Épiſcopat, un eſprit de foibleſſe, mais un eſprit de force & d'amour : *Sed ſpiritum virtutis & dilectionis.* 2. Tim. 1. 7.

Qu'eſt-ce en effet, mes Frères, qu'un Évêque ſi peu ſoigneux de faire revivre la grace de l'impoſition, s'il a éteint cet eſprit ; ou ſi ayant franchi par une ambitieuſe intruſion, cette haie ſacrée qui ſépare le Sanctuaire, il ne l'a jamais reçu ? Hélas ! faut-il le dire ici ? c'eſt un arbre deux fois mort & déraciné, & qui occupe le plus bel endroit d'une terre ſacrée : c'eſt un roſeau que le vent Ep. Jud. ℣. 12.

Luc 7. 24. agite, & ſur qui cependant, comme ſur une colomne ſainte, repoſe tout l'édifice de la maiſon du Seigneur : c'eſt une nuée deſtinée, comme autrefois, à faire paroître la gloire du Seigneur dans le Temple, & qui nous la dérobe par ſa noirceur : c'eſt un aſtre errant, qui deſtiné à nous garder parmi les obſcurités des ſens & de la foi, ne peut cependant que nous écarter de la route : c'eſt un ſerpent d'airain élevé pour guérir nos bleſſures, & qui placé dans le Temple, nous devient une occaſion d'idolâtrie & de mort : & pour tout recueillir en un mot, c'eſt un myſtère d'iniquité inconnu preſque à ces ſiécles heureux qui nous ont précédés, dont la foi allarmée reſpecte encore la profondeur, & qui ne ſera révélé que dans ſon tems.

4. Reg. 18. 4.

2. Theſſ. 2. 7.

Né, pour ainſi dire, dans le ſein de l'Épiſcopat, & trouvant à côté de ſes ancêtres une ſi longue ſucceſſion de ſages Pontifes, notre pieux Prélat en recueillit tout l'eſprit avec le nom. Déja depuis plus d'un ſiécle, étoient aſſis ſur le trône ſacré de ce ſaint Temple des Prélats de ſon ſang : la ſouveraine ſacrificature étoit preſque devenue l'héritage de ſa Tribu ; & par un

privilége nouveau au ſacerdoce de Melchiſédech, elle étoit tranſmiſe ſelon les loix d'une ſucceſſion charnelle, ſans s'y tranſmettre ſelon les loix de la chair & du ſang. Mais que ne puis-je paſſer rapidement ſur cet endroit de mon diſcours ! Nos pères élevés à reſpecter ce nom, nous avoient élevés au même reſpect; nos vieillards voiſins preſque de ces tems heureux, où commencèrent à gouverner l'Égliſe les Pontifes de cette Maiſon, en racontoient avec allégreſſe au milieu de leur famille, l'hiſtoire à leurs neveux, & les marquoient chacun par leur propre caractère: nous-mêmes accoutumés à vivre ſous de ſi paiſibles loix, promettions à ceux qui viendroient après nous le même avantage. Trop cruelle Italie ! pourquoi vîtes-vous couper le fil d'une ſi longue ſuite de Pontifes ? & pourquoi, en nous ôtant par une mort prématurée l'eſpoir d'un ſucceſſeur, nous ôtâtes-vous la ſeule reſſource qui nous reſtoit, dans la perte que nous venons de faire ?

Mais hélas ! ſuis-je deſtiné à rouvrir aujourd'hui toutes les plaies de la famille ? & faut-il pour vous rappeller la glorieuſe ſucceſſion des Prélats qu'elle

vous a fournis, vous faire ſouvenir à ſes yeux que vous n'en devez plus attendre ? Epargnons à l'illuſtre Fille qui m'écoute, le ſouvenir encore trop cher d'un Frère dont la mort lui cauſa tant de larmes ; & pour la conſoler ſur le triſte accident qui nous aſſemble ici, ne faiſons pas revenir ſes malheurs paſſés.

L'Epiſcopat eſt un miniſtère de force & de fermeté. Il faut que, retranché dans le droit ſacré du Sacerdoce, l'Evêque ſoit hors d'atteinte aux traits de l'ambition, aux ſurpriſes de la bienſéance, à la rapidité de l'uſage, qu'il rapproche l'innocence de nos mœurs, des loix & de la diſcipline de nos pères ; qu'il ſache ramener les abus à leur origine ; & que comme l'Arche d'Iſrael au milieu du Jourdain, il faſſe remonter les eaux vers leur ſource, & ne s'y laiſſe pas entraîner ſoi-même.

Joſ. 3. 16.

Ne croyez pas, Meſſieurs, que ſur ces traits primitifs de l'Epiſcopat, je vienne ici pour faire honneur à mon ſujet, vous former à loiſir un de ces portraits originaux, où tout ſe ſent de la plus pure antiquité, & que l'on ne trouve ſi beaux, que parcequ'ils ne reſſemblent à perſonne. Malheur à

moi, ſi je faiſois d'une cérémonie de religion un vain jeu d'éloquence, & ſi par des louanges exceſſives, aidant les Fidèles à ſe perſuader qu'on leur ſurfait la vérité dans la chaire évangélique, je les accoutumois à en rabattre.

J'aime mieux vous faire ſouvenir que dans un ſiécle, où la charité eſt refroidie, ou les devoirs de l'Epiſcopat ſont ou réduits par l'uſage, ou bornés par la puiſſance ſéculiere, ou adoucis par le déréglement des Fideles, c'eſt preſque faire le bien que de le ſouhaiter; & que ſi le Prélat que je loue n'a pu remonter juſques à la ſource, & ramener ces premiers âges de l'Epiſcopat, il ne s'eſt du moins pas laiſſé aller aux foibleſſes & aux relâchemens du nôtre.

Appellé à l'Agence dans ces tems périlleux, où l'autorité du gouvernement mal affermie, ne laiſſoit eſpérer aux droits de l'Egliſe qu'une foible protection, il ne fit paroître ni moins de zèle, ni moins de fermeté. Je le dirai ici à la gloire éternelle de la piété du grand Turenne, nom ſi honorable à la France, ſi cher à nos troupes, ſi redoutable encore aux ennemis: je ne craindrai pas de rappeller quel fut pour

l'erreur de ſes ancêtres, un attachement ſi glorieux à la vérité qu'il embraſſa depuis. Ce grand homme, encore dans le parti de l'héréſie, entreprit de lui bâtir un Temple dans une de ſes Terres; & comme un autre Michas, il voulut avoir auprès de la Maiſon de
Judic. 17. 5. ſes Peres ſes Dieux, ſon Lévite, & tout l'appareil ſuperſtitieux de ſon culte. Il n'y avoit point alors de Roi en Iſrael, comme le dit l'Ecriture, du tems de ce Juif, & chacun étoit à ſoi-même ſa loi & ſon juge.

Qu'attendez-vous ici du miniſtère de notre Agent? une criminelle complaiſance toujours prête à ſe faire des amis, non pas des richeſſes d'iniquité, ſelon le mot de l'Evangile, mais des plus ſacrées dépouilles du Sanctuaire? une timide diſſimulation, qui honore ſa lâcheté de tout le mérite de la prudence? une foible réſiſtance qui paroît d'abord, mais ſeulement pour pouvoir ſe dire à ſoi-même qu'elle a paru? En vain mille intérêts ſecrets ſollicitent l'agrément de l'Agent: il s'oppoſe au nom du Clergé, trop zélé ſacrificateur du Temple de Sion, pour ſouffrir que ſous ſon miniſtère, les hauts lieux ſe
4. Reg 18. 22. multiplient dans Iſrael. Heureux d'avoir

voir vû depuis pendant les jours de ſon Sacerdoce, la piété d'un autre Ezéchias s'employer à les détruire, ôter du milieu de Juda les Dieux étrangers, & obliger les peuples à venir tous adorer à Jeruſalem ! Mais ce n'eſt-là qu'un premier eſſai de ſa droiture.

Sacrés Prélats de nos Gaules, combien de fois le vîtes-vous dans vos aſſemblées ignorer l'art nouveau de ſe taire; redonner à l'Epiſcopat ſa première liberté; n'enviſager ſa fortune qu'à travers ſon devoir; être le Gamaliel de l'aſſemblée des Princes des Prêtres, & ſavoir opiner dans des conjonctures, où il ne falloit ſavoir que conſentir? Que ne puis-je ici publier ſur les toîts ce qui s'eſt paſſé dans le ſecret ! Vous verriez des inſtances éludées, des eſpérances mépriſées, les intérêts de la chair & du ſang oubliés; l'autorité ſouveraine ramenée aux intentions du Souverain, & une droiture inflexible dans un ſiécle où toute la fermeté ſemble ſe réduire à ne pas ſe ménager ſoi-même des occaſions de lâcheté. Mais ce ſont-là de ces traits qu'on ne peut montrer qu'en éloignement; de ces merveilles deſtinées à l'obſcurité, & qui nous révélant des

maux ſecrets, doivent, comme le
gures d'or des plaies des Philiſtins,
meurer cachées dans l'Arche. A
quelle conſtance le vîmes-nous n
ger un repos ſi cher à l'Epiſcopat, p
rendre à ſon autorité ſes premi
bornes, y rejoindre les titres ſacré
inaliénables, que l'ignorance ou la
perſtition des ſiécles paſſés en a
détachés; ſoutenir contre une puiſ
te & célébre Abbaye, les plus anc
droits du Sacerdoce; arracher
mains étrangères les dépouilles de
Epiſcopat; rétablir le premier Paſte
chef des Paſteurs ſubalternes; reje
un traité pernicieux, & ne vouloir
vendre une paix qui laiſſoit la divi
dans le Sanctuaire; en un mot, ne
ſouffrir comme Salomon, que le c
de Jeſus-Chriſt fût diviſé entre d
Egliſes, & faire déclarer la ſeule &
ritable mère, celle qui ne vouloit p
de partage.

Les égards, la bienſéance même
ſang & de l'amitié, lui ſurprirent
jamais de ces graces qui minent la f
des loix, & s'élevent ſur leurs déb
deſſéchent peu à peu cette ſéve
cieuſe qui anime encore le tronc, a
vent d'épuiſer ces eſprits primitifs c

dre & de régularité, qui à travers tant de siécles, ne sont arrivés jusques à nous, que foibles & presque défaillans; donnent par une officieuse cruauté le dernier coup à la discipline mourante, & comme cet Amalécite échappé de la déroute de Saül, font rendre le dernier soupir à la puissance & à la majesté d'Israel, sous prétexte d'avoir égard à ses maux? Ah! il ne resserra jamais tant les bornes de son autorité, que lorsqu'il fallut l'employer pour ceux qui lui étoient chers: sa main retenoit les graces que le cœur avoit trop de penchant d'accorder; & on auroit dit que le droit de tout obtenir de lui, étoit un titre pour en être presque toujours refusé. Donnez, Seigneur, à vos Ministres cet esprit de force & de circonspection: ne souffrez pas que votre héritage devienne la proie des nations, & l'opprobre de ceux qui vous haïssent. 2. Reg. 1. 10.

Ce fonds de droiture & d'intégrité prenoit sa source dans l'amour qu'il eut toujours pour l'Eglise. Quelles mesures ne prit-il pas pour la remettre à Jesus-Christ pure & belle, & lui faire perdre les taches & les rides, que l'ignorance des siécles passés & la li-

cence du nôtre y avoient laiſſées ? Quelles étoient les ruines de ce Temple, lorſque nous y vîmes entrer notre nouveau Pontife ! Ah ! ici s'offrent à moi des ſpectacles bien divers. Je vois la Fille de Sion enveloppée de ſa honte & de ſon ignominie, ſouffrant que l'ennemi porte une main téméraire ſur tout ce qu'elle a de plus précieux, & devenue preſque toute ſemblable aux Filles de Tyr : je la vois ſortir comme l'aurore du ſein de ces ténébres, rentrer peu à peu dans ſon éclat, & reprendre le ſoin de ſa gloire : je la vois ſous des images ſi différentes, & je me trouve également embarraſſé, & par ce que je dois dire & par ce que je dois taire.

Oui, Meſſieurs, vous le ſavez, les malheurs du tems & les diſſenſions civiles, la licence & le crédit de l'erreur avoient preſque éteint la foi dans nos Gaules, & confondu les droits & la diſcipline de nos Egliſes. Celle-ci moins
Exod. 9. 26. heureuſe que la terre de Geſſen, ne fut pas à couvert des plaies communes : l'Ange exterminateur y paſſa. Les traces de la colère divine furent longtems empreintes ſur nous, & malgré tout ce qu'avoient fait ſes prédéceſ-

seurs, le Prélat que nous pleurons, y trouva encore beaucoup à faire.

La première marque d'amour qu'il donna à la nouvelle Jérusalem, à cette épouse descendue du ciel, fut de ne la jamais perdre de vûe. Oracles éternels des Livres saints, loix vénérables de nos pères, vœux si ardens & si anciens de toute l'Eglise sur la résidence des Pasteurs, il vous connut, il vous respecta. En vain les services d'un illustre Frère, le mérite & le crédit d'un Neveu, qui vole si rapidement à la gloire & aux honneurs, lui laissent entrevoir des espérances toujours fatales à l'honneur du Sacerdoce; en vain le Monarque lui-même, si jaloux d'ailleurs de ce devoir de l'Episcopat, lui reproche qu'on le voit rarement à la Cour : cette pompe de l'Egypte ne l'éblouit pas; & ce sage Vieillard, comme autrefois le vieillard Jacob présenté à Pharaon, & si honorablement accueilli, ne rougit pas de se déclarer Pasteur devant ce Prince, pour être moins de tems à sa Cour, & avoir le droit de se retirer plutôt dans la terre de Gessen. Exemple trop beau pour un siécle où l'Episcopat ne sert presque plus que de décoration aux Palais

Apoc. 21. 2.

Genes. 47. 10.

des Rois; où les Cours ſemblent être devenues des Diocèſes communs; où les ſentinelles de Jéruſalem & les trompettes du Temple, ne voyent & ne parlent plus qu'avec des yeux & des bouches étrangères, & où l'on voit ſouvent les Princes de la Tribu de Lévi indignes dépoſitaires de l'Arche, l'impoſer comme les Philiſtins ſur des épaules viles, & la laiſſer errer à l'avanture.

L'ignorance & le déréglement des Clercs défiguroient la beauté de l'Egliſe: c'étoit une noire vapeur, qui du Sanctuaire alloit ſe répandre dans le reſte du Temple, & en terniſſoit l'or & l'éclat. Quels furent ſes ſoins pour la diſſiper! Vous l'apprendrez à la poſtérité, Edifice ſacré, qui hors des murs de cette Ville, renfermez les ſources précieuſes où ſe puiſent à loiſir la doctrine & la vérité; qui de votre ſein voyez couler les eſprits de Sacerdoce & d'Apoſtolat, répandus dans nos villes & dans nos campagnes; qui fûtes le pieux fruit & le plus cher objet de ſes empreſſemens: vous l'apprendrez à la poſtérité; & en faiſant paſſer juſques à nos neveux l'amour qu'il eut pour l'Egliſe, vous ferez paſſer juſques à eux le tendre reſpect & la re-

connoiſſance que vous conſervez pour ſa mémoire.

Auſſi inſtruit du précepte de l'Apôtre, avec quelle circonſpection impoſa-t-il les mains, & donna-t-il des diſpenſateurs à l'héritage de Jeſus-Chriſt? Que ne le pouvez-vous dire ici à ma place, ſage Coopérateur de ſon Epiſcopat! Déchargé ſur vos ſoins de cette partie pénible de ſon miniſtère, il écouta, je le ſai, vos avis reſpectueux avec bonté, les ſuivit avec religion, les prévint même avec ſageſſe; & comme Samuel dans la maiſon d'Iſaï, il ne fit attention ni aux droits de la naiſſance, ni aux vaines diſtinctions de la chair, quand il fallut répandre l'Onction ſainte, & donner des Princes à Iſrael. 1. Tim. 5. 11. 1. Reg. 16. 7.

Moi-même, & je dois le dire ici, duſſai-je réveiller ma douleur, en rappellant le doux ſouvenir de ſes entretiens & de ſes bontés: oui, moi-même je l'ai vû avec cet air de candeur & de ſincérité, qui peignoit ſur ſon viſage les ſentimens de ſon cœur; je l'ai vû gémir ſur la funeſte négligence de ces Prélats, qui ſans diſcernement & à toutes les heures du jour reçoivent des ouvriers, & les font paſſer du marché

même à la vigne, revêtant promptement d'un habit d'innocence & de dignité d'autres enfans prodigues, qui d'ordinaire n'apportent pour toutes diſpoſitions à un état ſaint & pénible, que l'impuiſſance de fournir plus longtems à leurs crimes, ou l'eſpoir d'un ſort plus heureux dans la maiſon du Père de famille.

S'il s'applique à éloigner du Sanctuaire ces vaſes de honte & de rebut, avec quelle diſtinction & quel empreſſement y plaça-t-il les vaſes d'honneur & d'élite! Ses yeux, comme ceux du Prophéte, étoient ouverts pour aller diſcerner les diſpenſateurs fideles juſques dans les terres étrangères, & les faire aſſeoir avec lui. Vils & odieux au ſiécle par un deſtin inévitable à la piété, lui furent-ils jamais moins chers? En proie aux traits des méchans & aux calomnies des hommes, ne leur fit-il pas comme un ſacré rempart de toute ſon autorité? Sur les traces de l'Evêque de nos ames, Jeſus-Chriſt, ne ſut-il pas juſtifier le zèle de ſes Diſciples contre les reproches des Phariſiens; & rendre, comme le Pontife Achiméléch, le glaive ſacré à ceux qui n'étoient perſécutés que pour s'en être

Pſ. 100. 6.

1. *Reg.* 21. 9.

ſervis peut-être trop glorieuſement contre les Philiſtins?

Ah! ſi je pouvois ici vous repréſenter cette tendreſſe pour les Paſteurs vigilans, changée en indignation contre les infideles! ſi je pouvois raconter là-deſſus & ſes entrepriſes & ſes deſirs, & le louer également ſur ce qu'il a fait, & ſur ce qu'il auroit voulu faire! Mais qu'un voile éternel couvre ces myſtères de honte & d'ignominie; ne touchons pas aux Oints du Seigneur; reſpectons ce qu'ils aviliſſent; & que leurs vices nous ſoient en quelque ſorte auſſi ſacrés que leurs perſonnes.

Puiſſe ſeulement la révolution fatale des tems, à qui tout céde, reſpecter auſſi un jour les traces encore vives de ſon amour pour l'Egliſe! Puiſſent les ſiécles à venir dater de ſon Epiſcopat la renaiſſance de la foi, de la doctrine, de la piété; & dire de lui: Il retrancha des abus, ou autoriſés par la licence, ou conſacrés par la ſuperſtition: il rétablit des loix, ou négligées par le relâchement, ou éteintes par la coutume; il rendit au culte extérieur la bienſéance & la majeſté, la dignité aux Miniſtres, & l'honneur au miniſ-

tère : ſous lui furent diſtribuées avec précaution les graces des Sacremens, & reçues avec fruit : ſous lui s'élevèrent dans nos Villes ces aſyles publics, ou contre l'indigence ou contre le crime : ſous lui une nouvelle lumière commença de luire à ceux qui étoient aſſis dans les ténébres & dans l'ombre de la mort ; des terres preſque inconnues ouirent la parole de vie ; on fit dans nos Campagnes des courſes Apoſtoliques ; les pauvres furent évangéliſés ; & au fond de leurs demeures champêtres, vivant au gré d'un inſtinct brutal & à peine encore hommes, ils connurent enfin le Dieu de leurs péres, & l'eſpérance commune des Chrétiens. Tel fut l'uſage qu'il fit de ſon autorité ; il ne reſte plus qu'à vous le repréſenter comme un père tendre & charitable.

III. PARTIE. QUELLE autre Religion que celle des Chrétiens avoit jamais oui parler d'une vertu, qui ſouffre de tous les maux d'autrui, qui n'eſt pas faſtueuſe, & qui attentive aux calamités étrangères, s'oublie volontiers ſoi-même ? 1. Cor. 13. 17. *Omnia ſuffert, non eſt ambitioſa, non quærit quæ ſua ſunt :* c'eſt le caractère de la charité ; diſons mieux, c'eſt celui du charitable Prélat que je loue.

Perſuadé que les Paſteurs ne ſont que les dépoſitaires des biens, comme de la foi de l'Egliſe, avec quelle religion les diſpenſa-t-il ! Que ſeroit-ce en effet, Meſſieurs, que de détourner à des uſages profanes les richeſſes du ſanctuaire? Ce ſeroit changer en germe de péché le fruit ſacré de la pénitence de nos pères : trouver dans les vœux innocens des premiers Fidèles, de quoi former peut-être avec ſuccès des vœux criminels; inſulter la pauvreté évangélique avec le patrimoine des pauvres; en un mot, faire ſervir Dieu à l'iniquité. Les mains du Très-haut, vous le ſavez, avoient formé à notre charitable Prélat un de ces cœurs tendres & miſéricordieux, qui ſouffrent de toute leur proſpérité à la vûe des infortunes d'autrui. Et ce n'étoit pas ici une de ces ſenſibilités de caprice, qui n'ouvrent le cœur à certains maux que pour le fermer à tous les autres; qui veulent choiſir les misères, & qui en nous rendant trop prudemment charitables, nous rendent pieuſement cruels. Sa charité fut univerſelle; & il ne mit jamais d'autre différence entre les malheureux, que celle que mettoient entr'eux leur misère même.

Quel tendre ſpectacle s'ouvre encore à mes yeux ! Ici la veuve, couverte de deuil & d'amertume ſous un toît pauvre & dépourvu, jette en ſoupirant de triſtes regards ſur des enfans que la faim preſſe ; & hors d'eſpoir de tout ſecours, elle va comme celle d'Elie, ſoulager leur indigence de ce qui lui reſte, & mourir enſuite avec eux, quand par un nouveau prodige, elle voit tout-à-coup ſa ſubſtance multipliée, & ſes triſtes jours conſolés. Ici des Vierges conſacrées au Seigneur, lévent au fond de leur retraite, des mains pures au Ciel, & offrent pour lui une innocence qu'elles ne doivent qu'à ſes largeſſes. Le Citoyen, qui ſous des dehors encore ſpécieux, cache une profonde misère ; privé du confident charitable de ſa honte & de ſes beſoins, cherche les ténébres pour leur confier ſon affliction ; & comme Joſeph, il s'éloigne pour verſer des larmes, de ceux qui trompés encore par les apparences, s'adreſſent à lui pour avoir du pain, de peur de ne paſſer pour leur frere.

Mais dans quel détail immenſe vais-je m'engager ! Ici, des vaſes de honte, des victimes de la lubricité publique trouvent un aſyle, & doivent à ſes

libéralités, ou le desir de la vertu, ou du moins l'impuissance du crime; vous le savez, Ministres pieux qui veillez sur une œuvre si sainte. Ici s'élévent ou subsistent par ses soins, ces lieux sacrés, destinés ou à recevoir la mendicité errante, ou à soulager la misère affligée: ici, un rayon de lumière perce l'horreur des cachots, & va faire sentir à cet infortuné qu'il y a encore de l'humanité sur la terre: ici, des ouvriers Apostoliques, saintement occupés à parcourir nos campagnes, & à distribuer aux petits le lait de la doctrine, répandent en son nom & la rosée du ciel, & les bénédictions de la terre; & par un innocent artifice, en soulageant les misères du corps, se frayent un chemin jusqu'à celles du cœur: ici, par les soins de cet autre Jacob, les grains de l'Egypte viennent consoler la stérilité de la terre de Canaan; & sa charité toujours ingénieuse, va chercher jusques chez un peuple étranger, des ressources à la calamité de son peuple.

Entrailles cruelles, qui mettez à profit les miseres publiques, qui appréciez les larmes & l'indigence de votre frere, & qui ne lui tendez la main que pour achever officieusement

de le dépouiller, écoutez ce que dit
Job. 20. l'Eſprit-ſaint: Quand vous ſerez raſſa-
23. ſié, vous vous ſentirez déchiré; votre félicité ſera elle-même votre ſupplice, & le Seigneur fera pleuvoir ſur vous la vengeance & la fureur.

Mais que ne puis-je recueillir ici les fruits infinis de ſa miſéricorde, & dans les calamités qui nous affligent, ou réveiller votre langueur, ou édifier votre zèle par l'hiſtoire de ſes largeſſes! que ne puis-je rappeller ſes tendres ſollicitudes ſur les beſoins de ſon peuple! J'ai vû mille fois ſes entrailles s'ouvrir au récit des misères publiques: une ſainte triſteſſe ſe répandoit ſur ſon viſage; des paroles de douleur & de charité, ſortoient de ſa bouche; & touché de pitié, comme Jeſus-Chriſt, ſur une multitude affamée, on le voyoit, comme lui, lever les yeux au ciel, & multiplier preſque ſes tréſors afin de la raſſaſier.

Je ne vous dirai donc pas qu'il fut l'œil de l'aveugle & le pied du boiteux; qu'il jetta ſur l'orphelin des regards précieux, & qu'il conſola le cœur de la veuve; que comme cet homme inſtruit dans le royaume des cieux, il tira de ſon tréſor l'ancien & le nouveau;

qu'il ſortoit toujours de ſa perſonne une vertu bienfaiſante qui ſoulageoit toutes les misères ; qu'il coula toujours de ſon Palais, comme d'un autre lieu d'innocence, une ſource ſacrée qui alloit inonder la terre ; que la honte fut toujours moins ingénieuſe à lui cacher les malheureux, que ſa charité à les découvrir ; & qu'on eût dit que de tendres preſſentimens venoient lui annoncer les beſoins les plus ſecrets.

Car ne vous repréſentez pas ici un de ces zélés faſtueux, qui n'aiment, pour ainſi dire, à placer leur argent que ſur le public ; qui révélent avec art la honte de leurs frères, moins pour leur attirer du ſecours, que pour pouvoir dire qu'ils les ont ſecourus ; qui ſous prétexte d'édifier les ſpectateurs, ſe donnent eux-mêmes pieuſement en ſpectacle ; qui n'ont des yeux que pour les misères d'éclat ; & qui comme les foibles Diſciples ſur la mer, lorſque Jeſus-Chriſt ſe préſente à eux pendant les ténébres, s'écrient que c'eſt un phantôme, & ne veulent pas le reconnoître. Œil inviſible du Père céleſte, vous fûtes le ſeul témoin des ſecrettes effuſions de ſa charité. Que d'œuvres de lumière n'a-t-il pas enſevelies dans de

pieuſes ténébres ? Ne crut-il pas, ô mon Dieu ! que ſes œuvres ſaintes flétries preſque par les regards étrangers, n'étoient plus ſi dignes des vôtres ; & qu'afin qu'elles allaſſent effacer ſes iniquités de votre ſouvenir, il falloit qu'elles fuſſent elles-mêmes effacées du ſouvenir des hommes? Il n'eut jamais de confident là-deſſus: la charité s'étoit dreſſée dans ſon cœur une manière de ſanctuaire, où le Pontife ſeul avoit droit d'entrer : & ſa mort même n'a pas pu, comme celle de Jeſus-Chriſt, déchirer le voile qui déroboit à nos yeux ces pieux myſtères.

Ah ! ſi je pouvois du moins pénétrer dans le ſecret des familles ; là je trouverois l'innocence prête à enfoncer & préſervée du naufrage ; ici l'iniquité devenue plus rare, parcequ'elle n'étoit plus ſi néceſſaire. Mais que vais-je faire, Meſſieurs ? Ah ! je ne reſpecte pas aſſez ces ſacrées ténébres: il me ſemble que ſes chères cendres en ſouffrent ; il me ſemble que ſes os arides ſe raniment en m'écoutant ; que ce viſage où étoit peinte autrefois la douceur, ſe couvre d'une modeſte indignation; & que du fond de ce triſte mauſolée : Epargne, me

dit-il, cette inquiétude au repos de mon tombeau; & ne viens pas fouiller juſques dans mes cendres pour y découvrir les ardeurs ſecrettes de mon amour deſtinées à l'obſcurité, juſqu'au jour de la manifeſtation de Jeſus-Chriſt.

Et ne croyez pas, Meſſieurs, que comme tant d'autres, il n'employât au ſoulagement des malheureux que les reſtes inutiles de ſon luxe ou de ſes plaiſirs, & que ſes aumônes ne fuſſent que les débris de ſes paſſions. Il ſut honorer le Seigneur de ſa ſubſtance; la frugalité de ſa table, la modeſtie de ſon train, ſi recommandée aux Prélats par les loix de l'Egliſe, furent les fonds d'où il tira les tréſors des pauvres; & ſa diminution, pour parler avec l'Apôtre, fut la richeſſe des peuples.

Quelle ſimplicité dans ſon Palais! elle nous rappelloit ces temps heureux où l'Epiſcopat entouré de ſa ſeule dignité, ſavoit encore s'attirer le reſpect des Fideles; où le faſte n'étoit pas devenu une bienſéance à un miniſtere d'humilité; où l'éminence du caractère étoit une raiſon de modération, & non pas un prétexte de luxe; où toute la gloire de la fille du Roi étoit

encore au dedans; & où le Peuple de Dieu n'avoit pour Pontifes, que des Aarons revêtus de juſtice & de ſainteté. Quel détachement de la chair & du ſang! Etoit-il de ces Paſteurs cruels qui nourriſſent l'ambition & la vanité de leurs proches, du ſang & de la ſubſtance des pauvres; qui font ſervir les tréſors du Sanctuaire à des décorations profanes; qui érigent des idoles des débris de l'autel; & par un renverſement honteux, enrichiſſent l'Egypte des dépouilles mêmes du Tabernacle? Ah! il employa ces pieuſes richeſſes à couvrir la nudité, & non pas à parer la vanité; à raſſaſier la faim, & non pas à flatter la volupté; à étancher la ſoif, & non pas à irriter la cupidité; & le ſeul vice qu'on lui peut reprocher là-deſſus, c'eſt peut-être d'avoir pouſſé trop loin cette vertu.

Prêtre éternel! Prince des Paſteurs! divin Apôtre de notre foi & de notre confeſſion! Jeſus-Chriſt! que me reſte-t-il ici, qu'à vous demander pour cette Egliſe affligée un Pontife comme lui, innocent, ſéparé des pécheurs, attentif à offrir des dons & des ſacrifices pour les péchés, appliqué à tout

ce qui regarde votre culte, plus élevé que les cieux, & qui ſache compâtir aux infirmités de ſon peuple? Ah! permettriez-vous qu'une Egliſe, dont la naiſſance a été celle du Chriſtianiſme dans les Gaules, élevée preſque ſur le fondement des Apôtres & des premiers Prophétes, gouvernée par une ſi glorieuſe ſucceſſion de ſaints Paſteurs, & tant de fois illuſtrée de tout leur ſang; ſi pure dans ſes loix, ſi vénérable dans ſon culte, ſi illuſtre par ſes droits, devînt l'héritage d'un diſpenſateur infidèle; & qu'une ſi chère portion de votre troupeau fût la proie d'un loup raviſſant?

Pieux Prélat! ſi dans le ſein d'Abraham, (car, ô mon Dieu, ſans ſonder ici la profondeur de vos conſeils, auriez-vous pu fermer votre ſein éternel à celui qui vous ouvrit toujours le ſien en la perſonne de vos ſerviteurs affligés?) ſi, dis-je, dans le ſein d'Abraham, ame charitable, vous jouiſſez déja du fruit immortel de tant d'œuvres de vie; ſi vous moiſſonnez les bénédictions que vous avez ſemées ici-bas, jettez ſur les tendres gémiſſemens de cette triſte Sion, quelques regards favorables: ſoyez toujours ſon

époux inviſible ; que les liens ſacrés qui vous ont uni avec elle, ne périſſent jamais ; choiſiſſez lui vous-même dans les tréſors éternels un Pontife fidéle, & que les ſoins de ſa gloire aillent encore vous toucher & troubler preſque votre repos juſques dans le ſein de la félicité.

Mais pourquoi vous le repréſenter jouiſſant de l'immortalité, avant que de vous l'avoir repréſenté dans le ſein même de la mort ? Prétens-je amuſer votre affliction ? Rappellons, puiſqu'il le faut, ce triſte ſpectacle. L'innocence de ſes mœurs, la fidélité aux devoirs de ſon miniſtère, la profuſion de ſes tréſors ; cette piété tendre & conſtante, cette foi vive & ſimple ; le ſacrifice redoutable qu'il offrit ſi ſouvent, & toujours avec tant de recueillement & de frayeur ; le bain ſacré de la pénitence, où il venoit réguliérement avec tant de douleur & d'humilité, laver les ſouillures de ſon ame ; ces momens précieux qu'il déroboit, ou à ſes occupations, ou à ſon repos, pour ſe nourrir des vérités du ſalut par des lectures édifiantes ; en un mot, le ſouvenir de ſa vie doit nous raſſurer ſur le ſouvenir de ſa mort.

pour tromper notre douleur : le
fut preſque tout inviſible ; l'hiſ-
du ſonge de Daniel s'accomplit
econde fois, & nous vîmes une
e légère détachée des montagnes
elles, venir heurter foiblement
re une des jambes de cette ſtatue
euſe, dont la ſtructure ſembloit
promettre une ſi longue durée,
réduire d'abord en poudre. La
eté du mal, l'heureux tempéra-
du malade, les conjectures de
tout endormit notre frayeur. Un
u, que le choix glorieux du
e & les beſoins de l'État avoient
aſſer du Rhin en Italie, ſéduit par
êmes apparences, le laiſſe dans le
ſa douleur, & part pour la Cour,
rappelloit la reconnoiſſance & le
ir. Mais les triſtes circonſtances

piſſement vint nous annoncer le ſommeil de la mort: des préſages de trépas couvrirent ſon viſage, ſon arrêt y parut écrit, & l'affreuſe mort juſques-là cachée dans ſon ſein, ſe laiſſa preſque voir à découvert.

A ce bruit fatal, une frayeur univerſelle ſe répand: les Prêtres du Seigneur montent à l'autel; on cherche dans le ſacrifice de la mort de Jeſus-Chriſt une ſource de vie pour le Pontife mourant; la victime adorable eſt expoſée à la douleur publique; les Citoyens en foule rempliſſent nos Temples, & environnent les autels: les pauvres au milieu de nos Places publiques, les mains levées au ciel, redemandent par leurs gémiſſemens le Père qu'ils ſont ſur le point de perdre: des Vierges ſacrées gémiſſent tout bas dans le Sanctuaire; & triſtes témoins de la douleur & de la ſoumiſſion chrétienne d'une Abbeſſe à qui de tendres nœuds rendent cette ſéparation ſi cruelle, elles répandent leurs cœurs aux pieds des autels, mêlent leurs ſoupirs & leurs vœux, les font monter juſqu'aux pieds du trône de l'Agneau, qu'elles doivent un jour ſuivre; & par ce tendre ſpectacle, vont preſ-

que arracher des mains de l'Eternel, le glaive fatal qui doit trancher des jours ſi précieux. Mais les fléaux comme les dons de Dieu, ſont ſans repentir, & ſon heure, ou plutôt la nôtre, étoit venue. On a donc recours aux derniers remédes de l'Egliſe; & à leur aſpect, l'aſſoupiſſement ceſſe: ſa foi ſe réveille; ſes yeux s'ouvrent pour voir ſon Sauveur; il demande non-ſeulement à manger ſa Chair, mais encore à boire ſon ſang; & veut ſur le point de ſa mort, comme ſon Maître, s'enivrer de ce Vin précieux, dont il ne devoit plus boire que dans le Royaume du Père céleſte. *Matth.* 26. 20.

Cependant le mal gagne: une Famille déſolée fond en larmes autour du lit: un Ami ſage & fidèle, tâche en vain de s'attirer encore la dernière conſolation de quelques paroles mourantes, & l'exhorte de diſpoſer à ſa maiſon terreſtre. Un frein éternel avoit déja été mis ſur ſa langue, & on ne tiroit plus de lui qu'une réponſe de mort. Mais encore, les pauvres que vous avez tant aimés, lui dit-il, vont-ils donc tout perdre avec vous? Votre palais retentit de leurs plaintes; quelles reſſources voulez-vous

leur laiſſer après votre mort ? Que vois-je ici, mes Frères ? Ah ! la charité ne meurt jamais. A ces mots cette ame miſéricordieuſe ſe réveille toute entière pour faire un dernier effort : ſes yeux que la mort avoit déja fermés, ſe rouvrent pour jetter encore, ce ſemble, quelques regards favorables ſur les malheureux : ſes mains défaillantes, depuis ſi longtemps accoutumées à de ſaintes profuſions, vont ſerrer tendrement les mains de cet illuſtre Ami, comme pour ſe plaindre qu'elles n'étoient plus propres à ces charitables offices. Une vie étrangère paroît animer ce corps mourant ; il ſe tourmente, il s'agite ; mille fois il s'eſſaye de redire ſes anciens & pieux deſſeins : mais ces paroles de charité qu'il forme dans le cœur, viennent expirer ſur ſa langue froide & immobile, & ſe changent en profonds ſoupirs. Que ſe paſſoit-il alors dans cette ame, ô mon Dieu ? Quelles ſaintes inquiétudes ! quels tendres gémiſſemens ! quels nouveaux tranſports ! quels brûlans deſirs ! Ce feu ſacré n'acheva-t-il pas de conſumer les reſtes de ſes foibleſſes ? & ne parut-elle pas ſans tache à vos yeux, lorſque détachée

détachée de ſa demeure terreſtre par les efforts mêmes & les agitations de la charité, elle alla ſe préſenter devant votre Tribunal redoutable ?

Que vous dirai-je ici, mes Frères ? qu'ainſi diſparoît tout-à-coup la figure du monde ; qu'ainſi s'évanouit l'enchantement des ſens ; qu'ainſi vient ſe briſer au tombeau le phantôme qui nous joue ; que les plus beaux jours de la vie ne ſont que des portions de notre mort : que la fleur de l'âge ſe flétrit ; que les plus vives paſſions s'éteignent ; que les plaiſirs nous laſſent par leur vuide, ou nous échappent par leurs excès ; que la gloire n'eſt qu'un nom qui ſe fait cependant acheter de tout notre repos ; que la pompe & l'éclat ne ſont que des décorations de théâtre ; que les honneurs ne ſont que des titres pour nos tombeaux ; que les plus belles eſpérances ne ſont que de douces erreurs ; que les mouvemens les plus éclatans ſont comme les agitations de ces feux nocturnes, qui paroiſſent & ſe replongent à l'inſtant dans d'éternelles ténébres ; en un mot, qu'il n'eſt rien de ſolide dans cette vie, que les meſures que l'on prend pour l'autre : vous dirai-je tout cela ? Mais qui ne le dit en ces jours de deuil

& d'amertume ? qui fut jamais plus fécond ſur les abus du monde, que le monde même ? Au milieu des plaiſirs on nous voit diſcourir ſur leur fragilité: nous inſultons le monde en l'adorant. Auſſi quel fruit recueillons-nous de ces ſtériles réflexions ? Quelques projets éloignés de changement, qui ne font que nous calmer ſur nos deſordres préſens ; & contens d'avoir connu nos plaies, nous en ſommes, ce ſemble, plus tranquillement malades.

Reprenez donc les chants lugubres que j'ai interrompus, triſte Sion, & gémiſſez ſur les cendres de l'Epoux ſacré qui vous a été enlevé : remontez à l'autel, Prêtres du Seigneur ; & ſi un reſte de fragilité, ſi quelques négligences dans les devoirs infinis d'un pénible miniſtere, arrêtoient encore le Prince des Prêtres que nous pleurons, dans cet endroit myſtérieux du Temple où achevoient de ſe purifier les Miniſtres, ah ! diſpoſez l'appareil du ſacrifice ; mettez entre les mains de ce pieux Pontife le ſang de l'Agneau, afin qu'il puiſſe entrer dans le Sanctuaire éternel, & ſe préſenter avec confiance devant la face du Roi de gloire. *Ainſi ſoit-il.*

ORAISON FUNÉBRE DE *MESSIRE DE VILLEROY*, ARCHEVÊQUE DE LYON.

Sacerdos magnus..... qui prævaluit ampliſicare civitatem, qui adeptus eſt gloriam in converſatione gentis, & ingreſſum domûs & atrii amplificavit.

C'eſt ici un Pontife illuſtre qui a ſu augmenter le bonheur & la puiſſance de la Ville, qui s'eſt acquis de la gloire au milieu de ſa Nation, & qui a été honoré par les fonctions de ſon miniſtère, dans la maiſon du Seigneur & dans l'enceinte du temple. Au Chap. 50. de l'Eccléſiaſtique, verſ. 5.

AINSI pour conſoler Iſrael de la mort du Grand Prêtre Simon, un Auteur inſpiré d'en-haut immortaliſoit jadis, par des louanges nobles & divines, la mémoire de ce Pontife, & cherchoit dans le ſouvenir de ſes vertus, une triſte reſſource à la dou-

leur de ſa perte. D'abord le plaçant parmi ces hommes pleins de gloire, qui rendent les peuples heureux par la ſolidité de leur ſageſſe, qui ont été riches en grands talens, & dont le nom vivra dans la ſucceſſion de tous les ſiécles, il va puiſer dans la nature mille images vives & brillantes, & célébre avec cet air de majeſté, où l'eſprit humain ne peut atteindre, les plus glorieuſes circonſtances de ſon hiſtoire. Ici, dans des tems de trouble & de confuſion, on le voit, ainſi que l'étoile du matin au milieu des nuages, briller, ſuivre toujours ſa courſe, & montrer même de loin les ſentiers de la juſtice & de l'obéiſſance, à ceux qui, attirés par de fauſſes lueurs, s'étoient jettés dans les voies gliſſantes & ténébreuſes de la rébellion & de l'injuſtice.

Egalement attentif à régler les différends du peuple & des principaux d'Iſrael, c'eſt un trait de feu vif & perçant, qui va juſques dans le cœur faire en un inſtant le diſcernement délicat de la paſſion & de l'équité.

Enfin ſe répandant lui-même tout entier ſur les beſoins publics; uſant, pour le ſalut & la ſûreté de Juda,

juſques aux reſtes mourans d'une vie infirme & défaillante, c'eſt un doux parfum, qui pendant les jours de l'été exhale au loin ſon odeur bienfaiſante, s'évapore & s'éteint à force de ſe communiquer.

De là, l'Auteur ſacré rappellant des ſpectacles plus ſaints & plus auguſtes, le repréſente au milieu des enfans d'Aaron appliqué aux fonctions redoutables du ſacerdoce, préſentant au Seigneur une oblation pure devant toute l'aſſemblée d'Iſrael, étendant ſa main pour offrir le ſang de la vigne, ſoutenant la maiſon du Seigneur, & affermiſſant les fondemens du Temple; en un mot, ayant ſoin de ſon peuple, le délivrant de la perdition, & faiſant couler ſur lui par des canaux purs & fidèles, les graces des Sacremens, & les eaux ſacrées de la doctrine.

Quand vous dictiez à cet homme inſpiré des expreſſions ſi divines; oſerai-je le demander ici, Eſprit ſaint, quelles furent vos vûes? Prétendites-vous raconter, ou prédire? Conſoliez-vous la Synagogue ſur la mort de ce fameux Pontife; ou promettiez-vous à l'Egliſe la vie de MESSIRE CAMILLE

DE NEUVILLE DE VILLEROY, ARCHEVEQUE ET COMTE DE LYON, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, dont nous venons aujourd'hui pleurer la perte?

En effet, Meſſieurs, avoit-on jamais vû dans le même homme, tant d'attachement aux intérêts du Prince, & tant d'attention à l'utilité des particuliers; tant d'application aux beſoins de l'Etat, & tant de vigilance ſur le détail des familles; tant d'égards pour la Nobleſſe, & tant de bonté pour le peuple; tant de reſpect pour les droits de la royauté, & tant de zèle pour ceux du ſacerdoce; tant de part aux ſollicitudes du ſiécle, & tant de goût pour les choſes du ciel; tant de grandeur, avec tant de modération; tant de périls, avec tant d'innocence?

Vous le ſavez, illuſtres Citoyens de cette Ville affligée; & le magnifique appareil de cette triſte cérémonie, où il ſemble que l'excès de votre douleur ne trouve plus d'adouciſſement que dans un excès de reconnoiſſance, fait aſſés connoître que vous croyez devoir à la conduite & à la piété de ce grand homme, les

richeſſes de la terre & celles du ciel, puiſque vous les jettez avec tant de profuſion ſur le pompeux tombeau que vous lui avez élevé dans ce emple.

Ah ! que ne pouvez-vous donc par- r ici à ma place, vous qui chargés es affaires publiques, trouviez dans ne ſeule de ſes réponſes ces expé- ens heureux, qui ne ſont d'ordinai- le fruit que des longues réflexions des cruelles perplexités ! vous, ui l'établiſſant arbitre de vos diffé- nds particuliers, l'entendiez avec nfiance décider ſur les intérêts de otre honneur ou de votre fortune : ujours contens de ſes arrêts, lors ême que vous étiez mécontens de otre ſort ! vous, qui malheureux ns avoir la triſte conſolation d'oſer ous plaindre, alliez verſer dans ſon in votre honte & votre misère, & trouvant toujours également diſ- et & charitable, en ſortiez raſſu- s ſur votre honneur, & ſoulagés de otre indigence ! vous enfin, Miniſ- es du Seigneur, zélés conſidens de n amour pour l'Egliſe, qui aſſem- és autour de lui, comme les Eſprits leſtes autour du trône de l'Ancien

Hebr. xi. 14.

des jours, en étiez ſi ſouvent envoyés pour aller exercer votre miniſtère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du ſalut ; que ne pouvez-vous parler ici à ma place ! Mais ce lugubre ſilence, cette profonde conſternation, cet air de triſteſſe & d'étonnement répandu ſur vos viſages, n'en diſent-ils pas aſſés ? Faut-il donc que j'en ſois en ce jour le triſte interprète, & que je vienne juſtifier par un éloge public, une douleur & des larmes publiques ?

Souffrez plutôt que je prenne dans une cérémonie de mort de quoi confondre toutes les illuſions de la vie, & que je vous rediſe avec cette noble ſimplicité qui ſied ſi bien aux vérités du ſalut : *Au reſte, mes Frères, ce que l'homme aura ſemé il le recueillera ; uſez de ce monde comme n'en uſant pas ; c'eſt une figure qui paſſe ; c'eſt une maiſon bâtie ſur le ſable mouvant, qui ſera demain le jouet des vents & de l'orage.*

Gal. 6. 8. 1. Cor. 7. 31. Matth. 7. 26. 27.

Je ſai quelle eſt toujours dans ces touchantes cérémonies la preſcription de la vanité contre la piété chrétienne : je ſai que loin de laiſſer périr la mémoire de l'impie, comme un ſon qui ſe diſſipe dans les airs, on

lui rend les mêmes honneurs qu'à celle du Juſte : je ſai qu'une bouche ſacrée, qui ne doit plus s'ouvrir que pour annoncer avec le Prophéte les merveilles du Seigneur, y vient ſouvent raconter les ouvrages de l'homme : je ſai que du plus humiliant objet que nous propoſe la foi, on en fait un ſpectacle de faſte & de vaine gloire ; qu'on vient recueillir même ſur de viles cendres, des eſprits de grandeur & d'élévation ; qu'on mêle à la penſée du tombeau, à qui la grace doit tant de conquêtes, le ſouvenir de mille événemens profanes, qui peut-être ont valu à l'Enfer un riche butin ; & que le Démon ſemble enfin avoir trouvé le ſecret de triompher, comme Jeſus-Chriſt, de la mort même : je le ſai. Mais je ſai auſſi, Seigneur, que vous perdrez *Pſ.* 11. les lévres trompeuſes, & la langue, qui parle avec orgueil : je ſai ce que je dois à la parole évangélique que j'annonce, à la majeſté du Temple où réſide la gloire du Dieu très-haut ; à la ſainte horreur du Sanctuaire, où le Pontife éternel eſt toujours vivant afin d'intercéder pour nous ; à l'appareil du ſacrifice terrible que je

ſuſpens; à la préſence du Pontife ſacré qui va vous l'offrir, & dont je dois reſpecter le recueillement; à la piété des Fidèles qui m'écoutent; & ſur-tout à la mémoire du grand Prélat à qui je viens rendre ce devoir de religion. Je le ſai; & vous ne permettrez pas, Seigneur, que je trahiſſe lâchement là-deſſus les plus vives lumières de votre grace.

Donnons donc à une cérémonie ſi chrétienne, un air & un tour de Chrétien: ne louons ni des vices glorieux, ni des vertus que la foi met au nombre des vices: laiſſons là cet art profane, qui ſelon les beſoins, éloigne, approche, ſaiſit avec affectation, ou laiſſe échapper avec adreſſe des faits douteux & délicats: en un mot, ſanctifions dans cet Eloge funébre les qualités que le ſiécle admire, par celles que la Religion doit louer. Mêlons ſaintement le monde avec Jeſus-Chriſt, & découvrons dans notre illuſtre Archevêque de grands talens & de grandes vertus: conſidérons-le comme un grand homme né pour le bien de l'Etat; & comme un grand Evêque établi pour l'utilité de l'Egliſe. Il ſut ménager les intérêts du Prince

& les intérêts du peuple ; c'eſt l'uſage qu'il fit de ſes talens : il ſut veiller ſur lui-même en ſe rendant utile à l'Egliſe ; c'eſt à quoi ſe réduiſirent ſes vertus. C'eſt-à-dire, il fut un Pontife illuſtre, qui a ſû augmenter le bonheur & la puiſſance de la Ville ; qui s'eſt acquis de la gloire au milieu de ſa Nation, & qui a été honoré par les fonctions de ſon miniſtère, dans la maiſon du Seigneur & dans l'enceinte du temple. C'eſt tout ce que je me propoſe dans cet Eloge.

I. PARTIE.

AQUOI ſe réduiſent ces vaſtes talens qui nous élévent ſi flateuſement ſur le reſte des hommes, & qui ſont comme un caractère de ſouveraineté naturelle, imprimé des mains de Dieu ſur certaines ames, ſi la grace de Jeſus-Chriſt, toujours attentive à ramener au Père des lumières tous les dons qui ſont ſortis de ſon ſein, n'en fait elle-même la deſtination, & n'en régle l'uſage, n'en redreſſe les vûes, n'en corrige les diſſipations, n'en marque les routes, n'en ſanctifie les écueils ? Car, Meſſieurs, je le répéte, n'attendez pas ici un Eloge païen, mais une inſtruction chré-

tienne. Je me ſouviens que je loue un Oint du Seigneur, & non pas un Héros du ſiécle. Eh ! le monde eſt aſſez ingénieux à ſe ſéduire, ſans que nous lui aidions encore nous-mêmes, Miniſtres du Seigneur, dans un lieu deſtiné à le détromper.

Quel rang occupent-elles donc dans la morale des Chrétiens, ces qualités éclatantes, lorſque la foi n'en régle pas l'uſage ? Ce ſont des dons de Dieu qui nous éloignent de lui ; des reſſources de ſalut qui facilitent notre perte ; des lumières étendues qui nous aveuglent ſur les objets que la foi nous met comme ſous l'œil ; des diſtinctions de la nature qui nous confondent dans la multitude des méchans ; des penchans d'immortalité que nous uſons après des ombres qui périſſent, des ſemences de vérité que nous étouffons par les ſollicitudes du ſiécle ; des attentes de grace que la cupidité remplit ; des amuſemens brillans qui nous font perdre de vûe notre unique affaire ; un art de ſe damner avec un peu plus de contrainte & de ſolemnité ; des fleurs enfin, qui le matin brillent, & ſéchent le ſoir ſur le tombeau : terme fatal,

où tout aboutit ; abîme éternel, où tout va ſe perdre ; écueil inévitable, où après plus ou moins d'agitations, vient enfin ſe briſer le phantôme qui nous joue & que nous croyons ſi ſolide. Mais éloignons pour un moment ces triſtes idées ; & cherchons dans l'hiſtoire de notre Prélat, des motifs ſolides d'une conſolation chrétienne.

Je dis dans ſon hiſtoire, Meſſieurs ; car n'attendez pas que j'en ſorte pour remonter juſqu'à celle de ſes Ancêtres. A quoi bon entaſſer ici des noms antiques ; réunir des titres pompeux ; raſſembler des alliances auguſtes ; rapprocher une longue ſuite de ſiécles paſſés ; & dans une cérémonie deſtinée à nous faire ouvrir les yeux ſur le néant des grandeurs préſentes, donner une manière de réalité à celles qui ne ſont plus ? Je le pourrois ; & la gloire de l'illuſtre maiſon de Villeroy embelliroit, ſans doute, cet endroit de mon diſcours : mais je parle d'un Pontife établi ſelon l'ordre de Melchiſédech ; & vous ſavez que les Livres ſaints, où nous liſons l'éloge de ce Roi de Salem, affectent de ne pas faire entrer dans les louanges d'un Prêtre du Très-haut, la gloire

En effet, qu'eſt-ce que la jeuneſſe des perſonnes d'un certain rang ? C'eſt une ſaiſon périlleuſe, où les paſſions ne ſont pas encore gênées par les bienſéances de la grandeur, & où elles ſont facilitées par ſon autorité : c'eſt une conjoncture fatale, où le vice n'a rien de difficile ni de honteux ; où le plaiſir eſt autoriſé par l'uſage ; l'uſage ſoutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi ; les exemples facilités par la puiſſance ; & la puiſſance miſe en œuvre par les emportemens de l'âge, par toute la vivacité du cœur. Seigneur, à qui ſeul appartient la force & la ſageſſe, votre grace a-t-elle des attraits aſſés puiſſans, votre conſeil éternel des reſſources aſſés heureuſes, pour préſerver une ame au milieu de tant de périls ? Vous le pouvez, Seigneur ; mais qu'il eſt rare que vous uſiez de cette puiſſance !

Tel fut le privilége de notre Archevêque. Mais ſur quoi arrêtai-je votre attention ? Il ſemble que j'ai à louer des talens ordinaires ; & je ne m'apperçois pas que ce qui ailleurs ſeroit un ſujet important d'éloge, n'eſt ici qu'un amuſement.

Exposons tout-à-coup ce grand homme à la tête de la Province, veillant aux intérêts & à la gloire du Prince; présidant à la fortune & au repos des peuples; toujours occupé, & toujours au-dessus de ses occupations; se faisant un vrai soulagement de son devoir, & se faisant un devoir du soulagement de son peuple; si pénétrant, qu'il ne lui falloit pour décider, que le tems qu'il faut pour entendre; si éclairé, que ses décisions paroissoient toujours dictées par la sagesse même; sûr de l'avenir, attentif au présent, habile à prendre des mesures sur le passé; d'un esprit vif, facile, insinuant; d'un jugement vaste, élevé, fécond; d'un cœur droit, noble, bienfaisant; toujours au-dessus de ses dignités & de sa grandeur, toujours à portée de la misère & de l'infortune; ami sincère, maître généreux, père commun.

Ici, qu'une piété craintive & peu instruite, ne désavoue pas en secret les louanges que je lui donne. Je respecte votre pieuse délicatesse, ames zélées qui m'entendez. Je sai avec l'Apôtre, que tout Pontife n'est choisi d'entre les hommes, que pour s'ap- *Hebr. 5. 1.*

pliquer à ce qui regarde le culte de Dieu ; qu'il ne faut pas introduire dans le repos ſacré du Sanctuaire, le tumulte des occupations ſéculières;
72. 9. que ceux qui, comme dit le Prophéte, vont placer leur bouche juſques dans le ciel, ne doivent plus laiſſer ramper leur langue ſur la terre ; & qu'enfin le monde entier n'eſt pas digne d'occuper des mains deſtinées à offrir des dons & des ſacrifices. Vérités ſaintes ! vous ne m'êtes pas étrangères ; & je ne viens pas ici détruire ce qu'un emploi ſacré m'oblige d'édifier tous les jours ailleurs.

Mais l'Egliſe eſt-elle donc ſi peu intéreſſée à la proſpérité des Princes, à la ſûreté des Etats, à la tranquillité des peuples, à l'obſervance des loix, qu'elle en regarde le ſoin comme un ſoin profane ? La royauté n'eſt-elle pas le ſoutien du ſacerdoce ? & travailler à l'aggrandiſſement d'un Roi très-Chrétien, n'eſt-ce pas préparer des triomphes à Jeſus-Chriſt ? Le Pontife de la loi, ſouvent au ſortir du Tribunal, d'où il venoit de prononcer ſur la fortune & ſur les biens des enfans d'Iſrael, ne montoit-il pas à l'Autel, pour leur attirer des biens

inviſibles & une fortune plus durable? Samuel n'étoit-il pas également l'interpréte des droits du Roi & des volontés du Seigneur envers le peuple ? Saints Evêques des premiers tems, ne jouiſſiez-vous pas de cette double autorité ? & l'application à terminer les différends des Fidèles, ne faiſoit-elle pas une portion conſidérable de votre charge paſtorale?

Pourquoi donc, lorſque ſous un Prince qui fait entrer l'Egliſe en commerce de ſes victoires, & en partage avec elle le fruit, il ſe trouve certaines ames en qui la Providence a verſé ces dons rares & excellens, néceſſaires pour ménager les intérêts des Rois & la conduite des Royaumes; pourquoi, dis-je, ne pourroient-elles pas ſe partager entre les ſoins du ſacerdoce & ceux de la royauté? Or, Meſſieurs, ces dons rares & excellens, où parurent-ils jamais avec plus d'éclat, que dans le Prélat dont nous pleurons la perte ?

Je ne vous dirai pas ici qu'il avoit reçu du Ciel un de ces génies heureux, qui trouvent dans leur propre fonds, ce que l'étude & l'expérience ne ſauroient guères remplacer quand

on ne l'a pas; qu'il étoit né inſtruit ſur l'art périlleux de gouverner les peuples; que de tous les myſtères de la ſageſſe des hommes, il n'ignora que ceux qu'il n'eût pas voulu ſuivre; & que comme cet habile conducteur du peuple Juif, il ſut dès ſa jeuneſſe tous les ſecrets de la ſcience des Egyptiens. Je n'ajoûterai pas que les affaires n'eurent jamais rien d'obſcur qu'il n'éclaircît, rien de douteux qu'il ne décidât, rien de difficile qu'il n'applanît, rien de délicat qu'il ne ménageât, rien de périlleux qu'il ne franchît, rien de pénible qu'il ne dévorât; que les plus vaſtes l'étoient moins que ſon eſprit; & que partagé entre mille ſoins, il fut toujours tout entier à chacun. Ce n'eſt pas là une imagination qui ſe joue, & qui ſubſtitue à la véritable idée des choſes, un phantôme de ſa façon; il n'eſt perſonne ici qui d'abord n'ait reconnu que le portrait que je viens de faire, c'eſt lui: cependant ce n'eſt pas à quoi je m'arrête.

Act. 7. 22.

Perſuadé que les talens les plus diſtingués ſont inutiles ou dangereux, lorſque le devoir n'en régle pas l'uſage, quel fut ſon attachement pour la

perſonne du Monarque ! Que ne puis-je rappeller ici ces tems fâcheux, où la minorité du Prince, l'ambition des Grands, les intérêts des Miniſtres, & je ne ſai quelle fureur de révolte & de changement qui ſaiſit en certains ſiécles l'eſprit des Peuples, firent éprouver tour à tour à la France, toutes les calamités des diſſenſions domeſtiques ! Que ne puis-je rapprocher ſur-tout ce moment fatal, où la capitale du Royaume à la tête de la révolte, la Bourgogne & la Guienne déja ſéduites, le Dauphiné prêt à les ſuivre, & n'attendant plus que l'exemple de cette Province ; notre illuſtre Défunt, ſollicité de toutes parts, décida preſque par ſa fermeté, de la fortune du Monarque & de celle de la Monarchie !

Mais faut-il pour vous repréſenter le calme & la tranquillité dont la Province fut redevable à ſes ſoins, mêler dans une cérémonie inſtituée pour honorer le paiſible ſommeil des Juſtes, les images affreuſes de la guerre & de la rébellion répandues par-tout ? Faut-il pour vous expoſer tout le mérite de ſa fidélité, faire revivre le ſouvenir de tant de chûtes déplorables, qui

pensèrent traîner après ſoi celles de tout l'Etat? Faut-il pour le louer ſur des eſpérances mépriſées, ſur des offres rejettées, inſulter aux cendres de ceux qui le ſollicitèrent de ſe déclarer contre ſon devoir, & faire d'un Eloge particulier, une invective publique? Ah! que plutôt cette gloire deſcende avec lui dans le tombeau! Je trouve bien dans les Livres ſaints qu'on doit propoſer les vertus du Juſte mort, pour condamner les vices des pécheurs qui vivent, mais non pas pour flétrir la mémoire de ceux qui ne ſont plus.

Pſ. 48. 18. *Sap.* 16.

Dans ces fatales révolutions, c'eſt une conjoncture bien délicate de ſe trouver pourvû de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On eſt tenté d'entrer, ſans aveu, dans les affaires publiques: on aime encore mieux ſe rendre néceſſaire à l'aſſemblée des méchans, que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à ſon mérite des moyens de paroître, on procure à ſon ambition des occaſions de crime & de deshoneur; & ſouvent on abandonne ſon devoir ſans autre intérêt, que celui de n'avoir pu le rem-

)yant d un œu tranquille la-
ce & la gloire des injuſtes,
e leur iniquité même, il fut
s content de ſa fortune, par-
a Cour le fut toujours de ſes

:s ſervices, Meſſieurs? Ne don-
)int ici dans les excès d'une
ſe éloquence : parlons ſans
)us ne riſquons rien. Quelle
orieuſe & conſtante de ſoins
ıtigues ſoutenues pendant plus
uante ans pour les intérêts de
ıce ! Vigilant, rien n'échap-
a force de ſon eſprit : intrépi-
n n'ébranloit la fermeté de
ır : infatigable, rien ne pou-
)attre la foibleſſe de ſon corps.
ın de fois par des avis donnés

pour les faire entrer dans l'édifice ſacré de l'Egliſe ; notre ſage Prélat employe-t-il pour les ramener d'autre force que celle de ſes raiſons ? Et comme Salomon, ne le voit-on pas bâtir un Temple à la Vérité, ſans employer le fer, ni ſans donner un coup de marteau ? Combien de fois l'a-t-on vû pendant les déſordres de l'Etat reſpecté même des rebelles, aller à travers leurs armées, porter aux pieds du trône le tribut de ſa conſtance & de ſa fidélité ?

Vous le ſavez, Meſſieurs ; injures de l'air, incommodités des ſaiſons, infirmités de l'âge, vivacité des douleurs, danger des maux préſens, crainte des maux à venir, ce n'étoient plus pour lui des obſtacles. Ecoutez, ames toutes livrées à vos ſens, & pour qui la ſeule abſence du plaiſir eſt un vrai ſupplice ; du lit même de ſa douleur il en fit un nouveau tribunal, d'où on le vit avec un eſprit tranquille & ſerein, régler les beſoins de la Province & les intérêts de la Cour. Et bien différent de ces Dieux dont parle le Prophéte, qui avoient des yeux & ne voyoient pas, des pieds & ne marchoient pas, des mains & ne s'en ſervoient

voient pas: ah! il avoit perdu par ſes longues & continuelles fatigues, l'uſage des yeux, & il voyoit encore tout; des pieds, & il voloit par-tout où l'appelloit le ſervice du Prince; des mains, & il donnoit le branle & le mouvement à tout. Quelles étoient là-deſſus vos juſtes frayeurs & vos reſpectueuſes remontrances, vous que d'heureux engagemens attachoient depuis longtems à ſa perſonne & à ſon ſervice? Redites tout ce que votre amour pour lui & pour la Province, vous faiſoit alors dire de plus tendre & de plus touchant, tout ce que ſon zèle pour le Prince lui faiſoit répondre de plus ferme & de plus généreux.

Mais ne le vîmes-nous pas ces jours paſſés au bruit d'une émeute populaire, recueillir les reſtes précieux de ſon ame défaillante; ramaſſer, ſi je l'oſe dire, les débris d'un corps tout uſé; trouver dans la vivacité de ſon zèle de quoi ranimer ſes forces mourantes; s'arracher comme Moyſe à la tranquillité de ſa montagne, & venir rétablir la paix parmi le peuple, en y rétabliſſant comme lui l'abondance? Oui, Meſſieurs, aux premières nouvelles du tumulte, les ſoins de la ſan-

té si chers à la vieillesse, ne l'arrêtent plus ; il part, il vole, il paroît, tout se calme : quel est cet homme à qui les vents & la mer font gloire d'obéir ? Mais où m'emporte tout-à-coup l'ordre de ma matiere ? Ah ! je touche presque au moment fatal qui nous l'enleva ; & en vous rappellant une action glorieuse, je ne m'apperçois pas que c'est la derniere de sa vie, & peut-être la cause funeste de sa mort. Ne hâtons pas un si triste spectacle.

La France a vû sur la scène presque dans tous les siécles, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des Princes, & faire mouvoir les ressorts infinis d'un Etat : mais hélas ! souvent chargés de la haine comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie plutôt comme des instrumens de la colère du Seigneur, que comme des Ministres de la puissance du Prince, & ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assés de mérite pour déplaire à tout un Royaume. C'est que le même zèle qui nous attache au Prince, nous endurcit souvent envers le public : c'est que le même crédit qui nous rend nécessaires au reste des

hommes, nous rend quelquefois le reſte des hommes mépriſable. Mais j'en atteſte ici la foi publique : reconnoiſſez-vous là-dedans le père commun que nous pleurons? Néceſſaire à tous, ne fut-il pas toujours à la portée de tous ? Cette muraille funeſte de ſéparation, qu'un uſage peu chrétien met entre les Grands & le peuple, ne l'avoit-il pas détruite ? Falloit-il pour pénétrer juſqu'à lui, acheter la faveur d'un domeſtique, ou mériter par de longues & ennuyeuſes aſſiduités, le moment favorable du maître? Le nom des pauvres n'étoit-il pas honorable à ſes yeux ? Et en étoit-il de ſon cabinet comme du Sanctuaire du temple de Jéruſalem, où l'on ne pouvoit entrer qu'avec des ornemens pompeux & une parure magnifique? Portoit-il ſur ſon front ces marques odieuſes de puiſſance, qui ſemblent reprocher au reſte des hommes leur miſère ou leur dépendance ? N'avoit-il pas réconcilié la grandeur avec l'affabilité? Et enfin, en l'abordant, s'apperçut-on jamais qu'il eût de l'autorité, que lorſqu'il accorda des graces? *Pſ.* 71. 14.

Quelle leçon pour vous, homme vain! qui à peine échappé de parmi le

peuple où vous avoient laiſſé vos ancêtres, & devenu par une dignité le défenſeur de ſes droits, affectez de ne jamais détourner ſur lui vos regards, comme ſi vous craigniez de n'y retrouver le ſouvenir de votre première baſſeſſe! Ah! le tombeau confondra vos cendres avec celles de ces ames viles; & le Seigneur fera ſécher la racine de votre orgueilleuſe poſtérité, & entera deſſus une race qui connoîtra la juſtice & fera la miſéricorde.

Combien de fois avions-nous admiré en lui ces lumières vaſtes & ſûres, qui trouvent toujours le point fatal des grands événemens, & cette facilité populaire qui ſe délaſſe ſur le détail des familles, rallie des intérêts domeſtiques, & ne ſait ſe refuſer à des beſoins obſcurs, ni s'y prêter avec ces airs d'inquiétude & de fierté, plus accablans que le refus même? Ses mains comme celles de la femme forte, après s'être occupées à des fonctions éclatantes, ne ſavoient-elles pas ſe détourner ſur les plus obſcures? Et ſi j'oſois le dire dans un diſcours chrétien, ne nous rappelloit-il pas le ſouvenir de ces Romains tant vantés,

qui après avoir été à la tête des affaires publiques, & ménagé le deſtin de Rome, de retour chés eux, enveloppés de toute leur gloire, ſavoient auprès d'un foyer ſimple & champêtre, prononcer ſur les démêlés de leurs cliens, & ſe renfermer dans les bornes de cette magiſtrature domeſtique, comme s'ils euſſent toujours ignoré les fonctions éclatantes de l'autre.

Le détail infini du commerce de cette grande ville, eut-il jamais rien de ſi bas, où on ne le vît deſcendre avec plaiſir, y maintenant par ſon autorité, la paix & la bonne-foi qui en ſont comme les nerfs? N'en régloit-il pas ſouvent les vaſtes reſſorts par la prudence de ſes conſeils, & par l'étendue de ſes lumières? Ce nouveau Tribunal qui rend cette ville comme l'arbitre du commerce de tout le Royaume, qui dans ſon établiſſement fut ſi fort traverſé, & où des provinces les plus éloignées, on vient attendre la déciſion de toutes les affaires où nos citoyens ſont intéreſſés; n'eſt-il pas un monument bien tendre & de ſon crédit auprès du Prince, & de ſon amour pour le peuple? Nous avions, à la vérité, ſes premiers ſoins;

mais les avions-nous tout entiers ? Et par l'application qu'il eut toujours à connoître & à régler les plus petits intérêts de la Province, n'auroit-on pas dit qu'il étoit le Magiſtrat particulier de chaque ville de ſon Gouvernement ?

Ici, Meſſieurs, vous ajoûtez à ce que je ne dis pas ; vous ſuppléez à ce que je ne dis que foiblement ; vous rappellez mille circonſtances, ou que je paſſe ou que j'ignore. Chacun de vous ſe retraçant le ſouvenir de quelque bienfait particulier, m'offre en ſecret de quoi groſſir cet endroit de ſon Eloge. Ah ! que n'eſt-il permis à votre douleur & à votre reconnoiſſance de s'expliquer ici elles-mêmes ! Vous diriez, mais en termes mille fois plus touchans & plus énergiques
Pſ. 71. 12. que moi, qu'il avoit délivré le pauvre de la tyrannie du puiſſant ; que les Magiſtrats ſubalternes ne lui étoient chers qu'autant qu'ils l'étoient eux-mêmes au public ; que ſa plus délicieuſe félicité, étoit de contribuer de ſes ſoins à la félicité publique ; qu'il étoit plus jaloux du rang qu'il avoit dans nos cœurs, que de celui qu'il tenoit dans le Royaume ; qu'il ne con-

noiſſoit vos noms, vos familles, votre fortune, que par les ſervices qu'il vous avoit rendus; que plus d'une fois dépoſitaire des vœux & des intérêts publics, il les avoit portés au pied du Trône avec une reſpectueuſe fermeté, & ſans ces timides ménagemens, injurieux au Prince dont ils expoſent la gloire, injuſtes envers le public dont ils ſacrifient les droits; exemple rare & digne lui ſeul d'un éloge entier! en un mot, qu'il étoit le pere, le ſoutien & le protecteur de la Province; l'eſpérance, la joie & les délices de votre ville.

Mais puis-je, vous confondre ici, vous qu'il diſtingua toujours avec tant de bonté, Nobleſſe illuſtre, & qu'il honora de ſa plus étroite familiarité? Avec quelle confiance l'établiſſiez-vous arbitre de vos différends! Que d'animoſités étouffées dans leur naiſſance par ſa ſageſſe! que de querelles invétérées, & ſi ſouvent immortelles parmi les Gentilshommes, n'a-t-il pas éteintes par ſon autorité! que de prétentions injuſtes, que de droits douteux n'a-t-il pas éclaircis par ſa pénétration! Mais quel ami plus ſincere & plus généreux? Vous le ſa-

vez, Chapitre illuſtre de la plus noble Egliſe de France. La grandeur, je le ſai, ne manque guères d'adulateurs; mais les Grands manquent ſouvent d'amis: comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'eſt auſſi que leur fortune que l'on aime en eux: l'amitié, cette tendre reſſource de tous les chagrins de la vie, dit le Sage, ce doux lien de la ſociété, cet unique plaiſir du cœur, eſt un lien gênant, un plaiſir ſans charmes pour eux: auſſi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour ſoi. Ici, étoit-ce la perſonne ou la dignité, qui lui attiroit vos hommages? Vous fit-il attendre un ſervice, quand vous l'eutes demandé? Vous le fit-il demander, quand il l'eut prévu? ſouffrit-il vos juſtes remerciemens, quand il l'eut rendu? Plaiſir délicat cependant, & qui ſemble être la plus innocente récompenſe du bienfait.

Eccli.6. 16.

Mais peut-être n'étoit-ce-là qu'une vertu de parade: peut-être qu'officieux aux yeux du public, il ſe dédommagea de cette contrainte dans le ſecret de ſon domeſtique. Répondez pour moi, Maiſon déſolée de ce grand homme; je réveille ici votre douleur,

je m'en apperçois. Fut-il jamais de maître plus tendre & plus généreux? Ne suffisoit-il pas d'avoir eu l'honneur d'être à lui, pour n'avoir plus besoin d'être à personne? Sûr de votre attachement, ne veilloit-il pas avec plus de soin sur votre fortune, que sur votre fidélité? Etoit-il de ces hommes vains & bizarres, qui croyent faire grace de permettre qu'on soit au nombre de leurs esclaves, & qui veulent que les services mêmes qu'on leur rend, tiennent lieu de récompense? Enfin, exigea-t-il vos hommages comme un tyran, ou s'il mérita votre tendresse comme un vrai père?

Que ne puis-je ici de ses actions passer à ses principes! Jamais ame ne fit de plus grandes choses par de plus grands motifs: on auroit dit que tout ce qu'il faisoit de louable, perdoit son prix du moment qu'il étoit loué: c'étoit dégrader le mérite de ses actions, que de l'en faire appercevoir; & en l'abordant pour le rendre attentif à nos bonnes qualités, il falloit presque oublier les siennes.

Sacrés dispensateurs de la parole évangélique, combien de fois en vous ouvrant la bouche pour annoncer

toute vérité, vous la ferma-t-il ſur celles qui le regardoient?

Et nous-mêmes aujourd'hui, ne ſommes-nous pas obligés de trahir par cet Eloge public, non-ſeulement ſes plus chers ſentimens, mais encore ces dernières intentions des mourans qui ſont comme d'autres reſtes précieux auſquels il n'eſt pas permis de toucher, & qu'une eſpéce de religion civile a rendu preſque auſſi ſacrées pour les hommes, que les cendres mêmes & les dépouilles de leurs tombeaux? Mais il falloit, ame généreuſe & modeſte, que vous euſſiez la gloire de refuſer les louanges, & qu'une juſte reconnoiſſance eût la liberté de vous les donner.

Ah! ſi après la diſſolution de ce corps terreſtre, vous pouvez encore être ſenſible à la gloire de la terre, ame bienfaiſante & généreuſe! jettez ſur ces citoyens affligés quelques-uns de ces regards que vous fixiez autrefois ſi utilement ſur eux; & venez recueillir ſur les larmes qu'ils mêlent à vos cendres, ſur les triſtes regrets dont ils honorent vos obſéques, la plus douce récompenſe de vos fatigues, & le plus ſincère tribut de leur recon-

fiance. Venez voir le plus grand Roi du monde, non plus vous donnant des marques honorables d'eſtime & de confiance, & vous recevant avec tant de diſtinction au milieu des Grands de ſa Cour, mais ne pouvant vous refuſer des marques de douleur au milieu des joies & des acclamations de ſes victoires, & paroiſſant tout occupé de votre perte, tandis que l'Europe ne l'eſt que de ſes conquêtes.

Il faudroit ici finir ſon Eloge : les regrets de Louis le Grand laiſſent-ils quelque choſe à dire ? Il faudroit même ne pas vous faire ſouvenir de cette glorieuſe Lettre que toute la France a vûe, ſi digne de paſſer dans nos annales, & d'être conſervée à la poſtérité, où l'on voit cette main royale occupée à laiſſer à nos neveux un Eloge digne du grand CAMILLE & de toute ſon illuſtre Maiſon. Je ne puis qu'affoiblir une circonſtance ſi honorable à ſa mémoire : ce que j'en pourrois dire, ne diroit pas ce que j'en penſe : les paroles des Rois ont je ne ſai quoi d'énergique qu'un diſcours entier ne peut remplacer. Louis le Grand y fait des vœux pour la durée des jours de notre Prélat. Il ſemble que

Gen. 49. comme autrefois le vieillard Jacob, aux approches de la mort, ſentit revenir ſes forces en voyant le Bâton de commandement entre les mains de Joſeph ; de même notre glorieux Vieillard devoit rappeller les ſiennes, en voyant ſon illuſtre Neveu honoré du Bâton de Maréchal de France. Ce grand Prince l'y exhorte de venir ſe montrer encore une fois à ſa Cour ; & l'aſſure que *perſonne, ſans exception, ne l'y verra avec plus de plaiſir que lui.* Régnez, Prince, ſeul digne d'être ſervi, puiſque ſeul vous ſavez ſi bien honorer ceux qui vous ſervent. C'eſt tout ce que je puis dire.

Mais puis-je ne pas ajoûter que ce grand Prince s'y félicite lui-même d'avoir rendu juſtice au mérite de notre illuſtre Gouverneur ? Ce ſeul mot ne vous rappelle-t-il pas ſa grandeur d'ame, cette élévation d'eſprit, ces manières dignes encore d'une plus haute fortune, & mille actions glorieuſes que nul de vous n'ignore, & que la parole de paix, dont je ſuis le Miniſtre, me défend de redire ici ? Puis-je ne pas ajoûter qu'il y honore d'un glorieux ſouvenir & d'une éternelle reconnoiſſance, la mémoire de ce ſage

& vaillant Maréchal, qui jetta dans ſon ame royale, les premières ſemences de valeur & de ſageſſe, & qui le premier ſut ébaucher Louis le Grand? Quelle gloire pour cette célébre Maiſon!

L'opprobre de Jeſus-Chriſt a eu cependant plus de charmes pour votre cœur, que toute cette pompe de l'Egypte, * illuſtre Fille qui m'écoutez. Auſſi en vous entretenant de la gloire de votre Famille, je n'ai pas voulu affoiblir votre foi, mais aider votre reconnoiſſance, & vous expoſer plutôt les périls dont la grace vous a délivrée, que vous faire eſtimer de faux biens & de vains honneurs, que vous avez ſi généreuſement mépriſés.

Paſſons à notre dernière Partie. Je vous ai montré comment ſes talens le rendirent néceſſaire au Prince & utile au peuple: montrons qu'il fut fidèle à Jeſus-Chriſt & utile à l'Egliſe par ſes vertus chrétiennes & épiſcopales.

II. PARTIE.

IL eſt glorieux, je l'avoue, à un Pontife ſacré, d'avoir été, ce ſemble, formé des mains du Très-haut,

* *Madame de Villeroy, Carmélite.*

pour ménager les intérêts des Rois & la fortune des Royaumes : c'eſt ſans doute un endroit éclatant, & l'on peut en faire honneur à ſa mémoire. Mais ſi en honorant le Prince, il n'a pas craint le Seigneur ; ſi en veillant ſur les membres de l'Etat, il a eu les yeux fermés ſur les membres de Jeſus-Chriſt : en vain aura-t-il amaſſé à grands frais une fragile gloire devant les hommes ; il n'en a point de ſolide devant Dieu : *Habet gloriam, ſed non apud Deum.* Que l'homme nous conſidère, diſoit autrefois ſaint Paul, comme les Miniſtres de Jeſus-Chriſt & comme les diſpenſateurs des Myſtères de Dieu. Or, Meſſieurs, comment diſpenſer fidèlement des myſtères terribles, ſi l'on ne connoît toute leur grandeur & toute ſa miſère ? & quelle foi vive & pleine ne faut-il pas pour cela ? Comment les diſpenſer ſaintement, ſi ces lumières divines ne ſont pas la régle conſtante de nos mœurs ? Quelle pureté ! De plus, pour être aſſocié au miniſtère de Jeſus-Chriſt, il faut être ingénieux à découvrir les beſoins des Fidèles ; quelle vigilance ! Toujours il faut être prêt à les ſoulager ; quelle charité !

1. Petr. c. 17.

Rom. 4. 2.

1. Cor. 4. 1.

En effet, qu'eſt-ce que l'honneur de l'Epiſcopat, ſi l'on s'en tient à ce que la chair & le ſang nous révélent là-deſſus, & ſi l'on en juge par la corruption & le relâchement de ces derniers tems? C'eſt un poſte éminent qu'il eſt permis de ſouhaiter, auquel il eſt glorieux d'atteindre, & dont il eſt doux de jouir: c'eſt un titre pompeux, mais vuide; qui retient tous les honneurs du ſacerdoce, & qui en diſtribue aux autres les fatigues comme des faveurs: c'eſt une autorité tranquille, qui à l'ombre du faſte qui l'environne, décide du travail de ceux qui portent le poids du jour & de la chaleur. Mais ſi l'on conſulte le Père des lumières, & ſi nous remontons à ces ſiécles de ferveur & de pureté, c'étoit un poids redoutable & ſaint, qu'on ne deſiroit jamais ſans témérité, dont on ne pouvoit ſe charger ſoi-même ſans profanation, ſous lequel on devoit gémir avec crainte & tremblement: c'étoit une ſervitude pénible, qui nous établiſſant ſur tous, nous rendoit redevables à tous; un miniſtère d'amour & d'humilité, qui établiſſoit le Paſteur dépoſitaire & des miſéricordes du Seigneur, & des mi-

sères du peuple. Siécles si honorables à la foi ; sainte antiquité si connue en nos jours & si peu imitée ; tems heureux, où êtes-vous ?

Je ne vous dirai pas, Messieurs, que notre grand Archevêque, à
Hebr. 5. l'exemple de Jesus-Christ, ne s'étoit pas lui-même établi Pontife ; que les desirs du Prince prévinrent ses desirs, & que l'honneur du sacerdoce lui fut offert avant qu'il s'y fût offert lui-même. Mais oserai-je le dire, & croira-t-on que la foi sur son déclin soit encore capable de ces efforts du premier âge ? Il endura plus de sollicitations pour se résoudre à subir ce fardeau sacré, que les autres n'en employent pour l'obtenir : il mit à s'en défendre presque tout le tems qu'on met à le demander : en un mot, il sut être Evêque, après l'avoir refusé.

Ps. 32. Persuadé que vous réprouvez souvent, ô mon Dieu ! les conseils des Princes, combien de fois répandant son cœur aux pieds de vos autels, vous
Exod. 4. conjura-t-il, comme autrefois Moyse, d'envoyer pour conduire ce peuple nombreux, celui que vous aviez mar-
Ps. 30. qué dans vos conseils éternels ? Combien de fois mettant entre vos mains

le ſort de ſon ame & celui de ſa dignité, vous pria-t-il de le délivrer, ou des foibleſſes de l'une, ou du fardeau terrible de l'autre ? Ah ! c'eſt qu'éclairé de vos lumières, il apperçut peut-être dans ſon cœur quelques reſtes de ces deſirs du ſiécle, qu'une ſainte diſcipline a bannis du Sanctuaire, & qui bleſſent, ſans doute, l'excellence & la gravité du ſacerdoce chrétien. Vous ne voulûtes pas cependant qu'un autre reçût ſon Epiſcopat ; vous l'oignîtes de l'Onction ſainte, & vous relâchâtes, ce ſemble, un peu de la ſévérité de vos loix en faveur de celui qui devoit un jour les faire obſerver avec tant de ſoin & de bénédiction.

Et ce n'eſt pas ici, Meſſieurs, un Eloge de bienſéance. A Dieu ne plaiſe que je dégrade ainſi mon miniſtère ; & que je vienne inſulter la vérité juſques ſur les autels où on l'adore ! Vous le ſavez, vous qui eutes la triſte conſolation de recueillir ſes derniers ſoupirs : hélas ! ſuis-je deſtiné à vous rappeller ſans ceſſe un ſouvenir ſi amer ? Vous vîtes ſon ame mourante chercher à ſe raſſurer ſur les devoirs immenſes du miniſtère dont elle étoit ſur le point d'aller rendre compte ;

par le ſouvenir des frayeurs qu'elle avoit éprouvées en l'acceptant ; & n'eſpérer une place dans le ſein d'Abraham, que parcequ'elle l'avoit toujours refuſée dans le Sanctuaire.

Mais qu'aurez-vous alors à répondre au tribunal de Jeſus-Chriſt, vous dont la démarche la plus innocente, en entrant dans l'héritage du Seigneur, a été de le deſirer ; qui ne devez qu'à des baſſeſſes profanes une élévation toute ſainte ; qui n'êtes monté qu'en rampant ſur le trône ſacerdotal ? Vous, qu'on ne voit aſſis dans le Sanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été long-tems debout dans les antichambres des Grands, & qui n'auriez jamais été placé ſur la tête des hommes,
65. pour parler avec David, ſi vous n'aviez été mille fois lâchement à leurs pieds ?

Les mêmes lumières qui lui firent entrevoir l'éminence du miniſtère, lui découvrirent auſſi juſqu'où devoit aller la pureté du Miniſtre. Il comprit que c'eſt un ſpectacle monſtrueux de voir les mains ſouillées du Pontife, tantôt levées au Ciel pour en attirer ces précieuſes roſées qui purifient les conſciences ; tantôt étendues ſur des

le sang de l'Agneau ; parmi le
sacré des cantiques, & la fumée
encensemens, présenter avec so-
ité au Dieu saint, le sacrifice re-
able; tantôt lancer sur des pécheurs
les des foudres dont lui-même de-
être frappé ; tantôt offrir à des
eurs humiliés, des trésors dont il
ui-même indigne : de voir une
he impure, tantôt offrir pendant
ysteres terribles, le baiser saint à
inistres purs & irrépréhensibles ;
t prononcer les paroles mysti-
, & créer sur les autels le pain sa-
ui nourrit les Anges, le vin dé-
x qui produit les Vierges ; tantôt
ifier les temples de Sion, & y
descendre la gloire du Seigneur
l'augustes dédicaces ; tantôt y
ercer à Jesus-Christ des Vierges

atteint à ce point de pudicité ſacerdotale, comme l'appelle un Père, qui fait que la vertu la plus pénible à la nature, nous devient la plus naturelle, & qui accoutume, pour ainſi dire, le cœur à être invulnérable de ſon propre fonds?

S. Hyeron. Epiſt. ad Trid.

Le vit-on jamais, je ne dis pas avilir la majeſté du ſacerdoce juſqu'à l'indignité & aux foibleſſes d'une paſſion, mais l'abaiſſer juſqu'à l'inutilité & aux amuſemens des converſations? Et ce n'étoit point ici un de ces mérites que donne la vieilleſſe; une de ces régularités tardives, qui ſont les aſſortimens de l'âge plutôt que les ornemens du cœur; qui parent les débris du corps au lieu de réparer ceux de l'ame; où il entre plus de bienſéance que de grace, & qui n'ont preſque de la vertu, que la ſeule impuiſſance d'être encore vices. Il ne fit que recueillir dans l'hyver ce qu'il avoit ſemé pendant les jours de l'été: ſes paſſions ne parurent éteintes ſur la fin, que parce qu'il en avoit amorti les ardeurs naiſſantes; & dans une carrière de plus de quatre-vingts ans, on ne s'eſt jamais apperçu que ſon cœur fût ſenſible, que par l'horreur qu'il eut pour le vice.

Qui ne ſait cependant quelles ſont là-deſſus les complaiſances & les adouciſſemens de l'uſage ? Hélas ! cette foibleſſe a preſque perdu ſon nom & ſa honte parmi nous : c'eſt une lépre qui n'éloigne plus même du Sanctuaire. Des yeux chrétiens s'accoutument enfin à voir ſans horreur un feu profane s'élever du même autel où repoſe le feu ſacré, & le même cœur qui vient de ſoupirer en ſecret devant l'idole, préſenter publiquement au Dieu ſaint les ſoupirs & les ſupplications de toute l'aſſemblée des Fidèles.

Saintes & pieuſes ordonnances, où il pourvoit avec tant de ſoin à la pudeur des Miniſtres de Jeſus-Chriſt, où il renouvelle les plus anciennes loix de l'Egliſe ſur l'âge des perſonnes d'un autre ſexe dont ils peuvent recevoir des ſecours ; de peur que les mêmes ſoins qu'on prend pour la vie de leur corps ne ſoient des ſoins meurtriers pour leurs ames : vous êtes les fruits précieux de l'amour qu'il eut pour cette vertu ſacerdotale.

Ah ! ſi les Livres ſaints ne me défendoient de révéler la honte de ceux qui montent à l'autel, je vous le repréſenterois ici par la ſévérité ſalu-

taire des peines canoniques, foudroyant les Miniſtres ſcandaleux, & mettant des vaſes d'honneur à la place de ces vaſes de honte & d'ignominie; là, par des remontrances paternelles, tendant la main à ceux que la ſeule infirmité de la chair avoit précipités dans l'abîme, & arrachant des larmes de douleur des mêmes yeux à qui la paſſion en avoit peut-être arraché mille fois de criminelles; ſouvent enfin découvrant par de pieux artifices de charité, la puanteur de ces ſépulcres blanchis, dont les crimes ne repoſent, ce ſemble, qu'à l'ombre de la vertu, & faiſant répandre une odeur de vie à ceux qui n'avoient répandu juſques-là qu'une odeur funeſte de mort.

Sages & zèlés coopérateurs de ſon Epiſcopat, interrompez ici les louanges que je lui donne, ſi elles ſont exceſſives: mais plutôt ajoûtez, que l'amour qu'il eut pour cette vertu fut plus fort que la mort; qu'il s'étendit juſques aux ſoins de ſa ſépulture; que malgré l'exemple du Sauveur, il ne voulut pas que les femmes de Jéruſalem rendiſſent les derniers devoirs à ſon corps; & qu'il fut jaloux de la

pudeur dans un tems même où l'on ne peut plus en avoir le mérite.

Mais suffit-il à un Evêque d'avoir été attentif à soi-même? Ne faut-il pas pour accomplir toute justice, qu'il ait encore veillé sur le troupeau de Jesus-Christ? Act. 20. 28.

Or rappellez, Messieurs, le triste état où se trouvoit ce vaste Diocèse; cette Eglise si vénérable qui va prendre sa source jusques dans les tems apostoliques; qui la première de nos Gaules, reçut de l'Orient les richesses de l'Evangile; qui vit arriver & recueillir avec allégresse les Photins & les Irénées, ces hommes divins teints encore du sang de Jesus-Christ fraîchement épanché, & qui avec la foi alloient répandre par-tout des esprits de souffrance & de martyre: cette Eglise, qui formée par leurs travaux, fortifiée par leur doctrine, mérita enfin d'être illustrée de tout leur sang; & qui encore aujourd'hui, pour avoir été la première éclairée des lumières de la foi, en a les premiers honneurs dans le Royaume: rappellez, dis-je, le triste état où elle se trouvoit, quand notre illustre Archevêque fut appellé à sa conduite.

Thren. 1. 6. Hélas ! tout l'éclat de cette fille de Sion étoit obſcurci ; ſes Prophétes, *Ibid.* 2. 14. ou n'avoient plus de viſions, ou n'en *Ibid.* 2. 6. avoient que de fauſſes ; ſes ſolemnités & ſes ſabbats n'étoient preſque plus que des diſſolutions ſuperſtitieuſes ; *Ibid.* 4. 1. 4. les pierres du Sanctuaire ſe traînoient indignement dans les places publiques ; la langue de ceux qui devoient diſtribuer le lait de la doctrine, s'étoit attachée à leur palais ; l'or & l'argent étoient preſque les ſeuls canaux par où l'eau des Sacremens couloit juſques à nous ; & Lyon, cette cité ſainte, que la dignité de ſon trône met à la tête de tant de Provinces, gémiſſoit dans une maniere de triſte veuvage, & étoit preſque devenue la tributaire *Ibid.* 1. 1. de Garizim : *Princeps Provinciarum facta eſt ſub tributo.*

Parlons ſans figure. Le Prêtre admis ſans précaution aux fonctions du ſacerdoce, s'en acquittoit avec indignité : le Fidèle pendant ſa vie dans un oubli profond de nos Myſteres & de la loi de Dieu, mouroit tranquillement ſur la bonne foi de l'ignorance & des déréglemens du Miniſtre : & l'héréſie, qui, comme l'armée des Aſſyriens, n'attaque Jéruſalem qu'à la faveur des ténébres,

ténébres, profitoit de celles-ci pour renverſer ſes murs, & venir lui enlever de vrais adorateurs juſques dans l'enceinte du Sanctuaire.

Depuis long-tems même cette Egliſe n'avoit pas vû ſes Pontifes aller, comme des nuées ſaintes, répandre des roſées ſalutaires ſur les diverſes contrées de ſa dépendance: les Vieillards, qui jadis au fond de leurs campagnes avoient eu la conſolation de les voir, le racontoient à leurs neveux comme une aventure ſingulière; & ſi l'on veut me paſſer ce mot, l'apparition & la courſe annuelle de ces aſtres ſaints, étoit devenue un phénoméne preſque auſſi rare & auſſi ſurprenant que les comètes.

A Dieu ne plaiſe cependant que je vienne ici flétrir leur mémoire pour honorer celle du Prélat que nous pleurons! Je reſpecte trop les cendres ſacrées de ces grands hommes: je ſai qu'ils ont eu le malheur de vivre en des tems fâcheux; que ces déſordres étoient plutôt les vices de leur ſiécle, que de leurs perſonnes; & que s'ils n'ont pas mieux fait, c'eſt qu'il n'étoit gueres alors permis de mieux faire.

Telles étoient les ruines de la maiſon du Seigneur, quand nous y vîmes entrer notre nouveau Pontife. Quelles furent alors nos acclamations & nos tendres réjouiſſançes! Temple majeſtueux, où l'Onction ſainte fut répandue ſur ſon chef ſacré, vous vîtes pendant les joyeuſes ſolemnités de cette auguſte cérémonie, nos mains en foule levées au Ciel, porter le doux parfum de nos prières & de notre reconnoiſſance, juſqu'aux pieds du trône de l'Agneau; le remercier d'avoir donné pour Evêque à cette Ville, celui que le Prince lui avoit déja donné pour Gouverneur; & le prier de faire revivre les jours & les bénédictions de l'Epiſcopat d'Ambroiſe, puiſqu'il en faiſoit revivre l'hiſtoire & preſque toutes les circonſtances.

En cet endroit, Meſſieurs, je me ſens comme tranſporté dans ce premier âge de ſon miniſtère: j'y vois ce vaſte Diocèſe, comme un cahos informe & ténébreux, ſe développer peu à peu: chaque jour offre à mes yeux de nouveaux ſpectacles.

Ici s'élévent ſucceſſivement des Maiſons de retraite, des ſources publiques de l'eſprit Eccléſiaſtique, des

Écoles de Sacerdoce & d'Apostolat, de pieux Séminaires si nécessaires alors & si rares dans le Royaume, où loin du commerce du siécle ; & sous les yeux de Directeurs graves & consommés, on sauve de bonne-heure l'innocence des Clercs de la contagion du monde ; où l'on purifie des cœurs qui doivent un jour offrir à Dieu les vœux des hommes ; & où dans les semences de doctrine & de vérité qu'on jette dans une seule ame, on voit croître l'espoir consolant de la conquête de mille autres.

Là, par les soins d'un Ministre savant & infatigable, les Pasteurs assemblés conférent ensemble sur ce qui regarde le royaume du Ciel ; se communiquent leurs doutes & leurs lumières ; puisent dans les plus pures régles des mœurs, de quoi régler sûrement les consciences ; opposent la loi de Dieu aux interprétations des hommes ; apprennent à fuir également, & ce zele amer & intraitable, qui, sans nul égard, achéve de briser un roseau déja cassé, & d'éteindre une lampe encore fumante ; & qui par les difficultés extrêmes, dont il investit l'observance de la loi, fournit presque

aux pécheurs de nouvelles raiſons pour la violer ; & cette molle complaiſance, qui, en voulant applanir les voies du Seigneur, creuſe des précipices aux Fidèles.

Ici s'établiſſent d'utiles Retraites, où les Paſteurs accourus de toutes parts, réparent dans le ſilence, dans la prière, les diſſipations inévitables dans leur miniſtère. Là, ſortis de ce nouveau Cénacle, j'en vois des troupes ſacrées qui vont faire dans nos champs des courſes Apoſtoliques, & qui renouvellent les prodiges comme les travaux des premiers Diſciples. En cet endroit, on jette les fondemens d'un édifice ſacré, où les pauvres ſont évangéliſés, où les petits trouvent le pain qui nourrit l'ame, qu'ils avoient demandé juſques-là auſſi inutilement que celui qui nourrit le corps. Dans un autre, de nouvelles Communautés de l'un & de l'autre ſexe, attirent de nouvelles bénédictions.

Mais je ne m'apperçois pas que c'eſt ici une hiſtoire plutôt qu'un éloge. Vous repréſenterai-je notre Pontife infatigable, préſidant à tant de pieux établiſſemens ? Tantôt il parcourt ce vaſte Diocèſe, & montre enfin un

Evêque aux peuples de la campagne; tantôt, de son Palais Epiſcopal, il fait mouvoir les reſſorts infinis qui pourvoient aux beſoins ſpirituels de cette grande Ville; tantôt jaloux des droits vénérables de ſon Siége, on le voit réſolu de ne point monter à une des premières dignités de l'Etat, plutôt que de dégrader ſon Egliſe du rang & de la dignité de première Egliſe de France.

Vous le repréſenterai-je, tantôt ſoutenant les fatigues des plus nombreuſes Ordinations? Hélas! nous le vîmes il y a peu de tems, malgré la caducité de ſon âge & la vivacité des maux, recueillir ce qui lui reſtoit de forces, pour donner encore à l'Egliſe des Miniſtres, & lui laiſſer, pour ainſi dire, des enfans de ſa douleur: tantôt enfin à la tête d'une aſſemblée de Prêtres prudens, ſelon l'avis du Sage, prendre avec eux de ſaintes meſures pour étendre le royaume de Jeſus-Chriſt; demander leur avis avec bonté, l'écouter avec eſtime, le ſuivre avec religion; ſoutenir par ſon autorité ce qu'on y délibére par ſa ſageſſe. Oui, Meſſieurs, l'eſprit le plus élevé de ſon ſiécle, le plus vaſte, le plus droit, le

plus riche de ſon fonds, ne peut ſe raſſurer ſur ſes propres lumieres, & ne croit pas que dans un miniſtère où les fautes ſont irréparables, les précautions puiſſent être exceſſives.

Sacrés Miniſtres de Jeſus-Chriſt, qui formiez cette ſage & ſavante aſſemblée, puiſſe le Paſteur que la Providence deſtine à la conduite de cette illuſtre Egliſe, avoir la même déférence pour vos ſalutaires avis! puiſſent vos anciennes & ſaintes fatigues, vous en attirer de nouvelles!

Ah! s'il ne falloit pas ici me renfermer dans les bornes d'un diſcours ordinaire, je vous mettrois comme ſous l'œil ce que je n'ai montré qu'en éloignement: les Clercs attentifs à leur miniſtère, les peuples inſtruits par leur doctrine, ſecourus par leur zele, édifiés par leur exemple, tout ce grand Dioceſe, où régnoient avec tant de licence, les abus & les déréglemens de ces derniers ſiécles, renouvellé & rapproché preſque de la diſcipline des premiers tems.

Pere des miſéricordes & Dieu de toute conſolation! n'avons-nous pas après cela un juſte ſujet d'eſpérer que vous n'exclurrez pas du feſtin éternel

celui dont vous vous êtes ſervi pour y faire entrer tant d'aveugles & tant de boiteux ? Ah ! il me ſemble que devant votre Tribunal redoutable, où il attend la déciſion de ſon éternité : Il eſt vrai, Seigneur, vous dit-il, peut-être ne trouverez-vous pas mes œuvres pleines. Cendre & pouſſière, je n'entreprens pas de me juſtifier à vos yeux. Vous êtes un Dieu jaloux, & peut-être que les ſollicitudes du ſiécle ont un peu trop partagé mon cœur entre la créature & vous. Vous m'aviez donné un rang d'honneur dans le repos du Sanctuaire, & peut-être y avois-je introduit un reſte de tumulte & d'amuſement encore un peu ſéculier : mais jettez les yeux ſur cette vaſte Egliſe que je laiſſe ſi affligée de ma perte. Non, je conſens de n'avoir auprès de vous que ce mérite ſeul : *Apud te laus mea in Eccleſiâ magnâ.* Pſ. 21. 26. Je vous offre les ſueurs & les peines de tant de Miniſtres que j'ai formés ; les ſupplications encore toutes ferventes, les précieuſes larmes de componction, de tant de pécheurs à qui ils font tous les jours goûter le don céleſte & les vertus du ſiécle à venir ; les ſcandales & les profanations de tant de

diſpenſateurs infidèles que j'ai corrigés; la piété de tant de Chrétiens que leur exemple auroit entraînés dans l'abîme. Je préſente au Trône de votre miſéricorde, les fruits précieux de tant d'établiſſemens de piété que j'ai procurés; les pieux exercices de tant de Maiſons ſaintes que j'ai conſacrées, & ſur-tout les vœux & l'affliction des Filles du Carmel, où mon corps attend la glorieuſe immortalité : ah! quand l'odeur de leurs ſacrifices montera juſqu'à vous, ſouvenez-vous, Seigneur, que j'en ai allumé moi-même les premiers feux & préparé preſque tout l'appareil.

Mais oubliai-je, Meſſieurs, qu'il a raſſaſié la faim, étanché la ſoif, couvert la nudité des membres de Jeſus-Chriſt? Quel plus juſte ſujet de confiance! Faut-il que je ſois réduit à paſſer ſi rapidement ſur un des plus beaux endroits de ſa vie? Publiez-le donc à loiſir, vous, dont il ſoulagea l'indigence, & cette même voix dont ſi ſouvent vous vous êtes ſervis pour lui expoſer vos beſoins, ſervez-vous-en déſormais pour raconter ſes largeſſes.

A combien de familles de Gentils-

hommes presque chancelantes, n'a-t-il pas tendu des mains charitables ? Combien de jeunes personnes de l'autre sexe doivent à ses soins leur éducation, leur établissement, & peut-être leur innocence ? Ces familles infortunées, qui sont comme les aziles secrets de l'indigence & de la misère ; combien de fois l'ont-elles été de ses dons & de ses richesses ? La pauvreté honteuse fut-elle jamais si ingénieuse à se cacher, que sa charité à la découvrir ? La pauvreté publique fut-elle jamais si empressée à se produire, qu'il le fut lui-même à la prévenir ? Enfin le revenu de son Archevêché, n'étoit-il pas devenu le revenu annuel des pauvres de son Diocèse ? & ne crut-il pas qu'il falloit cacher honorablement dans leur sein, comme dans un sanctuaire vivant, les trésors sacrés qu'il retiroit du Sanctuaire même ?

Tel fut le grand homme & le charitable Prélat à qui vous rendez aujourd'hui ces tristes & pompeux devoirs, illustres & affligés Citoyens ! Les leçons que fournit une longue vieillesse sur la vanité des grandeurs humaines ; ces fréquentes atteintes de mort qui ne l'approchoient, ce sem-

saint Ambroise à l'occasion de la mort de son frère : *Privatum funus, sed fletus publicis universorum fletibus est consecratus.* S. Ambr. orat. fun. in ob. fratris.

N'attendez pas que je recueille ici ce qui me reste de force pour exciter votre foi ; & qu'à l'aspect même de la mort & de ses dépouilles, je vous fasse souvenir de la triste nécessité de mourir : n'attendez pas que sur un tombeau, où se trouve enseveli tout ce que la gloire a de plus éclatant, ce que les dignités ont de plus pompeux, ce que le mérite a de plus solide, ce que la faveur a de plus éblouissant, ce que la naissance & les biens ont de plus flatteur, je vienne vous avertir que la gloire n'est qu'un nom ; les dignités des distinctions vaines ; la faveur un vrai amusement ; la réputation un son qui bat l'air & qui passe ; la naissance un phantôme que les hommes sont convenus de respecter ; en un mot, que tout ce que nous voyons passera, & que les seules beautés invisibles ne passeront point. Ah ! j'aime mieux laisser à un spectacle si instructif & si touchant, le soin de vous désabuser lui-même, & ne point affoiblir par des réflexions la force

crette qu'ont ſur les cœurs ces ſom-
res & religieuſes cérémonies.
Montez donc à l'autel, ſaint Mi-
iſtre de Jeſus-Chriſt; achevez d'ar-
ſer ces chères cendres du ſang de
Agneau; marquez-en ce tombeau
cré, afin que l'Ange exterminateur
'y touche point au jour terrible des
engeances. Ah! puiſſe cet Agneau
int, cette Victime adorable que vous
lez offrir, être pour cet illuſtre Dé-
int, comme autrefois pour les enfans
'Iſrael, un paſſage heureux des té-
ébres de l'Egypte, de ces lieux obſ-
urs où achévent de ſe purifier les
mes des Fidèles, à la terre des vivans
t au ſéjour de l'immortalité.

Ainſi ſoit-il.

ORAISON FUNÉBRE

DE FRANÇOIS-LOUIS *DE BOURBON*, PRINCE DE CONTY.

Habebo claritatem ad turbas, & honorem apud seniores, juvenis. Acutus inveniar in judicio, in conspectu potentium admirabilis ero, & habebo immortalitatem.

Je me rendrai illustre parmi les peuples, & je me ferai respecter des Sages & des Vieillards, même dès ma jeunesse. Les Princes & les Puissans admireront l'étendue de mes lumières & la pénétration de mon jugement, & je jouirai de l'immortalité. Sap. 8. 10. 11. 13.

MONSEIGNEUR,

PUISQUE l'Esprit de Dieu, source de toute vérité, loue lui-même dans un Prince de Juda, ces talens rares & éclatans, qui forment les grands hommes; pourquoi viendrois-je ici, Messieurs, vous tenir un autre langage?

Pourquoi, pouſſant trop loin, ou le devoir de mon miniſtère, ou le néant de toutes les grandeurs humaines, que cette cérémonie funébre nous met devant les yeux, emprunterois-je le langage de la piété, pour vous dire que la gloire des armes eſt un vain bruit; que les vertus civiles, qui font toute la douceur & toute l'harmonie de la ſociété, ne ſont que des noms; que les vaſtes connoiſſances & l'élévation du génie, ſont de fauſſes lueurs qui n'ont rien de plus réel, que la mépriſe qui les admire; & qu'enfin les plus grands hommes ne ſont que néant.

Laiſſons aux dons de l'Auteur de la nature tout leur prix & tout leur uſage: reſpectons ces grands ſpectacles, dont ſa puiſſance décore de tems en tems l'univers, en y montrant des hommes extraordinaires; & ne confondons pas l'abus que l'orgueil fait toujours des dons de Dieu, avec la gloire attachée à l'uſage légitime que l'homme en devroit faire.

Ich. Il eſt vrai que la gloire des pécheurs n'eſt qu'un ver, qui en brillant au dehors, les ronge & les dévore en ſecret par l'injuſtice de leurs deſirs, &

fait de leur grandeur même un ſupplice.

Mais les pécheurs ne ſont pas l'ouvrage de Dieu : ce qu'ils ont de grand vient de lui : il met en eux ces dons éminens ; pour le bonheur des peuples, pour la ſûreté des Etats, pour la défenſe des autels, pour l'honneur de l'humanité, & pour les rappeller eux-mêmes par ces traits d'élévation, dont il les avoit ennoblis, de la baſſeſſe des choſes préſentes, à la grandeur des éternelles.

Coupables dès qu'ils font ſervir les dons de Dieu à l'injuſtice, & qu'ils trouvent dans ces reſſources de ſalut, la plus inévitable occaſion de leur perte.

Ainſi, Meſſieurs, ſi le TRE'S-HAUT, TRE'S-PUISSANT, TRE'S-EXCELLENT PRINCE, FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONTY, que toute la France pleure, que les Etrangers regrettent, que nos Ennemis mêmes, oubliant les pertes qu'ils dûrent autrefois à ſa valeur, honorent de leur douleur & de leurs éloges : ſi ce Prince n'avoit été qu'un grand homme ſelon le monde, & qu'il fût mort plein de gloire devant

les hommes, mais vuide de foi & de charité devant Dieu, hélas! que viendrois-je faire ici? Et quelle part la Religion pourroit-elle avoir à son éloge?

57. Mais graces à vos miséricordes éternelles, ô mon Dieu! vous avez vû ses voies; vous l'avez rappellé lorsqu'il étoit éloigné. Sa valeur au milieu des périls n'a plus été qu'une force chrétienne dans ses infirmités. Ce fonds de raison, de modération, de bonté, de vérité, d'équité, de tout ce qui peut faire d'un homme les délices des autres hommes, a fourni à votre grace les préparations de tout ce qui devoit le rendre agréable à vos yeux. Ses lumières qui lui avoient toujours montré de loin le salut & la vérité, l'en ont enfin rapproché; & vous avez fait succéder les consolations aux larmes de ceux qui le pleurent.

Ibid. Consacrons donc, sans scrupule, à l'honneur de la Religion, un Eloge où la religion paroîtra toujours honorée; & qu'une voix dévouée à la vérité ne se refuse point à des louanges qui ne seront que le triomphe de la vérité même.

Heureux, Messieurs; non, si cet Eloge remplit votre attente & toute

la dignité de mon ſujet : eh ! qu'importe à la gloire de ce Prince, qu'un foible diſcours qui ne paſſera point à la poſtérité, ſoit au-deſſous de ſes grandes qualités ? Qui de vous ne les porte gravées dans ſon cœur ? Vous les raconterez à ceux qui vous ſuccéderont : nos hiſtoires & celles de nos voiſins, mais plus encore l'amour des peuples, en conſervera le ſouvenir aux âges les plus reculés, & ſa mémoire toute ſeule ſera toujours ſon Eloge.

Mais heureux d'avoir à parler ici devant un Prince auguſte, qui fait revivre avec le nom, l'eſprit & la valeur du grand Condé ; que l'amitié, encore plus que le Sang, lioit au Prince que nous louons ; & qui par ſa douleur toute ſeule, va juſtifier nos louanges.

Heureux encore ſi ces pieux devoirs que nous lui rendons ſont pour vous une inſtruction, & non pas un ſimple ſpectacle.

Vous l'avez admiré comme un des premiers hommes de ſon ſiécle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas* ; comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud ſe-*

niores, juvenis : comme un des plus éclairés par la ſingularité des connoiſſances, & la ſupériorité des lumieres : *Acutus inveniar in judicio :* comme un Héros, comme un Sage, comme un eſprit ſupérieur & univerſel. Raſſemblons tous ces caractères, de valeur, de ſageſſe, de lumière ; & cherchons à la douleur de ſa perte, une conſolation dans le récit des merveilles de ſa vie & dans le ſouvenir des miſéricordes du Seigneur au lit de ſa mort.

I. PARTIE. QU'un Prince du ſang de nos Rois ait eu de la valeur, c'eſt un privilége de la naiſſance, plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu.

Le courage & l'intrépidité ſont parmi eux des biens héréditaires, ainſi que les ſceptres & les couronnes, & comme on ne les loue pas d'être nés Princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillans.

Oui, Meſſieurs, que le PRINCE DE CONTY n'eût rien ici de plus perſonnel, que de n'avoir pas dégénéré du courage de ſes auguſtes ancêtres, leur hiſtoire toute ſeule auroit embelli ſon Eloge, & il eût fallu chercher dans la

gloire de ſon Sang, le plus noble de l'univers, les diſtinctions qui auroient manqué à ſa perſonne.

Mais plus grand encore par l'élévation de ſon ame, que par celle de ſa naiſſance; quel puiſſant génie pour la guerre ſa premiere jeuneſſe même ne montra-t-elle pas en lui!

Quel goût pour tout ce que cet art a de plus pénible, dans un âge qui n'a de goût que pour le plaiſir! quelle intrépidité dans les périls! mais quelles vûes! quelles reſſources! quelle ſupériorité dans ſon intrépidité & dans ſon courage!

Né avec toutes les graces que la nature partage aux autres hommes; la vivacité de l'eſprit, la douceur des manières, les charmes de la converſation, les agrémens de la perſonne, les prééminences du rang; il entra dans le monde avec tout ce qu'il faut pour y plaire & pour y périr.

Dieu, qui ſembloit lui ouvrir toutes les voies des paſſions, lui fermoit en même-tems celles des ſecours & des remédes.

Le Prince ſon père, dont la pénitence édifioit l'Egliſe, & honoroit la Religion, une mort prématurée le lui ravit

avant presque qu'il pût le connoître; & s'il ne perdit pas avec lui des instructions, qu'il a pû retrouver dans ses ouvrages, les monumens éternels de ses lumieres & de sa piété, il perdit du moins des exemples, qui assurent le succes des instructions.

O profondes dispositions de votre providence; ô mon Dieu! peu d'années s'écoulent, & meurt encore la pieuse Princesse qui l'enfantoit tous les jours à Jesus-Christ. Dieu qui couronne ses vertus, ne paroît pas exaucer ses desirs. Mais laissons croître les deux Princes ses enfans: les momens de la grace viendront; le dessein de Dieu s'accomplira; les larmes d'une Mère sainte ne couleront pas en vain, & la race des Justes ne périra pas.

Les grands talens qui distinguent les hommes dans leur état, se manifestent d'abord par le goût qui les y porte. David encore enfant, cherchoit parmi les lions & les ours, une matière à sa valeur, & se déroboit volontiers au repos de la vie champêtre, pour aller s'instruire auprès de ses frères, au milieu des armées d'Israel.

Le goût du PRINCE DE CONTY pour la guerre, fut le premier penchant

que la nature montra en lui; & ce n'étoit pas ce goût qui dans les autres eſt d'ordinaire une ardeur de l'âge, plus qu'une preuve du talent.

Guidé par la force de ſon génie, il ſe fit d'abord de l'art militaire une étude, & non pas un amuſement: il comprit tout ce qu'il falloit d'étendue, d'élévation, de ſang-froid, de vivacité, de profondeur, de reſſources, de connoiſſances pour y exceller; & crut qu'un Prince ne devoit compter pour rien de combattre, s'il ne ſe rendoit digne de commander.

A la lecture des Anciens, & ſur-tout des Commentaires de Céſar, dont il traduiſit les plus beaux endroits, il ajoûta la recherche & la converſation des hommes les plus conſommés dans la ſcience de la guerre. Il les écoute, il les étudie; il en fait ſes amis, pour être plus à portée d'en faire ſes maîtres: il ſe rend propres les talens différens qui les diſtinguent entre eux; perſuadé que ſi la naiſſance peut donner les grandes diſpoſitions, c'eſt l'application toute ſeule qui fait les grands hommes.

A la fleur de l'âge, né pour plaire, l'objet des regards & des ſouhaits de toute la Cour, au milieu de tout ce fri-

vole, il a des vûes vaſtes & ſérieuſes: il penſe déja qu'un Prince n'eſt aimable qu'autant qu'il eſt grand, & que les traits qui le rendront immortel, doivent être plus gravés dans la beauté de ſes actions, que dans les charmes de ſa perſonne.

Vous commenciez dès lors, ô mon Dieu! l'ouvrage de vos miſéricordes; & en lui formant ce caractere ſage & ſolide, vous le prépariez à ſe déſabuſer enfin de ce qui n'eſt que folie & vanité.

La France jouiſſoit alors d'une paix, que nos victoires & la modération du Roi, venoient de donner preſque à toute l'Europe. La ſeule Hongrie étoit encore le théâtre de la guerre. Les Turcs, fiers de leurs conquêtes paſſées, menaçoient le nom Chrétien. Le Prince ſon frère y vole. Sur des pas ſi chers, marche celui que nous pleurons: ſes réfléxions cédant à ſa tendreſſe, la complaiſance l'y méne, & la gloire l'y attend.

Un charme ſecret attaché à ſa perſonne lui gagne d'abord tous les cœurs. Dans un pays ſi oppoſé à nos mœurs, ſi ennemi du nom François; au milieu de la rudeſſe Germanique, il trouve

les mêmes applaudiſſemens qu'à Verſailles ; & ſes charmes tout ſeuls vainquent déja la fierté d'une nation, ſur laquelle ſa valeur doit remporter un jour bien d'autres victoires.

Oublions pour un moment tout ce qu'il fait de glorieux durant cette Campagne : voyons-le attaché au Prince Charles de Lorraine, Général des troupes de l'Empire ; ce grand homme dont la France, équitable même envers ſes ennemis, reſpectera toujours la mémoire.

Quel goût dans ce célébre Général pour notre jeune Héros ! quelle ſurpriſe de lui trouver à ſon âge ce que les années ne donnent pas aux hommes ordinaires ! quelle joie même de voir couler ſi glorieuſement en lui le Sang de France ! ce Sang qu'il aima toujours, quoique les malheurs & les enchaînemens de ſa vie lui euſſent formé d'autres deſtinées.

A ſes pas s'attache le PRINCE DE CONTY. A l'action, dans les conſeils, dans les entrepriſes, dans les ſentimens du cœur, dans le cours ordinaire de la vie, il ne perd pas de vûe ce grand modèle ; & l'uſage qu'il fait de ſon ſéjour parmi nos ennemis, c'eſt de

s'inſtruire dans l'art de les vaincre. Nouveau Moyſe, il n'etudie en Egypte les ſecrets de la ſcience des Egyptiens, que pour devenir bientôt apres en les quittant, un des conducteurs du peuple qui doit briſer leur orgueil, & humilier leur Empire.

Mais il étoit réſervé à une main encore plus habile, d'achever ce grand ouvrage. De retour de Hongrie, le PRINCE DE CONTY va eſſuyer à Chantilli les larmes qu'il venoit de répandre ſur le tombeau du Prince ſon frère.

Là, dans un glorieux loiſir, le grand Condé jouiſſoit du fruit de ſa reputation & de ſes victoires; & ayant juſques-là vécu pour la poſtérité, il vivoit enfin pour lui-même.

Le PRINCE DE CONTY étoit-là à la ſource des bons conſeils & des grands exemples. Il ne lui falloit que l'hiſtoire du Heros qu'il a devant les yeux. Que d'inſtances tendres & reſpectueuſes! que d'aimables artifices, pour la tirer de ſa propre bouche! Mais la véritable gloire eſt toujours ſimple & modeſte; & Condé ne peut ſe réſoudre à raconter ſes actions, parcequ'il ſent bien que c'eſt raconter ſes louanges.

Quel nouveau genre de combat, Meſſieurs! La vieilleſſe toujours prête à raconter ſes exploits paſſés, ſe refuſe ici à des inſtructions domeſtiques & néceſſaires; & le premier âge qui ne ſe prête jamais qu'à regret au ſérieux des leçons & des préceptes, y court ici comme aux plaiſirs, & les ſollicite comme des graces. C'eſt que les grands hommes le ſont dans tous les âges.

Enfin ſa tendreſſe pour ce cher Neveu adoucit la ſévérité de ſa modeſtie. Condé manifeſte ſon ame toute entière: il ouvre à ce jeune Prince les tréſors de ſageſſe, de précaution, de prévoyance, d'activité, de hardieſſe, de retenue, qui l'avoient rendu le premier de tous les hommes dans l'art de combattre & de vaincre. Vrai & ſimple, il mêle au récit de ſes glorieuſes actions l'aveu de ſes fautes, & montre dans le cours de ſa vie, de grandes régles à ſuivre, & de grands écueils à éviter.

Quels jours heureux pour le PRINCE DE CONTY! ſes yeux, ſes oreilles, ſon ame toute entière peut à peine ſuffire à tout ce qu'il voit & à tout ce qu'il entend. A peine ſorti de ces doux entretiens, il court rédiger par écrit les merveilles qu'il a ouies, & ſe rem-

plir en les écrivant, du génie qui les a produites.

Quel historien digne du grand Condé, si ces mémoires que nous avons encore écrits de sa propre main avec tant de noblesse & de précision, étoient enfin mis au jour ! rien ne manqueroit plus à la gloire de ce grand homme.

Un si beau naturel & de si grandes espérances dans ce Neveu si chéri, tiroient des yeux du Prince de Condé, des larmes de joie, d'admiration & de tendresse : il se voyoit revivre en lui ; il y retrouvoit toutes ses rares qualités, (osons le dire après lui) sans y retrouver ses défauts. La nature même avoit tracé jusques dans la ressemblance de leur visage, celle de leur ame. Il achéve, il embellit en le formant, sa propre image ; & comme ce premier chef du peuple de Dieu, il meurt content, en se voyant remplacé par cet autre Josué, à qui il laisse son esprit, ses maximes, ses préceptes, & une partie de sa gloire :

Num. 27. 20. *Et dabis ei præcepta cunctis videntibus, & partem gloriæ tuæ.*

Mais que les conseils du Seigneur sont éloignés de nos pensées ! Il préparoit une gloire plus durable au PRINCE DE CONTY ; il vouloit le sanctifier par de

longues infirmités, & nous montrer seulement ses talens éclatans & sa valeur héroïque.

Oui, Messieurs, les leçons du Prince de Condé, aidées d'un naturel si rare, que pouvoient-elles former que la valeur même?

C'est-à-dire une valeur noble dans les sentimens, tranquille dans les périls, sûre dans les conseils, supérieure dans les vûes & dans les ressources. Remarquez tous ces caractères.

Avec quelle dignité avoit-il déja soutenu en Allemagne le rang dû à sa naissance? & parmi cette foule de Souverains si jaloux de leurs droits, quel respect n'avoit-il pas fait rendre aux Princes du sang de France, qui ne souffrent au-dessus d'eux que les couronnes?

Ailleurs la circonstance n'auroit peut-être rien de remarquable. Mais à peine sorti de l'enfance, loin de sa patrie, accompagné de sa seule dignité, au milieu d'une nation fière & jalouse, entre les mains de ceux sur qui il prétend des préséances, ne pas souffrir même que l'on conteste son droit! L'expression du Prophète paroît préparée pour mon sujet. C'est penser en Prince, en un âge où les autres hom-

mes ne penſent pas, & mériter par la grandeur des ſentimens, les prééminences déja dûes à la naiſſance : *Princeps ea quæ digna ſunt principe, cogitabit, & ipſe ſuper Duces ſtabit.*
Iſa. 32. 8.

La même grandeur d'ame l'accompagnoit dans les périls. Et ici, Meſſieurs, que pourrois-je dire qui ne ſoit au-deſſous de ce que vous avez vû la plupart? S'eſt-il trouvé dans une ſeule action où il ne ſe ſoit attiré les yeux de toute l'armée; & où ſans avoir eu l'honneur du commandement, il n'ait eu preſque lui ſeul l'honneur de la victoire?

Rappellez ſes premières Campagnes; on croyoit revoir le grand Conde dans ſa vive & vaillante jeuneſſe.

A Courtray, où pour la première fois il montra un nouveau Héros aux ennemis & à nos troupes.

A Luxembourg, où à la tête des Grenadiers, il monte à l'aſſaut d'un Baſtion l'épée à la main; & où bleſſé d'un éclat de grenade, & échappé à mille autres coups, il fait craindre que la victoire ne nous coûte une vie ſi chère.

A Novigrade, où une eſcarmouche engagée trop témérairement avec les Turcs, change de face à l'arrivée du

Prince qui y vole; & pluſieurs Officiers d'un grand nom, doivent à ſa valeur & aux périls qu'il court en cette occaſion, la vie & la liberté, qu'une audace indiſcrette leur avoit fait mériter de perdre.

A Neuhauſel, où après avoir repouſſé les Infidèles juſques ſur le bord du foſſé, revenu tout couvert de pouſſière & de gloire, il court encore avec l'Electeur de Bavière, rétablir un ouvrage où les aſſiégés avoient mis le feu; & par l'amitié que l'âge & les belles qualités forment entre eux, il fait naître dès-lors dans le cœur de ce Prince ces premières diſpoſitions d'attachement pour la France, qui ont depuis paru; & où, ſi cet Allié généreux & fidèle n'a pas eu pour lui les ſuccès, il a eu du moins l'honneur de la conſtance, de la bonne-foi, l'eſtime de la Nation, l'amour des troupes, & l'affection du Roi, qui toute ſeule vaut des ſuccès, ou qui raſſure du moins contre les pertes.

Enfin à Gran, où à la tête du premier Régiment de l'Empire, il arrête la première fureur du Turc, le pouſſe, le renverſe, lui arrache la victoire qu'il croyoit déja tenir, affronte mille fois la mort qui paroît le reſpecter plus

qu'il ne paroît la craindre ; porte partout la terreur du Sang de France toujours fatale aux Infidèles ; fait déja redouter aux Allemands, dans le bras qui les défend, celui qui va bientôt les vaincre ; & montre de loin aux vœux des Polonois, témoins & admirateurs de ſes actions, le Héros digne d'être un jour placé ſur leur Trône.

A ces traits, le reconnoiſſez-vous, Meſſieurs? ce ne ſont pourtant encore que les premiers eſſais de ſon courage. Ce nouveau David croiſſant va paroître de jour en jour au-deſſus de ſa valeur même : *David proficiſcens, & ſemper ſe ipſo robuſtior.* 2. Reg. 31.

Vous ne l'avez pas oublié, Meſſieurs, & le ſouvenir de ces deux mémorables journées, où le PRINCE DE CONTY parut ſi grand, eſt encore trop récent, & trop glorieux à la France, à la mémoire du Maréchal de Luxembourg, à l'hiſtoire de ce régne ; trop honorable ſur-tout au vaillant Prince qui nous honore ici de ſa préſence, & qui en a partagé avec tant de diſtinction la gloire & les dangers ; trop rapproché même tous les jours, par la différence des événemens, pour être effacé de votre eſprit, puiſqu'il ne le ſera jamais de nos annales.

Que n'ai-je plus d'uſage dans l'art de décrire des victoires & des batailles ! ou plutôt, pourquoi ce Temple & ces autels m'avertiſſent-ils que mon miniſtère ne doit mettre ici dans ma bouche que des paroles de paix & de réconciliation ?

Vous l'auriez vû à Steinquerque rappellant la victoire qui d'abord nous échappe ; rétabliſſant par-tout ce que la première ſurpriſe nous a déja fait perdre d'avantages ; prenant lui même des mains d'un de nos Officiers bleſſé, le drapeau qu'il eſt hors d'état de porter ; raſſemblant autour de lui ceux que ſa préſence raſſure, ou que le danger de ſa perſonne attire ; les exhortant, comme un autre Machabée, de ne pas flétrir par une fuite honteuſe, la gloire du nom François juſques-là accoutumé à vaincre, & de mourir plutôt que de devoir la vie à une lâche retraite ; courant porter au milieu des ennemis avec l'étendart de la France, le ſignal de la victoire ; au centre, à la droite, à la gauche, il eſt par-tout où la victoire eſt encore douteuſe, & la victoire ſe déclare dès qu'il paroît : éclairant le Maréchal de Luxembourg même, par la juſteſſe de ſes conſeils & par la pé-

nétration de ſes vûes; enfin l'ame de ce grand Général dans cette fameuſe journée, comme ce Général le fut lui-même de toute l'armée.

Tel & encore plus grand paroît-il peu de tems après à Nervinde. L'ennemi retranché dans ſon camp, comme dans un fort, mille foudres qui portent la mort par-tout, en défendent l'approche; nos troupes déja pluſieurs fois repouſſées, le ſoldat découragé, le Général accoutumé à une victoire prompte, étonné de la voir balancer ſi long-tems aujourd'hui, court au PRINCE DE CONTY: *Grand Prince*, lui dit-il, *tout va manquer, & il n'y a que votre préſence qui puiſſe faire tomber les difficultés.* CONTY paroît; avec lui la confiance revient aux troupes; la valeur de la nation reprend le deſſus; on le ſuit, rien ne réſiſte; les retranchemens ſont forcés en pluſieurs endroits; ils ouvrent à CONTY autant de voies à la victoire; il charge juſqu'à ſix fois à la tête de ſix Corps différens. L'ennemi qui n'a plus de rempart que ſa propre valeur, s'ébranle. Tout couvert de ſang & de feu, CONTY perce dans leurs rangs. La victoire qu'il tient déja, un coup

de ſabre qu'il reçoit ſur la tête eſt ſur le point de la lui ravir ; & le téméraire qui porte le coup, eſt puni à l'inſtant de ſon audace ; & percé de la main du Prince, il expire à ſes pieds. Enfin ſoldat, Général, à meſure que le beſoin du ſervice le demande, ſes conſeils commencent la victoire, & ſa valeur l'achéve.

Je dis ſes conſeils, Meſſieurs ; & le Maréchal de Luxembourg n'en trouvoit pas de plus juſtes & de plus ſolides : le PRINCE DE CONTY étoit ſon oracle.

Ce grand Général en qui la nature avoit formé un ſi beau génie pour la guerre, ſi pénétrant dans ſes vûes, ſi promt à prendre ſon parti, ſi fécond en reſſources, ſi heureux dans ſes entrepriſes, & qui avoit ajouté à la gloire des Montmorencys ſes ancêtres, le bonheur qui ſembloit avoir manqué à la plupart d'entre eux ; ce grand homme diſoit tous les jours que le PRINCE DE CONTY lui apprenoit ſon métier. S'offroit-il des difficultés ? C'étoit avec le Prince qu'il cherchoit des expédiens. Formoit-il des projets ? C'étoit le Prince, ou qui le raſſuroit dans ſes vûes, ou qui lui facilitoit l'exécution. Entre-

prenoit-il? C'étoit ſur le Prince qu'il ſe repoſoit du ſuccès. Enfin le génie du PRINCE DE CONTY étoit comme le guide du génie de ce fameux Général; & l'ayant ſous ſes ordres, il ſe ſoumettoit, pour ainſi dire, lui-même à ſes conſeils.

Et de-là, combien de fois lui avoit-on oui dire, *qu'il devoit au PRINCE DE CONTY le principal honneur de ſes victoires.* Par cet aveu il honoroit le Prince, & il ne s'ôtoit pas à lui-même un honneur que ſes grandes actions lui avoient acquis, & que ſa modeſtie lui aſſuroit.

En dis-je trop, Meſſieurs? Ou plutôt dis-je tout? Et que de traits chacun de vous n'ajoûte-t-il pas à ſon Eloge?

Quel homme juſqu'à lui, n'ayant pu montrer, pour ainſi dire, que des eſpérances, a jamais eu à la guerre ce haut dégré de réputation, qu'une longue ſuite de commandemens & de victoires avoient enfin acquis aux Condés & aux Turennes; s'eſt jamais aſſuré à ce point la confiance des troupes, le dévouement des Officiers, l'affection des peuples, les ſuffrages de la Cour, le reſpect des Princes, qui ſembloient oublier leur rang pour

déférer à ſon mérite ; l'admiration des plus grands Capitaines de ſon ſiécle, l'eſtime de nos ennemis, les applaudiſſemens de toute l'Europe, où ſon nom étoit auſſi célébre que parmi nous ? Quelle ſupériorité de mérite, pour forcer l'approbation publique, de donner à des eſpérances ſeules, ces louanges unanimes qu'elle ne donne pas toujours aux ſuccès !

Auſſi, Meſſieurs, ces eſpérances étoient fondées ſur la ſupériorité de ſes talens : la ſageſſe, la grandeur des vûes, l'éminence des lumières. Ce fameux Romain lui-même, dont les Commentaires ont immortaliſé les exploits & la capacité, n'écrivoit pas mieux ſur la guerre. Quelle élévation ! quelle netteté ! quelle intelligence dans ces mémoires qu'on a trouvés après ſa mort, les fruits de ſon loiſir & d'une ſanté infirme, & où ce grand Prince ſe délaſſoit ſouvent à mettre par écrit ſes vûes ſur les événemens qui ſe paſſoient tous les jours en Europe !

Et dans ces révolutions, où le bonheur a paru ſe déclarer quelquefois contre la juſtice de nos armes ; & où par les conſeils impénétrables de vos jugemens, ô mon Dieu ! la victoire

juſques-là attachée à la ſageſſe & aux grandes deſtinées du Roi, a ſemblé ſe refuſer même à ſa piété: dans ces révolutions, où l'amour du PRINCE DE CONTY, pour le Roi & pour l'Etat, montroit en lui une douleur ſi noble & ſi ſincère, vous lui faiſiez entrevoir de loin, ô mon Dieu! la fragilité des choſes humaines: vous ménagiez à ſa raiſon des réflexions qui devoient être un jour mûries par la grace: vous lui rapprochiez ce moment qui finira toutes les viciſſitudes; qui égalera tous les hommes; où nos œuvres ſeront plus comptées que nos ſuccès, où les événemens les plus glorieux, rappellés à leurs motifs, ne ſeront plus que de fauſſes vertus, ou de grands crimes; & où l'on ne mettra au nombre de nos victoires, que celles que nous aurons remportées ſur nous-mêmes.

Tel étoit le PRINCE DE CONTY: un des premiers hommes de ſon ſiécle pour la guerre: *Habebo claritatem ad turbas:* vous l'allez voir comme un des plus accomplis dans la vie civile: *Et honorem apud ſeniores, juvenis.* Vous avez admiré en lui le Héros, admirez encore le Sage.

LES grands hommes, qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand, que le ſpectacle. II. PARTIE

Dans ces occaſions rares, les yeux du public & la gloire du ſuccès, prêtent à l'ame une force & une grandeur étrangère: l'orgueil emprunte les ſentimens de la vertu : l'homme ſe ſurmonte, & ne ſe montre pas tel qu'il eſt.

Combien de Conquérans, fameux dans l'hiſtoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action, paroiſſent au-deſſus des Héros; & dans le détail des mœurs & de la ſociété, à peine étoient-ils des hommes?

C'eſt que dans les occaſions d'éclat, l'homme eſt comme ſur le théâtre ; il repréſente: mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il eſt, pour ainſi dire, rendu à lui-même; c'eſt lui qu'on voit; il quitte le perſonnage, & ne montre plus que ſa perſonne.

Auſſi lorſque l'Auteur ſacré loue ces hommes illuſtres, qui ont été riches en vertu, & qui ſe ſont acquis parmi leur peuple une gloire qui paſſera d'âge en âge, il comprend tout leur éloge dans ces deux traits: Ils ont

maintenu & embelli au-dehors, l'ordre & la beauté de la ſociété, par la douceur de toutes les vertus civiles : *Pulchritudinis ſtudium habentes ;* & ils ont été au dedans comme les génies pacifiques & tutélaires de leurs propres maiſons : *Pacificantes in domibus ſuis.*

Eccli. 44. 6.

Oui, Meſſieurs, que le PRINCE DE CONTY ait été un grand homme de guerre ; c'eſt une gloire qu'il a partagée avec tant d'hommes fameux, que la France a eus dans tous les ſiécles.

Mais une louange qui lui eſt propre, c'eſt que la vie paiſible & privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, a laiſſé voir en lui encore plus de vertus eſtimables : c'eſt qu'en le voyant tous les jours, nous l'avons toujours vû plus grand.

Bon ſujet, bon ami, vrai, affable, humain, modeſte, ſage ; & dans toutes les ſituations, toujours égal à lui-même.

Quel étoit ſon reſpect & ſon attachement pour le Roi ! Combien de fois l'avons-nous entendu déplorer le malheur de tant de Princes qui avoient fait ſervir leur naiſſance à leur ambition ; qui loin de porter aux pieds du

Souverain, les vœux & les reſpects des peuples, portoient au milieu des peuples le mépris du reſpect dû au Souverain ; loin d'être les liens du Prince & des ſujets, en étoient *le mur de ſéparation*, armoient contre leur patrie le nom qui depuis tant de ſiécles la protége, & n'étoient les premiers ſujets, que pour être les premiers rebelles !

LE PRINCE DE CONTY diſoit ſouvent, que la naiſſance n'approche les Princes de plus près du trône, que pour les lier plus inſéparablement au Souverain ; qu'il leur eſt plus glorieux d'obéir à leur propre Sang, que de commander à des étrangers ; que la déſobéiſſance dans le commun des ſujets eſt un crime contre l'Etat, mais qu'elle eſt dans les Princes un outrage qu'ils ſe font à eux-mêmes ; que les Princes ne ſont nés que pour le bonheur de leur patrie ; que l'Etat ayant toujours été l'héritage de leurs Ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité comme celle de leur propre famille ; & que les premiers regards du trône tombant ſur eux, ils doivent les premiers baiſſer les yeux devant ſon éclat, & donner les premiers

exemples de soumission au reste du peuple.

Tels étoient les sentimens du PRINCE DE CONTY ; telle sa conduite toujours égale, jamais démentie. Toutes ses voies ont été belles, & tous ses sentiers pacifiques : *Via ejus via pulchra, & omnes semitæ illius pacificæ.* Et nous n'avons pas besoin ici de recourir aux ménagemens de l'art ; & en louant une partie de sa vie, de tirer le rideau sur l'autre.

Prov. 3. 17.

En cela, son inclination secondoit son devoir. Les vertus du Roi l'attachoient à sa personne, autant que la royauté le soumettoit à ses ordres. Il obéissoit, mais en aimant, en admirant, en étudiant un modèle, plutôt qu'en se soumettant à un Maître. Et arrivé à la rade de Dantzik, déja près du trône, & sur le point d'y monter, sa qualité de Sujet lui est encore plus chère, que le titre de Roi qu'on doit lui donner. Il met encore, avec son cœur, la Couronne qu'il croit tenir, aux pieds de Louis : *Bien malheureux*, lui écrit-il, *que l'éloignement m'empêche d'être guidé par vos ordres, & éclairé par vos lumières.* Son état de Sujet peut changer ; ses sentimens de respect &

de ſoumiſſion ſeront toujours les mêmes.

Et de-là, ſon attachement tendre & reſpectueux pour MONSEIGNEUR: attachement que l'enfance avoit vû naître, & qui avoit toujours cru avec lui. Malgré l'amitié & la confiance dont ce grand Prince l'honoroit; malgré la familiarité formée depuis le premier âge; malgré cette liberté facile & aimable, qui fait les délices de ſa Cour, quelles manières toujours pleines de reſpect, & d'une noble attention, dans le PRINCE DE CONTY! On apprenoit en le voyant à reſpecter ſes Maîtres; & ſon rang ne paroiſſoit lui donner plus d'accès & de liberté, que pour montrer plus d'égards & plus de retenue aux autres.

Autant qu'il reſpectoit ſes Maîtres, autant exigeoit-il peu de contrainte & de reſpect de ſes amis. Vous ne l'oublierez jamais, vous qu'il honora autrefois de ſa confiance: eh! que ne pouvez-vous le dire ici à ma place! Mais tout ce que ce cher ſouvenir vous rappelle dans ce moment; mais les triſtes regrets que je vous vois mêler ici à ſon Eloge, & que le reſpect du lieu avoit juſqu'ici ſuſpendus, ne

le diſent-ils pas aſſés? & pourront-ils, ſans m'interrompre, me permettre à moi-même de le faire entendre?

Prov. 18. 24. N'étoit-il pas, *cet homme aimable pour la ſociété*, dont parle l'Ecriture, *& cet ami plus cher mille fois qu'un frère?*

Les Princes connoiſſent peu d'ordinaire le plaiſir de l'amitié: leur élévation, ou les rend trop inacceſſibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop mépriſables. Ils confondent le reſpect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'eſt dûe qu'à la perſonne: ils ſont plus jaloux de s'attirer des hommages, que de gagner des cœurs; ou s'ils ſavent ſe faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

Dans cette image, Meſſieurs, que trouverez-vous qui reſſemble au PRINCE DE CONTY? Quel ami fut jamais plus tendre, plus facile, plus fidele, plus digne d'être aimé? L'amitié ne l'égaloit-elle pas à vous? Et la ſupériorité que lui donnoit le rang & le mérite, l'apperceviez-vous que dans le ſoin aimable qu'il avoit de l'oublier?

Quelle douceur dans les mœurs!

Quelle ſûreté dans la tendreſſe ! quelle vérité dans les ſentimens ! quelle fidélité dans le ſecret ! quels charmes dans le commerce ! quel goût dans le choix de ſes amis ! quelle attention à les conſerver juſqu'à la fin ! Et la mort même, la mort dans l'inſtant qu'elle vous l'a ravi, a-t-elle pu vous ravir ſon cœur ? N'avez-vous pas été les dépoſitaires de ſes ſecrets, & de ſes derniers ſoupirs ? N'a-t-il pas verſé dans votre ſein les derniers regrets de ſon ame ? Sa confiance & ſon amitié n'ont-elles pas été plus fortes que la mort ? Et ſi votre douleur vous permettoit ici d'être ſenſibles à quelque autre choſe qu'à ſa perte, ne le ſeriez-vous pas à ce que la poſtérité dira toujours de lui, comme de cet homme merveilleux dont parle l'Ecriture : Heureux ceux qui vous ont vû, qui ont vécu avec vous, & que votre amitié a comblés d'honneur & de gloire ! *Beati qui te viderunt, & in amicitiâ tuâ decorati ſunt !* *Eccli.* 48. 11.

Mais il n'étoit pas de ceux qui doux & faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang, ou les bizarreries de l'humeur, au reſte des hommes ; qui renfermant

tout ce qu'ils ont d'eſtimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

L'affection des Grands & du peuple en répond ici pour moi. Les larmes de ſes amis ſont confondues avec les larmes publiques: & ſi le deuil général n'a pas laiſſé à leur amitié le triſte plaiſir de ſe diſtinguer par la douleur de ſa mort; elle leur à du moins laiſſé la conſolation de n'être pas les ſeuls à la pleurer.

En quel homme ſe ſont jamais trouvé raſſemblées à un plus haut point, toutes les vertus qui nous lient aux autres hommes?

Souverainement vrai, il n'aimoit que la vérité dans les autres: nul intérêt n'étoit jamais entré dans ſa grande ame en concurrence avec la vérité: elle lui paroiſſoit le premier devoir de l'homme, & le titre le plus glorieux du Prince. Il laiſſoit aux ames vulgaires, les déguiſemens & les fineſſes utiles, ou pour nous parer d'une gloire qui ne nous appartient pas, ou pour cacher nos défauts véritables: toutes ſes paroles étoient dictées par la vérité même: il ne trouvoit de beau dans les hommes que la vérité: il ne cher-

choit point ſes amis parmi ſes flatteurs: ſon rang même lui étoit ſouvent à charge par les ménagemens qu'on s'impoſoit devant lui; & on lui a ſouvent oui dire que dans ſes voyages, lorſque la bienſéance lui avoit pu permettre d'être inconnu, il n'avoit pas trouvé de plaiſir plus doux que d'entendre parler les hommes naturellement, & ſe montrer tels qu'ils ſont: plaiſir aſſés inconnu aux Grands, qui ne voyent jamais des hommes que la ſurface, & qui n'en aiment ſouvent que le faux.

Et ne vous repréſentez pas ici, Meſſieurs, cet amour farouche & outré de la vérité qui dégénère en humeur cinique, & qui eſt plutôt une haine bizarre des hommes, que de leurs défauts.

Auſſi affable que vrai, la vérité ne montroit pas en lui cet abord auſtère & cenſeur, qui rend ſouvent le ſage odieux, ſans rendre la ſageſſe aimable.

Vit-on jamais dans un rang ſi élevé, & avec tant de ſupériorité de génie, tant de bonté & d'affabilité? Vous le ſavez, Meſſieurs; & vous vous le repréſentez encore ici, vivant parmi nous, montrant à tous cet air

ſimple & noble de douceur, qui attiroit tous les cœurs après lui ; ne retenant de ſon rang que ce qu'il en falloit pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en faiſoit deſcendre ; & raſſurant ſi fort, ou le reſpect, ou la timidité, par un attrait inſéparable de ſa perſonne, qu'au ſortir de ſon entretien, on goûtoit toujours à la fois, & le plaiſir d'être charmé de lui, & le plaiſir de n'être pas mécontent de ſoi-même.

Par-là, il laiſſoit à l'auguſte éclat de ſa naiſſance, la dignité qui la fait reſpecter, & en ôtoit l'humeur & la fierté, qui n'ajoûtent rien à la grandeur, & qui ôtent beaucoup aux Grands.

Et ce n'étoit pas même en lui une douceur empruntée, où la politeſſe, & les manières ont plus de part, que le ſentiment ; un ſimple uſage plutôt qu'une vertu : c'étoit un fond d'humanité.

La valeur, l'élévation forment preſque toujours un caractère d'inſenſibilité : la gloire des armes eſt toujours teinte de ſang ; & lorſque le rang laiſſe le reſte des hommes ſi loin de nous, il eſt rare que le cœur nous en rapproche.

Un Héros & un Prince humain : voilà, Meſſieurs, ce que le PRINCE DE CONTY allioit enſemble. Il diſoit ſouvent que quand même la Religion n'obligeroit pas de regarder les hommes comme nos frères, il ſuffit d'être né homme pour être touché du malheur de ſes ſemblables.

Et de-là, à la priſe de Neuhauſel, où la place emportée d'aſſaut, ſembloit autoriſer le carnage & la fureur du ſoldat ; combien de victimes innocentes arrache-t-il d'entre les bras de la mort ? Combien arrête-t-il de ces actions barbares, que ne demande plus la victoire, mais qu'inſpire la ſeule cruauté ? Apprenant aux Allemands à mêler la valeur, qui leur eſt commune avec nous, à l'humanité qui nous eſt propre.

De-là, le lendemain du combat de Steinquerque, il vient ſur le champ de bataille, encore tout couvert de morts & de mourans ; fait tranſporter tous les bleſſés, ſans diſtinction de François & d'ennemis ; aſſure à une infinité de malheureux, la vie ou le ſalut ; & force les ennemis mêmes de bénir, dans le Héros qui a ſu les vaincre, le Libérateur qui les ſauve.

Et des-lors, vous accordiez, Seigneur, aux larmes de tant d'infortunés qu'il ſauvoit, les graces & les miſéricordes qui lui préparoient le ſalut à lui-même.

En cela, Meſſieurs, ne croyez pas qu'il cherchât des applaudiſſemens & des éloges : il ne faiſoit que ſe prêter aux mouvemens & à la bonté de ſon cœur.

Jamais Prince ne fut plus éloigné de l'oſtentation & de la fauſſe gloire. Simple, modeſte, ennemi des louanges, attentif à les mériter ; l'admiration de tous, toujours le même à ſes propres yeux, ignorant preſque ſeul, comme Moyſe, la gloire & la lumiere qui brille autour de lui : nous l'avons vû donner à peine à ſon rang, l'éclat extérieur que l'uſage y attache ; vivant parmi nous comme un Citoyen ; accompagné de cette dignité toute ſeule qui ſuit par-tout les grands hommes ; n'empruntant rien de l'appareil & du dehors ; devant tout à lui-même ; plus grand lorſqu'il paroît tout ſeul, que tant d'autres ne le ſont, enflés de tout le faſte & de toute la pompe qui les environne.

Sa modeſtie prenoit ſa ſource dans la

la modération naturelle de ſon ame. On l'a vû en garde contre lui-même, ſe refuſer aux goûts les plus innocens; à la curioſité même des peintures, où ſes infirmités auroient pu trouver un délaſſement: & aux inſtances que lui fait là-deſſus la Princeſſe ſon épouſe, toujours attentive à ſoulager l'ennui de ſes maux: que répond-il? *Qu'en ſe livrant à un goût, on s'accoutume à ſe livrer à tous les autres; & qu'il faut ſavoir, ou ne pas tout deſirer, ou ſe paſſer ſouvent de ce qu'on deſire.*

Ecoutez, vous à qui rien ne ſuffit, & dont les goûts bizarres & faſtueux ne ſervent qu'à rappeller tous les jours la baſſeſſe de votre naiſſance, l'injuſtice de vos tréſors, & les misères publiques qui en ſont en même-tems & le fruit & la ſource!

Et, caractère admirable, Meſſieurs! dans toutes ces vertus, quelle égalité! Ses grandes qualités ne ſe bornoient pas comme dans beaucoup d'autres, à quelques actions louables, mais rares, qui échappent du milieu d'une foule de vices, qui perdent tout leur mérite par le contraſte, & qui ſont plutôt des ſaillies que des vertus.

Toujours ſupérieur aux événemens, s'il n'avoit pas toujours la gloire du ſuccès, il avoit du moins la gloire de paroître toujours plus grand que ſa fortune. Les Couronnes manquées le laiſſent auſſi tranquille que l'avoient trouvé les couronnes offertes. Content de n'avoir rien à ſe reprocher ſur les meſures que la ſageſſe fournit, il ne croyoit pas devoir ſe reprocher les ſuccès dont la Providence toute ſeule décide. Sur le point déciſif même des plus grandes affaires; au milieu des agitations que l'eſprit douteux de l'événement, & les vûes différentes qui s'offrent, font naître dans l'ame, on auroit cru à le voir que tout étoit décidé; & ſa tranquillité ne perd rien par l'incertitude des événemens, toujours plus difficile à ſoutenir que l'événement même.

Oui, Meſſieurs, ce caractère de raiſon l'accompagnoit par-tout. Quelle habileté à ménager les eſprits! quelle dextérité à ſe concilier les intérêts les plus contraires! quelle connoiſſance profonde des hommes! quelles vûes ſur tout ce qui peut aſſurer le bonheur des peuples & des Etats! quel fonds de modération ſur les points mêmes

où la vivacité paroît le plus à sa place : quelle sagesse dans l'enjouement même de la conversation la plus libre !

Mais ne seroit-ce point ici de ces images que l'Orateur ne peint que d'après lui-même ; qui expriment ce que le Héros auroit dû être, mais qui ne représentent point ce qu'il a été ; & plus propres à rappeller ses défauts, qu'à servir à son Eloge ?

Vous m'interrompez ici, Messieurs ; & je sens que ma précaution vous offense. Du milieu de cette assemblée auguste, une voix publique, formée par l'amour & par la douleur, s'éléve contre moi, & me reproche des louanges trop au-dessous de mon sujet, tandis que je parois craindre d'en donner d'excessives ?

Et que manqueroit-il en effet à son éloge, s'il eût été alors aussi agréable aux yeux de Dieu, qu'il étoit grand devant les hommes ?

Et quand je dis, devant les hommes, Messieurs, ne pensez pas que se ménageant, comme tant d'autres, l'estime du public, par les dehors de la modération & de la sagesse, il vînt se démentir dans l'enceinte des devoirs domestiques ; que lassé de soutenir

en public le perſonnage de grand homme, il vînt porter parmi les ſiens le chagrin de la contrainte, & s'y délaſſer, par des vices, des apparences de la vertu ?

S'il eut le premier caractère de ces hommes illuſtres, loués dans les Livres ſaints, qui avoient été chacun dans leur ſiécle, l'ornement de la ſociété : *Pulchritudinis ſtudium habentes :* il ne leur reſſembla pas moins par le ſecond, qui les avoit rendus comme les génies pacifiques & tutélaires de leurs propres Maiſons : *Pacificantes in domibus ſuis.*

Bon mari, bon père, bon maître, mais que de plaies vais-je rouvrir à la fois ! Et la Princeſſe déſolée, qu'un lien ſacré lui avoit unie, que le cœur lui unira toujours, ne ſent-elle pas aſſés la violence du coup ? & faut-il rappeller toute ſa douleur, en lui rappellant tout ce qu'elle a perdu ? Ainſi nous échappent, ô mon Dieu ! les objets les plus chers : ainſi finiſſent les liaiſons les plus tendres : ainſi tout ce qui nous promettoit le plus de bonheur, ſe tourne en amertume ; & hors l'eſpérance de la foi, ne nous laiſſe plus qu'un cher ſouvenir, qui en

issant soulager notre douleur, en
étue le deuil & la tristesse.

le PRINCE DE CONTY, Messieurs,
voit dire de lui, comme le Roi
vid, *Qu'il avoit eu en partage un* Ps. 100.
cœur, qu'il marchoit au milieu de 2. 3. 4.
Maison dans la paix & dans l'inno-
nce.

Quels égards pour la Princesse son
ouse, dont la conduite & les ver-
s ont toujours honoré le rang! Les
lus petites attentions qui sembloient
evoir échapper à la supériorité de
son génie, n'échappoient pas à la
bonté de son cœur. Quelle tendresse
pour les Princes ses enfans! Formant
lui-même dans leur cœur ces premiers
sentimens d'honneur & d'élévation
si dignes de leur naissance; devenant,
pour ainsi dire, enfant avec eux, pour
leur apprendre à devenir un jour sages,
grands, équitables, humains, mo-
dérés; en un mot, tout ce qu'il étoit
lui-même. Vivant comme un homme
privé au milieu de son auguste famil-
le; respectant les liens de la Religion
& de la nature, les doux titres de père
& de mari; & ne connoissant pas cet
usage insensé, qui fait que la plupart
des Grands semblent être nés seuls sur

la terre, croyent que tout ce qui renverſe la premiére inſtitution de la nature, eſt un privilége de la grandeur, & regardent tout ce qui lie, comme un joug qui les deshonore.

Qu'il faut être né Grand pour ſoutenir juſques dans ces devoirs obſcurs & domeſtiques, où l'homme ſe relâche toujours, & où l'humeur prend ſi aiſément la place de la vertu, un caractére toujours égal de grandeur & de ſageſſe!

Vous me prévenez ici, Maiſon affligée de ce Prince, & je pourrois en atteſter votre douleur: quel Maître le fut jamais moins, ou plutôt mérita mieux que lui de l'être?

Les Grands croyent que tout eſt fait pour eux, & que les autres hommes ne ſont nés que pour porter le poids, ou de leur orgueil, ou de leurs caprices. Le PRINCE DE CONTY n'exerçoit ſon autorité que ſur lui-même. Quel fonds de bonté & de douceur envers les ſiens! n'exigeant preſque rien pour lui; ne comptant point leurs fautes dès qu'il en ſouffroit tout ſeul; aimant mieux quelquefois ſouffrir de leur peu d'habileté, que de contriſter leur tendreſſe; jamais d'hu-

neur, jamais un de ces momens de vivacité qui ait pu marquer que ſa grande ame étoit ſortie de ſon aſſiette naturelle: pouſſant même ſi loin la bonté, que l'affection toute ſeule des ſiens prévenoit l'abus qu'ils en auroient pu faire: paroiſſant leur ami plutôt que leur maître: les quittant de ces devoirs rigoureux qu'on donne à l'uſage bien plus qu'au beſoin: les regardant comme les compagnons de ſa fortune, & non pas comme les jouets ou les miniſtres de ſes humeurs ou de ſes paſſions; & faiſant voir, choſe rare! que les Grands peuvent trouver des amis même parmi ceux qui les ſervent.

Voilà cet homme ſage, l'amour des peuples, le modèle des Princes, la joie des ſiens, l'admiration de tous. Achevez, Seigneur, en lui votre ouvrage, couronnez vos dons: ranimez ces vertus humaines, ces os arides, par un ſouffle de vie: faites ſuccéder à la beauté de ces feuilles ſtériles, des fruits d'immortalité: conduiſez ce jour de l'homme juſques au jour parfait de la grace: formez de tous ces tréſors de l'Egypte, un tabernacle à votre gloire: ne perdez pas la ſageſſe du

Sage ; mais donnez-lui la foi des humbles & des petits.

Il fut donc un des hommes les plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud ſeniores juvenis.* Ajoûtons le dernier trait. Il fut encore un des plus éclairés par la ſingularité des connoiſſances & la ſupériorité des lumières : *Acutus inveniar in judicio : in conſpectu potentium admirabilis ero , & habebo immortalitatem ;* non-ſeulement un Héros & un Sage, mais encore un eſprit ſupérieur & univerſel.

III. PARTIE. LA ſcience & la lumière dans un Prince, eſt preſque toujours l'écueil de ſa gloire ou de ſa religion.

Selon le monde, elle l'engage d'ordinaire en des recherches vaines & frivoles, étrangères aux devoirs & à l'élévation de ſon état, qui peuvent éclairer l'homme, mais qui n'inſtruiſent pas le Prince.

Devant Dieu, elle l'enfle, elle l'égare, & n'éclaire ſouvent ſa raiſon qu'aux dépens de ſa foi.

Or admirez, Meſſieurs, dans les connoiſſances rares du PRINCE DE CONTY, deux avantages, marqués

d'abord dans mon texte, & fort opposés à ces deux écueils.

Le bruit de sa science & de ses lumières lui attire des extrémités de la terre, non pas une Reine étrangère, mais les vœux d'un Royaume entier. Les Grands & les Puissans de Pologne, frappés des merveilles que la renommée répand de lui en tous lieux, lui offrent à l'envi une Couronne, qui a toujours été le prix de la valeur & du mérite: *In conspectu potentium admirabilis ero.*

Et à ce premier fruit de ces lumières, ajoûtez-en un autre: c'est le gage de la couronne d'immortalité par son retour à Dieu au lit de la mort: *Et habebo immortalitatem.*

Oui, Messieurs, quelle étendue de connoissances dans le PRINCE DE CONTY! On eût dit qu'il étoit de toutes sortes de professions: Guerre, Belles-Lettres, Histoire, Politique, Jurisprudence, Physique, Théologie même: il sembloit qu'il ne se fût appliqué qu'à chacune de ces sciences, selon les différens hommes qu'il entretenoit; & en l'entendant, on s'écrioit encore, comme autrefois sur ce Prince le plus sage & le plus éclairé de

» ame ont ſondé tous les ſecrets
» terre ; & dans cette gloire pacifi
» vous avez été les délices des peu
» comme la gloire des armes vou
» avoit rendu l'admiration & le ſou

Eccli. 47. 25. 16. 17. *Quemadmodum eruditus es in juv tuâ ! & impletus es, quaſi flumen, ſ tiâ ; & terram retexit anima tua. dilectus es in pace tua.*

Et dans ces lectures immenſe marquez deux abus évités. Poi goût pour ces livres frivoles, q ſont que le délaſſement de l'oiſi & qui corrompent le cœur ſan truire la raiſon.

Un grand goût pour les I ſaints ; beaucoup de reſpect pou vérités de la foi.

Dans le tems même, ô mon I

vos Myſtères, lors même que ſon cœur étoit encore loin de vous; il ne trouvoit dans ſes grandes lumières que les motifs de ſa ſoumiſſion: & s'il n'aimoit pas encore la vérité qui délivre, du moins, il avoit toujours offert un reſpect religieux à la vérité qui ſoumet & qui captive.

Dois-je le dire ici, Meſſieurs? Dans un ſiécle, où la religion eſt devenue le jouet, ou de la débauche, ou d'une fauſſe ſcience: dans un ſiécle, où l'impiété eſt comme la première preuve du bel eſprit: dans un ſiécle, où croire encore en Dieu, eſt preſque la honte, ou de la raiſon, ou du courage: dans un ſiécle, où pour n'être pas confondu avec le vulgaire, il faut ſe donner l'affreuſe diſtinction de l'incrédulité: dans un ſiécle enfin, où tant d'hommes ſuperficiels blaſphêment ce qu'ils ignorent; ſe croyent plus habiles à meſure qu'ils ſont plus téméraires; apprennent à douter de la religion avant de la connoître; s'érigent en docteurs de l'impiété avant que d'avoir été les diſciples de la foi; & s'élévent contre la ſcience de Dieu, ſans avoir même celle des hommes.

Au milieu de ces abus, la foi du PRINCE DE CONTY, ſi ſupérieure en lumières & en connoiſſances, honore la vérité de la Religion. Ce grand génie n'eſt plus qu'un humble fidèle devant la majeſté de celui qui péſe les
Iſ. 40. 23. eſprits, & *qui regarde les ſcrutateurs de ſes ſécrets comme s'ils n'étoient pas.* Sa curioſité ne va qu'à ſe convaincre, que la raiſon ne ſauroit aller à tout; que l'homme ne connoît des voies de Dieu, que ce que Dieu en a voulu révéler à l'homme; que le point fixe de nos lumières, c'eſt la foi; qu'on retrouve en ſecouant le joug, les mêmes abîmes & les mêmes incertitudes que dans la ſoumiſſion; que les dogmes de l'impiété n'ont rien de plus clair & de plus intelligible, que les myſtères de la Religion; & qu'en refuſant de croire, on perd la foi, ſans que la raiſon y gagne & s'éclairciſſe.

Sentimens dont ce grand Prince ne s'eſt jamais départi.

Mais à tant de valeur, tant de ſageſſe, tant de religion, tant de lumière; que manquoit-il, Meſſieurs? qu'une Couronne. Content du rang que lui donnoit ſa naiſſance, le

PRINCE DE CONTY ne l'avoit jamais desirée. La gloire de tenir par le Sang au premier Trône du monde ; le zèle qui le lioit au Roi encore plus que le sang ; le plaisir de vivre sous ses yeux, & d'obéir à ses ordres ; c'est-là que fixé par son cœur, il avoit toujours borné son ambition : & comme cette Princesse dans l'Ecriture, qui préféroit à la royauté la condition des serviteurs de Salomon, il trouvoit encore plus glorieux d'être des premiers sujets de Louis, que Roi d'une Nation étrangère : *Beati servi tui, qui stant coram te semper!* 3. Reg. 10. 8.

Mais enfin, la Pologne l'envie à la France. Son trône vacant par la mort d'un Roi qui avoit été la terreur des Infidèles, redemande un Prince du sang de nos Rois. La grande réputation du PRINCE DE CONTY est la seule intrigue qui lui gagne d'abord tous les suffrages.

Il falloit à une Nation guerrière, un Prince belliqueux ; à une Nation libre, un Prince sage & modéré ; à une Nation zélée pour la foi, un Prince éclairé & religieux, qui fût en même-tems respecter la foi & la défendre ; à une Nation qui se donne

elle-même ſes Rois, un Prince, que l'eſtime générale eût appellé à la royauté, que l'amour eût fait régner, & qui eût regardé ſes ſujets comme ſes bienfaiteurs; enfin à une Nation preſque toujours diviſée par des factions domeſtiques, un Prince d'un génie ſupérieur, habile dans l'art de connoître les hommes & de les gouverner; qui ſût ménager les eſprits, concilier les intérêts, & réunir à la défenſe de la Patrie, les paſſions elles-mêmes qui la déchirent.

Peuple heureux! ſi Dieu, qui diſpoſe des Rois & des Royaumes, ne l'eût refuſé dans ſa colère à tes premiers vœux; ou plutôt, ſi toi-même, tu n'euſſes conjuré contre ton propre bonheur! Tes jours couleroient dans la paix, dans l'abondance & dans la gloire: tes loix ſeroient encore ta force & ton ſoutien: ſur tes autels ne s'offriroient que des ſacrifices de joie & d'action de graces: les malheurs des régnes précédens ſeroient oubliés: tes nouvelles conquêtes iroient encore plus loin que tes pertes paſſées, & ta valeur ne ſeroit redoutable qu'à tes voiſins.

Mais une faction ennemie des loix,

de la religion & de la liberté, s'éléve : des ſuffrages ſéditieux traverſent une élection légitime ; les droits les plus ſacrés ſont violés ; les loix cédent à la force ; un vil intérêt prévaut ſur la gloire de la Nation, ſur le bonheur de la Patrie, & ſur les intérêts mêmes de la foi. Un nouveau Jéroboam diviſe les Tribus, s'aſſied ſur un trône uſurpé ; & ſous les apparences du culte ſaint, il porte au milieu de l'héritage du Seigneur, un culte profane. Le Roi que Dieu avoit choiſi, eſt rejetté : il ne fait que le montrer dans ſon indignation à la Pologne : il en retire avec lui ſa protection & ſes miſéricordes ; & le même malheur qui l'éloigne de cette terre ingrate, eſt pour elle le ſignal & la ſource de tous ſes malheurs.

Quel ſpectacle de déſolation & d'horreur offre-t-elle à toute l'Europe ! L'eſprit de diſcorde & de fureur ſouffle la guerre & la diſſenſion parmi les Citoyens : la valeur de ſa Nation ſe tourne contre elle-même : l'Idole qu'elle avoit élevée ſur le Trône en eſt renverſée : ſa Couronne devient le jouet des peuples & des Rois : ſes villes la proie de ſes alliés & de ſes en-

Jerem. Orat. ỳ. 6. nemis. *Elle donne la main aux Aſſyriens:* le Moſcovite appellé court venger, ſur ceux mêmes qui l'appellent, ſes anciennes pertes : un peuple qu'elle avoit toujours regardé comme *ſon eſclave, devient ſon tyran.* Ses autels ſont renverſés ; ſes Prêtres arrachés du Sanctuaire, & menés en ſervitude ; ſes Vierges deshonorées ; *ſes Princes, comme des brebis timides, marchent ſans force & ſans valeur, devant celui qui les pourſuit ;* ſes campagnes inondées de ſang, refuſent la nourriture à ſon peuple ; *au-dehors le glaive, la mort au-dedans.* Le Seigneur qui les frappe ne ſe laſſe point : il répand d'une main une coupe de venin & de mortalité, & tient élevé de l'autre le glaive de la guerre & de la vengeance : tous les fléaux de ſa colère tombent à la fois ſur cette terre infortunée : toutes *ſes voies pleurent*, & ne ſont plus qu'une triſte ſolitude ; & au milieu de tant de calamités, la fureur de ſes Citoyens n'eſt pas encore aſſouvie. La main qui les frappe & qui les terraſſe, ne les déſarme point : ils achévent de venger ſur eux-mêmes la juſtice de Dieu : la ruine de la Patrie ne peut être la fin de leurs diſſenſions & de

Ibid. ỳ. 8.

Thren. 1. 6.

Ibid. ỳ. 20.

leurs querelles ; & accablés de tant de pertes, ils veulent encore périr de leurs propres mains.

Grand Dieu ! frappez-vous donc pour perdre, & non pas pour corriger ? Ne vous ſouviendrez-vous pas d'Abraham & de Jacob ? Noublierez-vous pas enfin les péchés des enfans en faveur de la piété de leurs pères ? Les Hedwiges & les Caſimirs, tant de ſaints Rois qui ont porté cette Couronne, & qui ont vengé la gloire de votre nom, ne feront-ils pas tomber de vos mains le glaive de la vengeance ? *Avez-vous mis devant vous juſques à la fin un nuage d'indignation, afin que les prières & les gémiſſemens de cette Egliſe déſolée, ne montent pas juſques à votre Trône ?* & ſes malheurs ne vous toucheront-ils pas encore plus que ſes crimes ? Thren. 3. 44.

Voyez, peuple, & conſidérez les maux que le Seigneur a faits parmi vous. *Vous avez rejetté ſon Roi & ſon Chriſt* ; vous avez éloigné celui que vous aviez appellé ; & le Seigneur vous a rejetté ; & vos Rois ſont devenus en même tems, & votre punition & votre crime. Pſ. 88. 39.

Mais quoi, Meſſieurs ? les jugemens

de Dieu se déclarent. Il ne vouloit donner au PRINCE DE CONTY que la gloire de la royauté, & d'une couronne terrestre, & le préparer à une couronne immortelle.

Jerem. 9. 23. Car enfin: *Que le Héros*, dit le Prophéte, *ne se glorifie pas de sa valeur; que le Sage ne mette pas une vaine confiance dans sa sagesse; que celui qui est riche en esprit & en connoissance, ne s'élève pas des richesses de sa science & de sa lumière.* Talens éclatans que Dieu donne, & qui presque toujours éloignent de Dieu; sources de perdition, si Dieu qui en est l'auteur, n'en est la fin, & n'en régle l'usage; si vous connoître & vous aimer, ô mon Dieu! ne donne le prix à tout le reste.

Nous touchons enfin au moment où le PRINCE DE CONTY goûta ces grandes vérités. Moment heureux pour lui! terrible pour la France, qui le pleure; pour les siens, qui semblent le rappeller par leurs cris du fond de ce tombeau; pour une Princesse désolée, qui le redemande; pour ses amis, qui le perdent, (si on doit compter pour perdu celui que Dieu a sauvé.) Et que me reste-t-il ici, après que ses talens glorieux l'ont conduit

preſque ſur le Trône, que de vous montrer l'uſage qu'il en a fait pour le Ciel ?

De longues infirmités lui montroient de loin le jour du Seigneur, & nous préparoient à ſa perte. Mais les reſſources de l'âge, le ſuccès des remédes, ou plutôt nos deſirs, raſſuroient nos frayeurs. Vaines eſpérances des hommes ! Les momens de Dieu ne ſont jamais les nôtres : le coup eſt frappé ; la mort que nous croyions encore loin, paroît à la porte, & la lumière d'Iſrael eſt ſur le point de s'éteindre.

Quelle conſternation répandue dans le public avec cette triſte nouvelle ! Perſonne ne s'en fie au bruit commun : on veut voir de ſes yeux & entendre de ſes oreilles : tout vient en foule s'en inſtruire, & tout le publie par ſa douleur ; le peuple lui-même, qui d'ordinaire ne ſent que ſes propres pertes, eſt ſenſible à celle qui nous menace. Que d'offrandes portées aux pieds des autels, pour demander le retour d'une ſanté ſi précieuſe ! chacun croit aller donner en ſecret cette pieuſe conſolation à ſa douleur ; & il trouve dans le Temple

ſes larmes & ſes oblations, mêlées avec les larmes & les oblations publiques.

Vous parûtes, grand Dieu ! vous laiſſer fléchir à nos vœux. La mort s'éloigna ; nos craintes ſe changèrent en eſpérances. Mais vos ordres ne changent point : cette lueur paſſagère qui nous montroit la vie, tourne tout d'un coup vers le tombeau : vos deſſeins éternels s'accompliſſent, & le coup ſuſpendu ne trompe notre eſpoir, que pour nous faire encore mieux ſentir la douleur de ſa perte.

Qu'attendez-vous ici, Meſſieurs, de ce Héros, de ce Sage, de ce grand eſprit ? Une pénitence où ſe trouvent tous ces caractères ; conſtante, ſage, éclairée : les mêmes voies qui l'avoient conduit à la gloire, le conduiſent au ſalut.

Il eſt vrai, ce Héros ne regarde pas la mort d'un œil fier & tranquille. Car, ô mon Dieu ! le vaſe de terre peut-il encore s'enorgueillir ſous la main toute-puiſſante qui va tomber ſur lui & le briſer ? Et qu'eſt-ce que l'intrépidité de l'homme à la mort ? Qu'une lâcheté de déſeſpoir, qui n'ayant pas la force de porter la crainte

de vos jugemens, trouve plus aisé de les mépriser; & n'osant espérer le salut, se fait un honneur affreux de se perdre?

Le PRINCE DE CONTY laisse paroître comme le Roi Ezéchias, quand on vient lui annoncer de la part de Dieu, *Vous mourrez*, ces sentimens de trouble & de crainte, que tout homme doit à la nature & à la vérité; & tout Chrétien à la foi des jugemens à venir. Il ne veut ni imposer aux autres, ni s'en imposer à soi-même, ni se prêter une fausse vertu, ni se déguiser ses propres misères.

Mais attendez. La foi opère la crainte; & la crainte opère l'amour, la résignation & le salut. Dieu prend la place de l'homme dans son cœur; & qu'on est grand quand on l'est avec Dieu!

Dès ce moment, son œil fixé dans l'éternité ne la perd pas de vûe. Le monde s'évanouit. Ce monde, qui aux yeux des passions est tout, n'est plus rien aux yeux de la foi. Nul regret à la vie, hors l'usage peu chrétien qu'il en a pu faire: nul retour vers l'Egypte, hors le souvenir des miséricordes du Seigneur qui l'ont dé-

qu'il a reçu (mais avec quelle é
tion de foi ! quelle tendreſſe de pi
il le porte au-dedans de lui, & y tu
toute ſa conſolation & toute ſa f

Au milieu des douleurs les plu
gues, le corps exténué, & qui c
rit à chaque inſtant par la vio
des maux & des remédes ; il r
même à ſes ſouffrances ces pla
innocentes qui ſemblent les ſoul
Et ce n'eſt pas ici une conſtanc
Philoſophe ; une oſtentation, p
qu'une vertu : il ne donne rien
ſpectateurs, vous l'avez vû ; tou
pour Dieu ; toujours dans le
effrayé quand il faut ; conſtant q
Dieu le demande : c'eſt la force
foi ; c'eſt la patience des Saints ;
l'humiliation de la pénitence. Et

la foibleſſe, la dernière force du Chrétien ; la grace de l'Onction ſainte. On n'a pas beſoin de ces timides ménagemens, qui ſemblent ne propoſer au mourant les remédes de la foi, que comme le déſeſpoir de ſes maux ; & de peur de lui rapprocher les horreurs de la mort, n'oſent lui montrer les ſecours de l'immortalité, & les ſources d'une vie meilleure. Le ſang de l'Agneau, qui coule par ces canaux ſacrés, loin de l'effrayer, fait ſa plus ferme eſpérance : il plonge avec une foi vive, les plaies de ſon cœur dans ce bain vivifiant. Vous le laverez, Seigneur : *Et vous renouvellerez ſa jeuneſſe comme celle de l'aigle.* Pſ. 101.

Les devoirs de la piété remplis, il n'oublie pas ceux de l'amitié, de la reconnoiſſance & de la nature. Il donne à ſes amis les dernières marques de ſa confiance & de ſa tendreſſe : il parle en père à des domeſtiques qu'il a toujours aimés comme ſes enfans : il charge un Prince pieux & illuſtre, de porter aux pieds du Roi les ſentimens de reſpect, d'attachement, de fidélité dans leſquels il a toujours vécu : enfin le Prince ſon fils eſt appellé.

» Mon fils, lui dit-il, je voudrois » vous avoir donné de meilleurs » exemples ; & j'eſpère que ſi Dieu » m'avoit conſervé la vie, je vous en » aurois donné. Souvenez-vous tou- » jours qu'il faut ſervir Dieu, lui être » fidèle & au Roi ; & vivre en hon- » nête homme & en bon chrétien, » pour attirer les bénédictions du Ciel.

Puiſſent ces dernières inſtructions ne s'effacer jamais de votre cœur, Prince, la ſeule eſpérance de votre auguſte nom ! & former en vous avec les qualités héroïques d'un père, dont la vie a illuſtré notre ſiécle, les ſentimens & les vertus qui ont ſanctifié ſa mort.

Enfin tous les ſoins, toutes les créatures s'éloignent : il demeure ſeul avec Dieu. Et c'eſt ici où toutes ſes lumières ſe réuniſſent ; où ſa grande ame ſe dégage de plus en plus des ſens ; où la majeſté du Dieu, qui eſt proche & qui paroît, l'éclaire, la remplit, l'éléve au-deſſus d'elle-même.

Prov. 4. 19. *La voie des Juſtes eſt comme une lumière qui va toujours croiſſant juſqu'au jour parfait de l'éternité.* Ce n'eſt plus la foi qui ſouffre avec réſignation ; c'eſt l'amour qui aime à ſouffrir.

» Seigneur,

» Seigneur, dit-il ſans ceſſe au milieu de ſes douleurs, » appeſantiſſez votre » main, redoublez vos coups, briſez-» moi, brûlez, coupez, détruiſez ce » corps de péché; je le livre à votre » juſtice; réſervez vos miſéricordes » pour mon ame: perdez-moi dans le » tems, & me ſauvez dans l'éternité.

Ce n'eſt plus la terreur des jugemens de Dieu, qui le ſaiſit & qui le trouble; c'eſt l'excès de ſa charité pour les hommes qui le calme & qui le conſole. Et lorſque le Miniſtre ſage & éclairé, qui étudie les opérations de la grace dans ſon ame, lui renouvelle ce ſentiment par les paroles de l'Apôtre: *Dieu qui eſt riche en miſéricorde, pouſſé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorſque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jeſus-Chriſt, reſſuſcité avec lui, & fait aſſeoir dans le Ciel:* ſa bouche mourante peut à peine ſuffire au tranſport de ſa foi & de ſa religion: *Voilà*, s'écrie-t-il, *le fondement de toutes nos eſpérances.* Epheſ. 2. 4. 5. 6.

Un moment après profondément touché de l'oubli de Dieu, dans lequel vivent preſque tous les hommes, & ſe tournant vers le Miniſtre

ſacré : » Si l'on pouvoit comprendre, » ajoûte-t-il, l'état où l'on ſe trouve » dans ces derniers momens, on ver- » roit bien qu'il n'y a de reſſource » pour l'homme que dans la Religion.

A ces mots, la langue ſe refuſe à la foi qui l'anime : les forces manquent ; la parole ceſſe ; mais ſon cœur parle toujours à Dieu : mais ſon ame plus pure & plus libre, à meſure que le corps terreſtre qui l'appéſantit ſe diſſoud, l'invoque, l'appelle, le ſupplie, l'adore, le loue, le poſſéde déja, & ne meurt que pour aller vivre éternellement avec lui. Grand Dieu ! ſera-t-elle fruſtrée de ſon deſir ? Vous refuſerez-vous à la brebis qui revient, vous qui courez après celle qui s'égare ? Tant de dons & de lumières, dont vous aviez orné cette grande ame, n'iront-elles pas ſe réunir à leur ſource ? Tant de larmes verſées ſur ces chères cendres, n'achéveront-elles pas de les purifier ? Les gémiſſemens de ſa foi & de ſa pénitence, ſeront-ils montés en vain devant votre Trône ? Le ſang de l'Agneau qui crie vers vous, & qui coule ſur l'autel par les mains d'un Pontife fidèle, *

* *M. de la Berchère, Archevêque de Narbonne.*

ne ſe fera-t-il pas entendre ? Ne vous ſolliciterez-vous pas vous-même en ſa faveur ? Vous le ſauverez, grand Dieu ! vos promeſſes s'accompliront, & ſon eſpérance ne ſera pas confondue.

Ecoutez, Grands, & inſtruiſez-vous. Tout ce que le monde a le plus admiré, les victoires, les talens, le nom, la ſageſſe, les lumières; qu'on le trouve vain & frivole au lit de la mort ! que la vie la plus glorieuſe devant les hommes, la plus remplie de grands événemens, paroît alors vuide ſans Dieu, & digne d'un éternel oubli ! qu'on découvre de folie dans la ſageſſe qui ne nous a pas conduits au ſalut ! qu'on mépriſe les lumières & les connoiſſances qui n'ont pas donné la ſcience des Saints ! Dieu paroît tout alors, & l'homme ſans Dieu ne paroît plus rien : il ne tient à l'éternité que par lui, par la foi, par la grace. Le rang, les conquêtes, la réputation, les talens, les titres ne lient qu'au tems, à un nuage qui ſe diſſipe; au fleuve qui court rapidement ſe perdre dans l'abîme éternel. Son nom peut paſſer dans les hiſtoires: on peut graver ſes actions ſur le

marbre & ſur l'airain. *Les noms de ceux qui vous oublient, ô mon Dieu! ne ſont écrits que ſur la pouſſière:* un ſouffle léger va les effacer: *Recedentes à te in terra ſcribentur.*

Jerem. 17. 12.

L'immortalité n'eſt que pour le Juſte; les noms ſeuls écrits dans le Livre de vie, ne périront pas. Tout ce qui ne tient qu'au monde paſſera avec le monde: vous ſeul, ô mon Dieu! demeurerez toujours. Heureux donc l'homme qui ne s'attache qu'à vous ſeul; qui n'aime que ce qu'il doit toujours aimer; qui ne veut jouir que de ce qu'il peut toujours poſſéder; qui ne s'appuye que ſur ce qui ne peut manquer; *qui n'a pas reçu ſon ame en vain*; qui ne vit pas au hazard, & qui des jours de ſa vie mortelle, ſe forme inſenſiblement le jour de l'éternité.

Pſ. 23. 4.

Ainſi ſoit-il.

ORAISON FUNEBRE

DE MONSEIGNEUR, LOUIS, DAUPHIN.

Prononcée dans la Sainte-Chapelle de Paris.

Erunt accepta opera mea..... & ero dignus sedium patris mei.

Je plairai à votre peuple, par la douceur de ma conduite, & je ſerai digne du Trône de mon Père. Sap. 9. 12.

AINSI jugeoient les Grands & le peuple : ainſi eſpéroient-ils de TRE'S-HAUT, TRE'S-PUISSANT ET TRE'S-EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEUR, LOUIS, DAUPHIN. Nos jugemens étoient juſtes : ce n'étoit ni l'intérêt, ni l'adulation, ni la crainte ;

c'eſt l'amour qui les avoit formés. Nos eſpérances étoient bien fondées : le préſent nous répondoit de l'avenir ; & tout ce que nous avions vû d'humain & de bienfaiſant dans ſa vie privée, nous faiſoit par avance l'hiſtoire de ſon régne.

Mais, ô Dieu ! vous nous l'aviez donné, & vous nous l'avez ôté : vous l'aviez accordé à nos vœux ; vous le refuſez à nos crimes : vous l'aviez formé pour le bonheur de la France ; vous le retirez pour nous punir. *Vous emportez comme un tourbillon ce qui nous étoit ſi cher : ſa vie a paſſé comme un nuage ;* & ſa mort confond nos jugemens, renverſe nos eſpérances ; mais changera-t-elle notre cœur ?

Job. 30. 15.

Quels fléaux réſervés dans les tréſors de ſa colère, pour inſtruire & châtier les hommes, Dieu peut-il donc encore faire tomber ſur ſon peuple ? *Nous attendions la paix :* le Roi ſacrifioit ſa gloire, ſes intérêts, ſa tendreſſe à nos deſirs ; *il étoit pacifique avec ceux qui haïſſoient la paix :* elle s'éloigne encore de nous ; & *voilà encore la fureur & la guerre.* Nos champs ont gémi dans une longue ſtérilité : la maladie & la mort ont répandu le

Jerem. 14. 19.

Pſ. 119. 7.

euil dans nos villes : nous avons vû omber les cédres même du Liban. Trois Princes du Sang royal (1), dans l'intervalle preſque d'une année, ont été enlevés à la France, qui les pleure encore ; à leurs auguſtes Enfans, à leurs Epouſes déſolées ; & en rendant des devoirs lugubres & religieux à leur mémoire, nous vous avons annoncé les jugemens du Seigneur & la vanité des choſes humaines. Enfin le Fils & l'héritier lui-même vient d'être frappé. Les châtimens de Dieu vont en augmentant comme nos crimes. Mes Frères, quand arrêterons-nous donc ſon bras levé ſur nous ?

Le peuple infidèle s'enorgueillit au milieu de ſes ſuccès (2) : il chante des chants de joie & de victoire : & la France, la portion la plus pure de l'Egliſe ; la région de la vérité & de la lumière ; une Nation choiſie, & dont le Roi, ſelon le cœur de Dieu, a ôté tous les hauts lieux & tous les autels étrangers ; la France gémit, ſon Prince lui eſt enlevé, & le Seigneur ſemble avoir oublié ſes anciennes miſéricordes.

(1) *M. le Prince, M. le Prince de Conty, M. le Duc.*
(2) *Bataille d'Hochſtet.*

Qu'avons-nous donc fait ? & comment cette déſolation eſt-elle arrivée en Iſraël ? Nous avons abandonné le Seigneur, & il nous a affligés. Nous ne ſommes pas retournés à lui dans notre affliction, & le Prince a été ôté du milieu du peuple. Dieu nous frappera-t-il donc toujours en vain ? Ses coups portent à faux, ſi en nous affligeant, ils ne nous corrigent pas. Et que nous prépare-t-il, ſi ce dernier malheur eſt encore pour nous une leçon inutile ?

Viendrons-nous toujours dans ces pompes lugubres, avec le langage de la douleur, n'attendre, comme ces enfans de l'Evangile, de ceux qui nous écoutent, que des larmes qui ne ſont qu'un jeu & un amuſement puérile ? Tournerons-nous en ſpectacle nos propres malheurs ? & la leçon la plus terrible de la foi, ne ſera-t-elle jamais pour nous qu'une vaine cérémonie ?

A la vûe de ce tombeau, où toute la grandeur humaine eſt devenue cendre & pouſſière, nos jugemens & nos eſpérances ſur les choſes d'ici-bas, ſont-elles encore les mêmes ?

La mort nous enléve un Prince

doux & bienfaiſant ; nous le jugions digne du trône des Rois ſes Ancêtres ; nous en eſpérions des jours tranquilles & fortunés : voilà le ſujet de nos larmes. La mort confond nos jugemens, nos eſpérances, & ne change point notre cœur : voilà le ſujet de nos inſtructions.

Rendons-nous utile notre douleur : mêlons les réflexions de la foi avec les larmes de la nature & de la tendreſſe ; & en offrant les prières de l'Egliſe, & le ſacrifice d'expiation, pour ces cendres chères & auguſtes, détrompons-nous de l'erreur de nos jugemens & de la vanité de nos eſpérances. C'eſt-à-dire, jugeons enfin que tout ce qui paſſe n'eſt rien, & ne trouvons digne de notre eſpérance que ce qui ne paſſe point.

LES hommes parlent tous les jours ſur le néant des choſes humaines, le langage de la foi & de la vérité ; & ils n'en ſuivent pas moins les voies de la vanité & du menſonge. Nous diſons ſans ceſſe que le monde n'eſt rien ; & nous ne vivons que pour le monde. Sages ſeulement dans les diſcours ; inſenſés dans les œuvres : phi-

I. PARTIE.

loſophes dans l'inutilité des converſations; peuple dans tout le cours de notre conduite : toujours éloquens à décrier le monde; toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchiſſons le genou avec la multitude, devant l'Idole que nous venions de fouler aux pieds; & à nos mépris ſuccédent bientôt de nouveaux hommages.

Ce qui paroît grand aux yeux du monde, eſt toujours grand pour nous : ce qu'il appelle bonheur, eſt la ſeule félicité où notre cœur aſpire : ce qu'il vante, eſt la ſeule gloire qui nous touche. Ouvrons enfin les yeux; & que cette cérémonie de Religion & de triſteſſe, confonde la vanité de nos jugemens, & nous rappelle de l'erreur des ſens aux lumières de la foi.

Tout ce que le monde a de plus grand paroiſſoit raſſemblé dans le Prince que nous pleurons. Une naiſſance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'univers : un nom au-deſſus de tous les autres noms : un Sang qui prend ſa première ſource dans le trône, & qui coule ſans interruption depuis tant de ſiécles, & par tant de Souverains : une Maiſon auguſte, qui a vû naître toutes les au-

tres ; qui a donné naiſſance à nos hiſtoires ; qui compte parmi ſes titres domeſtiques, tous les monumens qui nous reſtent des régnes les plus éloignés ; & qui ſeule demeurée depuis le commencement, au milieu du débris de tant de Maiſons ſouveraines qui ont péri, ſemble être, comme celle de Noé, la ſeule dépoſitaire de toute la gloire des ſiécles paſſés, & de la première alliance que le Seigneur fit avec nos pères : *Teſtamenta ſæculi poſita ſunt apud illum.* 44

Tel étoit LOUIS, DAUPHIN ; l'enfant de tant de Rois, l'héritier de la gloire de tant de ſiécles ; ajoûtez encore, le fils de Louis le Grand.

Les Pyrénées venoient de voir finir, par un traité glorieux, une guerre encore plus glorieuſe à la Nation : *les montagnes avoient reçu la paix pour le peuple.* P 3.

L'Eſpagne ſe conſoloit de ſes pertes, en donnant à Louis une Princeſſe pieuſe, qui venoit partager avec lui ſon trône & ſes victoires. La France ſortie des troubles inſéparables d'une longue minorité, voyoit croître, avec le Roi, ſes eſpérances & ſa gloire. Nos Troupes aguerries par nos pro-

pres diſſenſions; de grands Généraux formés, & en combattant même contre la patrie, devenus des chefs conſommés pour la défendre: les finances rétablies par les ſoins d'un Miniſtre habile; la licence changée en régle; les anciennes maximes preſque oubliées, rappellées à leur premier eſprit; les arts déchus dans la foibleſſe du gouvernement, reprenant avec lui leur éclat & leur vigueur; les Lettres que nos troubles & nos malheurs avoient comme bannies, rétablies en honneur pour publier nos victoires; ces hommes uniques, dont les ouvrages ſeront de tous les tems, & qui juſques-là n'avoient paru que ſucceſſivement de ſiécle en ſiécle, ou de régne en régne parmi nous, devenus communs, & ſe preſſant, pour ainſi dire, de naître tous à la fois ſous un régne déja ſi glorieux; l'Etat, comme le Roi, dans une jeuneſſe vive & floriſſante.

Au milieu de tant de proſpérités, le DAUPHIN eſt donné à la France; l'objet des vœux publics, le gage du bonheur des peuples, l'eſpérance de la Monarchie, le lien de la ſucceſſion royale, l'Enfant de la gloire & de la magnificence.

Nos ſuccès croiſſent avec lui: ſes jours ne ſont plus comptés que par les victoires d'un Père triomphant: chaque ſaiſon vient mettre aux pieds de ſon berceau royal des trophées & des dépouilles: les merveilles ſe multiplient, l'abondance embellit le dedans du Royaume, tandis que la valeur en recule les frontières: la pompe des Maiſons royales répond à la grandeur du Roi: de ſuperbes édifices ſortent en un inſtant, comme par enchantement, du ſein de la terre: l'ouvrage de pluſieurs ſiécles devient l'ouvrage de quelques mois: la ſtérilité des lieux ſe tourne en ornement; & le Roi de retour de ſes campagnes, après avoir vaincu ſes ennemis, vient ſe délaſſer chez lui à vaincre encore la nature. Ce ſont les bienfaits de Dieu que nous rappellons, & ſi nous les euſſions toujours regardés comme tels, peut-être en jouirions-nous encore.

Cependant ſortoit de l'enfance l'héritier de tant de grandeur: un naturel heureux commençoit à ſe montrer: les qualités héroïques du Roi, la piété de la Reine, formoient déja ce mélange de douceur & de majeſté,

qui fit toujours ſon caractère, & ces belles eſpérances, qui n'attendoient plus que le ſecours des maîtres.

Mais quel ſoin que celui d'être chargé de former la jeuneſſe des Souverains; de jetter dans ces ames deſtinées au trône, les premières ſemences du bonheur des peuples & des Empires; de régler de bonne-heure des paſſions, qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité; de prévenir des vices, ou d'inſpirer des vertus, qui doivent être, pour ainſi dire, les vices & les vertus publiques; de leur montrer la ſource de leur grandeur dans l'humanité; de les accoutumer à laiſſer auprès d'eux à la vérité, l'accès que l'adulation uſurpe toujours ſur elle; de leur faire ſentir qu'ils ſont Grands, & de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les ſentimens, en leur adouciſſant le cœur; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété des penchans, à qui tout va préparer le poiſon du vice; en un mot, d'en former des maîtres & des pères, de grands Rois & des Rois chrétiens? Quel ouvrage! mais quels hommes la ſageſſe du Roi ne choiſit-elle pas pour le conduire?

L'un (1), d'une vertu haute & auſtère ; d'une probité au-deſſus de nos mœurs ; d'une vérité à l'épreuve de la Cour ; Philoſophe ſans oſtentation ; Chrétien ſans foibleſſe ; courtiſan ſans paſſion ; l'arbitre du bon goût & de la rigidité des bienſéances ; l'ennemi du faux ; l'ami & le protecteur du mérite ; le zélateur de la gloire de la Nation ; le cenſeur de la licence publique ; enfin un de ces hommes, qui ſemblent être comme les reſtes des anciennes mœurs, & qui ſeuls ne ſont pas de notre ſiécle.

L'autre (2), d'un génie vaſte & heureux ; d'une candeur qui caractériſe toujours les grandes ames & les eſprits du premier ordre ; l'ornement de l'Epiſcopat, & dont le Clergé de France ſe fera honneur dans tous les ſiécles ; un Evêque au milieu de la Cour ; l'homme de tous les talens & de toutes les ſciences ; le Docteur de toutes les Egliſes ; la terreur de toutes les ſectes ; le Père du dix-ſeptiéme ſiécle, & à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers tems, pour avoir été la lumière des Conciles, l'ame des

(1) *M. le Duc de Montauſier.*
(2) *M. Boſſuet, Evêque de Meaux.*

Pères assemblés, dicté des
& présidé à Nicée & à Eph
Deux hommes uniques ch
leur caractère, & qu'on aur
pouvoir plus être remplacés
mort, si ceux qui leur ont su
dans l'éducation du Prince
régner, ne nous avoient a
la France ne fait guères de p
parables.
Voilà ce qui nous avoi
grand. Les termes manquoi
loquence pour publier tant
veilles : l'amour multiplioit l
la politesse du siécle les re
gnes de passer à la dernière
les Etrangers venoient des
plus éloignées, mêler ici av
leur admiration & leurs hc
Et que sai-je, si pour avoir é
trop de complaisance à leu
nos trésors & notre magn
4. Reg. 20. 13. comme le Roi des Juifs aux
de Babylone, & trop van
gloire, Dieu n'a pas permi
nous fût enfin, comme à e
un peu de tems ôtée ?
Mais du moins la triste c

(1) *M. le Duc de Beauvilliers ; M. de F
vêque de Cambray.*

qui nous assemble, dissipe le phantôme de grandeur qui nous abusoit. Tout ce qui doit passer ne peut être grand : ce n'est qu'une décoration de théâtre : la mort finit la scène & la représentation : chacun dépouille la pompe du personnage, & la fiction des titres ; & le Souverain comme l'esclave, est rendu à son néant & à sa première bassesse. Les dons de la grace tout seuls ne périssent point avec nous : la mort leur assure une éternelle immutabilité ; & dans ce moment, où toute la grandeur du monde se précipite dans le tombeau, s'évanouit & n'est plus ; une vertu obscure qui nous lioit à Dieu, sort éclatante de nos cendres, & méne le Juste, comme en triomphe, dans le sein de l'éternité. Ceux qui vous craignent, ô mon Dieu ! seront seuls grands, parcequ'ils le sont devant vous, & qu'ils le seront toujours : *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* Judith. 10. 16, 19. Fausse idée de grandeur ! vous ne vous soutenez que jusqu'à la mort ; & vous avez pourtant toujours été, & vous serez jusqu'à la fin, l'illusion la plus séduisante de toute la vie humaine.

Peut-être le bonheur qui l'environ-

ne aura-t-il quelque choſe de plus réel. Ecoutons, mes Frères, & détrompons-nous. Si le monde pouvoit faire des heureux, le Prince, pour qui nous prions, devoit l'être. La tendreſſe du Roi pour lui croiſſoit avec le ſuccès de ſon éducation : on voyoit ce Monarque ſi glorieux, en partager lui-même les ſoins avec les grands hommes à qui elle étoit confiée. C'étoit David de retour de ſes victoires, qui faiſoit venir devant lui ſon fils Salomon, pour l'inſtruire des devoirs de la Royauté, & des maximes de la vertu & de la ſageſſe. Les Héros peuvent être des pères tendres ; & rougir des ſentimens de la nature & de l'humanité, comme d'une foibleſſe, c'eſt ſe prêter une fauſſe grandeur, & montrer en même-tems qu'on n'a pas la grandeur véritable.

Les années du Prince s'avancent, & la tendreſſe du Roi ſe change en amitié : ce Fils ſi cher devient un ami fidèle. MONSEIGNEUR eſt aſſocié aux ſecrets du gouvernement, & au myſtère des Conſeils ; de ces Conſeils impénétrables, dont la ſageſſe & le ſecret faiſoient alors la force & la ſûreté de la Monarchie, la terreur &

l'admiration de toute l'Europe. Le Roi décharge dans ſon ſein le poids de ſes penſées, & les ſoucis mêmes de la proſpérité & de la gloire : la confiance prend la place de l'autorité paternelle : l'amitié augmente chaque jour par l'uſage de la confiance ; & MONSEIGNEUR devient le collégue de l'Empire, plutôt que l'héritier de la couronne.

A tant de bonheur, que manquoit-il que d'aſſurer la ſucceſſion dans la Maiſon royale ; & donner, par un mariage auguſte, des Princes à la France & de nouveaux appuis au trône ? Une Maiſon, de tout tems alliée à la Couronne, nous fournit une Princeſſe féconde & ſpirituelle. Mais la Bavière ne ſe donnoit encore qu'à demi ; elle nous préparoit de plus grands dons. Ces deux Princes (1) croiſſoient pour nous. Vous les rendez, ô mon Dieu ! à leurs peuples, qui les demandent : le tems eſt venu ; & peut-être les conduiſez-vous, par ces voies de dépouillement & d'oppreſſion, à de plus grandes & de plus hautes deſtinées.

(1) *Les Electeurs de Bavière & de Cologne retirés en France.*

Quels furent nos chants de joie, quand de ce mariage ſacré, nous vîmes naître le premier Prince (1) que nous admirons aujourd'hui ? Nous liſions dans l'avenir : nous voyions de loin une jeuneſſe ſainte, une religion éclairée, un cœur tendre pour Dieu & pour les peuples, un eſprit pour les grandes choſes ; la piété d'un David ; la ſageſſe & l'élévation d'un Salomon ; la clémence & l'humanité d'un Joſias ; des lumières & des vertus. Et que nous ſommes heureux de lui rendre cet hommage dans ce Temple (2) ancien & auguſte, le monument éternel de la piété de ſaint Louis, dont il nous rappelle ſi parfaitement tous les jours l'hiſtoire & les exemples !

Quel don pour la France ! Mais les dons de Dieu n'étoient pas encore épuiſés. La fécondité continue dans la Maiſon royale : MONSEIGNEUR devient le père de deux autres Princes (3) ; & ici s'ouvrent encore à nous de plus grands événemens.

L'Eſpagne, de tout tems jalouſe de

(1) *Le Duc de Bourgogne.*
(2) *La Sainte-Chapelle de Paris.*
(3) *Le Duc d'Anjou & le Duc de Berry.*

notre gloire, & qui autrefois avoit voulu nous donner des Maîtres, en vient chercher un parmi nous. Les prévoyances humaines échouent : les mesures d'une Maison rivale se tournent contre elle : les desseins de Dieu s'accomplissent : la Castille devient le patrimoine d'un fils de France : les anciennes jalousies cessent : les deux Nations se réunissent. Semblables à deux vaillans rivaux, lesquels après avoir long-tems combattu, & tout tenté pour se renverser sur la poussière, tirent des épreuves mêmes de valeur qu'ils ont faites l'un contre l'autre, le lien d'estime & d'amitié qui les unit ; & qui employent les mêmes armes dont ils avoient voulu se percer, à se prêter une défense commune.

Mais que vois-je ici ? L'enfer se déchaîne ; les tems de paix sont abrégés ; les jours mauvais recommencent : le bonheur de la France arme tous les peuples contre elle ; les deux Couronnes réunies dans la même Maison, répandent la discorde & la fureur dans toute l'Europe. Les Rois des environs, allarmés des merveilles que le Seigneur vient d'opérer en faveur d'Israel, s'entredisent, comme autre-

fois les Rois de Canaan : Ce pe
va dévorer tous les peuples, &
Num. 22. gloutir tous les pays d'alentour : *I*
4. *bit hic populus omnes qui in noſtris*
bus commorantur. Ils ne voyent pas
notre entrée eſt pacifique, &
nous ne voulons que nous metti
poſſeſſion de la terre que le Seig
a promiſe à nos pères. Cepen
une guerre cruelle s'allume : les
tions conjurées fondent ſur n
Dieu ſemble même abandonner
peuple : il ſemble oublier que l'u
des deux Monarchies eſt ſon ouvr
Nous aurions attribué nos ſucc
notre puiſſance : il nous affoi
mais c'eſt pour devenir lui ſeul n
bouclier & notre victoire. Les i
rêts & les paſſions humaines ne
vaudront pas contre les deſſeins
Dieu. Le ſang de Blanche de Ca
demeurera ſur le trône : le ſceptr
ſera point ôté de la maiſon de Ju
Dieu qui fait les Rois, ſaura les
téger. Nos proſpérités & l'orgueil
les accompagne, l'avoient peut-
éloigné de nous ; il faut que
malheurs le rapprochent.

Déja le jour arrive : Dieu ſor
nuage où il s'étoit caché ; & je le

qui recommence à ſe montrer à nous. Les ſuccès ſont rendus au bon droit: l'Arragon nous venge du Brabant: le Chef de la ligue eſt frappé, & il n'eſt plus (1). Ne chantons pas des chants d'allégreſſe ſur ſon tombeau, nous qui pleurons une perte ſemblable. Le deuil de nos ennemis ne ſera jamais pour nous un jour de fête & de victoire. La religion ne ſait pas ſe réjouir de la mort d'un Souverain fidèle. Si la France perd un ennemi, l'Egliſe perd toujours un Céſar. Nous ſouhaitons ſeulement des jours plus heureux pour les peuples: nous demandons la paix plutôt que la victoire.

Deſcendez donc, fille du Ciel! don du Très-haut! Que les deux Princes, que l'Egliſe vient de perdre, réunis dans le ſein de Dieu; & ayant dépouillé avec le corps terreſtre, les intérêts & les animoſités de la terre, vous obtiennent à leurs peuples! Qu'ils ſoient devant Dieu les Miniſtres & les négociateurs d'une paix, qui n'a pu être juſqu'ici l'ouvrage des hommes! Que le traité ſoit conclu dans les tabernacles éternels en préſence des

(1) *Mort de l'Empereur Joſeph, arrivée en même tems que celle de* MONSEIGNEUR.

& nos troubles ! Que la colèr
accepte ces deux illuſtres V
Que leurs cendres ſacrées m
ſemble ſoient répandues ſur
peuples en ſigne d'alliance ;
malheur commun devienne
d'une joie commune ! Mais
ont échappé à la vivacité de
ſirs, & les deſirs ne conſul
toujours l'ordre des tems. N
pas le triſte ſpectacle de la
Prince que nous pleurons, &
dans notre ſujet.

Que paroiſſoit-il manquer
heur d'un père tendre comm
SEIGNEUR, ſi le bonheur é
né ſur la terre ? L'amitié
l'amour des peuples, les plus
eſpérances du Prince ſon fils

tre les efforts d'un concurrent, par un Succeſſeur (1) que Dieu donne à ſa couronne, & par la fidélité inouie de ſes peuples.

Prince heureux devant les hommes! Mais qu'eſt aux yeux de la foi le bonheur humain? Que dure-t-il? & dans ſa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel & d'amertume? Quel privilége ont ici les Princes au-deſſus du peuple? Tout ce qui les environne, les rend-il heureux? Helas! tout ce qui eſt hors de nous, ne ſauroit jamais faire un bonheur pour nous. Les plaiſirs occupent les dehors; le dedans eſt toujours vuide. Tout paroît joie pour les Grands, & tout ſe tourne en ennui pour eux. Plus les plaiſirs ſe multiplient, plus ils s'uſent. Ce n'eſt pas être heureux, que de n'avoir plus rien à deſirer, c'eſt perdre le plaiſir de l'erreur; & le plaiſir n'eſt que dans l'erreur, qui l'attend & qui le deſire. La grandeur elle-même eſt un poids qui laſſe. Les chagrins montent ſur le trône, & vont s'aſſeoir à côté du Souverain: la félicité les rend plus amers. Le monde étale des proſpéri-

(1) *Naiſſance du Prince des Aſturies.*

tés; le monde ne fait point d'heureux. Les Grands nous montrent le bonheur, & ils ne l'ont pas. Quel eſt donc l'homme heureux ſur la terre? C'eſt l'homme qui craint le Seigneur; c'eſt le Juſte qui n'eſt pas de ce monde; c'eſt un cœur qui ne tient qu'à Dieu, & à qui la mort n'ôte rien que l'embarras du corps terreſtre qui l'éloignoit de Dieu.

Tournez-vous encore d'un autre côté, dit le Sage; la gloire même des hommes, cette idole à qui le monde a de tout tems dreſſé des autels, n'eſt encore que vanité.

Elle ne manque point, cette gloire, au Prince que nous regrettons. Une tréve long-tems deſirée alors de nos ennemis, venoit de déſarmer toute l'Europe. Le Roi au milieu de ſes ſuccès, avoit préféré le bonheur des peuples à des victoires, qui ſont toujours *le prix du ſang & le péril des ames*; quand du fond de la Hollande ſort un nouveau vaſe (1) de la colère du Seigneur, deſtiné de Dieu pour détrôner les plus ſaints Rois, & être l'inſtrument de ſes vengeances ſur les

(1) *Le Prince d'Orange.*

oyaumes & ſur les peuples : un Prince
rofond dans ſes vûes ; habile à for-
ier des ligues & à réunir les eſprits ;
lus heureux à exciter les guerres qu'à
ombattre ; plus à craindre encore
ans le ſecret du cabinet, qu'à la tête
es armées : un ennemi que la haine
u nom François avoit rendu capa-
e d'imaginer de grandes choſes &
: les exécuter ; un de ces génies qui
mblent être nés pour mouvoir à leur
é les peuples & les Souverains ; un
and homme, s'il n'avoit jamais voulu
e Roi.

Il parcourt en ſecret toutes les
ours d'Allemagne : il réunit toute
urope en faveur de ſon uſurpation.
Roi demeure ſeul défenſeur des
oits ſacrés de la Royauté : la cauſe
tous les Souverains protégée, armé
us les Souverains contre lui. L'orage
prêt à fondre ſur nous : le Roi le
vient : déja MONSEIGNEUR, à la
e d'une armée triomphante marche
s le Rhin. C'étoit alors la deſtinée
la France, de prévenir par nos
nquêtes, les meſures & les projets
mes des ennemis. Philisbourg, le
ppart de l'Allemagne, eſt le prix
s premières armes du Fils de Louis.

Le Rhin encore effrayé du fameux paſſage du Roi, reconnoît dans le Fils, la gloire & la valeur rapide du Père. Manheim, Frankendal, & tant d'autres places, ſuivent la deſtinée de Philisbourg. Le jeune Prince ne trouve rien qui l'arrête: il ſoutient par ſon intrépidité, le courage des troupes accoutumées à vaincre: il leur rend tout poſſible par ſon humanité & par ſes largeſſes: il ne connoît pas le péril: il veut tout voir de ſes yeux, & tout animer par ſes ordres; & nous en ferions ici honneur à ſa mémoire, ſi la valeur étoit un éloge pour les deſcendans de Charlemagne & de ſaint Louis.

Vous ne l'avez pas oublié. Nos ſuccès firent éclater par tout la guerre déja rallumée dans les cœurs: le feu qui couvoit, s'embraſe & ſe répand par-tout. La Flandre étoit alors le théâtre de notre gloire. Le Maréchal de Luxembourg nous conſoloit tous les jours, par des victoires réitérées, de la perte des Condés & des Turennes. MONSEIGNEUR y vole: l'armée ſous ſes ordres déconcerte, par une marche inouie, les deſſeins des ennemis: nos troupes, comme celles que

vit le ſerviteur du Prophéte, ſe trouvent par un ſoudain enchantement, de Vignamont ſur les bords de l'Eſcaut. Notre préſence glace les alliés; & ſi leurs ruſes les dérobent au combat, elles ne dérobent pas à MONSEIGNEUR la gloire de l'avoir cherché. C'eſt avoir vaincu l'ennemi, que de lui avoir fait craindre de combattre contre nous. 4. Reg. 6. 17.

Mais laiſſons au monde à louer ces faits: c'eſt à nous à vous inſtruire. Les ſuccès éclatans ſont parmi nous les grands hommes; mais les grands hommes ſont bien petits au tribunal redoutable, ſi leurs ſuccès ſont tout leur mérite. Au fond, il n'eſt de gloire réelle que celle qui nous ſuit devant Dieu. Hélas! que ſont les Héros au lit de la mort, ſi toutes leurs vertus ſe bornent à leurs victoires? Leur vie eſt pleine de grands événemens qui paſſeront dans nos hiſtoires, & vuide de ces œuvres qui ſeules ſeront écrites dans le Livre de vie. Ils ont vécu pour la poſtérité; ont-ils vécu pour l'Eternité? Ils ont rempli la terre du bruit de leur nom; & le Seigneur ne les connoît pas; *parce-qu'il ne connoit que ceux qui lui appar-* 2. Tim. 2. 19.

vanité leurs ſuccès & leur valeu
roïque ; & ſouvent leurs ſuccè
été des crimes, & peut-être l'inj
ſeule en a fait des Héros. On l
dreſſé des ſtatues & des mont
ſuperbes : mais ce ne ſont-là q
monumens de la vanité ; ils pé
avec elle. *Vous les briſerez, ô*
Dieu ! dans votre Cité éternelle,
reſſemblance ſeule de Jeſus-
crucifié ornera les portiques
Pſ. 72. 20. ſainte Jéruſalem : *In civitate tu*
ginem ipſorum ad nihilum redig
un mot, ils ont été les homm
ſiécle préſent ; ſeront-ils les ho
du ſiécle à venir ? L'hiſtoire des
quérans ſera effacée : l'hiſtoir
Juſtes, écrite en caractères in
tels, ſubſiſtera dans l'Eternité
paſſions, qui forment les guer

pas la pareſſe ; mais elle ne couronne que les vertus. Combattons les ennemis de l'Etat : mais ſouvenons-nous que la foi nous montre des ennemis encore plus à craindre. Regardons le monde, avec toute ſa gloire, comme nous le verrons à la mort, & comme l'a vû ſans doute dans ce moment, le Prince que nous pleurons. Etudions ſur ce tombeau la terreur de la puiſſance & de la majeſté de Dieu, & le néant de toutes les choſes humaines ; & que la mort d'un Prince, que la naiſſance avoit fait ſi grand, & que ſon caractère de bonté avoit rendu ſi aimable, après avoir corrigé l'erreur de nos jugemens, confonde encore la vanité de nos eſpérances.

SI le monde n'attachoit les hommes que par le bonheur de leur condition préſente ; comme il ne fait point d'heureux, il ne feroit point d'adorateurs : l'avenir qu'il nous montre toujours, eſt ſa grande reſſource & ſa ſéduction la plus inévitable : il nous lie par ſes eſpérances, ne pouvant nous ſatisfaire par ſes dons ; & l'erreur de ſes promeſſes nous endort toujours ſur le néant de tous ſes bienfaits. II. PART.

Achevons de nous inſtruire.

Epheſ. 5. 9. *Les fruits de la lumière*, dit l'Apôtre, *ſont la bonté, la juſtice, la vérité*; & ces fruits lumineux ne brillèrent dans le Prince que nous regrettons, que pour nous détromper aujourd'hui de la vanité de nos eſpérances, en juſtifiant l'excès de notre douleur & de nos regrets.

Le plus grand éloge d'un Prince, c'eſt d'être bon; & les ſeules louanges que le cœur donne, ſont celles que la bonté s'attire. La valeur toute ſeule ne fait que la gloire du Souverain; la bonté fait le bonheur de ſes peuples: les victoires ne lui valent que des hommages; la bonté lui gagne les cœurs: c'eſt pour lui qu'il eſt conquérant; c'eſt pour nous qu'il eſt bon: & la gloire des armes ne va pas loin, dit l'Eſprit de Dieu, ſi l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Ici le deuil de la France ſe renouvelle: la plaie ſe rouvre: l'image de MONSEIGNEUR reparoît: les larmes publiques recommencent: & il eſt mal aiſé de rappeller tout ce que nous avons perdu, ſans aigrir & renouveller toute la douleur de notre perte. La bonté n'étoit pas ſeulement une de

ſes vertus : c'étoit ſon fonds ; c'étoit lui-même. *Elle étoit née avec lui*, comme parle Job, *& ſortie avec lui du ſein de ſa mère.* Job. 31. 18.

Une bonté toujours acceſſible. Il faut étudier les momens favorables pour aborder les Grands ; & le choix des tems & des occaſions, eſt la grande ſcience du courtiſan. Ici, tous les tems étoient les mêmes ; & l'habileté du courtiſan ne trouvoit pas plus d'accès & d'affabilité, que la ſimplicité du peuple, ou l'ignorance du citoyen. On ne ſentoit point en l'approchant ces inquiétudes ſecrettes que forme le ſuccès douteux de l'accueil : la bonté ſe montroit d'abord avant la majeſté : on cherchoit le maître dans la douceur du particulier ; ou plutôt à ſa douceur, on ſentoit d'abord qu'il étoit digne d'être le maître : le cœur lui donnoit à l'inſtant des titres de ſouveraineté plus glorieux que ceux que donne la naiſſance. C'eſt l'amour qui fait les Rois : la naiſſance ne donne que les Couronnes ; c'eſt l'amour qui forme les ſujets.

Une bonté ſenſible à l'amour des peuples pour lui. Les Princes ne ſavent pas toujours goûter le plaiſir

d'être aimés : ils n'eſtiment pas aſſés les hommes pour être touchés de leur amitié : ils ne connoiſſent pas aſſés le prix des cœurs ; & le long uſage des adulations les rend inſenſibles à la véritable tendreſſe.

MONSEIGNEUR aimoit les peuples ; & il aimoit d'en être aimé. Quelle joie ! quand venant ſe montrer au milieu de cette ville régnante, il voyoit tous les cœurs voler après lui ; la tendreſſe publique ſe ranimer ; le peuple oublier ſes misères, & ne plus ſentir que le plaiſir de voir un ſi bon Maître !

Rappellez ce moment terrible, où le Seigneur menaça, pour la première fois, la vie de ce bon Prince. Hélas ! il nous montroit de loin notre malheur. L'amour oſe tout. Le peuple, oui le peuple le plus bas & le plus obſcur, court aux pieds du Trône ; & les portes auguſtes de la gloire & de la majeſté, s'ouvrent à l'amour : c'eſt un titre qui donne toujours le droit d'aborder un bon Prince. MONSEIGNEUR ſe laiſſe voir (1) : cette foule

(1) *Les Halles de Paris députent ſix des principales Harangères, qui viennent à Verſailles féliciter* MONSEIGNEUR *ſur ſa convaleſcence, & il veut qu'elles s'approchent de ſon lit.*

obſcure approche du lit de ſa douleur : il ne paroît rendu à la vie que pour ſe rendre à ſon peuple : il reſpecte dans ces démonſtrations populaires, l'amour de la Nation : il croit qu'un Prince, quelque grand qu'il puiſſe être, eſt toujours honoré d'être aimé ; & eſſuye, en ſe montrant, des larmes, toujours plus ſincères dans le peuple, parcequ'il ne ſait pas emprunter la douleur, & qu'il ne regrette que ce qu'il aime.

Prince digne d'une Nation, dont le caractère perpétuel a toujours été d'aimer ſes maîtres ; qui compte un ſeul de leurs regards comme un bienfait ; & qui dans le tems même de ſes misères les plus triſtes, n'a qu'à lever les yeux vers le Souverain, pour ne plus ſentir la douleur de ſes plaies, & oublier à l'inſtant ſes malheurs & ſes peines.

Une bonté ſage & éclairée. La bonté des Princes autoriſe ſouvent la malice des délateurs. Les meilleurs Rois, diſoit autrefois Aſſuérus, jugeant des autres par eux-mêmes, ſont moins en garde contre les artifices des méchans. *Eſth.* 16. 6.

Les Cours ſur-tout ſont pleines de délations & de mauvais offices: c'eſt-là où toutes les paſſions ſe réuniſſent, ce ſemble, pour s'entrechoquer & ſe détruire: les haines & les amitiés y changent ſans ceſſe avec les intérêts: il n'y a de conſtant & de perpétuel, que le deſir de ſe nuire. Les liens même du ſang ſe dénouent, s'ils ne ſont reſſerrés par des intérêts communs. *Jerem.* 9. 4. *L'ami*, comme parle Jérémie, *marche frauduleuſement ſur ſon ami, & le frère ſupplante le frère.* Il ſemble qu'on ſoit convenu que la bonne-foi ne ſeroit pas une vertu, & que l'amitié ne ſeroit plus qu'une bienſéance: l'art de tendre des piéges n'y deshonore que par le mauvais ſuccès: enfin la vertu elle-même ſouvent fauſſe, y devient plus à craindre que le vice. La Religion y fournit ſouvent les apparences qui cachent les embuches qu'on nous tend: l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réſerver plus ſûrement le cœur à l'amertume de la jalouſie, & au deſir inſatiable de la fortune: & comme dans ce temple de Babylone, dont il eſt parlé dans Daniel, en public tout *Dan.* 14. 22.

paroît pour la divinité ; en ſecret & par des voies ſouterraines, on reprend tout pour ſoi-même.

MONSEIGNEUR étoit bon ; mais il falloit l'être pour avoir accès auprès de lui. Ses oreilles étoient fermées à la malignité des délations & des impoſtures : le détracteur ſecret ne trouvoit en lui qu'un ſilence d'indignation & de ſévérité. La langue empoiſonnée, loin de lui ſouffler le venin, s'infectoit toute ſeule elle-même : la malice retomboit toujours ſur l'homme méchant. On ſe perdoit en voulant perdre l'innocent : on ſe préparoit à ſoi-même la peine & l'ignominie qu'on lui avoit deſtinée. Il banniſſoit de ſon cœur ces ennemis publics de la ſociété, qu'il faudroit bannir du milieu des hommes, convaincu, comme il le diſoit ſouvent, que les méchans ne décrient pas leurs ſemblables, & que l'impoſture ne s'en prend jamais qu'à la vertu.

Enfin une bonté univerſelle. Bon pour ſes amis : capable d'attachement & de tendreſſe ; aimant toujours ce qu'il avoit une fois aimé ; ne connoiſſant pas ces inégalités toujours attachées à l'amitié des Princes, & n'u-

ſant pas du privilége des Grands, qui eſt de n'aimer rien, ou de n'aimer pas long-tems. Bon père : partageant avec les Princes ſes enfans, la douceur & l'innocence de ſes plaiſirs ; ne leur montrant ſon autorité que dans ſa tendreſſe ; ſenſible à leur gloire, plus ſenſible encore, ce ſemble, à leur amitié ; aimant à vivre au milieu d'eux ; & ne leur faiſant ſentir d'autre contrainte, que celle que donne la joie de vivre avec ce qu'on aime.

Bon maître : jamais de ces momens d'humeur ſi ordinaires à ceux que rien n'oblige à ſe contraindre : plus on le voyoit de près, plus on ſentoit qu'il étoit bon : ce n'étoit plus un maître, c'étoit un ami ; entrant dans tous les beſoins des ſiens ; croyant qu'un Prince n'eſt jamais plus grand que lorſque c'eſt la bonté qui l'abaiſſe ; voulant que tout le monde fût heureux avec lui ; perſuadé que les Princes ne ſont nés que pour le bonheur des autres hommes ; & ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être ſeul.

Grand Dieu ! quelles eſpérances nous montriez-vous ? L'amour des peuples ne rend pas immortel, puiſ-

que ſa courſe a été ſi rapide & ſi précipitée ; mais la mort des bons Princes eſt toujours le châtiment le plus rigoureux, dont vous puniſſiez la malice des hommes.

Ainſi ſommes-nous ſéduits par nos eſpérances, mes Frères. La Nation eſpéroit tout d'un ſi bon Prince : pluſieurs de ceux qui m'écoutent, fondoient ſur ſa bonté & ſur ſon amitié, des vûes ſûres & particulières d'élévation & de fortune. Chacun ſe forme dans l'avenir un phantôme qui l'éblouit : le bonheur ſe montre toujours à nous de loin : la mort de nos maîtres, ce grand ſpectacle, où le monde & toute ſa gloire fond à nos yeux, leur mort change ſeulement nos vûes, ſans changer notre cœur : chacun tente la fortune par de nouvelles voies : nous formons de nouveaux projets : nous nous faiſons un nouveau plan de Cour & de meſures : nous nous conſolons de nos pertes par de nouvelles prétentions : nos projets échouent ſans ceſſe, & nos eſpérances revivent de nos projets mêmes renverſés : au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous ſauvons encore dans l'ave-

nir. Tout nous déſabuſe du monde ; & rien ne nous rappelle à Dieu. Eſpérance d'élévation qui nous ſéduit ; eſpérance de durée.

C'étoit la bénédiction promiſe à la piété filiale ; & la juſtice renfermée dans l'accompliſſement de ce devoir, ne fut pas moins le caractère conſtant de MONSEIGNEUR que la bonté : *In omni bonitate, & juſtitiâ.*

Epheſ. 5. 9.

Mais devons-nous faire ici un mérite à la mémoire de ce Prince, de ſa ſoumiſſion tendre & reſpectueuſe pour le Roi? Quand la nature toute ſeule ne nous apprendroit pas à honorer nos pères ; quand l'amour que nous leur devons ne couleroit pas dans nos veines avec le ſang que nous avons reçu d'eux ; quand ce reſpect ne ſeroit pas né avec nous, & formé, pour ainſi dire, avec notre cœur ; quel père, quel Roi, eſt ici offert à la tendreſſe & à la piété filiale de MONSEIGNEUR ! un Roi, la gloire & le modèle de tous les Rois : un père, le plus tendre & le meilleur de tous les pères.

Mais les droits de la nature ſont quelquefois plus foibles dans le cœur des enfans des Grands, que dans ce-

lui des autres hommes : ils regardent les ſentimens du ſang & de la nature, comme le partage du peuple : l'ambition prend chés eux la place de la tendreſſe : leurs pères deviennent ſouvent leurs rivaux. Les hiſtoires des ſiécles paſſés & du nôtre, ſeront toujours ſouillées de ces triſtes exemples ; & David, ce père ſi tendre, ce Roi ſi grand & ſi glorieux, ne laiſſa pas de trouver un Abſalom.

Le reſpect perpétuel & ſincère de MONSEIGNEUR pour le Roi, n'a peut-être point d'exemple, non-ſeulement dans l'hiſtoire des Princes, mais encore dans celle des hommes d'une deſtinée plus ordinaire. Plus l'âge l'approchoit du trône, plus ſa ſoumiſſion ſembloit croître. Parvenu à des années qu'on regarde preſque comme la vieilleſſe des Rois, on ne l'a jamais vû ſe laſſer un inſtant d'être ſujet. Content de voir couler ſes plus beaux jours aux pieds du trône, jamais ſes deſirs ne montèrent plus haut ; & né pour régner, il n'a jamais penſé qu'il dût vivre que pour obéir.

Réglant toujours ſes volontés ſur celles du Roi ; les prévenant dès qu'il avoit pu les connoître ; formant ſes

apprenant aux ſujets le reſp
doivent aux choix & aux dé
leurs maîtres ; à ne pas entr
rairement dans le ſanctuaire
ſeils & des ſecrets de la Re
ne pas s'élever au-dedans d
mes un tribunal d'indépenda
vanité, devant lequel ils oſ
les Rois de la terre ; & à ne
aux myſtères du trône, c
ceux de l'autel, qu'avec un
de religion & de ſilence.

Les vûes du Roi ſur MONSE
lui paroiſſoient toujours le ſ
qu'il eût à prendre : volant
des armées dès que ſes ordre
loient ; reprenant à Meudon
même ſoumiſſion, la douceu
nocence d'une vie privée, dè

n'y trouvent pas de ces actions d'éclat, qui embellissent les histoires & auſquelles ſouvent ils n'ont prêté que leur nom. Il nous faut du ſpectacle pour attirer nos regards. *Rendons notre nom immortel*, diſoient ces enfans de Noé, en laiſſant à nos neveux un monument éternel de notre vanité. Ce ſont preſque toujours les paſſions qui immortaliſent les hommes dans l'eſprit des autres hommes : les vices éclatans paſſent à la poſtérité ; une vertu toujours renfermée dans les bornes de ſon état, eſt à peine connue de ſon ſiécle. Un Prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paroît n'avoir point vécu : il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces deſſeins ambitieux qui troublent la paix des Etats ; qui renverſent l'ordre des ſucceſſions & de la nature ; qui portent par-tout la misère, l'horreur, la confuſion, & qui ne ménent à la gloire que par le crime. Il eſt beau de remporter des victoires, & de conquérir des Provinces ; & ſans doute que les occaſions ſeules en manquèrent à MONSEIGNEUR. Mais qu'il eſt grand, dit ſaint Ambroiſe, de n'avoir jamais été que

Gen. 11 4

Ambr. vita Jacob. ce qu'on devoit être ! *Grande eſt aliquem intra ſe tranquillum eſſe & ſibi convenire.*

Non, mes Frères, la façon de penſer de la plupart des hommes eſt là-deſſus digne d'étonnement : il ſemble que nous n'aurons plus rien à dire, dès que nous n'aurons plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples & à la tranquillité des Empires, & qu'il nous faut pour le ſuccès de ces diſcours, ou des crimes éclatans à pallier, ou des talens pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Hommes frivoles ! vous méritez d'avoir de tels maîtres dès que vous êtes capables de les admirer.

Le talent le plus cher à MONSEIGNEUR, fut un reſpect & une ſoumiſſion conſtante, & à l'épreuve de tout pour le Roi. Et ne croyez pas que cette ſoumiſſion lui coûta. Ce n'étoit pas ici ſeulement une vertu de raiſon : il ne donnoit rien aux égards & à la bienſéance ; il ne ſuivoit que les mouvemens de ſon cœur. Occupé ſans ceſſe de tout ce qui pouvoit plaire au Roi ; comblé de joie dès qu'il avoit ſû ſe ménager l'occaſion de lui plaire ; tranſporté lorſqu'il avoit l'honneur

de le recevoir à Meudon; plein d'inquiétudes aimables, & entrant dans tous les détails, afin que le plaiſir du Roi fût égal au ſien, & paroiſſant plutôt un Courtiſan empreſſé, qu'un Héritier de la Couronne.

L'eſpérance du trône, ſi douce & ſi capable d'étouffer les ſentimens mêmes de la nature, ne s'offrit jamais à lui que comme une image affreuſe. Le téméraire qui eût oſé la lui faire entrevoir ſeulement de loin, eût trouvé à l'inſtant, comme ceux qui crurent faire leur cour à David en lui apprenant qu'il étoit Roi, la peine de ſa témérité & de ſon inſolence. Jamais on ne l'a entendu former de ces projets à venir ſi ordinaires aux hommes, & ſi inévitables à l'imagination, qui ſuppoſaſſent même qu'il pût régner un jour. Il a toujours penſé comme s'il devoit toujours obéir; & ſi la nature ſembloit lui promettre des jours au-delà des jours du Roi, ſa tendreſſe les abrégeoit; & on lui a ſouvent ouï dire: *Que ſa plus douce eſpérance étoit de compter que le Roi lui ſurvivroit, & qu'il ne pourroit pas ſurvivre lui-même à la douleur de ſa perte.*

Auſſi nous vîmes ſes allarmes ſincè-

res durant ces jours d'affliction, où toute la France parut menacée avec la ſanté de ce Monarque. On auroit cru à ſa douleur profonde, qu'il alloit perdre avec lui ſa fortune & ſes eſpérances. La Royauté ne lui paroiſſoit plus que le dernier des malheurs pour lui, dès qu'il eût fallu l'acheter par la perte d'un ſi grand Roi & d'un ſi bon père : content d'obéir pourvu que le Roi régnât.

La longue durée des jours devoit, ce ſemble, être la récompenſe d'une piété ſi tendre ; & ſes jours ont été abrégés ; *& il a cherché en vain le reſte de ſes années.* Nous nous le promettions pour nos neveux, & il n'eſt plus même pour nous.

Iſ. 38. 10.

Quel fonds peut-on faire ſur la vie? c'eſt ce que nous avons dit. Qui peut compter ſur le lendemain ? Ce ſont les reflexions que nous avons mêlées avec nos larmes. Et cependant nous vivons comme ſi tout ceci ne devoit jamais finir. La mort nous paroît toujours comme l'horiſon qui borne notre vûe; s'éloignant de nous à meſure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, & ne croyant jamais pouvoir y atteindre :

n ſe promet une eſpéce d'im-
lité ſur la terre. Tout tombe à
tés : Dieu frappe autour de nous
roches, nos amis, nos maîtres;
milieu de tant de têtes & de
ies abbattues, nous demeurons
s, comme ſi le coup devoit
irs porter à côté de nous, ou
ious euſſions jetté ici-bas des
s éternelles. Nous comptons
irs y être à tems pour le ſalut;
tems du ſalut eſt aujourd'hui,
us mourrons avec le ſeul deſir
eux vivre.
rnière eſpérance qui nous ſé-
La Religion du Prince, pour qui
prions, a prévenu cette ſurpri-
on pour les peuples, reſpec-
à l'égard du Roi, il n'a pas été
religieux envers Dieu ; & la
avoit fait en lui une ſainte al-
avec la bonté & la juſtice : *In*
bonitate, & juſtitiâ, & veritate.
n'eſt pas que je veuille enve-
r ici ſous l'artifice inſipide des
ges, les foibleſſes de ſes pre-
s années. Ne louons en lui que
ons de Dieu, & déplorons les
ités de l'homme : n'excuſons pas
'il a condamné : & dans le tems

que l'Egliſe offre ici la victime de propitiation, & que ſes chants lugubres demandent au Seigneur qu'il le purifie des infirmités attachées à la nature, ne craignons pas de parler comme elle prie, & d'avouer qu'il en a été capable.

Hélas! qu'eſt-ce que la jeuneſſe des Princes? & les inclinations les plus heureuſes & les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne? Moins expoſés qu'eux, ſommes-nous plus fidèles? Nos chûtes ſe cachent ſous l'obſcurité de notre deſtinée: mais qu'offriroit notre vie aux yeux du public, ſi elle étoit en ſpectacle comme la leur? Ah! c'eſt un malheur de leur rang, que ſouvent, avec plus d'innocence que nous, ils ne ſauroient jouir comme nous de l'impunité d'un ſeul de leurs vices.

S'il y a eu quelque dérangement dans les premières années de ce Prince, l'âge y eut plus de part que le cœur: l'occaſion put le trouver foible; elle ne le rendit jamais vicieux; & le reſte de ſes jours paſſés depuis dans la régle, montrent aſſés que l'égarement n'avoit été qu'un oubli, & qu'en

qu'en ſe rendant au devoir, il s'étoit rendu à lui-même.

Oui, MONSEIGNEUR pouvoit dire comme Salomon, qu'il avoit eu en partage une ame bonne, & un cœur tourné à la vertu : d'une droiture & d'une vérité digne de l'éducation qu'il avoit reçue de ce Courtiſan chrétien, qui paſſa pour l'homme le plus vrai de ſon ſiécle. Religieux obſervateur de la bonne-foi, des ſentimens d'honneur & de probité, plus ſûrs quelquefois pour la vertu, que les ardeurs les plus vives du zèle. Un ſecret à l'épreuve de la familiarité même la plus privée; & en un mot, un de ces hommes dont chacun auroit voulu ſe faire un ami, ſi le reſpect eût permis de ſe faire un ami de ſon maître. *Sap. 8. 19.*

Plus MONSEIGNEUR étoit vrai, plus il étoit ennemi du faux. Quel mépris pour les adulateurs, la honte des Cours, & l'écueil des meilleurs Princes ! regardant les fauſſes louanges comme un aveu public de la mauvaiſe-foi de celui qui les donne, & de la vanité de celui qui les reçoit; croyant que les éloges donnés aux vertus que nous n'avons pas, deviennent pour la poſtérité des cenſures

qui ne ſervent qu'à immortaliſer nos défauts véritables; & perſuadé qu'un bon Prince eſt toujours aſſés loué d'être aimé.

Mais juſqu'ici il n'a paru vertueux que devant les hommes. Vous l'allez voir vertueux devant Dieu, juſte & charitable. Et de quoi n'eſt pas capable la bonté naturelle, quand elle eſt aidée d'un fonds de religion, & que la nature donne, pour ainſi dire, les mains à la grace?

Maiſon déſerte & déſolée, qui devenue ſans habitant, comme parle un Prophéte, pleurez votre ſolitude (1), & la gloire de vos anciens jours! vous n'oublierez jamais les pieuſes largeſſes de ce bon Prince: vos pauvres pleureront avec vous: la veuve & l'orphelin viendront vous redemander leur conſolateur & leur père: ils mouilleront de leurs larmes les lieux heureux qu'il habita; & leurs clameurs, en vous renouvellant ſans ceſſe le ſouvenir de ſa perte, vous renouvelleront auſſi l'eſpérance conſolante qu'il n'eſt perdu que pour le tems.

Ses largeſſes ſaintes n'autoriſoient

(1) *Meudon.*

pas l'oubli de ſes devoirs religieux ; & il ne croyoit pas, comme la plupart des Grands, que toute l'Evangile ſe borne pour eux à la miſéricorde. Tout le monde a connu ſon reſpect conſervé depuis l'enfance pour les loix de l'Egliſe. Les jours qu'elle conſacre à l'abſtinence, à peine connus des Grands, furent toujours pour lui des jours ſacrés. On l'a vû ſe refuſer même le morceau pris par oubli ; & comme Jonathas, ſe croire preſque digne de mort, pour avoir, par ignorance, goûté un peu de miel contre le vœu du peuple ſaint.

Et ce n'étoit pas ici une obſervance ſcrupuleuſe, où il entre ſouvent plus de foibleſſe que de foi ; c'étoit un cœur religieux ; c'étoit un fonds de piété ſincère : tout ce qui appartenoit à la Religion, lui paroiſſoit grand : & c'eſt ce fonds de religion, qu'il oppoſa toujours aux diſcours de l'impiété. Car qu'il eſt rare que les Grands, ſur-tout dans le premier âge, ne ſoient pas environnés de ces hommes audacieux, qui diſent : *Quel eſt notre Dieu ?* & qui trop foibles pour le ſervir, croyent paroître forts, en faiſant ſemblant de ne le pas connoî-

tre : ces hommes, qui ne ſavent de la ſcience de la foi, que les blaſphêmes qui l'attaquent ; qui ont appris à être incrédules avant que d'apprendre à croire ; qui ne ſont impies que par oſtentation ; & qui ſouvent inſpirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

La langue de l'impie ſécha toujours devant lui de honte & de confuſion. Il n'uſa de ſon autorité, que lorſqu'il vit l'autorité de la foi attaquée : ſa douceur n'étoit plus qu'un courroux majeſtueux & digne d'un deſcendant de Clovis : c'étoit la force & la ſévérité, qui ſortoit du doux & du clément. Et qu'il étoit beau de voir l'Héritier de la Couronne défendre, en défendant la Religion, le plus beau privilége qui illuſtre le trône de ſes Pères ; ne pouvoir ſouffrir que l'impie ôtât à la Maiſon de France le plus ancien patrimoine dont elle ſe glorifie ; & qu'il regardât le titre de la foi & de premier Roi chrétien, dont les Rois ſes ancêtres ſe ſont toujours honorés, comme un titre vain & une erreur populaire !

Leçon immortelle pour les Souverains, qui doivent ſe ſouvenir que la

Religion aſſure leur autorité ; que l'incrédule, qui a ſecoué le joug de la foi, ſe déſacoutume bientôt du joug de l'obéiſſance ; que ceux qui ne connoiſſent point de Dieu, ne reſpectent pas plus les hommes ; & que les impies ſont toujours mauvais ſujets.

Ainſi la piété ſincère de ce Prince honoroit la Religion. Mais enfin, ô mon Dieu ! la France n'en étoit pas digne : vous ne le formiez que pour vous ſeul : il n'a régné que ſur les cœurs, & ſon autre régne ne devoit pas être de ce monde.

L'ordre part des conſeils éternels : l'Ange d'enhaut, Miniſtre des deſſeins & des vengeances du Seigneur, vient marquer la maiſon du premier né : la plaie, qui afflige le peuple, entre juſques dans la maiſon du Prince, & le bien-aimé eſt frappé. Quelle conſternation répandue dans le public avec cette triſte nouvelle ! Le peuple eſt tremblant ; la ville pleure ; les temples ſaints ſont les dépoſitaires de la douleur & de la crainte publique ; toutes les mains ſont levées au Ciel ; la Cour change en deuil ſa majeſté & ſa gloire. Un bon Prince eſt l'héritage

de chaque particulier, & chacun craint, parceque chacun doit perdre.

Le Roi touché du péril de MONSEIGNEUR n'en connoît plus pour lui-même : il oublie qu'il ſe doit à ſon peuple, & ſe livre à ſa tendreſſe : il expoſe, avec ſa perſonne ſacrée, le ſalut de l'Etat, & ajoûte au poiſon de la douleur, dont ſon cœur tendre & paternel eſt déja flétri, celui de l'air mortel qu'il reſpire. Un ſi bon fils étoit digne, ſans doute, que le meilleur de tous les pères reçût ſes derniers ſoupirs : il avoit toujours vécu entre ſes mains, il falloit qu'il mourût de même.

Hélas ! tout couvert de ſa douleur, & de la plaie qui infecte tous ſes membres, quelles ſont ſes craintes & ſes incertitudes ? Il craint pour le Roi : une vie ſi précieuſe expoſée devient la plus vive de ſes peines. *Je mourrois de douleur*, dit-il, *ſi le Roi au ſortir d'ici avoit ſeulement mal à la tête.*

Quel ſpectacle de tendreſſe s'offre ici à la poſtérité ! La douleur d'un père, toujours grand dans ſes afflictions comme dans ſes proſpérités, ne compte pour rien le danger ; & le danger du père devient l'unique dou-

leur du fils mourant. Quelle leçon domeſtique dans les ſiécles à venir, pour les deſcendans de cette auguſte Maiſon ! Et les hiſtoires doivent-elles moins immortaliſer ces exemples touchans d'humanité, que les victoires & les conquêtes, leſquelles n'ont ſouvent attiré de la gloire aux hommes, qu'aux dépens de l'humanité même ?

Les deux Princes ſes fils, déja accablés des inquiétudes de la crainte, portent encore l'accablement de la ſéparation. Meudon, qui renferme tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, leur devient un lieu interdit. Une Princeſſe auguſte (1), le lien & la joie de la Maiſon Royale, & qui donne ſi heureuſement pour l'Etat des Héritiers à la Couronne qu'elle doit porter, demande, comme une grace, qu'il lui ſoit permis d'aller partager le péril. Mais la France ſe refuſe à leur tendreſſe : nous devions aſſés perdre, & il ne falloit pas tout riſquer.

Cependant tout flattoit encore nos eſpérances. Une douce ſécurité ſemble toujours précéder les grands malheurs : plus on doit perdre, plus on eſpère. Les apparences du mal ne

(1) *Adélaïde de Savoye, Ducheſſe de Bourgogne.*

ſembloient annoncer qu'un danger ordinaire : les conjectures de l'art, que l'affection & l'habileté rendoient également éclairées, étoient favorables à nos deſirs : le coup de foudre qui alloit éclater, ſe cachoit encore ſous l'éclat trompeur de la nuée. Dieu nous laiſſoit encore jouir de notre erreur : hélas ! nous ſommes toujours à ſes yeux les jouets de nos vaines eſpérances : *la parole de mort étoit ſortie de ſa bouche, & elle ne devoit pas retourner à lui vuide.* If. 55. 11.

Déja des préſages douteux nous l'annoncent : le mal ſurmonte les remédes : le Prince paroît menacé de plus près : ſoumis à Dieu, il adore la main qui le frappe : nulle impatience au milieu de ſes douleurs : la violence du mal toute ſeule nous apprend qu'il ſouffre ; on n'en tire pas même les plaintes néceſſaires au ſecours de l'art. Il ne ſe plaint qu'à Dieu ſeul, & ce n'eſt pas de ſes douleurs : il ne ſent que le regret de ſes fautes : il en trouve l'expiation dans ſa patience & dans ſes deſirs. Une révolution ſoudaine l'accable : elle répand déja un nuage ſur ſes yeux, & arrête ſur ſa langue les paroles de pénitence &

de réconciliation : il tend, par des ſignes de douleur & de repentir, les mains à l'Egliſe ; cette Egliſe, dont il avoit toujours reſpecté les loix, qui venoit de le nourrir depuis peu de ce Pain myſtérieux qui fait les délices des Rois, & de laquelle ſa naiſſance le deſtinoit à être le protecteur. Sa langue déja immobile ſe délie enfin pour demander les graces des Sacremens ; ces graces dont il avoit toujours uſé avec tant de religion, & auſquelles les derniers myſteres de la Pâque l'avoient vû participer, avec des ſentimens de foi & de piété plus vifs & plus touchans que jamais, comme s'il eût preſſenti que cette Pâque devoit être la veille & l'appareil de ſa mort ; & qu'il ne boiroit plus de ce breuvage myſtérieux, qu'il ne le bût nouveau dans le Royaume du Pere céleſte.

Mais enfin la foi ſupplée au miniſtère des hommes. Le feu du ciel tout ſeul peut allumer, quand il le faut, le ſacrifice, & ſanctifier la victime : ſes deſirs fervens deviennent eux-mêmes la grace qu'il demande : il ne lui en a manqué que la conſolation : il en a eu l'effet & la vertu ; & nous en avons l'eſpérance.

Grand Dieu ! une ame si bonne & si religieuse n'auroit-elle pas trouvé ouvert le sein de vos miséricordes éternelles ? Un Prince si fort selon le cœur des hommes, ne seroit-il pas selon votre cœur? Recevez, Seigneur, le sacrifice de nos larmes & de nos prières : regardez du haut du ciel sur ces offrandes saintes : que le sang de la victime, qui coule sur l'autel, ne coule pas en vain pour lui ; consolez la piété d'un Roi & la douleur d'un père, qui ne demande plus que son fils vive, pourvu qu'il vive devant vous : que ce temple auguste parle lui-même en faveur du sang de saint Louis ! *Donnez votre justice au fils du Roi*, si ses justices se trouvent défectueuses : placez-le devant vous parmi ces saints Rois ses ancêtres, qui occupèrent le trône que sa naissance lui destinoit : que le livre éternel le fasse rentrer dans la succession des Charlemagnes & des saint Louis, dont il sera exclu dans nos histoires ; & rendez-lui dans le ciel la Couronne que vous n'avez pas voulu permettre qu'il portât sur la terre.

Ps. 71. 1.

Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÉBRE DE *LOUIS LE GRAND*, ROI DE FRANCE.

Prononcée dans la Sainte-Chapelle de Paris.

Ecce magnus effectus sum, & præcessi omnes sapientiâ, qui fuerunt ante me in Jerusalem..... & agnovi quòd in his quoque esset labor, & afflictio spiritûs.

Je suis devenu grand : j'ai surpassé en gloire & en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jerusalem ; & j'ai reconnu qu'en celà même, il n'y avoit que vanité, & affliction d'esprit. Eccles. 1. 16. 17.

DIEU seul est grand, mes Frères, & dans ces derniers momens sur-tout, où il préside à la mort des Rois de la terre : plus leur gloire & leur puissance

ont éclaté, plus, en s'évanouiſſant alors, elles rendent hommage à ſa grandeur ſuprême : Dieu paroît tout ce qu'il eſt ; & l'homme n'eſt plus rien de tout ce qu'il croyoit être.

Heureux le Prince dont le cœur ne s'eſt point élevé au milieu de ſes proſpérités & de ſa gloire ; qui, ſemblable à Salomon, n'a pas attendu que toute ſa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité, & affliction d'eſprit ; & qui s'eſt humilié ſous la main de Dieu, dans le tems même que l'adulation ſembloit le mettre au-deſſus de l'homme !

Oui, mes Frères, la grandeur & les victoires du Roi que nous pleurons, ont été autrefois aſſés publiées : la magnificence des éloges a égalé celle des événemens : les hommes ont tout dit, il y a long-tems en parlant de ſa gloire. Que nous reſte-t-il ici, que d'en parler pour notre inſtruction ?

Ce Roi, la terreur de ſes voiſins, l'étonnement de l'univers, le père des Rois ; plus grand que tous ſes Ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute ſa gloire, a reconnu comme lui, que tout étoit vanité. Le

monde a été ébloui de l'éclat qui
vironnoit: ſes ennemis ont envi
puiſſance: les Etrangers ſont v
des Iſles les plus éloignées baiſſe
yeux devant la gloire de ſa maje
ſes ſujets lui ont preſque dreſſé
autels; & le preſtige, qui ſe for
autour de lui, n'a pu le ſéduire
même.

Vous l'aviez rempli, ô mon D
de la crainte de votre nom: vou
viez écrit ſur le livre éternel, da
ſucceſſion des ſaints Rois qui dev
gouverner vos peuples: vous l'a
revêtu de grandeur & de magnifi
ce. Mais ce n'étoit pas aſſés; il f
encore qu'il fût marqué du cara
propre de vos Elus: vous avez
compenſé ſa foi par des tribulatio
par des diſgraces. L'uſage chrétien
proſpérités peut nous donner
au royaume des Cieux; mais il n
que l'affliction & la violence, qui
l'aſſure.

Voyons-nous des mêmes ye
mes Frères, la viciſſitude des ch
humaines? Sans remonter aux ſi
de nos pères, quelles leçons
n'a-t-il pas données au nôtre? N
avons vû toute la Race royale pre

éteinte : les Princes, l'eſpérance & l'appui du trône, moiſſonnés à la fleur de leur âge : l'époux & l'épouſe auguſte, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, & les cendres de l'enfant ſuivre triſtement & augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles : le Roi qui avoit paſſé d'une minorité orageuſe, au régne le plus glorieux dont il ſoit parlé dans nos hiſtoires, retomber de cette gloire dans des malheurs preſque ſupérieurs à ſes anciennes proſpérités ; ſe relever encore plus grand de toutes ces pertes, & ſurvivre à tant d'événemens divers pour rendre gloire à Dieu, & s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets paſſent devant nos yeux comme des ſcènes fabuleuſes : le cœur ſe prête pour un moment au ſpectacle ; l'attendriſſement finit avec la repréſentation ; & il ſemble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions, que pour ſe jouer dans l'univers, & nous amuſer plutôt que nous inſtruire.

Ajoûtons donc les paroles de la foi à cette triſte cérémonie, qui ſans cela nous prêcheroit en vain : racon-

tons, non les merveilles d'un régne que les hommes ont déja tant exalté, mais les merveilles de Dieu ſur le Roi qui nous eſt ôté. Rappellons ici ſes vertus plutôt que ſes victoires : montrons-le plus grand encore au lit de la mort, qu'il ne l'étoit autrefois ſur ſon trône, dans les jours de ſa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité, que pour les rendre à la grace. Et quoiqu'il ait été grand, & par l'éclat inoui de ſon régne & par les ſentimens héroïques de ſa piété, deux réflexions ſur leſquelles va rouler ce devoir de Religion que nous rendons à la mémoire de TRE'S-HAUT, TRE'S-PUISSANT ET TRE'S-EXCELLENT PRINCE LOUIS XIV. DU NOM, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : ne parlons de la gloire & de la grandeur de ſon régne, que pour en montrer les écueils & le néant qu'il a connu ; & de ſa piété, que pour en propoſer & immortaliſer les exemples.

TOUT ce qui fait la grandeur des Rois ſur la terre, en fait auſſi le danger. Les ſuccès éclatans dans la guerre, la magnificence dans la paix, l'élévation des ſentimens, & la majeſté

I. PARTIE.

dans la perſonne : voilà tout ce que la vanité peut faire ſouhaiter aux Souverains ; & voilà auſſi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le Roi, pour qui nous prions, paſſa, pour ainſi dire, du berceau ſur le trône : il ne jouit point des avantages de la vie privée, toujours utile au Souverain, parcequ'elle lui apprend à connoître les hommes, & que les hommes lui apprennent à ſe connoître lui-même.

Mais Dieu qui veille à l'enfance des Rois, & qui en formant leurs premières inclinations, ſemble former les deſtinées publiques, verſa de bonne-heure dans ſon ame ces grandes qualités qui ſuppléent aux inſtructions, & que l'inſtruction toute ſeule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les ſoins d'une Régente vertueuſe & d'un Miniſtre habile, LOUIS au ſortir de ces nuages, commence à ſe montrer à ſes peuples. La jeuneſſe, toujours plus aimable, ce ſemble, dans les Princes ; cet air grand & auguſte, qui tout ſeul annonçoit le Souverain ; la tendreſſe perpétuelle de la nation pour

ſes Rois, tout le rendit maître des cœurs, & c'eſt alors qu'un Prince eſt véritablement Roi, quand l'amour des peuples, ſi j'oſe parler ainſi, le proclame.

La France reprenoit alors cet état floriſſant, qu'un nouveau régne ſemble toujours promettre aux Empires. Les diſſenſions civiles l'avoient plus aguerrie & purgée de mauvais citoyens, qu'épuiſée. Les Grands réunis aux pieds du trône, ne penſoient plus qu'à le ſoutenir. Les guerres étrangéres, & qui n'étoient encore que de Nation à Nation, occupoient la valeur de ſes ſujets, ſans accabler ſes peuples. Heureuſe ſi elle n'eût pas connu depuis toute ſa puiſſance; & ſi en ignorant combien il lui étoit aiſé de conquérir, elle n'eût pas ſenti dans la ſuite tout ce qu'elle pouvoit perdre!

Le mariage de l'Infante d'Eſpagne avec LOUIS, venoit de ſuſpendre les anciennes jalouſies, que le voiſinage, la valeur, la puiſſance formoient entre les deux Nations. Les Pirénées qui les avoient vû tant de fois ſe diſputer la victoire, les virent mener en triomphe ſur les mêmes

lieux, les gages auguſtes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainſi dire, dreſſé ſur le champ fameux de tant de batailles. On y célébroit, ſans le ſavoir, la naiſſance future d'un Souverain, que ce mariage devoit un jour donner à l'Eſpagne. Mais ce grand jour, qui enfanta depuis la réunion des deux Empires, ne put encore réunir les cœurs.

La Régente ne ſurvécut pas longtems à la joie d'une cérémonie, qui fut le fruit de ſa ſageſſe, l'objet fixe de ſes deſirs, & qui couronna ſa glorieuſe adminiſtration. Le grand Miniſtre, qui l'avoit aidée à ſoutenir le poids des affaires, & qui avoit ſû ſauver la France, malgré la France conjurée contre lui, avoit vû peu auparavant expirer avec lui une autorité, que la France ne ſouffrit jamais ſans jalouſie entre les mains d'un étranger, mais que les orages avoient affermie.

LOUIS ſe trouva ſeul, jeune, paiſible, abſolu, puiſſant, à la tête d'une Nation belliqueuſe; maître du cœur de ſes ſujets & du plus floriſſant Royaume du monde; avide de gloire; environné de vieux Chefs, dont

les exploits passés sembloient lui reprocher le repos où il les laissoit encore. Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre!

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Thérèse; & tandis que les Manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevart, que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Espagne, tombe sous nos coups: ses villes devant lesquelles l'intrépidité Espagnole avoit tant de fois échoué, n'ont plus de murs à l'épreuve de la bravoure Françoise; & LOUIS est sur le point de renverser en une Campagne, l'ouvrage lent & pénible de la valeur & de la politique d'un siécle entier.

Déja le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe: le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis, & plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther n'oppose qu'une foible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute

l'Europe ſe ligue, & ſes forces réunies ne ſervent qu'à montrer la ſupériorité des nôtres : les mauvais ſuccès irritent nos ennemis, ſans les déſarmer : leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éterniſent : tant de ſang déja répandu, nourrit les haines, loin de les éteindre : les traités de paix ne ſont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munſter, Nimegues, Riſvic, où toute la ſageſſe de l'Europe aſſemblée promettoit de ſi beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages : les ſituations changent, & nos proſpérités continuent. La Monarchie n'avoit pas encore vû des jours ſi brillans : elle s'étoit relevée autrefois de ſes malheurs : elle a penſé périr & écrouler ſous le poids de ſa propre gloire.

La terre toute ſeule ne ſembloit pas même ſuffire à nos triomphes. La mer encore gémiſſoit ſous le nombre & ſous la grandeur énorme de nos Navires. Nos Flotes, qui ſuffiſoient à peine ſous les derniers régnes pour mettre nos côtes à couvert de l'inſulte des Pirates, portoient par-tout au loin la terreur & la victoire. Les ennemis attaqués juſques dans leurs

ports, avoient paru céder à l'étendart de la France, l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les Iſles du Nouveau-Monde, avoient vû leurs ondes rougies par les défaites les plus ſanglantes. Et l'Afrique même, encore fière d'avoir vû autrefois échouer ſur ſes côtes, la valeur de ſaint Louis & toute la puiſſance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'azile ſous ſes remparts foudroyés, avoit été obligée de venir s'humilier, & d'en chercher un aux pieds du trône de LOUIS.

Nous nous élevions de tant de proſpérités, & nous ne ſavions pas que l'orgueil des Empires eſt toujours le premier ſignal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de LOUIS dans la guerre. Jamais la France n'avoit mis ſur pied des armées ſi formidables: jamais l'art militaire, c'eſt-à-dire, l'art funeſte d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avoit été pouſſé ſi loin: jamais tant de Généraux fameux; & pour ne parler que de ces premiers tems, un Condé, dont le premier coup d'œil décidoit toujours de la victoire; un Turenne, qui plus tardif en apparence n'en étoit que plus ſûr

du ſuccès ; un Créqui, plus grand le jour de ſa défaite, que dans les jours de ſes triomphes ; un Luxembourg, qui ſembloit ſe jouer de la victoire ; & tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Gueſclins & les Dunois de notre ſiécle.

Mais hélas ! triſte ſouvenir de nos victoires, que nous rappellez-vous ? Monumens ſuperbes élevés au milieu de nos Places publiques, pour en immortaliſer la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorſqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Iſraélites, ce que ſignifient vos maſſes pompeuſes & énormes ?

Joſ. 4. 6. *Quando interrogaverint vos filii veſtri, dicentes : Quid ſibi volunt iſti lapides ?*

Vous leur rappellerez un ſiécle entier d'horreur & de carnage : l'élite de la Nobleſſe Françoiſe précipitée dans le tombeau ; tant de Maiſons anciennes éteintes ; tant de mères point conſolées, qui pleurent encore ſur leurs enfans ; nos campagnes déſertes, & au lieu des tréſors qu'elles renferment dans leur ſein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des Laboureurs forcés de les négliger ; nos villes dé-

ſolées; nos peuples épuiſés; les arts à la fin ſans émulation; le commerce languiſſant: vous leur rappellerez nos pertes, plutôt que nos conquêtes: *Quando interrogaverint vos filii veſtri, dicentes: Quid ſibi volunt iſti lapides?* Vous leur rappellerez tant de lieux ſaints profanés; tant de diſſolutions capables d'attirer la colère du Ciel ſur les plus juſtes entrepriſes; le feu, le ſang, le blaſphême, l'abomination, & toutes les horreurs qu'enfante la guerre: vous leur rappellerez nos crimes, plutôt que nos victoires: *Quando interrogaverint vos filii veſtri, dicentes: Quid ſibi volunt iſti lapides?*

O fléau de Dieu! ô guerre! ceſſerez-vous enfin de ravager l'héritage de Jeſus-Chriſt? O glaive du Seigneur! levé depuis long-tems ſur les peuples & ſur les Nations, ne vous repoſerez-vous pas encore? *O mucro Domini! uſquequo non quieſces?* Vos vengeances, ô mon Dieu! ne ſont-elles pas encore accomplies? N'aurez-vous encore donné qu'une fauſſe paix à la terre? L'innocence de l'auguſte Enfant que vous venez d'établir ſur la Nation, ne déſarme-t-elle pas votre bras, plus que nos iniquités ne l'ir- *Jerem. 47. 6.*

ritent? Regardez-le du haut du ciel, & n'exercez plus ſur nous des châtimens qui n'ont ſervi juſqu'ici qu'à multiplier nos crimes: *O mucro Domini! uſquequo non quieſces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, & ſile.*

Un ſi long cours de proſpérités inouies, qui devoit un jour nous coûter ſi cher, éleva bientôt le Royaume à un point de gloire & de magnificence, où les ſiécles paſſés ne l'avoient pas encore vû. La France devint comme le ſpectacle pompeux de toute l'Europe. Que de Maiſons royales s'élevèrent, demeure ſuperbe de LOUIS, où toutes les merveilles de l'Aſie & de l'Italie reſſemblées, ſembloient venir rendre hommage à ſa grandeur! Paris comme Rome triomphante, s'embelliſſoit des dépouilles des Nations. La Cour, à l'exemple du Souverain, plus brillante & plus magnifique que jamais, ſe piqua d'effacer l'éclat des Cours étrangères. La ville l'imitatrice éternelle de la Cour, en copia le faſte. Les Provinces à l'envi marchèrent de loin ſur les traces de la ville. La ſimplicité des anciennes mœurs changea: il ne reſta plus de veſtiges de la modeſtie de nos pères, que dans leurs vieux

vieux & reſpectables portraits, qui en ornant les murs de nos Palais, nous en reprochoient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurſeur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la ſource de nos biens : la misère même, qu'il avoit enfantée, ne put le modérer : la perpétuelle inconſtance des ornemens fut un des attributs de la Nation : la bizarrerie devint un goût : nos voiſins mêmes à qui notre faſte nous rendoit ſi odieux, ne laiſsèrent pas d'en venir chercher chés nous le modèle ; & après les avoir épuiſés par nos victoires, nous ſûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embelliſſoit le régne de LOUIS. La navigation plus floriſſante que ſous tous les régnes précédens, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un & de l'autre hémiſphère, pour prendre des points fixes & en perfectionner les connoiſſances. Un Edifice célébre (1) s'éleva hors de nos murs, où en obſervant le cours

(1) *L'Obſervatoire.*

des aſtres & toute la magnificence des cieux, on marque au Pilote des routes certaines ſur la vaſte étendue de l'Océan ; & on apprend au Philoſophe à s'humilier ſous la majeſté immenſe de l'Auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces ſecours, nous apportoient tous les ans, comme celles de Salomon, les richeſſes du nouveau monde. Hélas ! ces nations inſulaires & ſimples, nous envoyoient leur or & leur argent, & nous leur portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos déréglemens & nos vices.

Le commerce, ſi étendu au-dehors, fut facilité au-dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières, malgré les terres & les collines qui les ſéparoient, virent réunir leurs eaux, & porter aux pieds des murs de la Capitale, le tribut & les richeſſes diverſes de chaque Province. Les deux mers, qui entourent & qui enrichiſſent ce vaſte Royaume, ſe donnèrent, pour ainſi dire la main ; & un canal miraculeux, par la hardieſſe & les travaux incompréhenſibles de l'entrepriſe, rapprocha ce que la nature avoit

ſéparé par des eſpaces immenſes.

Il étoit réſervé à LOUIS d'achever ce que les ſiécles précédens de la Monarchie n'auroient même oſé ſouhaiter : c'étoit le régne des prodiges : nos peres ne les avoient pas même imaginés, & nos neveux n'en verront jamais de ſemblables ; mais plus heureux que nous, ils verront peut-être le régne de la paix, de la frugalité & de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire plutôt que de l'acheter au prix des vices & des malheurs, où elle nous a précipités !

Il eſt vrai que les ſoins de LOUIS, pour augmenter l'éclat & le bon ordre du Royaume, ne ſe propoſoient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les Nations, & qui raſſemble le choix, comme le rebut de nos Provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitans ſi différens de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un ſeul homme. La Police y ôta au crime la ſûreté que la confuſion & la multitude lui avoient juſques-là donnée. Au milieu de ce cahos régnèrent l'ordre & la paix ; & dans ce concours innombrable d'hommes ſi

inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du Magistrat.

Le Royaume entier changea de face comme la Capitale : la justice eut des loix fixes ; & le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du Juge, ou du crédit de la partie : des réglemens utiles, & qui deviendront la Jurisprudence de tous les régnes à venir, furent publiés : l'étude du Droit François & du Droit public, se ranima : des Sénateurs célébres, & dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes, qui embelliront l'histoire de la Magistrature, ornèrent nos Tribunaux : l'éloquence, & la science des loix & des maximes, brillèrent dans le Barreau : & la Tribune du Sénat principal devint aussi célébre par la majesté des plaidoyers publics, que l'avoit été sous les Hortenses & sous les Cicérons, celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences & les arts ne furent-ils pas portés ? Vous en ferez les monumens éternels, Ecoles fameuses rassemblées autour du trône, & qui en assurez plus l'éclat & la majesté, que les soixante

Vaillans qui environnoient le trône de Salomon ! l'émulation y forma le goût : les récompenſes augmentèrent l'émulation : le mérite qui ſe multiplioit, multiplia les récompenſes. Cant. 3 7.

Quels hommes, & quels ouvrages, vois-je ſortir à la fois de ces aſſemblées ſavantes ? des Phidias, des Apelles, des Platons, des Sophocles, des Plautes, des Démoſthènes, des Horaces ; des hommes & des ouvrages, au goût deſquels le goût des âges futurs de la Monarchie ſe rappellera toujours ? Je vois revivre le ſiécle d'Auguſte, & les tems les plus polis & les plus cultivés de la Gréce. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité ſous le régne de LOUIS ; & que les époques des Lettres y fuſſent auſſi célébres que celles des victoires.

La France a retenti long-tems de ces pompeux éloges ; & nous nous ſommes comme raſſaſiés là-deſſus de nos propres louanges. Mais le dirai-je ici ? En ajoûtant à la ſcience, nous avons ajoûté au travail & à la malice ; les arts en flatant la curioſité, ont enfanté la molleſſe : le théâtre plus floriſſant, mais toujours le triſte fruit de l'abondance, de l'oiſiveté & de la

corruption, ou a donné du ridicule au vice, ſans corriger les mœurs; ou a corrompu les mœurs, en rendant le vice plus aimable: la poéſie, en nous rappellant tout le ſel & tous les agrémens des Anciens, nous en a rappellé les ſéductions & la licence: la philoſophie a paru perdre du côté de la ſimplicité de la foi, ce qu'elle acquéroit de plus ſur les connoiſſances de la nature: l'éloquence, toujours flateuſe dans les Monarchies, s'eſt affadie par des adulations dangereuſes aux meilleurs Princes: enfin la ſcience même de la Religion, plus exacte & plus approfondie, & d'où devoient naître la paix & la vérité, a dégénéré en vaines ſubtilités, & éternisé les diſputes. Oſée, 7. O ſiécle ſi vanté! *Votre ignominie s'eſt donc multipliée avec votre gloire.* Mais la gloire appartenoit à LOUIS, & l'abus qu'on en a fait, a été notre ſeul ouvrage. Ainſi éclatoit au loin la grandeur & la réputation de la France, tandis qu'au-dedans, elle s'affoibliſſoit par ſes propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des Empires, ſe trouvoit réuni autour

de LOUIS. Des Miniſtres ſages & habiles, reſſources des peuples & des Rois; nos frontières reculées, & qui ſembloient éloigner de nous la guerre pour toujours: des forteresſes inacceſſibles élevées de toutes parts, & qui paroiſſoient plus deſtinées à menacer les Etats voiſins, qu'à mettre nos Etats à couvert: l'Eſpagne forcée de nous céder, par un acte ſolemnel, la preſſéance qu'elle nous avoit juſques-là diſputée: Rome même déſavouer par un monument public, le droit des gens violé, & l'outrage fait à une Couronne, de qui elle tient ſa ſplendeur & la vaſte étendue de ſon patrimoine: enfin le Souverain lui-même d'une République floriſſante, deſcendre de ſon trône, d'où ſes prédéceſſeurs n'étoient pas encore deſcendus, quitter ſes citoyens & ſa patrie, & venir mettre les marques faſtueuſes de ſa dignité aux pieds de LOUIS, pour fléchir ſa clémence.

Grands événemens qui nous attiroient la jalouſie bien plus que l'admiration de l'Europe! Et des événemens, qui font tant de jaloux, peuvent bien embellir l'hiſtoire d'un régne; mais ils n'aſſurent jamais le bonheur d'un Etat.

Que manquoit-il dans ces tems heureux à la gloire de LOUIS ? Arbitre de la paix & de la guerre ; maître de l'Europe ; formant preſque avec la même autorité les déciſions des Cours étrangères, que celles de ſes propres Conſeils ; trouvant dans l'amour de ſes ſujets des reſſources, qui en tariſſant leurs biens, ne pouvoient épuiſer leur zèle ; conſervant ſur les Princes iſſus de ſon ſang, ſignalés par milles victoires, un pouvoir auſſi abſolu que ſur le reſte de ſes ſujets ; voyant autour de ſon trône les enfans de ſes enfans ; le Père d'une nombreuſe poſtérité ; le Patriarche, pour ainſi dire, de la famille Royale, & élevant tout à la fois, ſous ſes yeux, les ſucceſſeurs des trois régnes ſuivans. Jamais la ſucceſſion Royale n'avoit paru plus affermie. Nous voyions croître aux pieds du trône, les Rois de nos enfans & de nos neveux. Hélas ! à peine en reſte-t-il un pour nous-mêmes ; & il n'eſt demeuré qu'une étincelle dans Iſrael. Mais ne hâtons pas ces triſtes images, que la conſtance de LOUIS doit nous ramener dans la ſuite de ce diſcours.

Que ces jours de deuil paroiſſoient

loin de nous en ce jour brillant, où nous donnions des Rois à nos voiſins; & où l'Eſpagne même, qui avoit ébranlé tant de fois l'Empire François, & qui depuis ſi long-tems uſurpoit une de nos Couronnes, vint mettre toutes les ſiennes ſur la tête d'un des petits-fils de LOUIS!

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne, établiſſant ſes enfans Souverains dans l'Europe; voyant ſon trône environné de Rois ſortis de ſon Sang; réuniſſant encore une fois, ſous la race auguſte des Francs, les peuples & les Nations; faiſant mouvoir du fond de ſon Palais, les reſſorts de tant de Royaumes; & devenu le centre & le lien de deux vaſtes Monarchies, dont les intérêts avoient ſemblé juſques-là auſſi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable! il eſt vrai, vous ne ſerez écrit ſur nos faſtes, qu'avec le ſang de tant de François que vous avez fait verſer: les malheurs que vous prépariez, nous ont rendu cette gloire triſte & amère: vos dons éclatans, en flatant notre vanité, ont humilié, & penſé renverſer notre puiſſance. L'Eſpagne ennemie n'avoit pu nous nuire;

l'Eſpagne alliée nous a accablés: nos diſgraces ſeront éternellement gravées autour de la Couronne qu'elle a miſe ſur la tête d'un de nos Princes. Mais ſi la Caſtille a vû notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre eſtime pour ſa valeur & ſa fidélité, & notre reconnoiſſance pour ſon choix, affoiblie.

J'avoue, mes Frères, que la gloire des événemens, qui embellit un régne, eſt ſouvent étrangère au Souverain: les Rois ne ſont grands que par les vertus qui leur ſont propres: leurs ſuccès les plus éclatans peuvent ne couvrir que des qualités fort obſcures, & prouver qu'ils ſont bien ſervis, plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller LOUIS de tout cet éclat qui l'environnoit, & de vous le montrer lui-même. Quelle ſageſſe! & quel uſage des affaires! l'Europe redoutoit la ſupériorité de ſes conſeils, autant que celle de ſes armes: ſes Miniſtres étudioient ſous lui l'art de gouverner: ſa longue expérience mûriſſoit leur jeuneſſe, & aſſuroit leurs lumières: les négociations conduites par l'habileté, réuſſiſſoient toujours par le ſecret.

Quel bonheur la réputation ſeule du gouvernement ne promettoit-elle pas à la France, ſi nous euſſions ſû nous contenter de la gloire de la ſageſſe? Tous les Rois voiſins qui en naiſſant avoient trouvé LOUIS déja vieilli ſur le trône, ſe fuſſent regardés comme les enfans & les pupiles d'un ſi grand Roi: il n'eût pas été leur vainqueur; *mais il étoit aſſés grand pour mépriſer les triomphes* (1); & il eût été leur tuteur & leur père.

De ce fond de ſageſſe ſortoit la majeſté répandue ſur ſa perſonne: la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité & les bienſéances de la dignité Royale: jamais Roi ne ſut mieux ſoutenir que lui le caractère majeſtueux de la ſouveraineté. Quelle grandeur, quand les Miniſtres des Rois venoient aux pieds de ſon trône! quelle préciſion dans ſes paroles! quelle majeſté dans ſes réponſes! Nous les recueillions comme les maximes de la ſageſſe; jaloux que ſon ſilence nous dérobât trop ſouvent des tréſors qui étoient à nous; & s'il m'eſt permis de le dire, qu'il

(1) *Jam Cæſar tantus erat, ut poſſet triumphos contemnere.* Flor.

ménageât trop ſes paroles à des ſujets qui lui prodiguoient leur ſang & leur tendreſſe.

Cependant, vous le ſavez, cette majeſté n'avoit rien de farouche: un abord charmant, quand il vouloit ſe laiſſer approcher; un art d'aſſaiſonner les graces, qui touchoit plus que les graces mêmes; une politeſſe de diſcours qui trouvoit toujours à placer ce qu'on aimoit le plus à entendre. Nous en ſortions tranſportés, & nous regrettions des momens que ſa ſolitude & ſes occupations rendoient tous les jours plus rares. Nation fidèle nous aimons de tout tems à voir nos Rois, & les Rois gagnent toujours à ſe montrer à une Nation qui les aime.

Et quel Roi y auroit plus gagné que LOUIS? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens & illuſtres ſujets occupés autour de ſa perſonne. Au milieu de vous ce n'étoit plus ce grand Roi, la terreur de l'Europe, & dont nos yeux pouvoient à peine ſoutenir la majeſté; c'étoit un maître humain, facile, bienfaiſant, affable: l'éclat qui l'environnoit, le déroboit à nos regards; nous ne voyions que ſa gloire, & vous voyiez toutes ſes vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité, qualités si essentielles aux Rois, & si rares pourtant même parmi les autres hommes: un ami fidèle; un époux, malgré les foiblesses qui partagèrent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagemens, & renouant par l'estime, un lien affoibli par les passions: un père tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événemens éclatans de son régne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines, que sont-elles devant Dieu, quand la piété ne les a pas sanctifiées? Hélas! le vain sujet souvent des louanges des hommes & des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, & qui a fait tant de jaloux ou de flateurs, à quoi méne-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due? à un jugement plus rigoureux, & par l'ambition qui toujours y conduit, & par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, &

toujours à craindre pour les plus grands Rois ſur-tout, vous n'augmenterez pas le deuil de nos prières; & vous ne troublerez pas la paix des offrandes ſaintes qui repoſent ſur l'autel, & qui vont ſolliciter pour LOUIS, le Père des miſéricordes.

Il connut le néant de la gloire humaine : *Et agnovit quod in his quoque eſſet labor, & afflictio ſpiritûs ;* & il fut encore plus grand par une foi humble & par une piété ſincère, que par l'éclat de ſa puiſſance & de ſes victoires.

II. PARTIE. L'ONCTION ſainte répandue ſur les Rois conſacre leur caractère, & ne ſanctifie pas toujours leur perſonne : l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puiſſance ; le ſceptre eſt plutôt le titre de leurs ſoins & de leur ſervitude, que de leur autorité : ils ne ſont Rois que pour être les pères & les Paſteurs des peuples : ils ne ſont pas nés pour eux ſeuls ; & les vertus privées, qui aſſurent le ſalut du ſujet toutes ſeules, ſe tourneroient en vices pour le Souverain.

C'eſt à la ſublimité de ces idées primitives, que l'Ecriture rappelle l'é-

loge d'un des plus ſaints Rois de Juda. Il conſerva ſon cœur fidéle à Dieu : *Gubernavit ad Dominum cor ipſius ;* Eccli. 49. 3. 4. c'eſt le devoir eſſentiel de l'homme. Il renverſa les abominations de l'impiété & tous les monumens de l'erreur : *Tulit abominationes impietatis ;* c'eſt le zèle du Souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché & de malice, en l'honorant de ſes faveurs & de ſa confiance : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem ;* & c'eſt l'exemple que doit à ſes ſujets celui qui en eſt le Paſteur & le père.

LOUIS porta en naiſſant un fonds de religion & de crainte de Dieu, que les égaremens même de l'âge ne purent jamais effacer. Le Sang de ſaint Louis & de tant de Rois chrétiens, qui couloit dans ſes veines ; le ſouvenir encore tout récent d'un Père juſte ; les exemples d'une Mère pieuſe ; les inſtructions du Prélat irrépréhenſible, qui préſidoit à ſon éducation ; d'heureuſes inclinations, encore plus ſûres que les inſtructions & les exemples ; tout paroiſſoit le deſtiner à la vertu comme au trône.

Mais hélas ! qu'eſt-ce que la jeuneſſe des Rois ? Une ſaiſon périlleuſe, où

les passions commencent à jouir de la même autorité que le Souverain, & à monter avec lui sur le trône. Et que pouvoit attendre LOUIS sur-tout dans ce premier âge? L'homme le mieux fait de sa Cour; tout brillant d'agrémens & de gloire; maître de tout vouloir, & ne voulant rien en vain; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux, qui attendoient à peine ses desirs; ne rencontrant autour de lui que des regards toujours trop instruits à plaire, & qui paroissoient tous réunis & conjurés pour plaire à lui seul; environné d'apologistes des passions, qui souffloient encore le feu de la volupté, & qui cherchoient à effacer ses premières impressions de vertu, en donnant des titres d'honneur à la licence; au milieu d'une Cour polie, où la molleſſe & le plaisir ont trouvé de tout tems le secret de s'allier, & même d'aller de pair, avec la valeur & le courage; & enfin dans un siécle, où le sexe peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire.

Et cependant de l'exemple du Prince, quel déluge de maux dans le peuple!

Ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques : l'imitation toujours sûre de plaire & d'attirer des graces, réconcilie l'ambition avec la volupté : les plaisirs, d'ordinaire gênés par les vûes de la fortune, en facilitent les avenues, & en deviennent la plus sûre route : des Ecrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, & chantent des passions que le respect tout seul auroit dû ensevelir dans un éternel silence : de nouveaux spectacles s'élévent pour en faire des leçons publiques ; tout devient la passion du Souverain.

O Rois des peuples, dit l'Esprit de Dieu ! vous, qui assis sur votre trône, voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des Nations ! c'est à vous que j'adresse ces paroles : *Ad vos, ô Reges, sunt hi sermones mei.* Souvenez-vous que la puissance vous a été donnée d'en-haut ; que l'usage en doit être saint, comme l'origine en est sainte ; qu'un jugement très-dur est préparé à ceux qui sont établis pour commander aux autres, & qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment est presque toujours réservée. *Sap. 6. 3. 4. 5. 10.*

Mais ici les miséricordes éternelles

préparées à LOUIS commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu en armant les premiers traits de son autorité contre les vices. L'usage barbare des duels, ancien reste de la férocité de nos premiers Conquérans, que la religion & la politesse qu'elle met dans les mœurs, n'avoit pu depuis modérer; que tant de Rois avoient vainement condamné, & qui avoit coûté tant de sang à la Nation, fut aboli; & LOUIS consacra le commencement de son régne, par une action qui assure le repos & la tranquillité de tous les régnes à venir.

Oui, mes Frères, dans le tems même que LOUIS paroissoit encore loin du Seigneur, le Seigneur étoit déja près de lui: les passions mêmes qui blessent son cœur, respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes, qui ne goûtent qu'à demi le plaisir, s'il n'est assaisonné d'impiété, & qui paroissent ne se souvenir de Dieu, que pour le mettre dans leurs affreuses débauches! L'impie étoit proscrit, dès-là qu'il étoit connu: la naissance & les services, loin d'assurer l'impunité à l'irreligion, en rendoient le châtiment plus éclatant: les agrémens mêmes de

l'eſprit, ſéduction dont on a tant de peine à ſe défendre, n'en avoient plus pour lui, dès qu'il y voyoit luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connoiſſoit point de mérite dans l'homme qui ne connoît point de Dieu; & l'impie, qui dit anathême au ciel, devenoit à l'inſtant pour lui, l'anathême de la terre.

Ainſi ſe préparoit l'ouvrage de la ſanctification de LOUIS. Mais ſortons de ces tems de ténébres, ſi inévitables aux Rois, & ſi ordinaires aux autres hommes; périſſent & ſoient à jamais effacés de notre ſouvenir, ces jours qu'il a effacés par ſes larmes & par ſa piété, & que le Seigneur a ſans doute oubliés! Les premières années de la jeuneſſe des Souverains, comme les commencemens de leur naiſſance, ſe reſſemblent preſque toutes: *Nemo enim ex regibus habuit aliud nativitatis initium.* Sap. 7. 5. Mais ſi LOUIS les a ſuivis dans ces premières voies des paſſions; où ſont les Rois qui ayent marché depuis avec autant de grandeur & de fidélité que lui, dans les voies de la grace? Où ſont même ceux de ſes ſujets, qui vivoient ſous ſes yeux, & que leur rang approchoit du trône? Hélas! imita-

teurs la plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs de ſes foibleſſes, ils ont peut-être fini par cenſurer ſa vertu.

Et quelle vertu! uniforme, tendre, conſtante. On ne vit point en lui de ces inégalités de piété ſi inſéparables de l'inconſtance des hommes, que l'uniformité toute ſeule laſſe; que l'ennui du vice attire ſouvent tout ſeul à la nouveauté de la vertu; pour qui l'uſage de la vertu redevient bientôt un nouvel attrait favorable au vice; & qui en repaſſant ſans ceſſe du vice à la vertu, cherchent plus à ſoulager leur inconſtance, qu'à fixer leur infidélité.

Dès la première démarche que LOUIS eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal & majeſtueux. Un jour inſtruiſoit l'autre jour; & une nuit donnoit des leçons ſemblables à l'autre nuit. L'hiſtoire de ſa piété eſt l'hiſtoire d'une de ſes journées; & hors les événemens inattendus, qui montroient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reſte de ſa vie.

Soins immenſes du gouvernement, dont il portoit preſque tout ſeul le poids, vous n'interrompites jamais l'exactitude de ſes devoirs religieux: jamais la vie de

la Cour, toujours inégale, parcequ'elle est oiseuse, ne dérangea la respectable uniformité de sa conduite; & dans un lieu, où le caprice & le loisir sont si ingénieux à varier les jours & les momens, LOUIS seul étoit le point fixe, où tous les jours & tous les momens se trouvoient les mêmes: vertu rare, dans les Princes sur-tout, que rien ne contraint, & en qui l'inconstance de l'imagination est sans cesse réveillée par le choix & la multiplicité des ressources.

La piété & la bonne-foi des dispositions répondoit à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde Religion aux pieds des autels! Avec quel respect venoit-il courber devant la gloire du Sanctuaire, cette tête qui portoit, pour ainsi dire, l'univers; & que l'âge, la majesté, les victoires rendoient encore moins auguste que la piété! Quelle erreur en approchant des Mystères saints & de cette Viande céleste, qui fait les délices des Rois! Quelle attention à la parole de vie! & malgré les dégoûts & les censures d'une Cour claire & difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère & pour les défauts mêmes du Ministre! *Il nous a dit assés pour nous corriger*, répon-

doit-il à ceux de ſa Cour qui paroiſſoient mécontens de l'inſtruction. Quelle tendreſſe de conſcience ! quelle horreur pour les plus légères tranſgreſſions ! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima, & s'il n'accomplit pas toute juſtice, c'eſt qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'eſt la deſtinée des meilleurs Rois ; c'eſt le malheur du rang, plutôt que le vice de la perſonne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu ſolide, c'eſt l'adverſité. Et quels coups, ô mon Dieu ! ne prépariez-vous pas à ſa conſtance ! Ce grand Roi, que la victoire avoit ſuivi dès le berceau, & qui comptoit ſes proſpérités par les jours de ſon régne : ce Roi, dont les entrepriſes toutes ſeules annonçoient toujours le ſuccès ; & qui juſques-là, n'ayant jamais trouvé d'obſtacle, n'avoit eu qu'à ſe défier de ſes propres deſirs : ce Roi, dont tant d'éloges & de trophées publics avoient immortaliſé les conquêtes, & qui n'avoit jamais eu à craindre que les écueils qui naiſſent du ſein même de la louange & de la gloire : ce Roi, ſi long-tems maître des événemens, les voit par une révolution ſubite, tous tournés —

contre lui. Les ennemis prennent notre place : ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux : leurs propres succès les étonnent : la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp : le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute : la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs : tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites : le peuple est consterné ; la Capitale est menacée ; la misère & la mortalité semblent se joindre aux ennemis ; tous les maux paroissent réunis sur nous : & Dieu, qui nous en préparoit les ressources, ne nous les montroit pas encore ; Denain & Landreci étoient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause étoit juste ; mais l'avoit-elle toujours été ? & que sai-je, si nos dernières défaites n'expioient pas l'équité douteuse, ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires ?

Louis le reconnut ; il le dit : *J'avois autrefois entrepris la guerre légérement, & Dieu avoit semblé me favoriser : je la fais pour soutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la Couronne d'Espagne, & il m'abandonne : il me préparoit*

cette punition que j'ai méritée. Il s'humilia ſous la main qui s'appéſantiſſoit ſur lui : ſa foi ôta même à ſes malheurs la nouvelle amertume que le long uſage des proſpérités leur donne toujours : ſa grande ame ne parut point émue : au milieu de la triſteſſe & de l'abattement de la Cour, la ſérénité ſeule de ſon auguſte front raſſuroit les frayeurs publiques. Il regarda les châtimens du Ciel, comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ſes faveurs paſſées : il répara par la plénitude de ſa ſoumiſſion, ce qui pouvoit avoir manqué autrefois à ſa reconnoiſſance. Il s'étoit peut-être attribué la gloire des événemens ; Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la ſoumiſſion & de la conſtance.

Mais le tems des épreuves n'eſt pas encore fini. Vous l'avez frappé dans ſon peuple, ô mon Dieu ! comme David ; vous le frappez encore comme lui dans ſes enfans : il vous avoit ſacrifié ſa gloire, & vous voulez encore le ſacrifice de ſa tendreſſe.

Que vois-je ici ! & quel ſpectacle attendriſſant même pour nos neveux, quand ils en liront l'hiſtoire ! Dieu répand la déſolation & la mort ſur toute la Maiſon royale. Que de têtes auguſ-

tes

tes frappées ! que d'appuis du trône renverſés ! Le jugement commence par le premier né : ſa bonté nous promettoit des jours heureux ; & nous répandîmes ici nos prières & nos larmes ſur ſes cendres chères & auguſtes. Mais il nous reſtoit encore de quoi nous conſoler. Elles n'étoient pas encore eſſuyées nos larmes ; & une Princeſſe aimable (1), qui délaſſoit LOUIS des ſoins de la Royauté, eſt enlevée dans la plus belle ſaiſon de ſon âge aux charmes de la vie, à l'eſpérance d'une Couronne, & à la tendreſſe des peuples, qu'elle commençoit à regarder & à aimer comme ſes ſujets. Vos vengeances, ô mon Dieu ! ſe préparent encore de nouvelles victimes : ſes derniers ſoupirs ſoufflent la douleur & la mort dans le cœur de ſon royal Epoux (2). Les cendres du jeune Prince ſe hâtent de s'unir à celles de ſon Epouſe : il ne lui ſurvit que les momens rapides qu'il faut, pour ſentir qu'il l'a perdue ; & nous perdons avec lui les eſpérances de ſageſſe & de piété, qui devoient faire revivre le régne des meilleurs Rois, & les anciens jours de paix & d'innocence,

(1) *Mort d'Adélaïde de Savoye.*
(2) *Mort du Duc de Bourgogne.*

Arrêtez, grand Dieu ! montrerez-vous encore votre colère & votre puiſſance contre l'Enfant qui vient de naître ? Voulez-vous tarir la ſource de la Race royale ? & le Sang de Charlemagne & de ſaint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, eſt-il devenu pour vous comme le ſang d'Achab, & de tant de Rois impies dont vous exterminiez toute la poſtérité ?

Le glaive eſt encore levé, mes Frères ; Dieu eſt ſourd à nos larmes, à la tendreſſe & à la piété de LOUIS. Cette fleur naiſſante, & dont les premiers jours étoient ſi brillans, eſt moiſſonnée (1) ; & ſi la cruelle mort ſe contente de menacer celui qui eſt encore attaché à la mammelle (2), ce reſte précieux que Dieu vouloit nous ſauver de tant de pertes, ce n'eſt que pour finir cette triſte & ſanglante ſcéne, par nous enlever le ſeul des trois Princes (3) qui nous reſtoit encore, pour préſider à ſon enfance, & le conduire ou l'affermir ſur le trône.

(1) *Mort du Duc de Bretagne, frére aîné de Louis XV. arrivée encore peu de jours après.*

(2) *Le Roi Louis XV. fut alors à l'extrémité.*

(3) *Mort du Duc de Berry, oncle du Roi Louis XV.*

Au milieu des débris lugubres de ſon auguſte Maiſon, LOUIS demeure ferme dans la foi. Dieu ſouffle ſa nombreuſe poſtérité, & en un inſtant elle eſt effacée comme les caractères tracés ſur le ſable. De tous les Princes qui l'environnoient, & qui formoient comme la gloire & les rayons de ſa Couronne, il ne reſte qu'une foible étincelle ſur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de ſa foi ne peut être épuiſé par ſes malheurs: il eſpère, comme Abraham, que le ſeul enfant de la promeſſe ne périra point: il adore celui qui diſpoſe des ſceptres & des couronnes; & voit peut-être dans ces pertes domeſtiques, la miſéricorde qui expie & qui achéve d'effacer du Livre des juſtices du Seigneur, ſes anciennes paſſions étrangères.

LOUIS conſerva donc à Dieu un cœur fidèle: *Gubernavit ad Dominum cor ipſius;* & c'eſt-là le devoir eſſentiel de l'homme. Mais juſqu'où ne porta-t-il point ſon zèle pour l'Egliſe, cette vertu des Souverains, qui n'ont reçu le glaive & la puiſſance, que pour être les appuis des autels & les

défenſeurs de ſa doctrine? *Tulit abominationes impietatis.*

Ici les événemens parlent pour moi; & les plaintes ſéditieuſes de l'héréſie chaſſée du Royaume, qui ont ſi long-tems retenti dans toute l'Europe; & les clameurs des faux Prophétes diſperſés, qui ſonnoient par-tout, à l'exemple de leurs pères, le ſignal de la guerre & de la vengeance contre LOUIS, ont fait avant nous l'éloge de ſon zèle.

Spécieuſe raiſon d'Etat, en vain vous oppoſâtes à LOUIS les vûes timides de la ſageſſe humaine: le corps de la Monarchie affoibli par l'évaſion de tant de citoyens; le cours du commerce rallenti, ou par la privation de leur induſtrie, ou par le tranſport furtif de leurs richeſſes; les Nations voiſines, protectrices de l'héréſie, prêtes à s'armer pour la défendre. Les périls fortifient ſon zéle; l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes: il croit même affermir ſon trône en renverſant celui de l'erreur: les Temples profanes ſont détruits; les Chaires de ſéduction abbattues; les Prophétes de menſonge arrachés des troupeaux qu'ils ſédui-

ſoient; les aſſemblées étrangères réunies à l'aſſemblée des Fidèles. Le mur de ſéparation eſt ôté; nos frères viennent retrouver aux pieds de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domeſtiques de la foi dont ils avoient dégénéré: le tems, la grace, l'inſtruction achévent peu à peu un changement, dont la force n'obtient jamais que les apparences; & l'erreur, qui née en France ſembloit y avoir jetté des racines éternelles; & cette zizanie, qui tant de fois avoit penſé étouffer parmi nous le bon grain; & l'héréſie, depuis ſi long-tems redoutable au trône, par la force de ſes Places, par la foibleſſe des régnes précédens forcés à la tolérer, par un déluge de ſang François qu'elle avoit fait verſer, par le nombre de ſes Partiſans, & par la ſcience orgueilleuſe de ſes Docteurs, par l'appui de tant de Nations, & même par l'ancien ſouvenir & l'injuſtice de cette journée ſanglante, qui devroit être effacée de nos annales, que la piété & l'humanité déſavoueront toujours, & qui en voulant l'écraſer ſous un de nos derniers Rois, ranima ſa force & ſa fureur, & fit, ſi je l'oſe dire, de ſon ſang, la ſemence de nou-

veaux disciples; l'héréſie à l'abri de tant de remparts, tombe au premier coup que LOUIS lui porte; diſparoît, & eſt réduite, ou à ſe cacher dans les ténébres d'où elle étoit ſortie, ou à paſſer les mers, & à porter avec ſes faux dieux, ſa rage & ſon amertume dans les contrées étrangéres.

Heureuſe ſi la ſoumiſſion eût précédé les châtimens; ſi au lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité; & ſi ſes Sectateurs contens la plupart d'obéir en apparence au Souverain, n'euſſent tiré d'autre avantage du zèle de LOUIS, que de laiſſer à leurs enfans & à leurs neveux, le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Egliſe. Mais enfin la France, à la gloire éternelle de LOUIS, eſt purgée de ce ſcandale; la contagion ne ſe perpétue plus dans les familles, il n'y a plus parmi nous qu'un bercail & un Paſteur; & ſi la crainte fit alors des hypocrites, l'inſtruction a fait depuis, de ceux qui ſont venus après eux, de véritables Fidéles.

Auſſi ſous quelque couleur que l'erreur cherchât à reparoître, elle réveilloit également le zele & la piété de LOUIS. Vaines idées de perfection,

qui ſous prétexte d'élever l'homme juſques à Dieu, le laiſſiez tout entier à lui-même, & lui faiſiez de la pureté ſublime de ſa vertu, la ſûreté de ſon libertinage! nouveau ſyſtême d'oraiſon, ſi inconnu à la ſimplicité de la foi, & qui mettiez l'acquieſcement oiſeux & le fanatiſme de vos prières, à la place des devoirs & des violences de l'Évangile! doctrine impie & ridicule, qui cherchiez à perſuader en ſecret, que la prière, qui ſeule nous obtient la grace de ſurmonter les tentations, nous donne elle-même le droit d'y ſuccomber ſans crime! LOUIS eut horreur de vos blaſphêmes; il arma le zèle de l'Égliſe contre les piéges myſtérieux que vous tendiez à la piété; & le grand Évêque (1), qui pour démêler vos illuſions, s'en étoit preſque laiſſé éblouir; plus ſéduit par ſon amour pour la prière, que par les fauſſes maximes qui en abuſoient, ſe joignit à la voix unanime des Paſteurs contre lui-même, laiſſa un exemple à l'Epiſcopat qui ſauveroit à l'Egliſe bien des ſcandales s'il étoit imité; & changea, par la candeur & la promptitude de ſa ſoumiſſion, les éclairs & les fou-

(1) *M. de Fénelon, Archevêque de Cambray.*

dres de l'Eglise qui le menaçoient, en une pluie abondante de graces & de
Ps. 134. bénédictions pour lui : *Fulgura in pluviam fecit.*

Mais l'homme ennemi veille toujours pour semer des scandales dans le champ du Seigneur. La vérité a triomphé de l'hérésie & du fanatisme ; mais la paix que nous attendions n'est
Jerem. point encore venue : *Expectavimus pacem, & non erat bonum.*
1. 15. Les mystères de la grace, où l'orgueil de l'esprit humain a si souvent échoué, échauffent de nouveau les esprits : les Pasteurs de l'Eglise, qui toujours unis entr'eux, ne devroient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors ; se divisent, comme s'ils avoient des intérêts & des espérances différentes : les esprits s'aigrissent, les disputes s'animent ; ce n'est partout que trouble & que confusion. Grand Dieu ! à quoi aboutiront ces dissensions funestes ? Un siécle entier de contestations ne devroit-il pas en avoir enfin rallenti la fureur ? Les troupes des Philistins nous environnent ; au lieu de nous réunir pour repousser les infidèles, c'est nous mêmes qui leur fournissons des prétextes spécieux d'insulter aux armées

du Dieu vivant. Mais laiſſons une matière dont le ſeul récit ne peut qu'affliger les enfans de l'Egliſe qui ont quelque amour pour cette mère commune des Fidèles : il ſuffit à mon ſujet de dire que LOUIS n'eut rien tant à cœur, que de voir la concorde & l'union régner parmi les Paſteurs ; la foi maintenue dans la pureté ; les Fidèles point partagés entre Paul, Apollon, ou Céphas, mais uniquement attachés à Jeſus Chriſt & à ſon Egliſe ; & que c'étoit-là conſtamment le but de toutes ſes démarches. Dieu ne lui a pas donné la conſolation avant de mourir, de voir finir nos triſtes diſſenſions : mais avec quelle douleur les voyoit-il ſe perpétuer dans ſon Royaume ! Les malheurs de l'Etat le trouvoient conſtant : les troubles de la Religion flétriſſoient ſon cœur, & effaçoient l'auguſte ſérénité de ſon viſage ; & dans le lit même de ſa douleur & de ſa mort, comme un autre Théodoſe mourant, les maux de l'Egliſe l'occupoient plus, le touchoient plus, que les horreurs de la mort dont il étoit environné : *Qui cùm jam corpore ſolveretur, magis de ſtatu Eccleſiarum, quàm de ſuis periculis angebatur.* S. Ambr. in orat. funeb. Theod.

Tout ce qui pouvoit avancer les intérêts de la Religion devenoit un intérêt d'Etat pour lui. Avec quelle magnificence ouvroit-il ſon Royaume & ſes tréſors, à un Roi (1) & à une Reine pieuſe, qui, pour avoir voulu faire remonter la foi ſur le trône de leurs Ancêtres, en avoient été eux-mêmes chaſſés? Une Nation vaillante, mais auſſi orageuſe que la mer qui l'environne, & accoutumée à donner de ſemblables ſpectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, ſe ſouléve, & jette hors de ſon ſein ces ſacrés dépôts. LOUIS ſeul de tous les Souverains, que cet ouvrage intéreſſoit tous, court au-devant d'eux, les eſſuye du naufrage, offre un azile à la Religion & à la Royauté fugitives; s'arme pour venger la majeſté des Rois & la ſainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs perſonnes; attire ſur ſes Etats les fureurs d'une ligue redoutable, & les calamités d'une longue guerre qui n'a penſé finir qu'avec la Monarchie; & s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur Couronne, il a eu le mérite d'expoſer la ſienne.

(1) *Le Roi Jacques II. & la Reine ſa femme, chaſſés d'Angleterre, & réfugiés en France.*

Mais si son zèle pour la défense de la foi sembloit croître & se ranimer avec son grand âge, rappellez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché & de malice : *Corroboravit plantatem in diebus peccatorum ;* & c'est l'exemple que doit le Pasteur & le père de ses sujets.

Vous le savez, mes Frères ; la source de la régularité & de la pureté des mœurs publiques, est toujours dans le zèle & dans la sainteté des Evêques, établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier & pour le conduire : aux soins & aux exemples des premiers Pasteurs, est presque toujours attaché le salut ou la perte des Fidèles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de LOUIS à choisir des Ministres irréprehensibles ! quelles précautions ! quelle délicatesse de conscience ! Les témoignages les plus sûrs, les plus publics, pouvoient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa Couronne, il le regardoit comme l'écueil des Rois, & le fardeau le plus pénible & le plus dangereux de la Royauté. Les brigues, la

faveur, la chair & le ſang, n'étoient pas un droit auprès de lui, pour poſſéder les places de l'Egliſe, qui eſt le Royaume de Jeſus-Chriſt. Les ſervices mêmes, la naiſſance, la longue ſuite d'ancêtres ne lui paroiſſoient pas une vocation ſuffiſante au ſacerdoce de Melchiſédec, qui n'avoit point de généalogie. Il étoit vivement perſuadé que l'Epiſcopat n'étoit pas une faveur temporelle, deſtinée à gratifier les familles; mais un don céleſte deſtiné à honorer l'Egliſe, en lui donnant des Miniſtres capables d'honorer leur miniſtère: & l'exactitude de ſa Religion & de ſon zèle là-deſſus, alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des régles.

Il vouloit que la puiſſance de ſon régne ne ſervît qu'à établir le régne de Dieu ſur ſes peuples. Quelle joie quand il voyoit quelqu'un de ſa Cour revenir des égaremens des paſſions, & mener une vie conforme à la ſageſſe & à la piété de la ſienne! c'étoit pour lui comme une nouvelle conquête ajoûtée à ſes anciennes victoires. La vertu n'étoit plus un titre de dériſion à la Cour: c'étoit elle qui rempliſſoit les premières places; elle

qui étoit comblée d'honneur ; elle enfin qui frayoit l'accès au trône & à la confiance du Souverain.

Jours fortunés ! vous deviez ramener parmi nous le régne de la piété & de l'innocence : & cependant jamais la malice n'a plus abondé ; & les faveurs royales, accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siécle pervers ! tout coopère donc à ta perte ! Si le Prince oublie Dieu, il affermit & perpétue les vices : s'il favorise les Justes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin, LOUIS contraignit les œuvres de ténébres à se cacher, & à ne plus insulter à la lumière : le désordre ne fut plus un bon air ; & s'il n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'ostentation & le scandale.

La licence d'un théâtre étranger, où à la honte des mœurs publiques & de la politesse de la Nation, les plus grossières obscénités assembloient les Grands & le peuple ; où le vice parloit un langage dont notre langue même rougit ; & où le sexe lui-même venoit publiquement applaudir à des indécences qui étoient comme des insultes solemnelles faites à sa pudeur,

cette licence fut proscrite ; & les débris de cette scène impure, élevèrent à la piété de LOUIS un monument plus immortel que les murs renversés de tant de villes conquises, n'en avoient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice, quels azyles n'érigeoit-il point à la piété ? Vous l'apprendrez à nos neveux, Edifice auguste (1), où la valeur réfugiée consacre aux pieds des autels, les restes tronqués & languissans d'une vie tant de fois exposée pour l'Etat ! Vous l'apprendrez encore, Maison sainte (2), où la naissance & la pauvreté dotées, sauvent également l'innocence du sexe des périls, & sa noblesse de la honte & de l'indigence !

Que d'établissemens pieux vois-je s'élever sous son régne, au milieu de la Capitale & dans les Provinces ! Le régne de Dieu croît & s'étend avec celui de LOUIS. Les jeunes Ministres du Sanctuaire reprennent dans des Maisons saintes, que chaque Pasteur éléve à l'envi, ce premier esprit de science, de ferveur, de discipline, si déchu du tems de nos pères. Les forêts

(1) *Hôtel des Invalides.*
(2) *Maison de Saint-Cyr.*

mêmes ſe repeuplent de Solitaires; & comme au tems des Machabées, pluſieurs deſcendent dans le déſert (1), pour y chercher le jugement & la juſtice; parceque les maux & la corruption avoient inondé, & que Dieu n'étoit plus connu au milieu des villes: *Tunc deſcenderunt multi quærentes judicium & juſtitiam in deſertum, quoniam inundaverunt ſuper eos mala.* Des ouvrages infinis remplis de doctrine & de lumiere, paroiſſent pour aider à la piété des Fideles. Nos neveux, qui en remontant, retrouveront dans ce ſiécle les premiers monumens de la ſcience & de la piété renouvellées, béniront le régne de LOUIS; recevront la grace que nous avons rejettée; & puiſeront dans ces ſecours, dûs à ſes ſoins & tranſmis d'âge en âge, les régles des mœurs, la juſtice & le ſalut que nous n'avons pu trouver même dans ſes exemples. 1. Macc. 2. 29. 30.

Qu'étoit-il réſervé à une piété ſi fidéle à Dieu, ſi zélée pour l'Egliſe, ſi utile aux peuples, qu'une Couronne de juſtice, encore plus éclatante que celle qu'il avoit reçue de ſes Ancêtres, & une mort encore plus glorieuſe à

(1) *La Troiſie & Sept. Fyhs.*

la grace & plus héroïque que ſa vie?

Non, mes Frères, la ſource du véritable héroïſme & de l'élévation des ſentimens, eſt dans la foi: le monde n'a jamais fait que de faux héros; & la mort, qui nous montre toujours tels que nous ſommes, découvre enfin en eux, ou une foibleſſe de timidité qui les deshonore, ou une oſtentation de fermeté, encore plus foible & plus mépriſable que leur frayeur, parce qu'elle eſt plus fauſſe.

LOUIS meurt en Roi, en Héros, en Saint. Un ſoudain dépériſſement ébranle d'abord les fondemens, ce ſemble, inaltérables d'une ſanté, que l'âge, les afflictions & les ſoins laborieux d'un long régne avoient juſques-là reſpectée. Il avoit vécu au-delà de l'âge des Rois; & elle nous promettoit encore une vie au-delà du cours ordinaire de celle des autres hommes: il avoit vû naître nos peres, & il ſemble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte, nous paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le régne ſeul ne finit point, & qui avoit déja empreint au-dedans de lui les caracteres ineſ-

façables de la mort, les cachoit encore aux lumières de l'art & aux vaines espérances d'une Cour, que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare: la mort cachée au-dedans, laisse voir au-dehors des signes toujours trop infaillibles, qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnoître ; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. LOUIS seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens & fideles serviteurs, de la consternation des Princes & des Grands, des larmes de toute sa Cour, LOUIS trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'ame, que le monde n'a pas encore donnée. *Pourquoi pleurez-vous*, dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer; *aviez-vous cru que les Rois étoient immortels?*

Ce Monarque environné de tant de gloire, & qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller, ou ses desirs, ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie: il ne lui reste pas même ces incertitudes, qui montrent encore la vie au

mourant, & qui mêlent du moins aux triſtes ſaiſiſſemens de la crainte, les douceurs de l'eſpérance. Il ſait que ſon heure eſt venue & qu'il n'y a plus de reſſource; & il conſerve dans le lit de ſa douleur, cette majeſté, cette ſérénité, qu'on lui avoit vûe autrefois aux jours de ſes proſpérités ſur ſon trône: il régle les affaires de l'Etat, qui ne le regardent déja plus, avec le même ſoin & la même tranquillité, que s'il commençoit ſeulement à régner; & la vûe ſûre & prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût, & cette horreur de penſer à ce qu'on va quitter, qui eſt plutôt un déſeſpoir ſecret de le perdre, qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les Sacremens des mourans n'ont pas autour de lui cet air ſombre & lugubre, qui d'ordinaire les accompagne: ce ſont des myſtères de paix & de magnificence. Et ce n'eſt pas ici un de ces momens rapides & uniques, où la vertu ſe rappelle toute entiere, & trouve dans la courte durée de l'effroi du ſpectacle, la reſſource de ſa fermeté: les jours vuides & les nuits laborieuſes, ſe prolongent, & l'intrépidité de ſa vertu ſemble croître & s'affermir ſur les dé-

bris de ſon corps terreſtre. Qu'on eſt grand, quand on l'eſt par la foi!

La vûe fixe & aſſurée de la mort, ſoutenue durant pluſieurs jours, ſans foibleſſe, mais avec religion; ſans philoſophie, mais avec une majeſtueuſe fermeté, ne voulant exciter, ni l'attendriſſement, ni l'admiration des ſpectateurs; ne cherchant, ni à les intéreſſer à ſa perte par ſes regrets, ni à s'attirer leurs éloges par ſa conſtance; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce ſpectacle, cenſeurs frivoles & éternels de ſa vertu, & qui aviez traité peut-être ſa piété de foibleſſe; & voyez ſi la vanité toute ſeule ne ſe feroit pas honneur de tout ce que la grace opère le grand en LOUIS dans ces derniers momens? Mais la vanité n'a jamais eu que le maſque de la grandeur: c'eſt a grace, qui en a la verité.

Il aſſemble autour de ſon lit, comne un autre David mourant, chargé l'années, de victoires & de vertus, es Princes de ſon auguſte Sang & les rands de l'Etat. Avec quelle dignité outient-il le ſpectacle de leur deſola- ion & de leurs larmes? Il leur rappel- , comme David, leurs anciens ſer-

vices : il leur recommande l'union, la bonne intelligence, ſi rare ſous un Prince enfant ; les intérêts de la Monarchie, dont ils ſont l'ornement & le plus ferme ſoutien : il leur demande pour ſon fils Salomon & pour la foibleſſe de ſon âge, le même zèle, la même fidélité qui les avoit toujours ſi fort diſtingués ſous ſon régne. Jamais il n'a paru plus véritablement Roi : c'eſt qu'il l'étoit déja dans le ciel ; & que le régne du Juſte eſt encore plus grand & plus glorieux que celui des Rois de la terre.

Enfin le jeune Salomon, l'auguſte Enfant, eſt appellé. LOUIS offre au Dieu de ſes Ancêtres ce reſte précieux de ſa Maiſon royale ; cet Enfant ſauvé du débris qui lui rappelle la perte encore récente de tant de Princes, & que ſes prières & ſa piété ont ſans doute conſervé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour ſon fils Salomon, un cœur fidele à ſa loi, tendre pour ſes peuples, zélé pour ſes autels & pour la gloire de ſon nom : 1. Par. 29. 19. *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut cuſtodiat mandata tua.* Il lui laiſſe pour dernières inſtructions, comme un héritage encore plus cher

que ſa Couronne, les maximes de la piété & de la ſageſſe. *Mon fils*, lui dit-il, *vous allez être un grand Roi ; mais ſouvenez-vous que tout votre bonheur dépendra d'être ſoumis à Dieu, & du ſoin que vous aurez de ſoulager vos peuples. Evitez la guerre ; ne ſuivez pas là-deſſus mes exemples ; ſoyez un Prince pacifique : craignez Dieu, & ſoulagez vos ſujets.* Il leve les mains au ciel, comme les Patriarches au lit de la mort, & répand ſur cet Enfant, avec ſes vœux & ſes bénédictions, des larmes qui échappent à ſa tendreſſe, ou à la joie qu'il a d'aller poſſéder le Royaume de l'éternité qui lui eſt préparé.

Retournez donc dans le ſein de Dieu d'où vous etiez ſortie, ame héroïque & chrétienne ! votre cœur eſt déja où eſt votre tréſor. Briſez ces foibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos deſirs & qui retardent votre eſpérance : le jour de notre deuil, eſt le jour de votre gloire & de vos triomphes. Que les Anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe ſur le trône qui vous eſt deſtiné dans le ciel à côté des ſaints Rois vos ancêtres, de Charlemagne & de ſaint Louis,

Allez rejoindre Thérèſe, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, & eſſuyer auprès d'eux, dans le ſéjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues ſur leurs cendres: & ſi, comme nous l'eſpérons, la ſainteté & la droiture de vos intentions a ſuppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un ſi long régne, au mérite de vos œuvres & à l'intégrité de vos juſtices, veillez du haut de la demeure céleſte ſur un Royaume que vous laiſſez dans l'affliction, ſur un Roi enfant qui n'a pas eu le loiſir de croître & de mûrir ſous vos yeux & ſous vos exemples; & obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, & des crimes qui ſemblent ſe multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu! jettez du haut du ciel des yeux de miſéricorde ſur cette Monarchie déſolée, où la gloire de votre nom eſt plus connue que parmi les autres Nations; où la foi eſt auſſi ancienne que la Couronne; & où elle a toujours été auſſi pure ſur le trône, que le Sang même de nos Rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles & des diſſenſions auſquelles vous livrez preſque toujours l'en-

face des Rois : laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs & nos pertes. Etendez les aîles de votre protection sur l'Enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple ; cet auguste Rejetton de tant de Rois ; cette Victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colère & à l'extinction de toute la Race royale. Donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples : que la piété, la clémence, l'humanité & tant d'autres vertus, qui vont présider à son éducation, se répandent sur tout le cours de son régne. Soyez son Dieu & son Père, pour lui apprendre à être le père de ses sujets ; & conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

ORAISO

FUNEBRE

DE MADAM

DUCHESSE D'ORLEAN

Surrexerunt filii ejus, & beatiſſimam
caverunt; vir ejus, & laudavit eam; & l
eam in portis opera ejus.

Ses enfans l'ont appellée bien-heureuſe
époux l'a comblée de louanges; & ſes a
ont fait ſon éloge dans toutes les aſſe
publiques. Prov. 31. 28. 31.

APRE'S ces Eloges publics &
meſtiques, que nous reſteroit-il à
ſur les louanges de TRE'S-HAU

pieux devoirs à ſa mémoire : la Religion les conſacre ; la piété les juſtifie ; & la douleur publique les exige. Mais en vous rappellant ſes vertus, qui ſeules peuvent nous conſoler de ſa perte, que prétendons-nous, que vous rappeller à ce moment fatal & peut-être proche, où dégradés devant Dieu de votre rang & de vos titres, ce que vous aurez fait pour le ſalut, ſera ſeul notre conſolation & votre éloge ?

Eh ! quelle autre image pourrions-nous vous offrir au milieu de cette cérémonie lugubre, & dans ce Temple (1) auguſte ſur-tout, où ſont expoſées de toutes parts les triſtes dépouilles de la grandeur humaine ; où les Sceptres & les Couronnes briſées, rappellent à peine le ſouvenir de ceux qui les ont portées ; où toute la magnificence des Souverains eſt renfermée dans celle de leurs tombeaux ; où les cendres de tant de Princes que nos yeux ont vus, & qui faiſoient nos plus douces eſpérances, fument encore ; & où le grand Roi lui-même, que nous avons tant pleuré, n'eſt plus que pouſſière ?

(1) *L'Egliſe de Saint Denis, où ſont les Tombeaux de nos Rois.*

Quel ſpectacle pour les yeux mêmes de la chair ! Madame depuis longtems ne le perdoit plus de vûe : elle ne parut ſurvivre à toutes les pertes de la Maiſon royale, que pour attendre la mort avec plus de courage, & s'y diſpoſer avec plus de foi : elle vit de plus près le néant de tout, & ne crut digne d'elle, que ce qui étoit digne de l'immortalité.

Ne craignons donc pas de mêler aux prières de l'Egliſe, & à la ſolemnité des ſaints Myſtères, des louanges honorables à l'Egliſe, & dont le vice ſeul doit rougir. Nous les devons à l'amour des peuples, qui les publient; au deuil de toute la Nation, qui la regrette ; à la douleur amère d'un auguſte Fils (1), qui la pleure ; aux larmes d'une Maiſon déſolée, dont elle fut toujours la mère plutôt que la maîtreſſe : nous nous les devons à nous-mêmes ; & de tous ceux qui m'écoutent, en eſt-il peut-être un ſeul que la bonté de cette Princeſſe n'ait honoré de quelque marque particuliere de bienveillance ; & qui dans la perte publique, comme le diſoit ſaint Ambroiſe d'un Empereur, ne pleure en-

(1) *Philippe, Duc d'Orléans, Régent de France.*

core une perte qui lui eſt perſonnelle? *Omnes enim tanquam parentem publicum obiiſſe domeſtico fletu doloris illacrymant, ſuaque omnes funera dolent.* In obit. Valent.

Epouſe fidèle, mère tendre, maîtreſſe douce & bienfaiſante, Princeſſe Chrétienne; c'eſt-à-dire, devoirs domeſtiques & publics, toujours remplis durant le cours d'une longue vie, avec décence, avec nobleſſe, avec humanité, avec religion. Vous la reconnoiſſez à ces traits ſimples & peu recherchés; ils ſuffiſent à la vérité, & ſon caractère eſt ſon éloge. C'eſt par vous ſeul, ô mon Dieu! que ſon éloge peut devenir notre inſtruction.

I. PARTIE.

LA Cour étoit à peine conſolée de la mort d'Henriette d'Angleterre (1), quand l'Allemagne la remplaça à la France par la Princeſſe que nous pleurons. Née des anciens Souverains du Rhin, elle vint ſe mettre à côté du trône, où ſa naiſſance auroit pu la placer; & les Couronnes étrangères lui parurent moins brillantes, que l'honneur de toucher de près, par un

(1) *Première femme de Monſieur, frère unique du Roi Louis le Grand.*

mariage auguſte, à celle de Louis.

De quelle gloire & de quelle magnificence ſe vit-elle environnée dans ces jours fortunés de la Monarchie? Un Souverain maître de l'Europe; plus glorieux que tous ſes Prédéceſſeurs; plus grand par l'amour de ſes peuples, que par le nombre de ſes conquêtes: un Epoux aimable, & qui, aux charmes de la jeuneſſe, ajoutoit l'honneur des victoires & des triomphes: une Cour, où nos guerres avoient formé tant de Héros; où les largeſſes du Prince attiroient tous les jours les plus grands talens; où de nouveaux plaiſirs ſe ſuccédoient ſans ceſſe; où les monumens les plus ſuperbes de la magnificence excitoient la curioſité, & peut-être la jalouſie de toutes les Nations; & où l'excès ſeul de nos proſpérités pouvoit nous préparer de loin les diſgraces.

Rappellons, ſans crainte, ces tems heureux. Ils furent effacés, je le ſai, par des jours de tribulation & d'amertume, qui leur ſuccédèrent. Mais le Seigneur vouloit nous châtier; il ne vouloit pas nous détruire. Le nuage depuis long-tems ſe diſſipe; la lumier

reparoît ; un nouveau Soleil ſe léve ſur nos têtes (1) ; une Régence paiſible & glorieuſe lui a préparé les voies. C'eſt le deſtin de la France ; ou plutôt, c'eſt de tout tems la conduite de Dieu ſur une Nation qu'il chérit. Nos malheurs ont toujours été les précurſeurs infaillibles de notre élévation & de notre gloire.

MADAME ſe montra à la France dans ces tems les plus heureux du dernier régne. La licence eſt d'ordinaire inſéparable des proſpérités : les bienfaits de Dieu nous amolliſſent : nous tournons contre lui ſes propres dons ; & les jours de ſes faveurs ſont preſque toujours les jours de nos crimes. Au milieu de tant d'écueils, où l'exemple décide toujours des devoirs, la Princeſſe, pour qui nous prions, demeura fidèle ; & Dieu qui venoit de la retirer du ſein de l'héréſie qu'elle avoit ſucée avec le lait, conſerva le nouvel ouvrage de ſa grace. Livrée à l'erreur par ſa naiſſance & par ſon éducation, un trait d'élection ſinguliére avoit été la diſcerner comme un autre Ruth, dans une terre étrangère, pour

(1) *Louis XV. venoit d'être ſacré, & alloit être déclaré majeur.*

l'appeller à l'héritage du Seigneur, & l'aſſocier à ſon peuple. Vos miſéricordes, ô mon Dieu! ſont fidèles, & vous les multipliez ſur vos Elus: les lumières de la foi, en diſſipant les ténébres de l'eſprit, ne percent pas toujours les nuages que l'âge & les paſſions forment autour du cœur: dociles aux vérités de la doctrine ſainte, nous n'en ſommes pas moins rebelles aux devoirs qu'elle nous impoſe. Hélas! les mœurs ne diſcernent preſque plus le peuple de Dieu des incirconcis; le Seigneur n'eſt pas plus ſervi dans la Judée, que dans Samarie; & la face de la terre partagée par tant de doctrines diverſes, ne montre preſque par-tout que des hommes qui ſe reſſemblent.

La fidélité de MADAME à ſes devoirs, honora ſon retour à la foi. Entrée dans la voie de la vérité, elle y marcha d'un pas noble & conſtant; & de peur que l'erreur jalouſe ne diſputât à la grace la gloire de ſon changement, elle le ratifia tous les jours par ſa conduite.

Les liens ſacrés du mariage, qui venoient de l'attacher au Prince ſon époux, lui attachèrent en même-tems toute ſa tendreſſe: ſon cœur & ſon

devoir ne ſe ſéparèrent jamais. La Cour même qui ne pardonne jamais à ſes maîtres, & qui outre toujours à leur égard & l'adulation & la cenſure, en parla comme nous: il faut que la vertu ſoit bien pure, quand le courtiſan la reſpecte.

Vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu! de répandre ſur cette union ſainte, les bénédictions promiſes à la poſtérité de ſaint Louis. Un Prince, l'appui du trône; Philippe (1), le tuteur du Roi & de l'État; le protecteur éclairé des droits du Sacerdoce & de l'Empire; le premier exemple d'une minorité pacifique; le modèle des Princes bienfaiſans, fut le premier fruit de vos promeſſes. Vous prévoyiez nos malheurs & nos pertes, & vous nous prépariez une reſſource. Une nouvelle fécondité honora encore les chaſtes amours de cet auguſte hyménée. La France en vit naître avec joie une Princeſſe (2), qui régnoit déja ſur tous les cœurs, & que nous ne devions pas poſſéder. Heureux les peuples qui la voyent! Au milieu du calme & des plaiſirs in-

(1) *Le Duc d'Orléans, Régent de France.*
(2) *La Ducheſſe de Lorraine.*

nocens d'une Cour paiſible & chrétienne, elle fait depuis long-tems les délices de ſes ſujets, & le lien de la Monarchie avec une Maiſon féconde en Héros, & à qui la maiſon de France ſeule peut diſputer la gloire des ſiécles & l'antiquité de l'origine.

Les ſentimens de la Nation perdent ſouvent leurs droits dans le cœur des Princes: élevés au-deſſus de nous, il leur paroît trop vulgaire de penſer & de ſentir comme nous: nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur reſſembler par l'humanité; & deſtinés par leur naiſſance à être les pères des peuples, ils ſe font quelquefois une honte de ce titre aimable à l'égard même de leurs enfans. Fauſſe grandeur que MADAME ne connut point: elle crut que les devoirs & les ſentimens de la Nation, étoient les plus nobles, parcequ'ils étoient les plus anciens; que la ſimplicité des premières mœurs avoit plus de dignité & de véritable élévation, que tout le faſte de nos uſages; & la Princeſſe la plus majeſtueuſe que la France ait vûe, fut en même-tems la mère la plus tendre.

Dois-je en atteſter ici les larmes du

nce affligé qui m'écoute, & ne point
nager ſa douleur? Mais ces chères
ıdres parleroient à ma place; & c'eſt
onſoler, que de rappeller un ſou-
ir même qui l'afflige.
Quelle tendreſſe reſſembla jamais
elle de MADAME pour ce Prince
uſte? Ses yeux pouvoient à peine
ire à le voir, & ſon cœur à l'aimer,
elle joie, quand elle vit briller
ıs ſon enfance preſque, les eſpéran-
de ces grands talens, & de cette
ériorité de lumières, que la va-
é & l'immenſité des connoiſſances
tivèrent depuis; que les victoires
ıoblirent, & qu'une Régence mé-
rable éterniſera dans nos annales!
e le vit, ſans l'avoir deſiré, com-
la mère des enfans de Zébédée,
s par le droit de ſa naiſſance, à la
miere place du Royaume; dépo-
ire du Sceptre; maître de nos deſ-
ées & de celles de l'Etat: & plus
ıchée de ſa gloire que de ſon élé-
ion, elle vit alors avec des larmes
tendreſſe, dans le cœur de tous
François, les mêmes ſentimens
mour que ceux qu'elle avoit pour
ı fils; & toute la Nation l'adopter,
je l'oſe dire, comme ſon enfant,

dans le tems qu'elle le choiſiſſoit pour ſon maître. Mais nous pouvons l'ajoûter ici ; ſon ſalut l'intéreſſoit encore plus que ſa grandeur. Comme une autre Monique, elle l'enfantoit tous les jours par ſes prières & par ſes larmes : elle n'offroit jamais à Dieu le ſacrifice de ſon cœur & de ſes lévres, ſans lui demander qu'il jettât enfin des regards de miſéricorde ſur ce cher Enfant. Et que lui reſtoit-il en effet à deſirer pour lui, que la gloire des Saints ?

Une Princeſſe vertueuſe l'avoit déja rendu père d'une nombreuſe famille : elle voyoit les enfans de ſes enfans : un jeune Prince (1) dont les deſtinées raſſurent l'Etat & affermiſſent le Trône : des Princeſſes (2) régner dans les plus brillantes Cours de l'Europe : l'Eſpagne nous envoyer (3) & recevoir de nous les gages précieux d'une union éternelle ; le feu qui avoit paru s'allumer, éteint par des alliances ſacrées : le Sang royal

(1) *Le Duc de Chartres.*

(2) *La Princeſſe de Modéne, la Reine d'Eſpagne, femme de Louis I. mort depuis.*

(3) *L'Infante d'Eſpagne deſtinée à être Reine de France, & retournée depuis à Madrid.*

ſa ſource ; & par l'habileté d'un
e, pour qui les difficultés mêmes
nt devenir des reſſources, le
: nos victoires & de nos pertes,
ré à l'Etat ; & une Couronne
us avoit tant coûté, & que la
du Prince, que nous conſolons,
ſſurée au petit-fils de Louis le
, miſe ſur la tête de la Prin-
fille. C'eſt ainſi, ô mon Dieu !
profondeurs de votre ſageſſe
nt les événemens ; & qu'en pa-
ébranler les Empires que vous
ez, vous ne voulez qu'en affer-
trône, & en accroître la domi-
& la puiſſance.
les déja ſi rapprochés par la
, & par les guerres mêmes qui
voient toujours diviſés, & au-
ui ſi unis par le Sang même de
îtres, puiſſiez-vous tranſmet-
ec la ſucceſſion de vos Rois,
lliance ſainte aux Races futu-
e les deux peuples ne forment
qu'un peuple ! que les campa-
e voyent jamais nos étendarts
s, & les lys déployés contre
que cette alliance reſſerrée par
: nouveaux liens, devienne la
damentale des deux Monar-

chies ! que l'ame de Louis le Grand, qui en a été le principe, en ſoit le nœud éternel ! & puiſſent les deux Nations, pour ſe ſoutenir, ſe prêter juſqu'à la fin des âges les mêmes armes qu'elles avoient employées pour ſe détruire !

Mais faiſons-nous honneur ici à MADAME d'une tendreſſe maternelle, où la nature a, ce ſemble, plus de part que la vertu ? Oui, mes Frères, & nous devons cette conſolation à la douleur du Prince qui la pleure. Un cœur qui aime ce qu'il doit aimer, eſt toujours digne d'éloge ; & ce n'eſt que par vertu, qu'on ſatisfait aux devoirs de la nature. Mais d'ailleurs, MADAME aima les Princes ſes enfans, en mère, en Princeſſe, en Chrétienne. Ce n'étoit pas ici une de ces ſenſibilités vulgaires que les foibleſſes deshonorent, & où à force de donner tout à la tendreſſe, on ne donne rien à la raiſon & au devoir. Quelles leçons de grandeur, de dignité, de bienſéance, de ſageſſe, furent les fruits de ſon amour maternel ! mais quels exemples encore plus puiſſans que les leçons ! Vous en conſerverez un tendre & éternel ſouvenir, famille déſolée ; & vous honorerez ſa mémoire en imitant ſes ver-

tus. Et vous, pieuſe Adélaïde (1), qui cachée dès vos plus jeunes ans dans le ſecret du Sanctuaire, avez préféré l'opprobre de Jeſus-Chriſt à tout ce que le ſiécle peut laiſſer eſpérer de plus éclatant, vous ne ceſſerez de demander aux pieds des autels, que vos vœux & les nôtres, ſur les deſtinées de votre auguſte Maiſon, s'accompliſſent.

Rien en effet n'eſt plus rare pour les Grands, que les vertus domeſtiques: la vie privée eſt preſque toujours le point de vûe le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainſi dire, contre eux-mêmes: toujours en ſpectacle, ils repréſentent: ils ne ſe montrent pas tels qu'ils ſont. Dans l'enceinte de leurs Palais, renfermés avec leurs humeurs & leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domeſtiques & accoutumés, le perſonnage ceſſe, & l'homme prend ſa place & ſe développe.

Ici nous pouvons tirer le voile, & entrer ſans crainte dans ce ſecret domeſtique, où la plupart des Grands

(1.) *Louiſe-Adélaïde d'Orléans, Abbeſſe de Chelles.*

ceſſent d'être ce qu'ils paroiſſent. Ce qu'il y a eu de privé & d'intérieur dans la vie de MADAME, eſt auſſi grand & auſſi reſpectable, que ce qui en a paru aux yeux du public.

Dites-le ici à ma place, témoins affligés & fidèles, de l'humanité, de la douceur & de l'égalité d'une ſi bonne Maîtreſſe ! Aviez-vous à ſouffrir de ſon rang ou de ſes caprices ? Votre zèle n'étoit-il compté pour rien ? Vous croyoit-elle trop honorés de lui ſacrifier vos ſoins & vos peines ? Vous regardoit-elle comme des victimes vouées à la bizarrerie & à l'humeur d'un maître ? Sentiez-vous votre dépendance que par ſes égards & ſes attentions à vous l'adoucir ? En ſatisfaiſant à vos ſervices, pouviez-vous ſatisfaire à toute votre tendreſſe pour elle ? Votre cœur n'alloit-il pas toujours plus loin que votre devoir ? Et quel chagrin avez-vous jamais ſenti en la ſervant, que la crainte de la perdre & la douleur de l'avoir perdue ? L'abondance de vos larmes répond pour vous ; & plus vivement que mes foibles expreſſions, elle fait ſon éloge & le vôtre.

Oui, mes Frères, au milieu de ſa

ombreuſe maiſon, MADAME n'étoit lus une maîtreſſe; c'étoit une mère ffable & bienfaiſante : dépouillée e ſa grandeur, ſans l'être jamais de à dignité, elle deſcendoit avec bonté lans le détail des peines & des beoins des ſiens. L'élévation eſt d'ordiaire, ou dure, ou inattentive; & il uffit, ce ſemble, d'être né heureux, our n'être pas né ſenſible. MADAME, avec un cœur élevé & digne de l'Empire, avoit un cœur plus humain & plus compâtiſſant, que ceux mêmes qui naiſſent pour obéir.

L'enceinte de ſa maiſon ne borna pas, vous le ſavez, ſon inclination bienfaiſante: ſon crédit fut toujours une reſſource publique: nous trouvions tous en elle une protectrice aſſurée: l'accès n'étoit pas même refuſé aux plus inconnus; & le beſoin, ou la misère ſeule, devenoit le titre qui donnoit droit de l'approcher. Si les regrets de la reconnoiſſance ſont les plus ſincères & les plus ſûrs, quel deuil a jamais dû être plus univerſel?

L'autorité de la Régence ne lui parut même ſouhaitable pour le Prince ſon fils, que par la poſſeſſion où ce nouveau rang alloit le mettre de faire

des graces. L'événement a été encore plus loin que vos desirs, Princesse si digne de nos regrets ! Les faveurs du Prince sont aujourd'hui écrites dans les titres de nos plus illustres Maisons, & en perpétueront les honneurs & les prééminences: chaque jour de son administration a été le jour de ses bienfaits; & la reconnoissance s'est plutôt épuisée que ses largesses.

Il n'est pas étonnant que le cœur de MADAME, si sensible aux besoins & aux intérêts des personnes les plus indifférentes, fût si tendre & si fidèle pour ses amis. L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des Grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croyent ne leur rien devoir eux-mêmes, & que c'est assés payer leurs empressemens, que de les souffrir. L'amitié plus sincère, & dès-là moins rampante & moins empressée que l'adulation, leur paroît un hommage sec & aride : leur attachement même & leur confiance, n'est qu'un goût passager, qui les gêne & les ennuye bientôt, & dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi vivant seuls, dès qu'ils vivent sans

amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices ſont des adulateurs; leurs bienfaits, des ingrats; leurs vertus mêmes, des cenſeurs injuſtes. MADAME eut pour ſes amis, cette confiance & cette fidélité, dont on cherche depuis long-tems des exemples même parmi les hommes du commun. Un ami lui parut toujours le bien le plus précieux de la terre, & qui honore même les Princes & les Rois. Tous les autres biens, nous les devons, ou à la fortune, ou à la naiſſance: celui-là nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

Tel fut le caractère de MADAME dans ſa vie privée; caractère connu, reſpecté, non-ſeulement de la Nation, mais de toute l'Europe: une épouſe fidèle, une mère tendre, une amie conſtante, une maîtreſſe douce & bienfaiſante. Nos voiſins l'ont toujours caractériſée par ces traits comme nous: c'étoit l'éloge public que toutes les Cours ont toujours fait d'elle; & ſi ces traits paroiſſent vulgaires, ce ne ſera jamais qu'à ces hommes frivoles, qui ne voyent rien de grand dans les devoirs; qui croyent que les vertus domeſtiques ne ſont

faites que pour le peuple ; que les Princes ne ſont dignes de nos éloges, que lorſque leur faſte & leur fierté les rend indignes de notre amour ; qu'un cœur tendre & compâtiſſant deshonore le rang & la naiſſance, que l'humanité dégrade l'homme, & qu'il faut être né dur & bizarre, pour être né Grand. Quel fléau pour le genre humain, ſi celui qui donne les Princes à la terre puniſſoit l'erreur de ces images, en nous donnant des maîtres qui leur fuſſent ſemblables ?

Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur que l'humanité ? Les Princes ne ſont puiſſans que pour être bons : ils doivent, ſi je l'oſe dire, leur puiſſance & leur grandeur à nos beſoins ; & s'il n'y avoit pas des foibles & des malheureux, le Ciel n'auroit pas donné des maîtres à la terre.

C'eſt par-là que MADAME remplit toute la deſtinée de ſon rang : comblée des louanges de ſon époux ; appellée bienheureuſe par ſes enfans, & par ceux qui attachés à ſon ſervice, l'avoient toujours aimée comme leur mère : *Surrexerunt filii ejus, & beatiſſimam prædicaverunt ; vir ejus, & laudavit eam : & domeſtici ejus veſtiti ſunt*

duplicibus. Il nous reſte encore la voix des peuples à écouter. Son hiſtoire publique pourroit fournir des traits plus brillans que ſa vie privée; mais elle n'offrira pas de plus grandes vertus: & ſi la fidélité d'une épouſe, la tendreſſe d'une mère, la bonté d'une maîtreſſe ont fait ſon éloge domeſtique; la majeſté, la bienſéance, la piété ſolide & toujours ſoutenue d'une Princeſſe, ſon amour pour le Roi & pour l'Etat, vont remettre devant nos yeux un ſpectacle qui a long-tems honoré notre ſiécle, & qui a toujours fait ſon éloge public: *Et laudent eam in portis opera ejus.*

II. PARTIE.

LES Princes ont plus de devoirs à remplir que le reſte des hommes: plus ils ſont Grands, plus ils doivent de grands exemples: ils ſont en ſpectacle aux regards, comme aux hommages de la multitude. Les premières obligations de leur rang ſont le zèle pour l'Etat, dont ils ſont les premiers ſujets, & dont ils peuvent devenir les maîtres; la bienſéance dans les mœurs publiques, dont ils ſont toujours les modèles; la fidélité aux de-

voirs de la Religion, que leurs Ancêtres placèrent ſur le trône.

A ces traits, nous croyons voir revivre la Princeſſe que nous avons perdue. Les mêmes liens qui l'attachèrent au Prince ſon époux, l'attachèrent à la France : elle parut avoir épouſé la Nation. Le ſang Germanique, qui couloit dans ſes veines, retrouva pour le ſang François, les penchans & les affections de la même origine ; & deſcendue de ces anciens Conquérans, qui des bords du Rhin, vinrent fonder dans les Gaules une Monarchie, qui a vû depuis commencer toutes celles de l'Europe, elle parut, en arrivant parmi nous, s'être rendue à ſa Patrie, plutôt qu'en être ſortie. Notre culte étoit devenu ſon culte, & notre peuple fut le ſien ; nos Dieux furent ſes dieux ; nos uſages, ſes uſages ; notre gloire ou nos malheurs, ſes malheurs ou ſa gloire ; & oubliant ſes premières deſtinées, elle n'en connut plus d'autres que celles de la Monarchie. Liée par le ſang, ou par des commerces d'amitié & de bienſéance, à la plupart des Souverains de l'Europe, elle ne le fut ja-

, par le cœur, qu'à la Nation ;
milieu des guerres qui les avoient
s contre nous, ſes liaiſons avec
ours étrangères, ne furent jamais
des témoignages éclatans de ſon
ır pour la France. Nos hiſtoires
ı feront honneur ; & parmi les
:eſſes étrangères, que les liens du
age unirent au Sang de nos Rois,
ui vécurent au milieu de nous,
lui oppoſeront des exemples qui
ıoreront encore davantage.
ɔuis le Grand connut ſon zèle,
paya d'une amitié & d'une con-
:e, qui ne finirent qu'avec lui.
de vous ne l'ignore, quelle fut la
tance de l'eſtime & de la tendreſ-
: ce grand Roi pour MADAME.
Cours ſont orageuſes; les intérêts
:cident toujours des affections ;
ɔmme les intérêts y changent ſans
: , les affections n'y connoiſſent
que pas de durée : tout y forme
nuages ; les jours ne s'y reſſem-
ıt jamais ; les mêmes flots, qui
s élévent, vous ouvrent le gouffre
nſtant ; & la viciſſitude éternelle
événemens eſt comme le ſeul évé-
nent & le ſeul point qu'on y voit
fixe.

MADAME n'éprouva point ces révolutions. Une noble franchiſe, ſi ignorée dans les Cours & qui ſied ſi bien aux Grands, la rendit toujours reſpectable au Roi: il trouvoit en elle, ce que les Rois ne trouvent guères ailleurs, la vérité. Plus éloignée encore par l'élévation de ſon caractère, que par celle de ſa naiſſance, d'une baſſe adulation, elle n'employa jamais pour plaire que ſa droiture & ſa candeur. Les ſoupleſſes & les artifices de la diſſimulation, qui ſont toute la ſcience & tout le mérite des Cours, lui parurent toujours le ſort des ames vulgaires. C'eſt ſe mépriſer ſoi-même, que de n'oſer paroître ce qu'on eſt. L'art de ſe contrefaire & de ſe cacher, n'eſt ſouvent que l'aveu tacite de nos vices; & elle crut qu'on n'étoit grand, qu'autant qu'on étoit vrai.

Auſſi Louis, plus touché du ſimple & du naturel, que du faſte des hommages, venoit ſe délaſſer des adulations auprès de MADAME. C'étoit-là que ſa Cour prenoit une nouvelle face: le faux en étoit banni; la vérité y préſidoit, & reprenoit ſes droits; la confiance & la noble ſimplicité environnoient le trône, & la

tendreſſe en faiſoit le plus ſuperbe hommage.

Ce Prince, qui avoit élevé plus haut que tous ſes Ancêtres, la gloire de la Monarchie, & qui vit un ſi long cours de proſpérités finir par des diſgraces, vit auſſi l'amour & le courage de MADAME, croître avec nos malheurs. Quelles larmes ne donna-t-elle point alors à nos pertes ! La vie même de ſon cher fils tant de fois expoſée, ne l'occupoit pas plus vivement que le danger de l'Etat. Les plaies de la Nation étoient auſſi douloureuſes pour elle, que celles dont ce Prince belliqueux ſortoit ſouvent couvert des combats; & ſa gloire même ne pouvoit la conſoler de nos diſgraces.

Rappellerai-je ici ces jours de deuil tant de fois déja rappellés, où toute la Famille royale preſque éteinte; où le trône environné de tant d'appuis, demeuré ſeul en un inſtant; où tant de têtes que la Couronne attendoit, abbattues, il ne nous reſtoit de toutes nos eſpérances, que la caducité d'un grand Roi que nous allions perdre, & l'enfance d'un Succeſſeur que nous craignions de ne pouvoir conſerver.

Louis inébranlable, au milieu des débris de ſa Maiſon, ne vit dans ces lugubres funérailles, que l'appareil & le préparatif des ſiennes : il avoit aſſés vécu pour ſa gloire ; mais il n'avoit pas encore vécu aſſés pour nous. Cependant ce régne long & glorieux devoit avoir le deſtin des choſes humaines ; ſes jours, comme les nôtres, étoient comptés ; le terme fatal arriva ; les deſſeins du Ciel ſur ſa grande ame étoient accomplis ; & la France perdit un Roi, qui ſera toujours encore plus grand dans nos cœurs, que dans nos annales. Mais MADAME perdoit un ami ; & s'ils ſont rares ſur la terre, ils le ſont encore plus ſur le trône. Sa douleur égala ſa perte, & lui cacha même des eſpérances flateuſes qu'auroit pu entrevoir un cœur moins touché. La Cour, que Louis ſeul rempliſſoit de ſa gloire & de ſa majeſté, ne lui parut plus qu'une ſolitude affreuſe : elle crut vivre dans une terre déſerte & abandonnée ; & ce Monarque ſi glorieux, qui laiſſoit en mourant un ſi grand vuide ſur la terre, en laiſſa un dans ſon cœur que rien depuis ne put jamais remplacer.

Son zèle ſeul pour nos Rois ſurvécut

cut à Louis ; & s'attendriſſant ſur le bas-âge du Prince que tant de morts venoient d'élever ſur le trône, en le reconnoiſſant pour ſon maître, elle l'aima comme ſon enfant. De quels yeux voyoit-elle croître tous les jours avec lui ſes heureuſes inclinations & nos eſpérances ! avec quels tranſports de tendreſſe y voyoit-elle ſe développer chaque jour les traits, la majeſté, les manières, tout le grand du caractère de ſon auguſte Biſayeul ! avec quelle circonſpection reſpectueuſe approchoit-elle de ce trône naiſſant ! L'enfance des Souverains, qui rend toujours autour d'eux les bienſéances du reſpect & des hommages moins attentives, redoubloit la bienſéance & l'attention de ſon reſpect & de ſes hommages ; & ſi une Nation ſi tendre, ſi fidele, ſi reſpectueuſe envers ſes Rois, avoit eu beſoin là-deſſus de ces grands exemples, elle nous avoit appris à aimer nos maîtres, elle nous apprenoit alors à les reſpecter.

C'étoit la louange publique que la France donnoit à MADAME. Et ce zele pour nos Rois, qui fait ici ſon éloge, n'a-t-il pas lui-même hâté no-

tre deuil? Ses yeux qui voyoient déjà de loin la terre des vivans, avant de se fermer à la lumière, voulurent voir le Roi, dans sa splendeur & dans toute la gloire de son Sacre (1):
Is. 33. 17. *Regem in decore suo videbunt oculi ejus, cernent terram de longè.* Ses forces parurent se ranimer; son courage n'écouta point nos frayeurs. Munie des saints Mystères & de cette Viande qui fait la force des voyageurs, nous la vîmes partir en triomphe pour la cérémonie auguste, comme si elle alloit elle-même prendre possession de l'Empire, ou, pour mieux dire, de l'immortalité. Elle vit, avec des yeux déja mourans, l'Onction sainte couler sur l'Enfant de tant de Rois: cette Onction qui est le titre le plus ancien & le plus vénérable de la foi de nos Monarques, & des prérogatives de la Monarchie: cette Onction qui consacra les Clovis, les Charlemagnes, les saints Louis, & qui a donné tant de Saints & tant de Héros au trône des François. Elle porta aux pieds des autels, avec ses derniers vœux, les vœux

(1) *Voyage de* MADAME *à Rheims, pour voir le Sacre de Louis XV. Elle y alla malade, & mourut peu de jours après son retour.*

de toute la Nation, pour le ſalut & la gloire d'un Prince, que le Dieu de ſes pères venoit de marquer du caractère ſacré de la Royauté. Elle parut, comme le ſaint Vieillard de Jéruſalem, ſi reſpectable par ſes années & par ſa piété, n'avoir plus de regret à la vie, depuis que ſes yeux avoient vû cet Enfant précieux, qui devoit être la gloire & l'eſpérance de ſon peuple, faire dans le Temple, au Maître des Rois, le premier hommage public de ſa ſouveraineté.

Jour trop heureux, que vous nous prépariez de larmes! elles couleront long-tems pour vous ſur-tout, Princeſſe affligée (1), que la préſence d'une Mere ſi chérie avoit attirée d'une Cour étrangère, à cette ſuperbe ſolemnité! Vous couriez recevoir ſes tendres embraſſemens, hélas! & vous veniez recevoir ſes derniers ſoupirs: vous redoubliez pour elle vos ſoins, vos empreſſemens, vos tendreſſes, hélas! & vous lui rendiez vos derniers devoirs. Ainſi, ô mon Dieu! vous nous menez toujours à l'afflic-

(1) *La Ducheſſe de Lorraine, fille de* MADAME.

tion par des jours de ſérénité & d'allégreſſe.

Mais cachons-nous encore pour un moment ce triſte ſpectacle. L'amour de MADAME pour le Roi & pour l'Etat, prenoit ſa ſource dans un cœur, pour qui les devoirs étoient devenus des penchans: plus ſon rang l'approchoit de la Majeſté royale, plus elle fut attentive à n'en pas laiſſer avilir la dignité: elle le rendit plus reſpectable, en le reſpectant toujours elle-même. Quelle bienſéance & quelle majeſté dans les mœurs publiques! Les Grands regardent ſouvent leur naiſſance comme une prérogative, qui en autoriſe les aviliſſemens, & ſe font de nos hommages mêmes un titre d'indécence. Perſuadés qu'ils ne doivent rien au reſte des hommes, ils croyent auſſi ne ſe devoir rien à eux-mêmes.

La France a-t-elle jamais vû de Princeſſe ſoutenir avec plus de décence & de dignité, l'élévation de ſon rang? Les mœurs avoient beau changer; en vain le ſiécle ne connoiſſoit plus l'ancienne gravité de nos pères; en vain la licence avoit pris la place

des régles & des bienſéances ; en vain la modeſtie & la pudeur, n'étoient plus pour le ſexe que des uſages ſurannés ; en vain la Cour elle-même, loin de s'oppoſer à ces nouvelles mœurs, en fourniſſoit ſouvent le modèle : MADAME ſe reſſembla toujours à elle-même. Nous l'avons vûe ſeule preſque, conſerver aux régnes à venir, la bienſéance & la tradition des premiers uſages, que l'amour de la pareſſe & de la commodité, aboliſſoit peu à peu ; faire paſſer aux âges ſuivans, ce qui nous reſte de grand & d'honorable des anciennes Cours ; & ſauver l'uniformité à une Nation, que la laſſitude ſeule des changemens pourra fixer un jour.

Majeſtueuſe ſans faſte, elle ne regarda pas la fierté comme une bienſéance de ſon rang : la majeſté qui l'environnoit, étoit affable & acceſſible : en lui offrant nos hommages, nous ne pouvions lui refuſer nos cœurs, on ne trouvoit point autour d'elle cette barrière d'orgueil, de ſilence, ou de dédain, qui fait ſouvent toute la majeſté des Grands : on n'y voyoit pas une Cour tremblante, n'oſer preſque lever les regards juſques

au maître, & craindre de manquer au respect dans l'excès même de ses hommages. L'adulation en étoit encore plus bannie que la crainte : assurée de nos cœurs, elle ne cherchoit pas nos louanges : vraie, franche, naturelle, la fadeur des éloges lui étoit à charge : le langage des Cours qu'elle n'avoit jamais parlé, elle ne l'écouta aussi jamais qu'avec dégoût. Cependant jamais de ces momens fâcheux, où il est si dangereux d'aborder nos maîtres : une douce affabilité nous rassuroit toujours contre son rang : tous les momens étoient ceux que nous aurions choisis nous-mêmes : en sortant d'auprès d'elle chacun se trouvoit marqué par quelque trait singulier de bonté ; & nous ne comptions les devoirs que nous lui rendions, que par les marques de bienveillance que nous en avions reçues. Qu'il est rare de savoir être Grand, & de ne pas faire souffrir de notre grandeur ceux qui nous approchent !

Enfant auguste (1) que l'Espagne vient de nous rendre, élevée au milieu de nous pour régner un jour sur nous, & destinée à partager avec le jeune

(1) *L'Infante d'Espagne étoit alors à Versailles.*

Louis, le trône de vos Ancêtres, pourquoi vos jeunes ans ont-ils été ſitôt privés d'un ſi grand exemple ? Puiſſiez-vous l'avoir aſſés connue pour l'imiter ! que ces vertus douces & bienfaiſantes brillent en vous, autant que la couronne qui vous attend ! Tout ce que la France peut deſirer, c'eſt une maîtreſſe qui lui reſſemble.

Mais, mes Frères, ce qui nous rend aimables devant les hommes, ne nous rend pas toujours agréables aux yeux de Dieu. Les vertus humaines peuvent nous attirer des éloges humains; les ſiécles peuvent louer des actions qui honorent les ſiécles, & qui s'effaceront avec eux; la piété ſeule ſurvit aux ſiécles & aux tems, & va écrire nos louanges, ou plutôt les louanges de la grace, dans les Livres éternels. Ce ſeroit peu d'avoir mis le monde dans les intérêts de notre gloire: hélas ! la gloire que le monde donne n'a pas plus de durée ni plus de réalité que lui: la vie la plus éclatante ſans la foi, n'eſt qu'un ſonge & un phantôme; & on n'a pas vécu, quand on n'a pas vécu pour Dieu. Vérités ſaintes, que le monde ne connoît pas, une foi vive

vous avoit gravées dans le cœur de notre pieuſe Princeſſe !

Quels exemples de piété n'a-t-elle pas donnés à la France, & d'une piété qui portoit tous les traits de ſon caractere; ſimple & ſoumiſe, exacte & réguliere, noble & héroïque !

Les préjugés de l'erreur, qui avoit préſidé à ſon éducation, ne paroiſſoient plus en elle, que par une docilité plus religieuſe aux myſtères de la foi. Ses lumières ſe bornoient à ſes devoirs; elle reſpectoit le nuage qui couvre toujours le Sanctuaire. Les ſaintes ténébres de la Religion fixoient elles-mêmes ſa foi, & affermiſſoient ſa ſoumiſſion : elle croyoit qu'il étoit inſenſé à l'homme de vouloir connoître ce que Dieu a voulu nous cacher. *Il y a trop à hazarder*, diſoit-elle ſouvent; *& c'eſt une folie de vouloir chercher dans le doute une ſûreté que la Religion ſeule promet.* Jamais de ces oſtentations, ſi indécentes au ſexe ſur tout, de ces étalages vulgaires d'incrédulité, qui croit tout ſavoir quand elle doute de tout; qui ne ſe glorifie du naufrage de la foi, que pour ſe calmer ſouvent ſur celui de la pudeur; & qui ne con-

noît pas même assés ce qu'il faut croire pour en douter.

Désabusée des erreurs étrangères, elle ne voyoit qu'avec une vive douleur, les tristes dissensions, qui dans ces jours de trouble & de confusion, se sont élevées dans le sein même de l'Eglise: elle adressoit au Ciel les vœux les plus ardens, afin qu'il bénît les soins que le Prince son fils prenoit de les calmer. Mais instruite qu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales, les troubles de l'Eglise affligèrent son cœur, sans ébranler jamais sa foi & sa soumission: jamais de retour sur ce qu'elle avoit quitté, parcequ'elle l'avoit quitté volontairement: jamais de doute sur le parti qu'elle avoit pris, parcequ'elle l'avoit pris avec lumière & par conviction. L'Eglise, quoique battue des flots, agitée par les tempêtes, n'en étoit pas moins à ses yeux, la colomne & la baze de la vérité, & l'Arche sainte dans laquelle seule se trouve la paix & le salut. Vous avez marqué, ô mon Dieu! des bornes aux maux de cette Eglise, l'objet éternel de votre amour; de cette Epouse chérie, que vous avez acquise au prix de tout le sang de votre Fils. C'est de ces tems

de trouble & d'obscurité, que font toujours le calme & la lumière : toujours dans votre colère, vous vous souvenez de faire miséricorde. Quand viendront des jours paisibles & sereins, succéder à ces jours malheureux ? Puissent nos soupirs & nos larmes les hâter ! puissions-nous en être les heureux témoins ; & ne transmettre à nos neveux, que l'histoire déplorable de nos dissensions !

Piété de MADAME, simple & soumise ; mais exacte & régulière. La foi veut des œuvres ; & l'on croit en vain, quand on vit mal. Avec quelle profonde religion approchoit-elle régulièrement des saints Mystères ? Abîmée devant la majesté de Dieu, toutes les grandeurs de la terre ne lui paroissoient plus qu'un atôme & un néant. Les Livres saints étoient sa consolation de tous les jours : elle y sentoit ce touchant, ce sublime, ce divin, qui ne peut être l'ouvrage de l'esprit de l'homme. Ces vérités saintes dans nos bouches, ne lui paroissoient pas moins dignes de son amour & de ses empressemens ; & nous la voyions avec joie dans nos temples, au milieu de la multitude des Fidèles, venir soutenir

ur la majesté de sa présence, & la gnité de notre ministère, & le resct dû à la parole dont nous sommes s Ministres.

Ses sentimens ne démentoient pas s œuvres publiques. Vous le savez, ierges saintes (1), pieuses dépositaires des plus secrets mouvemens de on cœur! que de prières ferventes, ue de pratiques de piété, que d'entiens édifians vos murs sacrés ont achés au public! L'austérité de votre traite déja si adoucie par la ferveur, e l'étoit-elle pas encore par ces grands xemples? Permettoit-elle seulement à otre tendresse des vœux pour la prongation de ses jours? *Bornez vos eux à mon salut*, vous disoit-elle souent: *il importe peu de vivre; mais il nporte de s'assurer de l'éternité.*

Elle se l'assuroit en effet tous les jours ar le mérite de ses œuvres. Les paures soulagés avec profusion; les seiteurs de Dieu honorés de sa familiaité & de sa confiance; les offenses ouliées, & cachées aux pieds de la croix; une constance chrétienne & ne tranquillité même héroïque dans

(1) *Les Religieuses Carmélites de la rue du Grenelle, MADAME se retiroit souvent.*

la durée de ſes maux ; une humilité que l'élévation de ſon caractère & de ſon cœur rehauſſoit encore ; une attention ſcrupuleuſe ſur tous les devoirs de la Religion, où tout lui paroiſſoit grand ; une ſainte avidité pour le froment des Elus ; une confiance ſans réſerve pour le Miniſtre qui la conduiſoit dans les voies du Ciel ; un goût pour le bien, un dégoût pour tout ce qui ne méne pas à Dieu : c'eſt l'hiſtoire nue & ſimple de ſa vie ; & tout ce que l'art pourroit y ajoûter deshonoreroit ſon éloge.

Ne nous abuſons pas, mes Frères : ainſi vécut cette pieuſe Princeſſe, & ce ne ſont que les mêmes routes qui peuvent nous conduire à la paix, au calme, au courage, qui accompagnèrent ſa mort. On ne la voit approcher avec confiance, que lorſqu'on l'a attendue avec frayeur. Dieu, qui ſe préparoit ſa victime pour l'autel éternel, la purifioit depuis long-tems par l'épreuve des infirmités & des ſouffrances. Nous voyions de loin approcher notre deuil : les remédes prolongeoient ſes jours & ne calmoient pas nos craintes : ſon courage ſembloit donner une nouvelle force aux remédes, & ne donnoit pas

une nouvelle ſûreté à nos eſpérances : le Ciel touché des vœux & des larmes d'une Maiſon déſolée, ſembloit ſuſpendre quelquefois le cours de ſes maux ; mais ne ſuſpendoit pas l'ordre des deſſeins éternels, & le cours deſtiné aux jours de ſa vie mortelle. Nous avions beau la raſſurer par nos ſouhaits ; l'Eternité s'ouvroit de jour en jour à ſes yeux : plus le Seigneur ſembloit différer, plus elle le voyoit près ; elle le hâtoit même par ſes deſirs : en cela ſeul peu attentive à nos vœux, elle craignoit d'avoir trop vécu, & ſouhaitoit de ne plus vivre. *Je ne croi pas que de vivre plus long-tems me rende meilleure :* c'étoit ſon langage ordinaire. Nous nous flatons tous par des eſpérances de converſion : elle nous apprenoit, que le tems qu'on deſtine au repentir, ne fait qu'accumuler de nouveaux crimes ; & qu'un vain eſpoir de changer, eſt plutôt un écueil, qu'une reſſource de ſalut.

Enfin, ſourd à nos gémiſſemens, le Ciel ſe rend à ſes deſirs. De retour du voyage où ſa tendreſſe avoit eu plus de part que la pompe du ſpectacle, l'accablement augmente : nos frayeurs redoublent ; nos eſpérances

s'évanouiſſent : la mort, qu'elle portoit depuis long-tems dans ſon ſein, ſe montre à découvert & ſe déclare. Et de quels yeux MADAME la voit-elle approcher ? Faut-il recourir, pour lui annoncer le jour du Seigneur, à ces précautions étudiées, qui ne le montrent qu'en le cachant ? C'eſt elle qui le publie, qui l'annonce à des ſpectateurs déſolés, & qui voudroient ſe le cacher à eux-mêmes. A-t-on beſoin, pour la calmer ſur les frayeurs de la mort, de lui montrer de fauſſes eſpérances de vie ? Au milieu du trouble, de la conſternation, des cris, des ſanglots, qui environnent le lit de ſa mort : *Nous nous retrouverons dans le Ciel*, dit-elle, avec une ſérénité que ſes maux & ſes ſouffrances ne peuvent altérer. Elle conſole notre douleur : elle ſourit à nos clameurs : c'eſt le jour de ſon triomphe, & elle ne veut pas qu'on le deshonore par des larmes. Les larmes mêmes du Prince ſon fils, ce fils, l'objet le plus cher de ſa tendreſſe ; ce fils, qu'elle voit à ſes pieds, accablé, pénétré d'une profonde douleur ; & pour qui elle avoit ſollicité ſi long-tems aux pieds des autels, les miſéricordes éternelles ; les larmes de

ce cher fils touchent ſon cœur maternel, mais n'ébranlent point ſa foi. Ses vœux mourans le préſentent encore au Dieu qui vient au-devant d'elle : en le comblant de ſes bénédictions, elle ne lui ſouhaite pas, comme autrefois un Patriarche au lit de la mort à ſon fils : *Que les peuples lui obéiſſent, que les Tribus l'adorent comme leur Chef, qu'il ſoit le maître de ſes Frères, que les enfans de ſa mère ſe proſternent devant lui.* Elle l'avoit vû jouir preſque de toutes ces vaines proſpérités : ſes deſirs ſont plus hauts & plus dignes de la foi : elle ne lui ſouhaite que le don de Dieu, & ne compte pour rien de ſe ſéparer de lui dans le tems, pourvû qu'elle ne le perde pas dans l'éternité. *Servez Dieu & le Roi*, lui dit-elle, *& ne m'oubliez jamais.*

Non, vous ne ſerez jamais effacée de ſon ſouvenir, Princeſſe ſi digne de ſes regrets & de ſa tendreſſe ! la grandeur de ſa perte ne nous répond que trop de la durée de ſa douleur : nous mêlerons toujours nos larmes aux ſiennes. Et ſi les vœux des Juſtes mourans ſont toujours exaucés, grand Dieu ! puiſſent ceux de la Princeſſe qui expire, être écoutés ! puiſſent les

derniers desirs de sa foi & de sa tendresse pour son fils, être montés avec elle aux pieds de votre trône; attirer sur lui les regards de votre miséricorde: le rendre aussi agréable à vos yeux, qu'il est grand devant les hommes; & écrire son nom dans le Livre de l'immortalité, en caractères aussi glorieux qu'il le sera dans nos histoires.

Pour nous, mes Frères, n'attendons pas à la dernière heure: ceux qui attendent toujours, ne changent jamais. Comptons avec nous-mêmes avant que Dieu compte avec nous. Vivons comme nous voudrions alors avoir vécu. Assurons-nous ce que nous espérons. Ne faisons pas du salut un vain projet; mais faisons de tous nos projets la voie de notre salut. Et quelque éclatante qu'ait été notre vie, souvenons-nous que nous n'y trouverons de réel, que ce que nous aurons fait pour l'éternité.

Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Misit de summo, & accepit me, & assumpsit me de aquis multis; .... & eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.

Le Seigneur a tendu sa main du haut du ciel; il m'a choisi, & m'a retiré du milieu des grandes eaux; & il m'a conduit dans un lieu spacieux & assuré, parce qu'il m'a aimé. Ps. 17. 17. 20.

C'est ainsi qu'un Roi, selon le cœur de Dieu, délivré de tous ses ennemis, échappé à tous les périls qui avoient tant de fois menacé sa vie, tranquille enfin sur un trône où la main du Seigneur l'avoit placé : & jouissant au milieu de Jérusalem du fruit de ses victoires passées, de l'amour de ses peuples, de l'estime de

ſes ſujets, & de toutes les douceurs d'un régne heureux & floriſſant; c'eſt ainſi que rappellant tant de bienfaits à leur ſource, & ſentant croître ſa reconnoiſſance avec ſa proſpérité, il repaſſoit ſans ceſſe dans ſon eſprit les merveilles du Seigneur, & ne ſe laſſoit point de publier les miſéricordes dont il l'avoit prévenu dès le ſein de ſa mère.

Il m'a tendu la main du haut du ciel, ſe diſoit tous les jours à lui-même ce Prince religieux; il m'a choiſi ſur tous mes freres; il m'a préféré à tous ceux de ma Tribu; il a rejetté la poſtérité de Saül; il a dédaigné les Grands & les Puiſſans; & il m'eſt venu chercher dans ma plus tendre jeuneſſe; moi qui n'offrois encore à ſes yeux que la ſimplicité de mon cœur, & l'obſcurité de mes premières années: *Miſit de ſummo, & accepit me.*

Comment pourrois-je aſſés publier la magnificence de ſes graces, continuoit ce Roi fidèle? Il ne s'eſt pas contenté de jetter ſur moi les regards d'une élection éternelle; ſa main toute-puiſſante m'a délivré de tous les périls qui m'environnoient; de l'inſolence de Goliath, des perſécutions

de Saül, des embuches des Philiſtins, de la perfidie d'Abſalom, & des piéges mêmes de ma proſpérité & de ma gloire : *Et aſſumpſit me de aquis multis.*

Enfin pour couronner ſes miſéricordes, il m'a conduit dans la ſainte Jéruſalem ; & par un pur effet de ſa bonne volonté, il a établi pour toujours ma demeure dans ce lieu de paix, de ſûreté & d'abondance : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.*

Voilà, ma chère Sœur, l'hiſtoire des miſéricordes du Seigneur ſur votre ame, & les trois points de vûe par où vous devez enviſager, le reſte de vos jours, le bienfait ſignalé qui vous conſacre aujourd'hui à Jeſus-Chriſt. Sans ceſſe deſormais ranimant aux pieds des autels votre reconnoiſſance, par le ſouvenir des miſéricordes de Dieu ſur vous, vous devez vous dire à vous-même comme David :

Il m'a tendu la main du haut du ciel, il a daigné me choiſir ſeule dans la maiſon de mon père ; il m'a préférée à tant d'ames qu'il laiſſe périr dans le monde, ſans jetter ſur elles ce regard puiſſant de miſéricorde qui m'en a retirée ; *Miſit de ſummo, & accepit me.*

Auſſi ce n'a pas été aſſés pour ſon amour, de me choiſir dans ſes conſeils éternels ; combien d'ames appellées ſont infidèles à l'attrait de leur vocation? Il a briſé tous les liens qui auroient pu me retenir encore ſous l'empire de ce monde corrompu, & m'a aidé à me ſauver d'un lieu où les naufrages ſont ſi communs, & où le ſalut eſt ſi rare : *Et aſſumpſit me de aquis multis.*

Que lui rendrai-je pour tant de bienfaits? Il a comblé tous ſes dons en me conduiſant dans le lieu ſaint ; il m'a ouvert les portes de la ſainte Sion, & m'a placée au milieu des Vierges fidèles qui le ſervent ; & ce qui enchérit encore le prix de ſes faveurs, c'eſt qu'il n'en a trouvé les motifs que dans les richeſſes de ſa miſéricorde & de ſa bonne volonté pour moi : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.*

Et voilà, ma chère Sœur, les trois conſolations de la vie religieuſe que vous allez embraſſer. Première conſolation tirée du choix que Dieu fait d'une ame qui le prend pour ſon partage : *Miſit de ſummo, & accepit me.* Seconde conſolation priſe des périls infinis & de la corruption générale du

monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.* Enfin derniere consolation produite par les sûretés & les avantages de la Religion, où il l'appelle : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.* Une consolation d'élection ; une consolation de préservation ; une consolation de consécration. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

LE premier choix que Dieu fait d'une ame qu'il veut rendre à jamais heureuse avec lui, est cette bonne volonté éternelle par laquelle, comme dit l'Apôtre, avant que nous fussions nés, & sans aucun égard à ce que nous devions un jour être, sa miséricorde nous a marqués du sceau du salut; nous a séparés de cette masse de perdition, où depuis le premier péché, toute chair étoit enveloppée, & nous a élus avant la naissance des siécles, afin que nous fussions purs & irrépréhensibles à ses yeux, & que devenus citoyens de la céleste Jérusalem, nous pussions rendre avec tous les Saints, des louanges éternelles à la gloire de sa grace.

Mais outre cette élection invisible, dont nulle créature n'est jamais ici-bas assurée, & qui renferme le mystère

profond des conseils éternels de Dieu sur nous ; il est des élections visibles & extérieures, qu'on peut regarder comme les moyens & les préjugés consolans de la première. Or telle est, ma chère Sœur, la vie Religieuse, où la miséricorde de Jesus-Christ vous appelle.

Ainsi lorsque Moyse, sur le point d'entrer dans cette terre heureuse que le Seigneur avoit promise à ses pères, voulut consoler & soutenir les Israélites contre toutes les difficultés qu'offroit cette entreprise, il se contenta de leur rappeller toutes les circonstances du choix que Dieu avoit fait d'eux au milieu de l'Egypte, pour les conduire à la terre des promesses. Souvenez-vous, leur disoit-il, que Dieu vous a choisis sur tous les autres peuples de la terre, quoiqu'ils fussent plus nombreux & plus puissans que vous: *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram* ; & voilà les préférences de cette élection. Il vous a fait sortir de l'Egypte, continuoit-il, malgré tous les efforts de Pharaon, & en opérant en votre faveur des signes & des prodiges: *Eduxitque vos in manu forti de manu Pharaonis* ; en voilà les moyens

Deut. 7. 6.

Ibid. 8.

Enfin il vous aimera & vous protégera ; il bénira vos terres & vos troupeaux ; il éloignera de vous tous les malheurs & toutes les plaies dont il avoit frappé l'Egypte, & vous ne pourrez plus douter que le Seigneur, grand & miséricordieux, ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous : *Diliget te ac multiplicabit.... auferet à te omnem languorem, & infirmitates Ægypti pessimas non timebis, quia Dominus Deus tuus in medio tui est ;* en voilà les secours & les sûretés. *Ibid* ℣. 13. 15. 21.

Or sur le point où vous êtes, ma chère Sœur, de sortir de l'Egypte pour entrer dans ce lieu des promesses, souffrez que pour soutenir votre foi contre toutes les difficultés que vous pourriez trouver un jour dans la suite de cette sainte entreprise, je vous tienne ici le même langage.

Souvenez-vous que le Seigneur vous a choisie au milieu d'une infinité d'ames qu'il abandonne : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram ;* voilà la préférence de ce choix.

Préférence de pure bonté. Lorsque les hommes nous préfèrent dans la distribution de leurs graces, c'est qu'ils nous trouvent, ou plus utiles à leurs

deſſeins, ou plus dignes de leurs bienfaits: ils prennent en nous les motifs de leur préférence. Mais le Seigneur dans ſes choix ne conſulte que ſes miſéricordes; nous ſommes tous à ſes yeux également indignes de ſes premiers bienfaits, & nous n'y apportons point d'autre mérite, que celui de ſon choix & de ſon amour.

Non, ma chère Sœur, ce ne ſont, ni ces inclinations heureuſes, que vous avez portées en naiſſant; ni ce premier âge paſſé avec tant d'innocence dans le ſecret du Sanctuaire, ni cet éloignement naturel du monde, qu'on a toujours remarqué en vous; qui ont attiré la grace de préférence qui vous conſacre aujourd'hui à Jeſus-Chriſt: ce ſont-là les ſuites heureuſes, & non les cauſes de votre élection. Hélas! combien d'ames dans le monde nées avec les mêmes inclinations que vous; élevées comme vous dans l'innocence & dans le ſecret d'un ſaint azile; ornées de toutes ces vertus naturelles, qui ſemblent deſtiner de bonne-heure un cœur à la piété; touchées d'abord, comme vous, de la beauté de la maiſon du Seigneur; ſouhaitant dans un premier âge, de renoncer au ſiécle,

ſiécle, & de s'enſevelir avec Jeſus-Chriſt dans l'obſcurité de ces retraites ſacrées, ont ſenti peu à peu ce deſir s'affoiblir ; ces premières vûes changer ; le monde, vû de plus près, devenir plus aimable ; & ſéduites par leur propre cœur, ont étouffé ces premiers attraits de grace & de vocation, pour ſuivre les vaines lueurs de fortune & de plaiſir, que le ſiécle faiſoit briller à leurs yeux ! Qui vous a diſcernée, ma chère Sœur, de ces ames infidèles dont le monde eſt ſi plein ? Vous dites, ſans doute ici dans le ſecret de votre cœur : C'eſt votre miſéricorde toute ſeule, ô mon Dieu ! qui m'a prévenue de ſes bénédictions : vous m'avez choiſie, parceque vous l'avez voulu : ce ſont-là les ſecrets adorables de votre amour, qu'il n'eſt pas permis à la créature de ſonder, & qui doivent faire le ſujet éternel de mes louanges & de mes actions de grace.

Préférence conſolante encore par la ſingularité. Car, ma chère Sœur, jettez les yeux, comme dit le Prophéte, ſur toutes les Nations de la terre : *Reſpicite nationes hominum :* conſidérez ce qui ſe paſſe dans l'univers. Que de peu- *Eccl. 2. 21.*

ples encore enſevelis dans les ténébres ! que de nations barbares & à peine connues, qui vivent encore ſans Dieu dans ce monde ! que de terres & de contrées, où la lumière de l'Evangile n'a pas encore paru ! que de Royaumes & de Provinces ſéparées de l'unité, livrées à un eſprit d'erreur & de menſonge ; & qui connoiſſant Jeſus-Chriſt, ne l'adorent pas comme il faut ! & dans l'enceinte même de la véritable Egliſe, que d'impies ! que d'incrédules ! que de pécheurs voluptueux ! que d'ames mondaines & corrompues, qui adorant Jeſus-Chriſt, l'outragent & le deshonorent ! Comparez, ſi vous le pouvez, le petit nombre d'ames juſtes & fidéles, qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infidéles, d'errans, de pécheurs, de mondains de tous les pays & de toutes les nations, qui ſuivent les voies de la perdition & de la colère ; c'eſt un atôme au milieu d'un eſpace immenſe. Et cependant, ma chère Sœur, c'eſt parmi ce petit nombre même, que le Seigneur vous a choiſie : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui ſunt ſuper terram.* Il vous a encore diſtinguée

d'elles par un bienfait ſingulier; il vous a élue même parmi ſes Elus, comme dit l'Epouſe; il ne s'eſt pas contenté de vous faire croître dans ſon champ, comme un froment pur au milieu de l'ivraie, il vous a coupée avant la moiſſon, pour ainſi dire; il vous a dérobée aux embuches de l'homme ennemi, il vous a miſe de bonne-heure à couvert dans ſes greniers, c'eſt-à-dire, dans le ſecret de ſon Sanctuaire: *Te elegit Dominus de cunctis populis qui ſunt ſuper terram.* Que de graces dans une ſeule grace! que de bienfaits raſſemblés dans le bienfait ſeul de votre vocation! Séparée de toutes ces nations innombrables qui ne le connnoiſſent pas encore; ſéparée de tant de peuples, qui le connoiſſant, ſuivent des voies d'erreur, & ne l'adorent pas comme il faut; diſcernée de tant de fidèles mondains, qui en l'adorant, violent ſa loi ſainte; privilégiée encore par-deſſus ce petit nombre d'ames juſtes, qui au milieu des périls du monde, le ſervent, mais ſont obligées de ſe partager entre le monde & lui: ſentez-vous, ma chère Sœur, tout le prix de cette préférence? Voyez-vous de ce point de vûe toute

la grandeur de ce bienfait? & frappée de ce nouveau myſtère de grace, qui ſe développe à vos yeux, ne vous écriez-vous pas avec un ſaint Roi, dont je vous ai déja appliqué les paroles: Venez, vous qui craignez le Seigneur, & qui vous contentez peut-être d'admirer ici en ſecret le courage de mon ſacrifice, & les vains avantages d'un grand nom & d'une fortune éclatante, auſquels je renonce; admirez plutôt les bienfaits & les miſéricordes de Dieu ſur mon ame; & voyez par combien de faveurs ſignalées il me choiſit & me préfère aujourd'hui, pour me conſacrer toute entière à ſon nom & à ſa gloire? *Venite, audite, & narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.* Pſ. 65. 16.

Mais ſi des préférences que renferme votre élection, nous venons aux moyens dont le Seigneur s'eſt ſervi pour vous y conduire, que de nouveaux ſujets de conſolation, ma chère Sœur, vont s'offrir à votre ame! C'eſt le ſecond motif dont Moyſe ſe ſervoit pour ſoutenir les Iſraélites contre les difficultés que leur offroit l'entrée dans la terre de promeſſe. Le Seigneur, leur diſoit-il, vous a fait ſortir de l'Egypte

malgré tous les efforts de Pharaon, & en opérant en votre faveur des ſignes & des prodiges : *Eduxitque vos in manu forti, de manu Pharaonis.* Oui, ma chère Sœur, quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, & quels moyens ſa ſageſſe n'a-t-elle pas employés, pour vous retirer du monde, & vous conduire dans ce lieu ſaint ? Que de ſecrettes invitations ! que de ſollicitations réitérées ! que de nuages diſſipés ! que de dégoûts vaincus ! Ce n'eſt pas aſſés ; que d'obſtacles écartés ! que de facilités ménagées ! que d'événemens inattendus ! que de révolutions & de changemens, pour vous frayer le chemin où il vouloit vous conduire ! Il bouleverſe tout ; il frappe de mort les premiers-nés ; il remplit les Palais de Pharaon & des Grands de l'Egypte, de deuil & de triſteſſe, pour amollir leur cœur, & afin qu'ils ne s'oppoſent plus à la ſortie de ſon peuple de l'Egypte, c'eſt-à-dire, au deſſein d'une ame choiſie, de ſortir du monde, & de ſe retirer dans le lieu ſaint. Ainſi, ma chère Sœur, dès le ſein de votre mère, toutes les opérations de la grace ſur votre ame étoient comme autant de démarches qui vous avançoient

vers la maiſon du Seigneur. Dès-lors tout ce qui vous arrivoit, avoit quelque rapport ſecret avec le ſacrifice que vous allez faire. La ſageſſe de Dieu faiſoit tout ſervir dès-lors à la deſtinée qu'elle vous préparoit; l'ordre de votre naiſſance, la piété de vos proches, les ſoins de votre éducation, les événemens domeſtiques; l'élévation ou la décadence de ceux qui vous appartenoient; la faveur ou le refroidiſſement des Princes de la terre; tout cela ménagé par une Providence attentive, vous frayoit déja les voies à cette ſainte retraite. De ſorte que le Seigneur ne vous a jamais perdu de vûe; & que vous pouvez lui dire avec le Prophète: C'eſt vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies, & qui dès le ſein de ma mère, avez mis votre main ſur moi, comme ſur une victime qui vous appartenoit déja, & que vous vous réſerviez toute entière: *Tu formaſti me, & poſuiſti ſuper me manum tuam; ſuſcepiſti me de utero matris meæ.*

Pſ. 138. *v.* 11.

Telles ſont, mes Frères, les grandes miſéricordes du Seigneur ſur les ſiens. Vous-même qui m'écoutez, mon cher Auditeur; vous que la grace a rappellé de l'égarement du monde

& des paſſions, à une vie régulière & chrétienne; ce qui diminue peut-être en vous le ſentiment de ce bienfait ineſtimable de Dieu, c'eſt que vous n'entrez pas aſſés dans les routes adorables & ſecrettes, par leſquelles ſa ſageſſe vous a conduit au moment heureux qui a changé votre cœur: vous n'étudiez pas aſſés quelles ont été les voies de la grace ſur votre ame: vous ne voyez qu'à demi & comme ſuperficiellement, tout le myſtère des miſéricordes de Dieu ſur vous. Mais ſi vos yeux pouvoient s'ouvrir; mais ſi vous pouviez parcourir toute l'hiſtoire ſecrette de ſes graces & de ſa providence ſur votre ame, ah! vous verriez que tous les événemens de votre vie paſſée ſe rapportoient tous de loin à ce moment unique qui vous a converti au Seigneur: vous verriez que ces afflictions, ces contre-tems, que vous regardiez comme l'ouvrage de la malignité ou de l'injuſtice des hommes, n'étoient que des diſpoſitions éloignées que le Seigneur vous ménageoit, pour vous préparer à ſa grace: vous verriez que ces établiſſemens, ces alliances, ces ſituations qui vous paroiſſoient, ou les ſuites du hazard,

ou les fruits de vos ménagemens & de vos meſures, n'étoient que des facilités que la bonté de Dieu aſſembloit de loin, pour vous frayer les voies à un changement de vie : vous verriez que ces égaremens mêmes de paſſion, ces ſociétés de crime & de débauche, qui auroient dû fermer pour toujours à la grace l'entrée de votre cœur, par les ſecrets adorables de la miſéricorde de celui qui ſait tirer le bien du mal, avançoient votre converſion, & devoient avoir leur utilité pour votre ſalut. Que dirai-je ? Vous verriez que votre naiſſance, votre fortune, vos dignités, vos biens, vos talens, entroient tous pour quelque choſe dans ce myſtère de grace & de miſéricorde, qui commençoit dès-lors à ſe former ; que tout vous conduiſoit au moment fortuné de votre pénitence ; que tout ce que vous faiſiez ſervir à vos paſſions, la bonté de Dieu le faiſoit ſervir à votre repentir. Vous verriez que tous les momens de votre vie criminelle, étoient, pour ainſi dire, des momens de miſéricorde ; que le Seigneur délioit peu à peu les chaînes qui devoient enfin tomber tout d'un coup : que tantôt il éloignoit un obſtacle par une

perte; tantôt il affoibliſſoit une paſſion par une perfidie; tantôt il refroidiſſoit un deſir par un contre-tems; tantôt il inſpiroit un dégoût par la durée même de l'habitude criminelle; tantôt il ménageoit des réflexions par un bon exemple; tantôt il réveilloit la conſcience par la fin ſoudaine des complices de vos crimes; tantôt il rompoit une ſociété de plaiſir par des diſſenſions & des concurrences; enfin que ſa miſéricorde commençoit de ſon côté l'ouvrage de votre ſalut; le même moment que vous commenciez du vôtre celui de votre perte.

Oui, mes Frères, nous ne voyons ici-bas, qu'avec des yeux humains, toute la ſuite de notre deſtinée. Nous ne jugeons des événemens, qui ont compoſé le cours de notre vie, que par les occaſions fortuites qui les ont produits: nous ne nous connoiſſons que par les rapports extérieurs que nous avons avec les créatures qui nous environnent: nous ne nous conſidérons pas comme faiſant une portion de cette cité inviſible, que le ſouverain Architecte forme depuis la naiſſance des ſiécles, qui eſt la fin de tous les deſſeins de Dieu; & à la formation de

laquelle il fait ſervir par une ſageſſe adorable & profonde, toutes les diverſes révolutions & tout l'arrangement de ce monde viſible. Mais un jour quand l'ordre de la Providence ſur nos deſtinées nous ſera manifeſté, ah! nous verrons que l'ordre de notre naiſſance, la ſuite de nos ancêtres, les diverſes fortunes de nos ayeux, leur proſpérité ou leur décadence, que tout cela ne ſe rapportoit peut-être qu'à nous ſeuls; que peut-être au milieu de tant de révolutions, la miſéricorde de Dieu n'étoit occupée que de nous ſeuls, ne vouloit que ſe former un Elu; qu'elle raſſembloit de loin tous les événemens qui pouvoient nous placer dans les circonſtances, où ſa grace, quoiqu'indépendante des tems & des lieux, devoit changer notre cœur; & que peut-être dans ce long enchaînement des tems & des ſiécles, qui ont compoſé l'hiſtoire de nos ancêtres, nous ſommes entrés tout ſeuls dans les vûes éternelles de Dieu; nous avons été la fin de tous ſes deſſeins ſur nos pères; & que toutes les circonſtances extérieures de leur vie n'ont été peut-être que les moyens ſecrets de notre élection. Grand Dieu! que les voies de

votre miſéricorde ſont profondes & adorables ! vous les cachez aux inſenſés & aux mondains : ils vous font agir comme l'homme, & ne découvrent pas votre ſageſſe inviſible dans la conduite de l'univers, & dans vos deſſeins de grace ſur les Juſtes. Mais que les ames qui ſont à vous, trouvent de conſolation à méditer ces merveilles ſecrettes de votre puiſſance, & les conſeils éternels de vos miſéricordes ſur elles ! *Nimis profundæ factæ ſunt cogitationes tuæ. Vir inſipiens non cognoſcet, & ſtultus non intelliget hæc.* Pſ. 91. 6. 7.

Voilà, ma chère Sœur, les moyens dont le Seigneur ſe ſert pour aſſurer le choix qu'il fait d'une ame : il faut y ajoûter les ſecours & la protection qu'il promet, & qui ſont toujours les ſuites ordinaires de cette élection. Il vous aimera, diſoit Moyſe aux Iſraélites, & il vous protégera : il éloignera de vous tous les malheurs & toutes les plaies, dont il avoit frappé l'Egypte ; & vous ne pourrez plus douter que le Seigneur, grand & miſéricordieux, ne vous conduiſe, puiſqu'il établira ſa demeure au milieu de vous : *Diliget te, ac multiplicabit. Auferet à te omnem languorem ac infirmitates Ægypti peſſimas.* Deut. 7. 13. 15. 21.

Non timebis quia Dominus Deus tuus in medio tui est.

Nouvelle consolation pour vous, ma chère Sœur. En effet, c'est une vérité du salut, que les secours particuliers de la grace suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous; & que la même miséricorde, qui nous appelle à un état de vie, nous prépare en même-tems les graces propres & spéciales, pour en remplir les devoirs, pour en soutenir les difficultés, pour en éviter les périls, pour en surmonter les obstacles. Je vous ai choisis, disoit Jesus-Christ à ses Disciples, & c'est assés: que votre cœur ne se trouble & ne se décourage point des difficultés & des persécutions que je vous prédis, & qui vous attendent: je vous soutiendrai dans cette carrière pénible où vous allez entrer: & vous y recueillerez même des fruits durables & abondans: *Ego elegi vos ut eatis, & fructum afferatis.* Joan. xv. 16.

Tel est l'avantage d'une ame, ma chère Sœur, qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée: elle ne doit plus se regarder elle-même, ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa foiblesse

& les difficultés de la voie où Dieu l'appelle : elle ne doit plus s'allarmer, ni de la répugnance de ſes penchans, ni de la médiocrité de ſes forces, ni de l'inſtabilité de ſon goût, ni des obſtacles qu'elle prévoit dans la ſainte carrière où la grace la fait entrer. C'eſt vous-même qui l'y conduiſez, ô mon Dieu : & c'eſt aſſés : elle peut vous dire avec le Prophéte: *Le Seigneur eſt mon guide ; rien ne me manquera. Quand je devrois marcher au milieu des ombres de la mort, je ne craindrois point, parcequ'il eſt avec moi.* Pſ. 22. 3. 4.

Mais il s'en faut bien, ma chère Sœur, que les ames mondaines puiſſent ſe flater de cette eſpérance : entrées la plupart dans des engagemens de place, de mariage, d'affaires, de dignité, ſans vocation du Ciel, & ſans avoir conſulté les deſſeins de Dieu ſur elles, il les livre à leur propre foibleſſe ; il ne les ſoutient pas dans des voies que lui-même ne leur a point choiſies : il laiſſe élever les vents & les orages ſur une mer, où les Jonas infidèles ſe ſont embarqués contre ſon ordre ; & voilà pourquoi nous voyons tous les jours tant d'ames dans le monde, qui remplies d'ailleurs de bons deſirs, ſe plaî-

gnent ſans ceſſe de leur foibleſſe; des ames qui, nées avec d'heureuſes inclinations, ne trouvent en elles aucune force pour rompre les chaînes qui les lient à leur propre misère; des ames pour qui tout devient un écueil; que les premières occaſions entraînent, & en qui les plus fermes réſolutions ne vont jamais plus loin que juſqu'au premier péril. Ah! c'eſt qu'appellées peut-être à ſuivre l'Epoux dans le ſecret du Sanctuaire, & s'étant frayées d'autres routes, le Seigneur les laiſſe errer au gré de leurs paſſions dans un monde, où ſa main ne les a pas placées: c'eſt que n'ayant pas eu le Seigneur pour guide dans des périls où elles ſe ſont témérairement engagées, elles ne ne l'ont pas auſſi pour ſoutien: c'eſt que leur deſtinée étant l'ouvrage de leurs paſſions, elle en eſt auſſi l'attrait & le principe: c'eſt en un mot, que n'ayant compté Dieu pour rien dans le choix qu'elles ont fait, Dieu ne les compte plus pour rien elles-mêmes.

Que d'ames de ce caractère dans le monde! & après cela nous les entendons s'excuſer ſur les dangers de leur état; ſe plaindre preſque de Dieu même; nous dire qu'elles ſe trouvent

dans des occaſions inévitables, où la vertu la plus auſtère ne ſauroit ſe ſoutenir; qu'elles ſe voyent tous les jours expoſées à des périls, où les Saints eux-mêmes auroient ſuccombé; qu'elles ſont placées dans des ſituations funeſtes, où l'innocence ne peut être achetée qu'au prix de la réputation, & où il faut faire éclater leurs crimes pour les finir. Mais elles ne diſent pas que ces occaſions, ce ſont leurs paſſions, & non l'ordre de Dieu, qui les leur a ménagées: elles ne diſent pas que ces périls, c'eſt leur imprudence, & non la voix du Ciel, qui les y a engagées. Quelle injuſtice de vouloir rendre la Religion reſponſable du précipice qu'on s'eſt ſoi-même creuſé, & de regarder comme des tranſgreſſions innocentes, celles que notre témérité nous a rendu comme inévitables! Nous accuſons tous les jours la Religion, mes Frères, de nous preſcrire des devoirs impraticables en certaines ſituations: mais un jour nous apprendrons que les graces n'ont été ſi rares pour nous, les périls ſi inévitables, & notre foibleſſe ſi extrême que parceque nous n'étions pas à la place que la ſageſſe de Dieu nous avoit marquée dès le com-

mencement; semblables à des membres qui sont hors de leur situation naturelle, & qui ne recevant plus cette vertu secrette qui se répand sur tout le corps, languissent sans force & presque sans mouvement, & se trouvent inhabiles à tous les autres ministères.

Pour vous, ma chère Sœur, que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint, vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection & de ses graces. Ainsi ne craignez pas les peines & les difficultés que la vie Religieuse semble d'abord offrir à la nature: ses austérités se changeront pour vous en de douces consolations; ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi, loin de l'abbattre; ses assujettissemens consoleront votre cœur, loin de le révolter; ses sacrifices répandront la joie sur toutes vos démarches, loin d'y mêler une tristesse dangereuse: vous serez surprise vous-même de votre force & de votre courage; de vous trouver le goût changé sur mille choses, qui autrefois vous paroissoient incompatibles avec vos penchans; de sentir de l'attrait pour des pratiques, sur lesquelles vous ne croyiez jamais

pouvoir vous vaincre, & que vous regardiez comme les tentations les plus dangereuſes de l'état que vous embraſſez. Ce n'eſt pas, ma chère Sœur, que l'élection de Dieu vous aſſure tellement de ſa protection, que perſuadée que le ſecours du Ciel ne ſauroit plus vous manquer, vous deviez vous livrer ſur cette aſſurance, à une ſorte de ſécurité, qui ôtant toute crainte, vous jetteroit d'abord dans le relâchement, & aboutiroit enfin à quelque chûte déplorable. L'effet propre de la grace eſt de nous rendre fidèles à nos devoirs; mais c'eſt enſuite la fidélité à nos devoirs qui nous attire & nous mérite de nouvelles graces. Ne laiſſez donc point affoiblir en vous, ma chère Sœur, cette premiere ferveur de l'eſprit: car ſi vous venez à vous relâcher, en vain étiez-vous appellée aux nôces de l'Epoux; vous ſerez rejettée comme les vierges imprudentes: leur vocation étoit certaine; mais leur infidélité la rendit inutile.

C'eſt donc cette certitude, que vous êtes à la place où Dieu vous veut, qui me paroît la plus continuelle & la plus ſenſible conſolation de votre état. En effet, le ſupplice continuel d'un grand

nombre d'ames mondaines, c'eſt de vivre incertaines de leur condition. Comme elles ſe ſont engagées la plupart dans leur état, ſans précaution, ſans conſeil, ſans prières, elles ont raiſon de douter, ſi c'eſt la grace ou la cupidité, le Seigneur ou le monde, qui les y a placées. Sans ceſſe on ſe dit à ſoi-même, qu'on eſt malheureux dans ſa ſituation, parceque peut-être Dieu ne nous y vouloit pas; qu'on n'y ſauroit faire ſon ſalut, que parceque peut-être ce n'eſt pas le Seigneur qui nous y a placé: on rappelle mille deſirs de retraite, qu'on avoit formés dans un âge tendre, qui avoient été comme les prémices de notre foi, & la première voix que le Seigneur avoit fait entendre dans notre cœur encore innocent; & l'on croit que c'eſt la voie qu'il nous montroit de loin, & la ſeule que nous aurions dû ſuivre. Il n'eſt pas un ſeul chagrin dans notre état, qui ne réveille ces triſtes idées: ſans ceſſe on ſe redit à ſoi-même: Je ne ſuis pas à la place où Dieu me demandoit; j'aurois fait mon ſalut dans un autre état: je n'y aurois pas trouvé les contre-tems, les répugnances, les embarras, qui m'empêchent de pen-

ſer à l'Eternité. Et là-deſſus, on s'abbat, on ſe dévore ſoi-même, on renonce preſque à l'eſpérance de ſon ſalut, & l'on fait de cet état affreux de découragement & de déſeſpoir, ou le ſupplice continuel de ſon propre cœur, ou peut-être un motif impie de tranquillité & d'indolence dans ſes crimes.

Et voilà, mes Frères, quel eſt quelquefois le triſte état d'une Vierge infortunée, que les intérêts de votre cupidité, & non le choix du Seigneur ont conduite dans le lieu ſaint. Accablée ſous le poids des chaînes qu'elle-même ne s'eſt point impoſées; trouvant des occaſions de chûte dans les mêmes devoirs, qui pour les autres ſont des motifs de vertu; changeant les ſecours de la piété, dont elle eſt environnée, en des attraits de vice; nourriſſant la corruption de ſon cœur, de tout ce qui devoit en ſoutenir la foi; ne retirant point d'autre fruit de tous ces ſpectacles de religion, qui s'offrent ſans ceſſe à ſes yeux, que de nouveaux ſujets de dégoût de la Religion même; ſe faiſant une tentation de la tranquillité de ſa retraite; & de l'éloignement même du monde, un nouvel attrait qui le lui fait paroître plus

aimable ; elle ſe dit ſans ceſſe à elle-même, qu'une vertu moins néceſſaire & moins contrainte, ne lui eût pas paru ſi odieuſe ; qu'il eſt terrible de porter un joug auquel on ne s'eſt pas ſoi-même condamné ; & que Dieu eſt trop juſte, pour exiger qu'on ſoit fidéle aux devoirs d'un état que des paſſions étrangères nous ont choiſi. Et de-là, ô mon Dieu ! que de retours affreux ſur ſoi-même ! que de regards d'envie & de complaiſance ſur un monde, auquel on n'a renoncé que malgré ſoi ! quelle triſteſſe répandue ſur toutes les pratiques ſaintes de ſon état ! quelles imprécations ſecrettes peut-être contre les auteurs de ſon infortune ! quelles réflexions amères ſur l'impoſſibilité prétendue de ſalut dans la ſituation forcée & involontaire où l'on ſe trouve !

Et ici, mes Frères, n'aurai-je pas raiſon de vous dire en gémiſſant : Sacrifiez à la bonne-heure au monde ces enfans infortunés que vous y deſtinez : inſpirez-leur de bonne-heure l'ambition, l'orgueil, le faſte, la vengeance, l'amour des plaiſirs, & toutes les paſſions qui peuvent flater votre vanité, & les faire réuſſir dans ce lieu de dé-

pravation & de déréglement; ce ſont-là les enfans de perdition & de colère, que Dieu accorde à la corruption de votre cœur: mais du moins ſauvez ceux que vous lui deſtinez pour le ſervir dans ces ſaints aziles; ne ſoyez pas les meurtriers barbares des enfans même que vous conſacrez à la Religion; ne ſacrifiez pas ceux qui deviennent inutiles à vos paſſions, & qui ſeuls auroient pu obtenir du Seigneur que vous ne périſſiez pas vous-mêmes; & ne perdez pas tout, ou par les plaiſirs du monde, ou par les contraintes & les amertumes du Sanctuaire.

Ce ne ſont pas là, ma chère Sœur, les voies qui vous ont conduite à l'autel: les mains qui vous offrent au Seigneur, ſont les mains de la foi & de la piété: la chair & le ſang n'ont ici de part que par le mépris que vous en faites: le feu du ciel tout ſeul allume votre ſacrifice: vous ne tenez de vos parens que la piété, qui vous fait renoncer à tous les grands avantages que vous pouviez attendre d'eux; & s'ils ont quelque part à la démarche que vous allez faire, c'eſt que leurs exemples vous ont appris de bonne-heure à craindre le Seigneur; & que le Seigneur

vous a enſuite appris lui-même à renoncer à tout pour lui plaire.

Auſſi quelle conſolation pour vous le reſte de vos jours, lorſque rappellant devant Dieu les deſſeins de ſa miſéricorde ſur votre ame, vous pourrez lui dire avec le Prophéte : C'eſt vous-même, Seigneur, qui m'avez conduite par la main, & placée dans le lieu ſaint: j'ai du moins la conſolation de pouvoir me dire à moi-même, que je ſuis dans la voie que votre bonté me deſtinoit avant la naiſſance des ſiécles, & que je n'y courrai point en vain : *Tenuiſti manum dexteram meam, & in voluntate tu deduxiſti me.* Qu'on eſt bien payé, ô mon Dieu ! de laiſſer faire votre volonté toute ſeule, & de ne pas mêler les erreurs de nos paſſions avec les conſeils éternels de vos miſéricordes ſur nos deſtinées. Nous ne réuſſiſſons jamais qu'à nous rendre nous-mêmes malheureux : nous ne ſavons que nous former des chaînes accablantes ; & comme nous ignorons tout ce qui nous convient, tout ce que nous croyons faire pour nous aſſurer ici-bas une vaine félicité, ſe trouve toujours la ſource de nos malheurs & de nos peines. Premiére conſolation de la vie Reli-

Pſ. 72. 24.

gieuſe, tirée du choix que Dieu fait d'une ame qu'il y appelle : *Miſit de ſummo, & accepit me.* La ſeconde ſe prend du côté de la dépravation générale du monde, d'où il la retire : *Et aſſumpſit me de aquis multis.*

CE fut ſans doute une grande conſolation pour les enfans d'Iſrael, lorſque échappés de la Mer rouge, & tournant les yeux vers ces abîmes d'eau d'où le Seigneur venoit de les délivrer, ils virent, du lieu de ſûreté où ils étoient enfin arrivés, les Egyptiens triſtement aux priſes avec les flots, & finiſſant tous leurs vains efforts par un déplorable naufrage. Ce fut alors que leur cœur ne pouvant plus ſuffire aux tranſports de leur joie & de leur reconnoiſſance : Qui eſt ſemblable à vous, Seigneur, s'écrièrent-ils? Que vous êtes terrible dans vos vengeances! & que les merveilles de votre puiſſance & de votre miſéricorde, ſont dignes de nos actions de graces & de nos hommages! *Quis ſimilis tuî in fortibus, Domine? magnificus, in ſanctitate, terribilis atque laudabilis.* Exod. 15. 11.

II. PARTIE.

Voilà, ma chère Sœur, le point de vûe où vous devez vous placer au-

jourd'hui. Echappée aux périls & aux orages du ſiécle, arrivée au port du ſalut, vous n'avez plus, pour ſoutenir tout le prix du bienfait ineſtimable qui vous en a délivrée, qu'à tourner la tête, voir un inſtant le monde, d'où vous venez de ſortir, tel qu'il eſt; cette mer orageuſe, ce gouffre immenſe qui engloutit preſque tous les enfans d'Adam; & quelles ſont les tempêtes & les naufrages d'où la main miſéricordieuſe du Seigneur vient de vous retirer. Sans doute un premier âge paſſé loin des périls dans la ſûreté d'un ſaint azile, vous a caché juſqu'ici toute la dépravation d'un monde corrompu: vous ne le connoiſſez que par les préjugés heureux qu'une ſainte éducation vous a donnés contre lui. Mais ſouffrez qu'avant que vous tiriez un voile éternel entre lui & vous, je vous le montre tel qu'il eſt, & que je vous le faſſe connoître dans un diſcours, où je ne devrois, ce ſemble, vous exhorter qu'à l'oublier. Hélas! je ne riſquerai rien en vous le rapprochant: pourvû qu'il paroiſſe tel qu'il eſt, il n'eſt pas aſſés aimable pour ſe faire regretter; ceux mêmes qui le voyent de plus près, ſont ceux qui en ſentent plus vive-

ment

ment le vuide & la misère: il n'a de beau que la ſurface & le premier coup d'œil; & ſemblable à ces cadavres, qu'un eſprit étranger & impoſteur anime & fait paroître revêtus d'éclat & d'agrémens, il n'y a qu'à les approcher pour faire évanouir le preſtige, & en voir toute l'horreur & toute la difformité.

Qu'eſt-ce donc, ma chère Sœur, que ce monde miſérable, duquel la miſéricorde de Jeſus-Chriſt va vous ſéparer à jamais? Ce monde, c'eſt une région de ténébres; une voie toute ſemée d'écueils & de précipices; c'eſt le lieu des tourmens & des triſtes inquiétudes. Dans ces trois traits, vous en voyez l'affreuſe image.

Une région de ténébres: hélas: ma chère Sœur! la vérité n'y trouve, ou que des aveugles qui ne la connoiſſent pas, ou que des ennemis qui la combattent. Je ne parle pas même de ces ames déſéſperées, qui ne pouvant plus porter le poids de leurs crimes, le ſecouent enfin avec la foi, & cherchent dans l'incrédulité, cette paix affreuſe qu'elles n'avoient pu trouver dans le crime même: je ne parle pas de ces ames flotantes & incertaines ſur la

Religion, qui voudroient bien que la foi fût une fable, pour jouir plus paisiblement de leurs passions, mais qui n'osent encore se le persuader; qui se défient de la vérité de ses promesses, mais qui craignent encore tout bas la terreur de ses menaces; qui doutent de tout, & qui n'osent franchir le pas sur rien; qui flotent entre leurs passions & leurs doutes, & qui semblent souhaiter, ou d'avoir une foi plus vive pour finir leurs égaremens, ou de n'en avoir point du tout pour s'y livrer sans remords & sans scrupule. Je laisse tous ces divers genres d'aveuglement, si répandus cependant dans le monde & qui attaquent le fondement de la foi & de la doctrine sainte: je ne parle que des erreurs qui en altèrent les régles & les maximes.

Nous les annonçons tous les jours, ma chère Sœur, ces maximes saintes: depuis les premiers âges de l'Eglise, les Chaires chrétiennes ne les ont pas publiées avec plus de force, plus d'exactitude, plus de lumière; & cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissemens, de fausses couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent. La pé-

nitence, ſans laquelle l'homme pécheur ne doit rien prétendre au ſalut, on la regarde comme le partage des cloîtres & des déſerts: la retraite, ſi néceſſaire à la fragilité du cœur humain, elle n'y paroît plus qu'une ſingularité, ou d'humeur, ou de vertu, qui ne ſauroit ſervir d'exemple: la prière, cette reſſource unique de toutes nos miſères, on en laiſſe l'uſage aux ames oiſeuſes & inutiles: les afflictions, que les Saints ont toujours reçu comme des graces, on les craint comme des malheurs: les proſpérités, que les Juſtes ont toujours craint comme des malheurs, on les ſouhaite comme des graces: l'ambition démeſurée, ſi oppoſée à l'eſprit & au fonds de la Religion, n'eſt plus qu'un ſentiment noble & légitime de ce qu'on eſt & de ce qu'on doit prétendre: la haine, qui attaque la Religion dans le cœur, & qui anéantit tout l'Evangile, on en fait un juſte reſſentiment, ou une bienſéance de ſon rang, qui ne permet pas d'aller ſe réconcilier avec ſon frère: la vie ſomptueuſe & magnifique, ſi ſouvent frappée d'anathême dans les Livres ſaints, n'eſt qu'un uſage noble de nos biens, & une loi qu'impoſe la condition & la naiſſance: les

plaisirs les plus dangereux, on les appelle des délassemens nécessaires; les passions les plus honteuses, des foiblesses inévitables; les médisances les plus cruelles, des vérités publiques & innocentes : que dirai-je ? La vertu même, la piété véritable, y a perdu son nom : ce n'est plus un don de Dieu & le seul parti nécessaire; c'est une bizarrerie d'humeur, un goût de singularité, une pusillanimité d'esprit; que sai-je ? un parti bon à quelque chose, quand on n'est plus soi-même bon à rien. O Dieu ! est-ce donc-là le langage d'un peuple éclairé des lumières de l'Evangile, ou les discours de ces nations barbares & infidèles, à qui vous n'avez pas encore daigné révéler la science du salut & les vérités éternelles ?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que ce ne sont pas-là les erreurs de quelques particuliers ; ce sont les erreurs de presque tous les hommes ; c'est la doctrine du monde entier ; ce sont des maximes universellement reçues, approuvées, autorisées, & contre lesquelles il n'est plus tems de vouloir s'élever. Nous seuls dans ces Chaires chrétiennes, osons parler un lan-

gage différent: un petit nombre de Juſtes tiennent encore pour nous au milieu du monde, & oſent encore parler comme nous. Mais ce n'eſt là qu'une foible voix abſorbée; pour ainſi dire, par le bruit formidable de la multitude. Ce qui domine, ce qu'on entend, ce qui régle tout le monde, ce qui décide de tout, ce qui eſt le grand reſſort des Royaumes, des Empires, des familles, ce ſont les erreurs que je viens d'expoſer. C'eſt une tradition d'aveuglement qui s'eſt perpétuée depuis le commencement dans le monde, & qui a paſſé des pères aux enfans. Les Grands, le peuple, les ſavans, les ignorans; les ſages, les inſenſés; les jeunes, les vieillards, ſe conduiſent par-tout ſur ces fauſſes régles: ceux même à qui la lumière de la vérité luit encore en ſecret, croyent ſe tromper, en voyant que l'exemple commun dément l'évidence ſecrette de leur conſcience; & regardent leurs doutes comme de vains ſcrupules que l'erreur publique calme & diſſipe à l'inſtant.

Ainſi marchent, ſans le ſavoir, tous les hommes preſque dans les ténébres: ainſi ils courent avec une profonde ſécurité vers le précipice éternel qui doit

enfin terminer leur course : ainsi auriez-vous vécu, ma chère Sœur, si la miséricorde de Jesus-Christ ne vous avoit retirée de cette région de ténébres, pour vous faire passer à un Royaume de lumière. Vous auriez regardé comme des vérités, les erreurs reçues de la multitude : vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres : vous seriez devenue même la protectrice des maximes que l'usage de tous les tems & de tous les pays a consacrées : vous vous seriez révoltée contre la vérité qui les condamne : vous auriez écouté, comme le monde écoute aujourd'hui, les régles de la foi que nous leur opposons, comme des discours dont il faut rabattre, & où le zèle va toujours plus loin que la vérité. Car qu'il est difficile de démêler la lumière à travers ce nuage universel d'usages, de fausses maximes, de préjugés, d'erreurs, répandu sur le monde entier ! qu'il est difficile de discerner la voie de la vérité, étroite, écartée, imperceptible presque, inconnue, & où si peu de gens entrent, au milieu de tant de fausses voies, larges, spacieuses, battues, autorisées, & que tous les hommes presque suivent !

Vous le voyez vous-même, ma chère Sœur, si le nombre des ames fidèles, & qui marchent dans la voie de la vérité, est fort grand dans le monde. Il en est encore sans doute ; car le Seigneur a les siens dans tous les états ; mais ce sont quelques étoiles rares, comme dit l'Apôtre, qui percent par hazard les nuages, & qu'on peut compter aisément au milieu d'une nuit obscure & ténébreuse : *Sicut luminaria in mundo.* Et encore dans ce petit nombre, combien d'ames molles & indolentes, qui ne paroissent vertueuses, que parceque le monde, à qui on les compare, est extrémement corrompu? Combien d'ames immortifiées & impénitentes, qui après les égaremens des premières mœurs, bornent toute leur pénitence à la seule cessation de leurs crimes ; & ne s'attirent les éloges dûs à la vertu, que parceque le monde n'a plus à blâmer en elles les mêmes vices? Combien d'autres, qui après avoir fini les passions d'éclat, conservent encore toutes les autres, font entrer toutes leurs foiblesses dans leur vertu, & offrent aux yeux de Dieu un cœur encore vain, jaloux, ambitieux, vindicatif, *Philipp.* 2. 15.

tandis que le monde les canoniſe ? Car le monde, toujours plein de contradictions, & jamais d'accord avec lui-même, tantôt dégrade la vertu véritable & la confond avec le vice ; tantôt il ſe hâte d'exalter le vice à peine éteint, & de lui rendre les mêmes honneurs qu'à la vertu conſommée.

Que les miſéricordes du Seigneur ſur vous, ma chère Sœur, ſont dignes d'une reconnoiſſance, qui ne doit plus finir qu'avec votre vie ! Voyez, comme diſoit autrefois un Prophéte à la ſainte Sion ; & je puis vous le dire ici avec plus de juſtice : voyez, tandis que des ténébres épaiſſes couvrent toute la terre ; qu'une nuit obſcure eſt répandue ſur tous les peuples ; que le menſonge & l'erreur ont pris la place de la vérité parmi les hommes : *Ecce tenebræ operient terram, & caligo populos* : voyez comme la lumiére du Seigneur s'eſt levée ſur vous ſeule ; comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité ; ces murs ſacrés, ces autels ſaints, ces Vierges fidèles ; ce voile religieux lui-même, qui va vous cacher le monde & ſa vanité ; tout vous montrera ici vos de-

Iſ. 60. 2.

voirs ; tout dissipera les nuages légers qui pourroient s'élever du fond de votre cœur. Une nuée resplendissante vous précédera, comme autrefois les Israélites dans le désert, pour vous marquer les routes que vous devez suivre ; & tandis que le monde, frappé d'aveuglement, ne discernera pas même les vérités les plus communes & les plus palpables du salut, la lumière du Ciel se levera ici sur vous, & vous montrera la perfection même des devoirs, & des secrets inconnus aux Sages du siècle : *Super te autem orietur Dominus, & gloria ejus in te videbitur.* *Ibid.*

Rien n'est donc plus consolant, pour une ame que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde, que ce premier coup d'œil, qui lui en découvre les erreurs & les fausses maximes. Mais quand même on pourroit se flatter d'y avoir toujours suivi la voie de la vérité, au milieu de tant de voies fausses & dangereuses qui la font perdre de vûe ; comment auroit-on pu se promettre, en second lieu, d'y conserver l'innocence au milieu de sa dépravation & de ses dangers innombrables ? Et quand je parle de ses dan-

gers, ma chère Sœur, n'attendez pas que j'en faſſe ici un juſte dénombrement. Hélas! tout y eſt danger : dangers dans la naiſſance ; elle eſt une eſpéce d'engagement à toutes les paſſions : dangers dans l'élévation ; elle vous fait une loi de tout ce que l'Evangile condamne : dangers dans les ſoins publics ; il faut prendre ſur ſoi les paſſions des Grands & la miſére des pauvres ; allier les maximes de la Religion avec celles de la prudence de la chair, & opter entre ſa conſcience & ſa fortune : dangers dans l'uſage des grands biens ; vous avez ſans ceſſe à vous défendre, ou des profuſions qu'inſpire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans les exemples ; le vice perd ſon horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent ; & nous ſommes raſſurés en trouvant, dans les foibleſſes d'autrui, une excuſe à nos foibleſſes propres : dangers dans les entretiens ; on veut plaire, & l'on ne plaît que par les paſſions, ou qu'on reçoit, ou qu'on inſpire : dangers dans les amitiés ; le venin s'inſinue par la conformité des humeurs & par les douceurs de la ſociété ; on ne peut ſe paſſer de délaſ-

ſement, & le monde n'en fournit que de funeſtes à l'innocence : dangers dans les concurrences ; on veut s'élever, & il eſt mal aiſé d'aimer ceux qui nous ſupplantent & qu'on nous préfère ; dès que les intérêts ſont diviſés, les cœurs auſſi ne tardent pas de l'être ; dangers dans le mariage ; la durée du lien refroidit preſque toujours celle de la tendreſſe ; il eſt rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité ſeule des intérêts forme preſque toujours ; une ſociété ſainte devient une tentation domeſtique ; & dès que le devoir devient un joug, le cœur s'eſt bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté ; les paſſions qui n'ont point de frein, s'échappent malgré nous-mêmes ; & l'éloignement d'un lien ſacré n'eſt ſouvent que l'amour d'une ſervitude plus univerſelle : dangers dans la probité mondaine ; dès que le monde eſt content de nous, on ſe perſuade auſſi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu, avec la vertu même ; & parce qu'on n'a pas de ces vices que le monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige ; enfin

dangers dans la piété même ; comme elle eſt rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent ſouvent le principe ; on avoit d'abord cherché Dieu dans la vertu, on s'y cherche bientôt ſoi-même.

Voilà le monde, ma chère Sœur. Si vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre : ſi l'exemple vous trouve inébranlable, l'amitié vous ſéduit : ſi l'intérêt ne vous touche pas, la gloire & la réputation vous entraînent : ſi vous vous défendez des grands excès, des paſſions plus douces & plus dangereuſes ne vous trouvent pas inſenſible : ſi l'inclination vous éloigne du déréglement & de la débauche, la complaiſance vous y jette : ſi vous êtes libre d'ambition pour vous-même, vous la ſentez revivre pour vos enfans : ſi vous êtes fidèle à ne pas chercher les occaſions, vous ne ſauriez répondre de celles qui vous cherchent.

Et ne croyez pas, ma chère Sœur, que tous ces dangers euſſent été moindres pour vous que pour une autre. Des exemples domeſtiques de vertu, & la piété comme héréditaire à votre ſang, y auroient peut-être quelque

tems défendu votre innocence. Mais que les exemples touchent peu dans cette première saison de la vie, qu'on destine à l'oubli de Dieu ! on les regarde comme des bienséances de l'âge ; & on renvoye à des tems plus mûrs, des vertus qu'on croit que le tems tout seul a formées dans ceux qu'on nous propose pour modèles. Ainsi environnée de prospérité & d'abondance ; trouvant plus d'occasion de chûte qu'une autre par les avantages de la naissance, par le rang & le crédit de vos proches, par l'espérance d'un grand établissement, que de piéges n'auriez-vous point trouvé sous vos pas ? Vous auriez suivi cette route de tous les siécles, dont parle Job, que les ames mondaines ont toujours suivie: *Semitam sæculorum quam calcaverunt viri iniqui* ; c'est-à-dire, vous auriez formé peut-être mille bons desirs ; mais votre foiblesse l'auroit toujours emporté sur toutes vos résolutions. Vous auriez envié le bonheur des ames qui servent Dieu, & qui sont à lui sans réserve ; mais rentraînée à l'instant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles desirs, & le monde toujours votre cœur

Job. 22. 15.

& vos affections véritables : vous auriez peut-être quelquefois ſoupiré en ſecret ſur les périls infinis & inévitables de votre état ; mais ces périls ſeroient devenus eux-mêmes une raiſon ſecrette, qui vous auroit juſtifié à vos yeux vos propres foibleſſes.

Et qu'entendons-nous tous les jours, ma chère Sœur, que des prétextes de la part des mondains, ſur les obſtacles infinis que le monde met à leur ſalut? Ils ſe plaignent qu'il eſt comme impoſſible de s'y ſauver : ils forment mille bons deſirs ; mais ils prétendent que c'eſt en vain qu'on les forme, & qu'il n'eſt pas en eux de les mettre à exécution au milieu des périls & des embarras où ils vivent : ils font même quelques efforts ; mais à peine ſe ſont-ils ſurmontés ſur un point, qu'une nouvelle difficulté les laſſe & les abbat : ils voudroient être au fond des déſerts, mais ils n'ont pas la force de ſe faire un déſert du monde lui-même : nous leur diſons qu'il eſt aiſé de rompre à tout quand on le veut ; & ils ſoutiennent qu'en le voulant, ils n'en ſauroient être les maîtres.

Ce n'eſt pas qu'en convenant des périls innombrables du monde, & de

la difficulté d'y faire ſon ſalut, je veuille ici juſtifier vos vaines excuſes, mes Frères. Il eſt difficile de vivre chrétiennement dans le monde, cela eſt vrai : mais combien d'ames fidèles la grace y forme & y conſerve-t-elle tous les jours à vos yeux ? Le plus ſûr, dites-vous, ſeroit de tout quitter, & de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah! je l'avoue avec vous : que n'avez-vous été du petit nombre de ces ames heureuſes, que le Seigneur a de bonne-heure ſéparées de la corruption du ſiécle, & conduites dans le ſecret du Sanctuaire ! que ne vous a-t-il d'abord tendu, comme à elles, cette main miſéricordieuſe, qui les a retirées du milieu des périls, pour les faire entrer dans le lieu de la paix & de la ſûreté ! que ne vous a-t-il fermé dès le commencement toutes les voies de l'élévation & de la vanité, pour vous ouvrir celles de l'humilité, du dépouillement & du ſilence ! Vos mœurs auroient été innocentes, hélas ! & tous vos jours ont été de nouveaux crimes ! vos premières années euſſent été les prémices pures d'une vie ſainte ; hélas ! & vous n'oſez tourner les yeux derrière vous, de peur d'y voir les horreurs & le tréſor

d'iniquité que vous y avez accumulé ! vos inclinations seroient encore celles qu'une heureuse éducation vous avoit données ; hélas ! & le monde a corrompu en vous les dons de la grace & de la nature ; & il ne vous reste plus de ces premières espérances de vertu, que le regret inutile de les voir tout-à-fait éteintes ! votre mort finiroit des jours pleins, des œuvres précieuses, & une vie digne de l'immortalité ; hélas ! & elle ne finira qu'un grand vuide, des passions infinies, des agitations sans nombre, des chagrins amers, des plaisirs souvent dégoûtans, toujours tristes par le reproche secret de la conscience ; & une vie digne d'une mort éternelle, si elle n'est purifiée par de dignes fruits de pénitence, avant que vous alliez en rendre compte au Tribunal redoutable du souverain Juge.

Mais il ne faut pas que les desirs d'un état devenu impossible, vous calment sur les dangers de votre état présent. C'étoit l'erreur de cet ami de saint Augustin, lequel encore Payen, auroit bien voulu l'imiter dans sa conversion & dans sa retraite : mais engagé dans le mariage, il regardoit ce lien sacré comme incompatible avec

la foi & la ſainteté du Batême ; & auroit ſouhaité pouvoir le rompre pour entrer dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Il ne vouloit être Chrétien, dit ſaint Auguſtin, que d'une manière dont il étoit impoſſible qu'il le fût : *Nolebat eſſe Chriſtianus, niſi eo modo quo non poterat.* On voudroit tout quitter ſi l'on ſe donnoit à Dieu : on voudroit ſe retirer du monde, & ſe cacher pour toujours aux yeux de l'univers : on ne croit pas le ſalut poſſible autrement : on nourrit ſon imagination de ces projets chimériques, qui ne ſauroient jamais s'exécuter : & parceque l'état où la Providence nous a placés, ne nous permet plus de tout quitter, & de nous aller jetter au fond d'une ſolitude, on ne ſe donne point à Dieu : on ne fait pas ce qu'on doit faire, parcequ'on voudroit faire ce qu'on ne peut pas ; & on ne veut être Chrétien qu'aux ſeules conditions auſquelles il eſt impoſſible qu'on le ſoit : *Nolebat eſſe Chriſtianus, niſi eo modo quo non poterat.* C'eſt-à-dire qu'on ne le veut pas : car il ne s'agit point de ſoupirer après une ſituation qui ne ſauroit plus nous convenir ; mais de trouver des moyens de ſanctification dans les périls mêmes S. Aug.

qui ſont attachés à la nôtre.

Pour vous, ma chère Sœur, la deſtinée des ames mondaines ne vous paroît pas ſans doute digne d'envie: mais que ſera-ce, ſi au récit des erreurs & des dangers du monde, nous ajoûtons ici celui de ſes ſoucis, de ſes peines & de ſes chagrins dévorans?

Oui, ma chère Sœur, on croiroit d'abord que la joie & les plaiſirs ſont le partage de ce monde réprouvé; & que n'ayant pas de ſon côté le bonheur de l'innocence & de la vertu, il a du moins les douceurs & les réjouiſſances du vice. Mais il s'en faut bien. Hélas! ſi l'on pouvoit y être heureux du moins en oubliant Dieu, & en ne refuſant rien aux paſſions inſenſées, ce ſeroit toujours ſans doute une ivreſſe & une frénéſie digne de pitié, d'acheter, par un inſtant rapide de plaiſir, des peines & des horreurs éternelles; mais du moins on ne perdroit pas tout; on auroit du moins quelques momens de bon; du moins on jouiroit du préſent: mais ce préſent même, cet inſtant rapide, eſt refuſé au pécheur. L'Etre ſouverain & miſéricordieux, qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puiſſions être un inſtant même heu-

reux ſans lui : il ſe ſert de nos paſſions pour nous punir de nos paſſions mêmes. Toutes les créatures que nous voulons faire ſervir à nos plaiſirs, il en fait en ſecret les inſtrumens de nos peines : tous nos deſirs les plus flateurs, & que nous ne formons que pour ſoulager notre cœur, en deviennent les tyrans & le ſupplice : tous nos projets les plus ſpécieux, que l'imagination n'enfante & n'embellit que pour endormir nos peines, les réveillent & les aigriſſent : tous les plaiſirs les plus vifs, & qui auroient dû, ce ſemble, ſatisfaire notre cœur, n'y portent que la ſatiété, & en augmentent le dégoût, le vuide & l'inquiétude. Dieu, pour nous faire ſentir que l'ordre eſt le ſeul bonheur de l'homme, permet que tout ce qui le trouble nous rend malheureux. En vain nous formons-nous un plan de félicité dans le crime ; notre cœur dément bientôt cette eſpérance, & il ne nous reſte rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée : en vain, par une vaine philoſophie, détachons-nous des paſſions tout ce qu'elles ont d'extrême & de fatiguant, pour nous ménager des plaiſirs modérés & tran-

quilles; les plaiſirs réglés par la raiſon ne ſont pas loin de l'ennui; & ceux qu'elle ne conduit plus, ne ſont plus que des fureurs & des gouffres; & d'ailleurs tout ce qui ſouille notre ame, quelque modéré qu'il ſoit aux yeux des hommes, eſt tout ce qu'il y a de plus extrême & de plus malheureux pour notre repos. *Vous l'avez voulu, ô mon Dieu, il étoit juſte que vous le vouluſſiez ainſi, que toute ame déſordonnée fût à elle-même ſon ſuppplice.*

Non, ma chère Sœur, Jeſus-Chriſt n'a pas laiſſé ſa paix au monde; il ne l'a laiſſée qu'à ſes diſciples: ainſi, en le lui ſacrifiant aujourd'hui, vous ne lui ſacrifiez rien de trop aimable; & ce qui fait le prix & le mérite de votre ſacrifice, eſt bien plutôt le plaiſir ſaint avec lequel vous le conſommez, que les plaiſirs frivoles auſquels vous renoncez. Hélas! ſi vous connoiſſiez le fond & l'intérieur de ce monde miſérable; ſi vous pouviez entrer dans le détail ſecret de ſes ſoucis & de ſes noires inquiétudes; ſi vous pouviez percer cette première écorce, qui n'offre aux yeux que joie, que plaiſir, que pompe & magnificence, que vous le trouveriez différent de ce qu'il paroît! Vous n'y

verriez que des malheureux : le père diviſé d'avec l'enfant ; l'époux d'avec l'épouſe ; le frère dreſſer des embuches au frère ; l'ami ſe défier de ſon ami ; le ſecret des familles ne cacher aux yeux du public, que des antipathies, des jalouſies, des murmures, des diſſenſions éternelles ; les amitiés troublées par les ſoupçons, par les intérêts, par les caprices ; les liaiſons les plus étroites refroidies par l'inconſtance ; les engagemens les plus tendres finir par la haine & par la perfidie ; les liens les plus ſacrés devenus des ſupplices par l'incompatibilité ; les fortunes les plus brillantes perdre tout leur agrément par les aſſujettiſſemens qu'elles exigent ; les places les plus honorables ne faire ſentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut : chacun s'y plaint de ſa deſtinée ; les plus élevés n'y ſont pas les plus heureux. Ils montent, dit le Prophète, par leur rang & par leur fortune, juſques au-deſſus des nuées ; on les perd de vûe, ſi haut ils ſont placés : ils paroiſſent au-deſſus du reſte des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les graces qu'ils diſtribuent, par les adulations éternelles dont la proſ-

périté & la puiſſance ſont toujours ac-
Pſ. 106. compagnées : *Aſcendunt uſque ad cœlos.*
26. Et par le ver ſecret & dévorant de leur conſcience corrompue ; & par la ſatiété même des plaiſirs ; & par la gêne des aſſujettiſſemens & des bienſéances ; & par la bizarrerie de leurs deſirs ; & par l'amertume de leurs jalouſies ; & par les baſſeſſes qu'ils employent pour plaire au maître, & par les dégoûts qu'ils en eſſuyent, ils ſont plus bas que le peuple & plus malheureux que lui ;
Ibid. *Deſcendunt uſque ad abyſſos.* O fille de Sion ! réjouiſſez-vous, dit le Seigneur ; publiez les merveilles de ma miſéricorde, parceque je viens pour vous poſſéder, pour vous délivrer de la tyrannie d'un monde qui ne fait que des malheureux, pour faire ma demeure au milieu de votre cœur, & y établir
Zach. 2. une paix & une ſérénité éternelle : *Quia*
11. *ecce ego venio, & habitabo in medio tui.*

Regardez maintenant, ma chère Sœur ; voilà le monde avec toutes ſes erreurs, ſes périls & ſes inquiétudes. C'eſt une terre, dont on vante les fruits & la beauté, & où il ſemble que coulent le lait & le miel ; mais c'eſt une terre qui dévore ſes habitans par les paſſions infinies qui l'agitent, & où

les plus grands plaiſirs ſont toujours la ſource des inquiétudes les plus dévorantes : *Terra devorat habitatores ſuos.* Num. 13. 33. Regardez encore une fois ; je ne vous le montre pas en éloignement, comme le tentateur le montra autrefois à Jeſus-Chriſt : de loin il en impoſe ; on ne voit que la gloire, les plaiſirs & la pompe qui l'environnent ; ce point de vûe lui eſt favorable ; je vous le rapproche ; je vous le mets ſous l'œil. Voyez ſi vous le trouvez digne d'être regretté ; ſi ſur le point de l'abandonner vous verſerez ſur lui des larmes de joie ou de triſteſſe : voyez ſi cette grande action que vous allez faire, & que le monde appelle un ſacrifice héroïque, un renoncement généreux, n'eſt pas au fond une ſage préférence de la paix au trouble ; de la joie aux chagrins dévorans ; de la liberté à la ſervitude ; d'une douce & ſainte ſociété, à l'ennui, à la fauſſeté & à la perfidie des ſociétés mondaines.

Et que ne pouvez-vous, ma chère Sœur, conſulter le monde lui-même ! Interrogez vos proches que cette cérémonie aſſemble en ce lieu ſaint, & ils vous répondront : *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Peut-être une ten- Deuter. 32. 7.

dreſſe naturelle les attriſte & les attendrit ici ſur votre ſacrifice : mais au fond, ils envient votre deſtinée ; ils ſoupirent en ſecret ſur la multitude & la péſanteur des liens qui les attachent au monde ; & ſentent, après avoir eſſayé long-tems des plaiſirs, des vanités & des eſpérances humaines, qu'il n'eſt rien de plus heureux ici-bas que la crainte du Seigneur & l'obſervance de ſa Loi ſainte : *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Ils accordent peut-être des larmes à ce ſpectacle de Religion : votre foi, votre innocence, votre joie ſainte, le courage avec lequel vous allez dire au monde un adieu éternel, tout cela tire peut-être de leurs yeux des marques d'un amour tendre & ſenſible ; mais que ſai-je s'ils ne pleurent pas bien moins ſur vous que ſur eux-mêmes ? Que ſai-je ſi dans ce moment, les vûes de la foi plus vives, ne réveillent pas en eux mille deſirs de ſéparation & de retraite ; & ne les font pas gémir de l'impuiſſance où ils ſe trouvent de conſacrer à Jeſus-Chriſt les reſtes d'une vie, que le monde & les paſſions ont peut-être juſqu'ici toute occupée ? *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Que ſai-je ſi vous voyant mourir

mourir à tout, ils ne ſe rappellent pas à ce terrible moment où tout mourra pour eux ; & où ſéparés par la juſtice de Dieu des mêmes objets dont ſa miſéricorde aujourd'hui vous ſépare, ils verront que par votre ſacrifice, vous n'avez fait que prévenir d'un inſtant le dépouillement de toutes les créatures, inévitable à la mort, & vous épargner le crime d'en avoir joui, & le chagrin de les perdre : *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Que dirai-je encore, ma chère Sœur, puiſqu'il faut parler ici pour la dernière fois, de tout ce que vous êtes de grand ſelon le monde, afin que vous l'oubliiez à jamais ? Que ne pouvez-vous conſulter vos illuſtres Ancêtres, ſi célébres dans nos hiſtoires par les ſervices rendus à l'Etat, par les premières dignités de la Couronne perpétuées dans leurs deſcendans, & par tant de monumens de leur gloire élevés au milieu de nous ! que ne pouvez-vous les conſulter ! & du fond de ces pompeux mauſolées, où toute leur grandeur n'eſt plus qu'un peu de pouſſiére, ils vous répondroient que la gloire du monde n'eſt rien ; que la naiſſance n'eſt qu'un orgueil qui ſe tranſmet avec le ſang ; que les titres &

les dignités ne nous accompagnent pas devant Dieu, & ne demeurent écrites que ſur nos cendres & ſur la vanité de nos tombeaux; qu'il n'y a d'éternel & de durable que ce que nous avons fait pour le Ciel; & qu'il ne ſert de rien à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre ſon ame: *Interroga majores tuos, & dicent tibi.*

Heureuſe, ma chère Sœur, (puiſque les bornes d'un diſcours ne me permettent pas de vous expoſer ici tout ce que je m'étois propoſé, & d'ajoûter aux deux autres motifs de conſolation, tirés du côté de Dieu qui vous choiſit, & du côté du monde, d'où il vous retire, le dernier tiré de la ſolitude ſainte où il vous met à couvert des périls,) heureuſe de renoncer pour toujours à un monde, qui ne paye que d'ingratitude l'eſclavage de ſes adorateurs, & qui juſqu'ici n'a fait que des malheureux & des mécontens! heureuſe encore plus de ne l'avoir jamais connu, & de mettre de bonne-heure entre vous & lui un mur de ſéparation éternelle! heureuſe de ſacrifier tout ce qu'il ne vous étoit pas permis d'aimer! heureuſe de diminuer vos

peines, en diminuant vos attachemens! heureuſe de mourir à tout, avant que tout meure pour vous! heureuſe enfin de mettre à profit le tems court & rapide de la vie préſente, pour vous aſſurer une meilleure condition pendant les années éternelles!

Que nous reſte-t-il préſentement, ma chère Sœur, ſinon de faire pour vous les mêmes ſouhaits que les Prêtres & les Citoyens de Béthulie firent pour Judith, lorſqu'elle parut au milieu de l'aſſemblée ſainte, ſur le point d'aller exécuter le grand deſſein que Dieu lui avoit inſpiré. Que le Dieu de vos pères qui vous a protégée depuis votre enfance, répande abondamment ſur vous les ſecours de ſa grace; qu'il béniſſe la pureté de vos intentions; qu'il ſoutienne par ſa force toute-puiſſante la grandeur de votre entrepriſe; & qu'il ne permette pas que vous ſuccombiez dans un deſſein généreux, où vous ne vous propoſez que de lui plaire: *Deus patrum noſtrorum det tibi gratiam, & omne conſilium tui cordis ſuâ virtute corroboret.* Que la ſainte Jeruſalem, que cette maiſon de bénédiction, qui vous ouvre aujourd'hui ſes portes; qui a cultivé en vous depuis un *Judith.* 10. 8.

âge tendre, les dons de la grace & de la piété; & qui recueille, en vous aſſociant aujourd'hui à ces Vierges fidèles, le fruit de ſes ſoins & de ſes peines; qu'elle puiſſe à jamais ſe glorifier en vous; que vous ſoyez pour elle juſqu'à la fin un ſujet de joie, de conſolation, de gloire; non par l'éclat de votre nom & de votre naiſſance, mais par celui de vos vertus religieuſes: *Ut glorietur ſuper te Jeruſalem.* Qu'elle ſoit également édifiée & illuſtrée, par la ſainteté de vos exemples, & par la ferveur & la perfection de toutes vos voies; qu'elle puiſſe mettre un jour votre nom au nombre de ces Vierges illuſtres, de ces ſaintes Mères, de ces premières Fondatrices, dont la mémoire vit encore dans ce lieu ſaint; & dont les noms, déja écrits dans le Ciel, ſe conſerveront juſqu'aux derniers âges dans les annales ſacrées de ce fervent inſtitut: *Et ſit nomen tuum in numero ſanctorum & juſtorum.*

Ibid.

Ibid.

Dites donc, ma chère Sœur, ſur le point de ſacrifier le monde, & d'abbattre à vos pieds cet autre Holopherne; dites, comme cette Héroïne d'Iſrael, ſur le point de lui donner le dernier coup; Frappez-le, Seigneur, par

les paroles qui vont ſortir de ma bouche, afin qu'il ne revive jamais dans un cœur que je vous ai conſacré tout entier : *Et percuties eum ex labiis caritatis meæ.* Donnez-moi cette foi vive & généreuſe ; cette inſenſibilité chrétienne ; cette élévation de cœur & de piété, dont j'ai beſoin pour mépriſer juſqu'à la fin ſes vanités & ſa gloire ; pour voir toujours d'un œil indifférent ſes plaiſirs & ſa vaine félicité ; pour ne regretter de tout l'éclat qui l'environne, que le malheur & l'aveuglement de ceux qui s'en laiſſent éblouir ; & ne jamais introduire dans le lieu ſaint, ſon eſprit & ſes maximes : *Da mihi in animo conſtantiam, ut contemnam illum.* Quelle gloire pour vous, Seigneur ! quel monument éternel de la puiſſance de votre bras ! quel opprobre & quelle confuſion pour les ames mondaines, quand elles verront que vous ne vous ſervez que de la foibleſſe de mon ſexe, d'une fille de Sion, foible & timide, pour fouler aux pieds ſa gloire & ſes plaiſirs ; & qu'il n'eſt pas ſi difficile à vaincre qu'ils le publient pour excuſer la honte de leur attachement & de leur ſervitude ! *Erit enim hoc memoriale*

Judith. 9. 13.

Ibid. ℣. 14.

Ibid. ℣. 15.

nominis tui, cùm manus fœminæ dejecerit eum.

Recevez, grand Dieu, le sacrifice de cette hostie innocente, comme vous reçutes autrefois celui d'Abel; & que ce grand exemple de foi & de religion, apprenne à ceux qui m'écoutent, que c'est tout gagner que de tout perdre pour s'assurer un bonheur éternel.

Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! concupiſcit & deficit anima mea in atria Domini.

Seigneur des armées, que vos tabernacles ſont aimables ! mon ame déſire ardemment d'être dans la maiſon du Seigneur ; & elle eſt preſque dans la défaillance, par l'ardeur de ce déſir. Pſ. 83. 1. 2.

VOILA, ma chère Sœur, à quoi ſe bornoient tous les deſirs d'un ſaint Roi, que le Seigneur avoit comblé de gloire, de proſpérité & d'abondance. Ce n'étoit ni l'éclat du Trône où la main du Seigneur l'avoit placé, ni le nombre de ſes victoires, ni la magnificence de ſon régne, qui le touchoient d'une joie vive & continuelle. L'Arche

ſainte, le tabernacle du Dieu vivant, d'où il ſe voyoit éloigné par la révolte de ſon fils; la conſolation d'aller dans ce lieu ſaint ſe décharger, pour ainſi dire, aux pieds des autels du poids de la Royauté; d'y répandre ſon ame devant le Seigneur; de chanter en ſa préſence des cantiques d'action de graces; d'y mêler ſes larmes au ſang des victimes; d'y célébrer au milieu des enfans d'Aaron, la mémoire des bienfaits dont le Seigneur avoit autrefois favoriſé ſon peuple; d'y méditer les merveilles de ſa loi & les promeſſes faites à ſes pères: voilà tout ce qui lui paroiſſoit digne d'être regretté dans l'élévation & la puiſſance dont un fils rebelle venoit de le dépouiller.

Et voilà, ma chère Sœur, les ſaintes diſpoſitions que la grace met dans votre cœur. Ce ne ſont ni les avantages au milieu deſquels la Providence vous a fait naître, ni un nom reſpecté dans le monde, ni tout ce qu'il ſembloit vous promettre de plus flateur & de plus ſéduiſant, qui ont ſû toucher votre cœur. La maiſon du Seigneur; les ſaintes conſolations d'une retraite religieuſe; la joie de venir vous cacher dans le ſecret du tabernacle, & dans

ce Temple nouveau (1), où vous allez être la première Victime qui s'offre sur l'autel, & auquel votre sacrifice va servir comme de consécration & de dédicace solemnelle: voilà ce qui vous a paru plus digne de vos souhaits, que toute la gloire du monde & la vanité de ses promesses: *Concupiscit, & deficit anima mea in atria Domini.*

Heureux, ô mon Dieu! lui avez-vous dit mille fois avec le Prophéte, heureux ceux qui habitent dans votre maison; & qui à l'abri des périls & des séductions du monde, ne sont nuit & jour occupés qu'à chanter vos louanges & publier vos miséricordes éternelles! *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine!* Le monde n'éblouit que ceux qui le voyent de loin, & qui n'en connoissent pas le vuide & l'amertume. Heureuse l'ame, ô mon Dieu! qui a pu enfin secouer le joug de toutes les espérances humaines, & qui voyant que tout est vanité & affliction d'esprit dans cette vallée de larmes, forme en son cœur la résolution généreuse de s'attacher à vous seul; & de monter de degré en degré, jusqu'à cet état *Ps. 83. 5.*

(1) *C'étoit la première cérémonie qui se fit dans la nouvelle Eglise de la Visitation de Chaillot.*

ſublime de dépouillement entier ; juſqu'à cette perfection religieuſe, d'où les vrais biens ſe faiſant voir de plus près, le monde & toute ſa gloire ne paroiſſent plus qu'un vain atôme !

Ibid. 5. 6. 7. *Beatus cujus eſt auxilium abs te : aſcenſiones in corde ſuo diſpoſuit, in valle lacrymarum in loco quem poſuit !*

Ce n'eſt pas, ma chère Sœur, que la maiſon du Seigneur, où vous entrez aujourd'hui avec tant de foi, n'ait ſes tentations comme ſes conſolations & ſes avantages. Il y a des piéges ſur le Thabor, ſelon l'expreſſion d'un Prophéte, comme dans les plaines de

Oſée 5. 1. Samarie : *Rete expanſum ſuper Thabor.* Le lieu ſaint peut avoir ſes déſolations & ſes périls comme le ſiécle. Ce ne ſeroit donc pas aſſés de vous entretenir ici ſeulement des avantages de la vie Religieuſe ; il faut encore vous en expoſer les tentations. Il eſt important qu'à l'entrée de cette ſainte carrière, où les reſſources & les conſolations s'offrent en foule, on vous montre auſſi de loin quelques écueils que vous pourriez y trouver ſur vos pas. Il faut, il eſt vrai, encourager votre foi, en vous étalant toutes les conſolations que Jeſus-Chriſt vous prépare dans cette

retraite ſainte; & nos foibles diſcours ne vous expoſeront jamais qu'à demi l'abondance de ſes dons & les richeſſes de ſa miſéricorde : mais d'un autre côté, il n'eſt pas moins eſſentiel d'armer d'abord votre vigilance, en vous découvrant les piéges qui pourroient s'y rencontrer. Et voilà tout ce que je me propoſe dans cette inſtruction, de vous expoſer les tentations & les conſolations de la vie Religieuſe; c'eſt-à-dire, de vous prémunir contre ſes tentations, pour vous mieux diſpoſer à en goûter toutes les conſolations. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

MON fils, dit le Sage, lorſque vous entrez dans le ſervice de Dieu, préparez votre ame à la tentation; & ſouvenez-vous que les voies même de la ſageſſe & de la vertu, cachent des écueils d'autant plus dangereux qu'on s'y croit plus en ſureté, & qu'on y marche ſans précaution & ſans défenſe: *Fili, accedens ad ſervitutem Dei, prepara animam tuam ad tentationem.* Eccli. 2. 1.

Cet avis eſt d'autant plus eſſentiel pour les ames qui ſe conſacrent à Jeſus-Chriſt dans la vie Religieuſe, qu'on ſe perſuade que tout eſt fait, quand

on a une fois renoncé au monde, & embraſſé un état ſaint ; & que les difficultés de cette première démarche ſurmontées, on n'en doit plus attendre dans le reſte de la carrière.

Cependant, ma chère Sœur, la vie Religieuſe elle-même, où la grace aujourd'hui vous appelle, cet état divin & qui nous fait être par avance ſur la terre ce que les Anges de Dieu ſont dans le ciel ; cet état a ſes écueils & ſes tentations, où viennent tous les jours échouer pluſieurs vierges infidèles.

Tous les Iſraélites, dit l'Apôtre, étoient ſortis du milieu des abominations de l'Egypte ; ils avoient tous ſuivi la nuée lumineuſe qui les conduiſoit dans le déſert. Cependant, continue l'Apôtre, malgré cette première démarche, qui ſembloit les mettre en ſûreté, il s'en faut bien qu'ils ne fuſſent tous agréables à Dieu : *Sed non in pluribus eorum beneplacitum eſt Deo.* D'où vient cela ? C'eſt que cette première ferveur paſſée, ils commencèrent à regarder derrière eux, & à jetter des regards de complaiſance ſur l'Egypte, qu'ils venoient d'abandonner avec tant de joie : & c'eſt ce que j'appelle la tentation du tems. C'eſt en ſe-

1. Cor. 10. 5.

cond lieu, que lassés des fatigues du déſert, & ennuyés même du pain céleſte, dont le Seigneur les nourriſſoit, ils commencèrent à ſe dégoûter; & leur dégoûts furent bientôt ſuivis de murmure: & voilà la tentation du dégoût. C'eſt enfin que ſe laiſſant entraîner aux exemples de quelques-uns d'entre eux, ils négligèrent de venir porter leurs vœux & leurs prières devant le tabernacle ſaint; & ne furent plus occupés que de danſes & de feſtins autour du veau d'or: & c'eſt ici la tentation des exemples. Or ce n'étoit-là, dit l'Apôtre, qu'une figure pour nous inſtruire: *Hæc autem in figurâ facta ſunt noſtri.* Et voilà en effet, ma chère Sœur, les trois tentations à craindre dans ce déſert religieux où vous êtes entrée en ſortant du monde, & de toute la corruption de l'Egypte. *Ibid. ℣. 6.*

En premier lieu, la tentation du tems. Oui, ma chère Sœur, les commencemens ſont d'ordinaire fervens & fideles: on jette les premiers fondemens de l'édifice ſaint avec un zèle & une vivacité qui ſemble ne devoir plus ſe démentir: on ſe diſpute les adouciſſemens les plus permis: on a horreur des infidélités les plus légères:

on marche à pas de géant dans les voies du Seigneur; rien ne coûte, rien n'arrête : on dévore toutes les amertumes de l'obéiſſance : on ne ſent point l'aſſujettiſſement des régles : on vole par-tout où le devoir & l'exemple nous appellent : on ajoûte même aux œuvres preſcrites, des œuvres de ſurcroît : enfin rien ne paroît de trop au zèle & à la ferveur qui commence.

Mais, ces premières années paſſées dans la ferveur, on croit être en droit de ſe repoſer : on laiſſe à celles qui commencent, cette exactitude trop rigoureuſe : on regarde tous les adouciſſemens & les infidélités, comme le privilége du tems & des années : on ſe rabat à un genre de vie plus à portée des ſens & de l'amour-propre : on ſe permet tranquillement des omiſſions, dont on ſe faiſoit autrefois un grand ſcrupule : enfin on ſe perſuade que le tems de la ferveur eſt paſſé ; & qu'il ne convient qu'à des commençantes d'obſerver les régles & les ſaints uſages dans toute leur perfection & leur étendue. Première tentation.

Or pour vous armer contre un écueil, où la grace de la vocation vient ſouvent échouer & faire un triſte nau-

frage ; ſouvenez-vous, ma chère Sœur, que l'eſprit de la vie Religieuſe, que vous embraſſez, eſt le même pour tous les âges ; que les régles ſages & pieuſes, que votre ſaint Fondateur, dont la ſolemnité concourt ſi heureuſement aujourd'hui avec votre conſécration, & ſemble vous promettre d'avance la grace de ſon eſprit, l'abondance de ſa charité, & la grandeur de ſa foi ; que les régles ſaintes, dis-je, que votre bien-heureux Père a laiſſées à cet inſtitut fervent, ſont les mêmes pour tous les tems ; toujours égales pour toutes les Epouſes de Jeſus-Chriſt ici aſſemblées ; toujours uniformes, & pour celles qui commencent & pour celles qui portent déja depuis longtems le joug du Seigneur : & qu'ainſi dans un âge plus avancé, comme dans une première jeuneſſe, dans les ferveurs du noviciat, comme dans la ſuite de votre carrière ; puiſque la ſainteté de votre état ſera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même ; votre zèle jamais ſe démentir ; vos diſpoſitions de foi, d'amour, de ſacrifice, toujours perſévérer ; & qu'en un mot, le dernier jour, qui finira cette carrière heureuſe, doit reſſem-

bler, du côté de la ferveur & du zèle au premier, qui aujourd'hui vous l'ouvre & la commence.

Mais que dis-je, ma chère Sœur ? ce ne seroit pas même assés que le dernier jour ressemblât au premier. Plus vous avancerez dans la Profession Religieuse, plus vous devez croître dans la grace de votre état, dans le desir de votre perfection, dans l'amour de vos devoirs & de vos régles: plus vous avancerez, plus celles qui commencent auront les yeux sur vous, se régleront sur votre conduite, expliqueront l'étendue de leurs devoirs par votre fidélité ou par votre négligence; plus vos foiblesses ou vos vertus deviendront leurs vertus ou leurs foiblesses; & qu'ainsi plus le Seigneur demandera de vous de fidélité dans vos devoirs & de perfection dans vos exemples. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule; aussi l'Esprit saint maudit ceux qui font l'œuvre du Seigneur négligemment. Mais s'il étoit un tems où il fût permis de le servir avec une sorte de tiédeur & de paresse, il semble que ce devroit être plutôt dans le commencement de la carrière, où la grace encore foible, toutes les

vertus religieuſes, encore, pour ainſi dire, dans leur naiſſance, ſemblent rendre le relâchement moins criminel, & les imperfections plus pardonnables; au lieu que dans la ſuite, la grace ayant dû croître en nous, l'eſprit de notre vocation ſe fortifier, la tiédeur devient un crime; les inobſervances, une manière d'apoſtaſie, qui ne ſauroit plus trouver d'excuſe que dans un cœur ingrat & infidèle.

Celui qui commence, dit Jeſus-Chriſt, & qui après cela ſe relâche & regarde derrière lui, n'eſt pas propre au Royaume de Dieu: *Non eſt aptus Regno Dei.* Cette parole eſt terrible, ma chère Sœur; il n'eſt point propre au Royaume de Dieu: c'eſt-à-dire, c'eſt une ame foible & pareſſeuſe, qui ne doit rien prétendre au ſalut deſtiné à ceux qui ont perſévéré juſqu'à la fin, une ame infructueuſe & ſtérile, laquelle après avoir pouſſé d'abord des feuilles ſpécieuſes, en demeure-là, ne donne point de fruit, & ne doit point attendre d'autre ſort que celui de l'arbre infortuné de l'Evangile: *Non eſt aptus Regno Dei.* Hélas, ma chère Sœur! ſi, ſelon l'Apôtre, tous ceux mêmes qui courent n'arrivent pas au but; ſi *Luc. 9 62.*

parmi les ames mêmes, qui paroiſſent les plus ferventes & les plus fidèles, il s'en trouve encore qui ſeront un jour rejettées des noces de l'Epoux, parce-qu'un orgueil ſecret aura corrompu toutes leurs voies & infecté toutes leurs œuvres : quelle deſtinée pourroient ſe promettre celles, qui après les premières démarches, ſe repoſent lâchement, & croyent être quittes du reſte de la carrière !

Non, ma chère Sœur, il n'en eſt pas de la milice de Jeſus-Chriſt, comme de celle des Princes de la terre : dans celle-ci, après un certain tems de travail & de ſervice, on acquiert le droit de chercher dans le repos, le délaſſement, & comme la récompenſe de ſes fatigues paſſées : mais dans la milice de Jeſus-Chriſt, c'eſt en être déſerteur que de ceſſer un moment de combattre. Tout le tems de la vie préſente eſt une milice continuelle, dit Job, eſt le tems des peines & des combats ; le repos ne nous eſt montré qu'au bout de la carrière ; plus même nos années avancent, plus nous touchons de près à ce terme heureux ; hélas ! plus nos deſirs pour le Ciel doivent s'enflammer ; plus la vûe de la patrie, à laquelle nous touchons,

doit nous tranſporter ; plus toutes les créatures, qui vont bientôt nous manquer, doivent nous paroître indignes de nos attachemens ; plus notre rédemption, qui approche, doit ranimer notre amour, exciter notre foi, réveiller notre eſpérance ; plus nous devons lever la tête avec une ſainte joie, dit Jeſus-Chriſt ; c'eſt-à-dire, avoir l'œil déja fixé dans le ciel, perdre de vûe la terre, & n'attendre plus que le moment qui va nous réunir à Jeſus-Chriſt : *Reſpicite, & levate capita veſtra ; quoniam appropinquat redemptio veſtra.* Luc. 21.

Et certes, ma chère Sœur, voudriez-vous, en vous relâchant après quelques années de ferveur, perdre tout le fruit de votre fidélité paſſée ? Voudriez-vous diſſiper ce que vous auriez ſi heureuſement amaſſé, & vous laiſſer ravir la gloire de mille victoires que vous auriez remportées ſur l'ennemi ? Ah ! c'eſt alors que vous devrez être plus ſur vos gardes ; & que vous étant enrichie des biens ſpirituels, le Démon fera plus d'efforts pour vous les enlever : il vous laiſſera plus paiſible dans ces commencemens : ſemblable à un Pirate qui laiſſe paſſer tranquillement les Navires, qui partent pour fournir

une longue carrière, & aller chercher au loin des marchandiſes précieuſes, & ne les attaque qu'au retour, & preſque ſur la fin de leur courſe; parcequ'il les trouve alors chargés de richeſſes, qu'il s'efforce de leur ravir, & de leur rendre inutiles les travaux & les périls au prix deſquels ils les avoient acquiſes.

Mais après tout, ma chère Sœur, croiriez-vous en avoir aſſés fait pour Jeſus-Chriſt, quand vous aurez conſacré quelques années de zèle à ſon ſervice? La vie, cet inſtant rapide, eſt-elle trop longue pour remercier le Seigneur de la grace ineſtimable qu'il nous a faite, en nous ſéparant du monde & de ſa corruption? L'éternité elle-même ne ſuffira pas aux Saints, pour rendre graces à celui qui les aura retirés de la voie de la perdition & de la colère; & une vierge infidèle, après les premières années de zèle & de ferveur, croiroit être en droit de ſe repoſer, comme ſi le tems des combats étoit fini, & qu'elle n'eût plus, ou d'ennemis à craindre, ou d'actions de graces à rendre au Seigneur miſéricordieux, qui l'a miſe à couvert de la dépravation générale dans le ſecret de ſon Sanctuaire? Que dis-je? Et elle

regarderoit même cette exactitude rigoureuſe, dont elle avoit d'abord fait profeſſion, comme des excès puériles du premier âge, & qu'une raiſon plus mûre doit modérer ? C'eſt-à-dire, que ce ſeroit comme ſi elle diſoit à Dieu : Seigneur, tandis que je ſuivois encore les mouvemens d'un âge peu avancé, & les foibles lumières d'une raiſon peu formée, je vous ſervois avec ferveur ; je me diſputois tout ; je me faiſois un ſcrupule de tout ; je faiſois conſiſter la piété à ne donner rien à ma propre ſatisfaction ; à remplir juſques aux moindres devoirs, avec une exactitude où il entroit plus de petiteſſe que de vertu ; à ſuivre tout ce qui me paroiſſoit le plus parfait dans vos voies, & le plus conforme à l'eſprit de ma vocation. Mais à meſure qu'un âge plus mûr a mûri la raiſon, & que ces premiers tranſports ont paſſé, j'ai compris qu'on pouvoit vous ſervir à moins ; que vous ne demandiez pas des empreſſemens ſi vifs, & une fidélité ſi ſcrupuleuſe ; que vous étiez un Maître aiſé à contenter, & qui ſe payoit de tout ; que c'étoit bien aſſés de ne pas rompre avec vous par des tranſgreſſions manifeſtes ; & qu'on pouvoit

être à vous, ſans ſe faire une guerre ſi importune à ſoi-même. Si ce n'eſt pas-là le langage que la bouche d'une Vierge tient à Dieu, c'eſt du moins réellement le langage de ſon cœur, & l'outrage qu'elle ajoûte à ſes infidélités, & au dégoût où elle eſt tombée de ſon état.

Et voilà, ma chére Sœur, ce que j'ai appellé la ſeconde tentation de la vie Religieuſe: la tentation du dégoût.

Comme nous ſommes pleins d'amour-propre, il nous arrive preſque toujours de nous rechercher nous-mêmes dans la vertu; c'eſt-à-dire, de conſulter plus un certain goût ſenſible, qui nous rappelle à Dieu, que la juſtice de ſa loi & les vérités de la vie éternelle. Les commencemens ſur-tout de la vie chrétienne & religieuſe, ſont toujours accompagnés d'un certain attendriſſement de cœur, qui nous en adoucit d'abord tous les exercices: la nouveauté, le tempérament quelquefois, la grace même alors plus vive, tout cela fait ſur le cœur certaines impreſſions ſenſibles, qui nous ſoutiennent dans la pratique des devoirs & des régles ſaintes: tout s'applanit alors;

tout paroît aiſé. Or on ſe perſuade aiſément que les ſuites répondront à de ſi heureux commencemens ; que les devoirs auront toujours pour nous le même attrait, & que rien n'affoiblira ce goût ſenſible, qui nous rend d'abord ſi heureux, & ſi pénétrés de notre bonheur dans la voie de Dieu.

Cependant ce premier goût s'uſe d'ordinaire ; cet attrait paſſe ; rien d'humain, ni de ſenſible, ne ſoutient plus dans la pratique des régles ſaintes : on en ſent le poids ; & les conſolations qui l'adouciſſoient, ſont refuſées. Les penchans d'abord ſi dociles, ſe ſoulévent contre le joug ; notre cœur d'abord touché, ne trouve plus rien preſque dans le détail des devoirs, qui le pique & qui l'intéreſſe : les mortifications coûtent ; les obſervances deviennent pénibles ; la prière, loin de conſoler, gêne & captive ; les Myſtères ſaints n'excitent plus que médiocrement la ferveur ; enfin on marche encore à la vérité, mais chaque pas eſt un nouvel effort ; mais on marche ſans goût & ſans conſolation : & de-là vient qu'on ſe décourage ; on ſe traîne dans la voie ſainte ; on cherche dans les relâchemens de l'amour propre,

les conſolations ſenſibles qui manquent à la vertu ; & l'on ſe dédommage avec ſoi-même, pour ainſi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Or pour prévenir une tentation ſi ordinaire dans ces retraites Religieuſes, écoutez, ma chère Sœur, les avis ſuivans, & ne les oubliez pas.

Le premier avis eſt que la ſource de nos dégoûts dans les voies de Dieu, eſt d'ordinaire dans nos infidélités. Ce n'eſt que lorſque nous commençons à mêler des adouciſſemens aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir triſtes & pénibles : on ſe figure qu'en ſe permettant mille relâchemens, on rendra le joug plus ſupportable ; & on le rend plus ennuyeux & plus péſant. Auſſi c'eſt dans les maiſons Religieuſes où la premiére ferveur régne encore, où l'on vit dans une entière ſéparation du monde, où l'eſprit de ſilence, de prière, de dépouillement, de mortification, n'eſt point affoibli ; c'eſt dans ces maiſons heureuſes, qu'on voit une joie ſainte répandue ſur les viſages ; toutes les Epouſes de Jeſus-Chriſt porter ſon joug avec un goût & une allégreſſe qui ſurprend ; & qu'on les voit ſurpriſes elles-

mêmes

mêmes de ce que le monde eſt étonné de les trouver ſi contentes & ſi heureuſes dans cet état de retraite, de privation & d'auſtérité : au lieu que les dégoûts & les murmures ne régnent que dans ces maiſons infortunées, où le premier eſprit eſt tombé, où la régularité primitive ne s'obſerve plus, où toutes les obſervances Religieuſes ſont altérées, & où l'on ne connoît plus les anciennes régles, que par les adouciſſemens qui les ont anéantïes; c'eſt-là où ſe trouvent en grand nombre des vierges infidèles, mécontentes & malheureuſes dans leur état, portant ce reſte de joug avec une triſteſſe & une répugnance qui les accable. Plus elles conſervent de liaiſon & de conformité avec le monde, plus la Religion leur paroît triſte & affreuſe; & les adouciſſemens mêmes que l'uſage a introduits parmi elles, deviennent la ſource funeſte de leurs dégoûts & de leurs peines.

Non, ma chère Sœur, telle eſt toujours la deſtinée d'une vierge tiéde & infidèle : loin d'adoucir les obſervances de la vie Religieuſe, en ne les accompliſſant qu'à demi, elle ſe les rend plus inſupportables : plus elle ſe relâche,

plus les dégoûts augmentent ; parceque l'amour, qui rend tout léger, s'affoiblit : tout lui péſe dans le ſervice de Jeſus-Chriſt, parceque les graces abondantes, qui ſont la récompenſe de la ferveur, n'y ſont plus données. La prière n'étant plus pour elle un ſaint commerce de tendreſſe & de confiance avec le Seigneur, n'eſt plus qu'une contrainte qui la fatigue : la retraite ne lui faiſant plus goûter la préſence de ſon Dieu & le bonheur de jouir de lui à l'écart, loin de la vûe des hommes, n'eſt plus qu'une triſte ſolitude, où elle eſt à charge à elle-même : les exercices journaliers ne ſont plus qu'un train de vie accoutumé, qui ne lui font plus ſentir que le dégoût de faire toujours la même choſe : tout le détail de la vie Religieuſe n'eſt qu'une ſuite d'occupations dégoûtantes, qui ne font que diverſifier ſon ennui. Le monde, qui ne lui offroit autrefois que des miſères & des chagrins, qui lui adouciſſoient les peines de ſon état, ne lui offre plus que des joies ſpécieuſes, qui lui rendent les peines de ſon état plus inſoutenables. Privée des plaiſirs frivoles des mondains, elle participe à leurs ennuis & à leurs in-

quiétudes : elle trouve dans le lieu ſaint toutes les amertumes dont le monde abreuve ſes partiſans ; & c'eſt à elle que le Seigneur fait ce reproche dans ſon Prophéte, en la perſonne de Jéruſalem infidéle : Vous avez marché dans la voie de Samarie votre ſœur ; vous avez imité dans le lieu ſaint, les manières, les relâchemens, le culte tiéde & imparfait d'un monde que j'ai réprouvé, vous que j'avois choiſie & prévenue de tant de graces ; *In viâ ſororis tuæ Samariæ ambulaſti.* Auſſi voici ce que dit le Seigneur : Vous participerez au calice de Samarie, puiſque vous participez encore à ſon eſprit & à ſes infidélités ; à ce calice d'ennui & de triſteſſe : je changerai les conſolations que je vous préparois dans ce lieu que j'ai choiſi, en des dégoûts & des amertumes ſecrettes : ma Maiſon ne ſera plus pour vous qu'une maiſon de deuil & de contrainte ; vos jours, qui devoient être des jours de paix, de conſolation & de lumière, ſeront des jours de trouble, d'inquiétude & de ténébres : vos voies, qui devoient être ſi douces & ſi tranquilles, ſeront ſemées de ronces & d'épines, & Samarie au milieu de ſes abominations,

Ezech. 23. 31.

ne ſera pas plus malheureuſe que vous le ſerez dans une maiſon de paix & d'innocence : *Repleberis calice mœroris & triſtitiæ, calice ſororis tuæ Samariæ ; & bibes illum, & epotabis uſque ad fæces.* Ibid. 33. 34.

Ainſi, ma chère Sœur, ſi vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie ſainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même ; voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe ſecret d'infidélité qui infecte tout le détail de vos exercices, & qui éloigne Dieu de vous ; voyez ſi vos dégoûts ne ſont pas la punition de vos relâchemens ; ſi vous n'avez pas dégénéré de votre première ferveur ; ſi vous ne tenez pas trop à vous-même ; ſi vous ne nourriſſez pas des antipathies ſecrettes & des prédilections trop humaines ; ſi vous ne refuſez pas à la grace mille ſacrifices ſecrets qu'elle vous inſpire ; ſi vous n'accordez pas trop à l'humeur, à l'indolence, à mille attachemens légers, qui vous occupent toute entière. Rappellez-vous à votre cœur, remontez à l'origine de vos dégoûts ; & ſans doute, loin de la retrouver dans les devoirs, vous la trouverez en vous-même.

Ce n'eſt pas, ma chère Sœur, &

c'eſt ici un ſecond avis ; ce n'eſt pas que les dégoûts ne ſe trouvent quelquefois dans la vie même la plus fervente & la plus fidèle, & qu'en vous conſacrant aujourd'hui à Jeſus-Chriſt, vous ne deviez vous attendre à des amertumes dans ſon ſervice. Ce ſont des épreuves dont il ſe ſert pour purifier notre cœur & pour perfectionner toutes nos démarches. Au commencement de la carrière, il nous ſoutient par des conſolations ſenſibles ; c'eſt un lait dont il nourrit notre foibleſſe : comme nous ſommes encore des enfans de la grace & peu affermis dans la foi, il faut qu'il nous méne par des ſentiers doux & faciles. Mais à meſure que nous avançons il nous traite comme des hommes forts : il ne nous nourrit plus que du pain de la Vérité, qui eſt la nourriture des parfaits, & un pain ſouvent de tribulation & d'amertume : il ne nous laiſſe plus d'autre reſſource que la foi, que les épines de la Croix, que les rigueurs & la ſainte triſteſſe de ſa doctrine : il eſt pour nous un Epoux de ſang, comme Moyſe à l'égard de Séphora : *Sponſus ſanguinum tu mihi es.* Quand il a fallu nous arracher de la terre de *Exod.* 4. 25.

Madian, & nous faire oublier notre peuple & la maiſon de notre père, oh ! il a eu pour nous des manières tendres & conſolantes, qui nous ont engagés à renoncer à tout pour le ſuivre : mais dès que nous avons eu marché quelque tems avec lui, & qu'il nous a vû avancés dans la voie, il a pris le glaive douloureux ; il n'a plus eu égard à ces conſolations humaines qui nous ſoutenoient, & a laiſſé notre cœur dans une eſpéce d'abbattement & de ſéchereſſe : *Sponſus ſanguinum tu mihi es.* Mais, ma chère Sœur, ce qui doit alors vous conſoler ; c'eſt que le Seigneur ne demande pas de vous le goût, mais la fidélité ; c'eſt que la vie Religieuſe eſt une vie de mort & de ſacrifice, & que cet état de peine & de triſteſſe, paroît l'état le plus naturel d'une ame qui a pris la Croix de Jeſus-Chriſt pour ſon partage ; c'eſt que moins le Seigneur paroît nous ſoutenir par des attraits ſenſibles, plus il nous ſoutient, en affermiſſant notre foi & augmentant notre courage ; c'eſt qu'il ne permet pas que ce tems de nuage & d'obſcurciſſement dure, & que les lumières & les conſolations plus abondantes lui ſuccédent tou-

jours ; c'eſt enfin que s'il le prolonge quelquefois, c'eſt qu'il eſt jaloux de tout notre cœur, & qu'il ne veut plus qu'il tienne à ces appuis ſenſibles ; c'eſt qu'il veut que nous le ſervions uniquement pour lui ; & que nous n'ayons point d'autre dédommagement dans la fidélité que nous lui devons, que le plaiſir de lui être fidèles.

Mais une réflexion encore plus conſolante, ma chère Sœur, c'eſt que les dégoûts que vous éprouverez quelquefois dans la vie Religieuſe, ſont bien différens de ceux que vous auriez trouvés dans le monde ; je dis dans le monde, au milieu de ce cahos, qui paroît le centre des plaiſirs & des félicités humaines ; hélas ! & cependant c'eſt la patrie des malheureux : ceux qui l'habitent ſont des cœurs rongés, dévorés, ou par leurs propres iniquités, ou par les objets mêmes de leurs paſſions qui les environnent ; chacun y cherche la paix & le bonheur ; & nul ne peut le trouver ni au-dehors, ni au-dedans de lui-même : les reſſources des chagrins y deviennent des chagrins nouveaux ; les plaiſirs laſſent ; les paſſions fatiguent ; les richeſſes inquiétent ; les honneurs gê-

nent ; les sociétés ennuyent ; le crime porte son poison avec lui dans le cœur ; les événemens trompent toujours notre attente ; au milieu d'une vie si triste, si vuide, si agitée, nulle ressource au-dedans ; la foi éteinte ; Dieu retiré ; & un cœur toujours en proie à lui-même. O mon Dieu ! que les rigueurs qu'offrent aux sens ces retraites sacrées, paroissent douces & souhaitables, rapprochées des inquiétudes cruelles des pécheurs ! & que votre grace change aisément ce qui paroît de plus triste & de plus rebutant dans votre maison, en un joug doux & agréable, qui va faire toute la joie & tout le bonheur de ma vie : *Convertisti planctum meum in gaudium mihi, & circumdedisti me lætitia.* Seconde tentation de la vie Religieuse : la tentation du dégoût.

Ps. 29. 12.

Enfin la dernière est celle que j'ai appellée la tentation des exemples ; & c'est encore un des plus dangereux écueils de la vie Religieuse. Oui, ma chère Sœur, quelque sainte que soit la maison où la Providence aujourd'hui vous attache ; quoique Dieu y soit servi avec tant de bénédiction, & qu'elle conserve encore le premier esprit de

zèle, de charité, de fidélité qu'elle reçut des mains de ſon bienheureux Fondateur ; néanmoins parmi tant de Vierges fidèles & ferventes, il eſt difficile qu'il ne s'en trouve encore quelqu'une qui ſe traîne dans la voie de Dieu ; en qui la foi paroiſſe plus foible, la piété plus languiſſante, la grace de la vocation plus douteuſe, les diſpoſitions plus terreſtres ; en un mot, toute la conduite plus humaine.

Or rien n'eſt plus à craindre que la tentation de cet exemple. Car, ma chère Sœur, ſi c'étoient des exemples d'un déréglement ouvert & déclaré, juſques ici inouis dans cette Maiſon ſainte, on ſeroit en garde ; & ils ne trouveroient en vous que l'indignation & l'horreur qu'ils méritent : mais ce ſont des exemples qui s'offrent à nous ſous une couleur ſpécieuſe d'innocence ; qui ne nous préſentent que des adouciſſemens légers & preſque néceſſaires à la foibleſſe humaine ; qui s'inſinuent même à la faveur de nos penchans, qui pour toute apologie, n'ont beſoin que d'une ſeule de nos Sœurs, qui oſe nous les montrer ; & qui trouvant au-dedans de nous une ſecrette conformité qui les autoriſe,

paroiſſent plus innocens, parceque c'eſt notre cœur même qui les juſtifie. D'ailleurs comme ces vierges infidèles ſont celles d'ordinaire, dont la ſociété eſt plus douce & plus commode, le caractère plus liant, les manières plus prévenantes; on a d'autant plus de peine à ſe défendre de leur exemple, que leur ſociété nous gagne & nous attire : on forme des liaiſons fatales à la régularité : les penchans qui nous uniſſent, forment bientôt des mœurs ſemblables, & le relâchement ne tarde pas de nous paroître innocent pour nous dès qu'il nous a paru innocent dans les autres. Combien d'Epouſes de Jeſus-Chriſt, d'abord fidèles & ferventes, ont vû échouer contre cet écueil leur première fidélité, & toute l'édification que promettoient à ces ſaints aziles, la ferveur & l'exacte régularité de leur commencement?

Mais quel remède, ma chère Sœur, contre une contagion ſi à craindre, même dans le lieu ſaint? C'eſt premiérement, de ſe dire à ſoi-même, que Dieu permet ces exemples de relâchement dans les maiſons même les plus ferventes, pour éprouver les ames qui lui ſont

fidèles : il faut qu'il y ait des tentations dans les voies de Dieu; & ſi tout ce qui nous environne ſoutenoit la piété, nous aurions bien le mérite de la fidélité, mais nous n'aurions pas celui de la force & de la réſiſtance. C'eſt en ſecond lieu, de rappeller ſouvent l'exemple de ces premières Mères, de ces pieuſes Fondatrices, qui vous ont frayé les premières voies de ce fervent Inſtitut; qui répandirent dans l'Egliſe une ſi grande odeur de ſainteté; dont la piété étoit ſi tendre, ſi ſimple & en même-tems ſi ſublime, & qui forcèrent le monde même à les reſpecter & à admirer les dons de Dieu en elles : c'eſt de jetter quelquefois les yeux ſur leurs portraits qu'étalent de toutes parts les murs de ces Maiſons ſaintes; & où elles ſemblent encore vivantes, pour nous reprocher nos infidélités, & nous inſpirer le même eſprit dont elles furent animées, & par l'extrême différence que vous trouverez entre elles & vous, vous exciter du moins à marcher de loin ſur leurs traces. C'eſt en troiſiéme lieu, ſans chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédés, de vous propoſer ſans ceſſe celui des

Vierges ferventes, qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur : c'eſt de ne point perdre de vûe celles de vos Sœurs, qui travaillent avec plus de courage pour atteindre à la perfection de leur état : c'eſt d'étudier leur conduite, aimer leur ſociété, rechercher leur confiance. Les exemples doivent faire d'autant plus d'impreſſion ſur vous, qu'ils ſont ici plus communs ; & que de quelque côté que vous regardiez, vous les trouvez par tout ſous vos yeux. Mais encore plus que tout cela, c'eſt en dernier lieu, de jetter vos regards ſur cette grande & pieuſe Reine (1), dont la préſence honore ici votre ſacrifice : qui renfermée dans l'enceinte de ces murs ſacrés, vient puiſer tous les jours aux pieds des autels les ſeules conſolations capables de ſoutenir une ame fidèle ; anime par ſon exemple les Vierges ſaintes au milieu deſquelles elle vit ; les devance même dans les voies de la grace, & dans la pratique des ſaintes obſervances ; leur montre plutôt ſes vertus, que ſa grandeur & ſes titres ; & vous apprend que plus on eſt élevé, plus

(1) *La Reine d'Angleterre.*

on voit de près le néant de toutes les choſes humaines.

Ainſi, ma chère Sœur, ſouffrez que je finiſſe cette première Partie de mon diſcours, en vous adreſſant les mêmes paroles que ſaint Cyprien adreſſoit autrefois aux ſaints Confeſſeurs de la foi, leſquels après s'être généreuſement expoſés pour Jeſus-Chriſt, dans le tems de la perſécution, commençoient durant la paix à ſe relâcher de cette première ferveur qui les avoit fait renoncer à tout & courir au martyre. Souffrez, dis-je, que je vous adreſſe les mêmes paroles, puiſque la démarche que vous allez faire eſt une confeſſion publique & généreuſe de la foi de Jeſus-Chriſt, & un martyre de foi & de pénitence auquel vous courez. Il eſt inutile, leur diſoit ce grand Evêque, & je vous le dis ici de même, il eſt inutile d'avoir renoncé à tout pour confeſſer une fois publiquement Jeſus-Chriſt, ſi en mourant tous les jours au monde & à vous-même, votre vie n'eſt pas une confeſſion continuelle de ſon nom, & comme un martyre perpétuel de foi & d'abnégation. Vous devez après de ſi beaux commencemens, ne trouver plus rien qui

vous attache, & qui vous empêche d'avancer : *Danda opera eſt, ut poſt hæc initia, ad incrementa quoque veniatur.* Il faut que la grace, qui vous a fait faire, avec tant de généroſité, cette première démarche, aille toujours en croiſſant : *Et conſummetur in vobis quod jam rudimentis felicibus eſſe cœpiſtis.* Il eſt beau d'avoir acquis un titre ſaint & glorieux de Confeſſeur, d'Epouſe de Jeſus-Chriſt, en renonçant à tout pour lui ; mais ce n'eſt rien, ſi la ſuite de votre vie ne ſoutient pas la ſainteté & l'excellence de ce titre ſublime : *Parùm eſt adipiſci aliquid potuiſſe ; plus eſt quod adeptus es poſſe ſervare.*

Cypr. Epiſt. 15. ad Conſ.

Mais c'eſt aſſés, ma chère Sœur, vous prévenir contre les tentations de l'état ſaint que vous embraſſez. Vous portez dans la grace d'une vocation ſingulière, & dans la ferveur avec laquelle vous y répondez, toutes les précautions & tous les remédes marqués dans ce diſcours. On ne vous a montré les piéges, que pour animer votre charité envers celles de vos Sœurs, qui pourroient s'y laiſſer ſurprendre. Il eſt tems de tirer le voile qui cache toutes les beautés & tou-

tes les richeſſes du Sanctuaire où vous allez entrer ; de vous y promettre, & d'expoſer à vos yeux tout ce que vous y attendez ; & de vous entretenir des avantages & des conſolations de la vie Religieuſe, où la miſéricorde de Jeſus-Chriſt vous appelle.

LA terre où vous allez entrer, & qui doit être votre poſſeſſion éternelle, diſoit autrefois le Seigneur à ſon peuple, eſt bien différente de l'Egypte d'où vous venez de ſortir : *Terra quam ingredieris poſſidendam, non eſt ſicut terra Ægypti de qua exiſti.* Cette terre heureuſe eſt environnée de montagnes & de forêts : *Montuoſa & campeſtris* : le Seigneur l'habite & la viſite ſans ceſſe ; & ſes yeux ne ſe détournent pas de deſſus elle depuis le commencement de l'année juſqu'à la fin : *Quam Dominus Deus tuus ſemper inviſit, & oculi illius in eâ ſunt, à principio anni uſque ad finem ejus* : enfin elle n'attend & ne reçoit que du ciel les roſées & les pluies ; qui l'enrichiſſent & la rendent féconde : *De cœlo expectans pluvias.* II. PARTIE. *Deuter.* 11. 10. *Ibid.* v. 12. *Ibid.* v. 11.

Et voilà, ma chère Sœur, ce que je puis vous dire aujourd'hui de la

terre heureuſe où le Seigneur vous a choiſi votre demeure, & les trois avantages de la vie Religieuſe. Il n'en eſt pas d'elle comme de l'Egypte, c'eſt-à-dire, du monde miſérable & corrompu, d'où vous ſortez. Le monde ſemblable à l'Egypte, eſt comme une plaine infortunée, où de toutes parts, on eſt en proie aux traits enflammés de Satan; c'eſt le lieu des tentations & des chûtes: ici c'eſt une terre environnée de montagnes & de forêts, inacceſſible à l'ennemi, & qui n'offre de tous côtés que des remparts impénétrables à ſes ſéductions ou à
Ibid. ſes attaques: *Montuoſa & campeſtris*: c'eſt-à-dire que les tentations y ſont moindres; premier avantage. En ſecond lieu, le Seigneur la viſite ſans ceſſe; ſes yeux ne s'en détournent jamais, & il y eſt toujours préſent pour protéger les ames qui le ſervent: *Quam Dominus Deus tuus ſemper inviſit*: c'eſt-à-dire que les ſecours y ſont plus grands; ſecond avantage. Enfin elle ne reçoit, & n'attend que du ciel les roſées & les pluies, qui tempèrent ſa ſéchereſſe: elle en reçoit même abondamment; & tandis que l'Egypte n'eſt arroſée que par les eaux bourbeuſes

du Nil, les eaux du ciel ſont ici toute la douceur & toute la richeſſe de cette terre heureuſe : *De cœlo expectans pluvias* : c'eſt-à-dire que les conſolations y ſont plus pures & plus abondantes, dernier avantage.

Je dis donc en premier lieu, que les tentations y ſont moindres ; parceque les trois grands écueils de l'innocence des hommes, les trois grandes plaies qui infectent preſque le monde entier, n'exercent ici qu'à demi leur malignité & leur empire.

Et premiérement, le dépouillement religieux y met à couvert de la tentation des richeſſes : premier écueil de la vie humaine. Et quand je dis la tentation des richeſſes, ma chère Sœur, que de tentations renfermées dans celle-là ſeule ! c'eſt-à-dire en premier lieu, cette complaiſance criminelle, qui fait qu'on y met ſon repos, ſa conſolation, ſa confiance & toute ſa reſſource ; qui fait que l'on goûte, comme l'inſenſé de l'Evangile, le plaiſir de jouir & de ne dépendre de perſonne ; qui fait que le cœur s'attache & ſe fixe à la terre ; qu'on la regarde comme ſa patrie & ſon héritage ; que l'or & l'argent deviennent nos idoles,

comme dit l'Apôtre, & notre ſeule divinité; qu'on ne deſire plus les biens éternels; qui fait en un mot, qu'on n'eſt plus, pour ainſi dire, Chrétien; qu'on a perdu la foi, j'entends la foi vive & opérante par la charité, & qu'on n'a plus de part aux promeſſes. Où ſont les riches du ſiécle, ma chère Sœur, à couvert de cette malédiction? Jeſus-Chriſt ſemble les y envelopper tous. Qu'il eſt difficile en effet que notre cœur ne ſoit pas où eſt notre tréſor! A l'attachement aux biens de la terre, ajoûtez l'uſage injuſte qu'on en fait: nouvelle tentation. Où ſont ceux qui en uſent ſelon les régles de la foi; qui ne les font pas ſervir à la ſenſualité, au luxe, à l'orgueil, au crime; & qui ne croyent pas qu'ils ne nous ſont donnés, que pour ménager à nos ſens tout ce que la vie chrétienne devroit nous interdire? Je ne parle pas même des voies illicites par où on les acquiert. Hélas! ma chère Sœur, où ſont ceux qui ont les mains pures & innocentes? où ſont ceux, qui ayant ſuccédé aux grands biens de leurs pères, n'ont pas recueilli une ſucceſſion d'injuſtice & d'iniquité? où ſont ceux qui ne doi-

rent, ni à des moyens douteux, ni à ne induſtrie ſuſpecte, ni à des uſages équivoques, ni à des emplois odieux, ni à des ſervices injuſtes, l'accroiſſement de leur fortune? Combien peu de proſpérités innocentes! que de maximes dangereuſes ne ſe forme-t-on pas pour ſe diſpenſer, ou d'approfondir ſes injuſtices, ou de les réparer! que de régles de bienſéance & d'uſage, pour ne pas ſe dépouiller de ce qu'on poſſéde injuſtement! que de prétextes pour ne pas payer des dettes qu'on accumule, & ne pas ſe retrancher ſur mille profuſions, ou inutiles, ou criminelles; tandis qu'on refuſe des créanciers malheureux leur pain & leur propre ſubſtance! A tout cela, ma chère Sœur, ajoûtez encore les ſoucis inſéparables des richeſſes, les accidens imprévûs, les fortunes menacées ou renverſées, les affaires en décadence, les embarras à démêler, les révolutions à ſoutenir; les ſoins mêmes pour conſerver ce qu'on poſſéde, toujours plus pénibles que les ſoins mêmes qu'on a employés pour l'acquérir; autant de tentations & de piéges répandus ſur les voies des enfans d'Adam.

Quel bonheur, ma chère Sœur, que celui d'une Epouſe de Jeſus-Chriſt, qui en ſe dépouillant de tout, ôte à l'ennemi toutes les priſes qu'il pouvoit avoir ſur elle! quel bonheur de ne poſſéder, pour tout tréſor, que Jeſus-Chriſt, & de renoncer à des biens inutiles pour la paix du cœur, & dont l'uſage, qui paroît le plus innocent, eſt rarement exemt de péché! quel bonheur de n'être riche que des biens de la grace, que perſonne ne peut nous ravir, & qui ſeuls nous accompagneront dans le ciel! quel bonheur de ne pas voir multiplier nos beſoins, nos ſoucis, notre dépendance, en voyant multiplier nos richeſſes, & de nous débarraſſer de bonne-heure d'un poids qui entraîne preſque toujours avec lui dans le précipice? enfin, quel bonheur de ne poſſéder rien qui nous attache, d'être riche en ne deſirant rien, & de poſſéder tout en ſe contentant de Dieu ſeul! O mon Dieu! mon unique héritage ſera déſormais l'obſervance de votre loi ſainte: *Portio mea, Dominus, dixi cuſtodire legem tuam.* Trop heureuſe, Seigneur, que vous vouliez bien vous donner à moi, à la place

Pſ. 118. *v.* 57.

l'un monde misérable & frivole, que je vous sacrifie! Les insensés regarderont peut-être comme une folie le choix que je fais aujourd'hui: ils viendront m'étaler les vains avantages que le monde sembloit me promettre. Mais, ô mon Dieu! que ces discours puériles, que ces fables sont peu propres à toucher une ame pénétrée du bonheur qu'elle a de vous posséder, & de l'espérance des biens inestimables que vous préparez à ceux qui font toutes leurs délices de votre loi sainte! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* *Ibid. ℣. 85.*

Mais non-seulement le dépouillement religieux vous met à couvert de la tentation des richesses, & de tous les périls attachés à leur possession & à leur usage: le sacrifice que vous allez faire à Jesus-Christ de votre corps en le consacrant à une continence perpétuelle, vous rend supérieure à la tentation de la chair: second écueil où le monde entier semble s'empresser & se glorifier de faire naufrage. Je dis le monde entier: oui, ma chère Sœur, je n'entends pas seulement parler de ces passions d'ignominie, dont on a tant de peine à se défendre dans

le monde; dont les premières mœurs ne ſont preſque jamais exemtes; qui ſouillent ſouvent tout le cours de la vie; & que la juſtice de Dieu permet quelquefois qu'on pouſſe juſqu'à une vieilleſſe honteuſe & débordée: j'entends les deſirs de plaire, ſi naturels, contre leſquels on n'eſt point en garde, dont on fait gloire même, & qui forment comme le crime continuel des commerces & des converſations mondaines; ces deſirs qui ſe gliſſent juſques dans les démarches les plus innocentes; qui ſouillent tant d'ames à leur inſû, & celles mêmes qu'une exacte régularité rend d'ailleurs irréprehenſibles devant les hommes. J'entends encore les aſſemblées, les plaiſirs publics, où l'uſage & la bienſéance nous forcent de nous trouver, & d'où l'innocence ne ſort jamais entière: : tant de piéges pour les yeux; tant de ſcandales pour la pudeur; tant de diſcours de licence & de libertinage, pour les oreilles. Et cependant voilà la vie du monde la plus innocente: au lieu que dans les aſyles ſaints, tout inſpire la pudeur, tout ſoutient l'innocence; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, ne porte que l'amour

de la vertu & l'horreur du vice dans le cœur. Que dirai-je ? j'entends enfin les liaiſons dangereuſes que la ſociété rend inévitables ; ces liaiſons qu'on forme ſans le croire & ſans le vouloir : auſquelles on ſe livre ſans ſcrupule, parceque les commencemens en ſont toujours innocens ; mais qui venues à un certain point, deviennent des paſſions, des engagemens honteux, des liens indiſſolubles, dont on ne peut plus ſe déprendre ; & cependant c'eſt la deſtinée de celles mêmes qui vivent avec plus de réſerve, & qui ne cherchent pas comme tant d'autres avec empreſſement, les occaſions de plaire & de périr. Mais dans ces lieux ſaints, on ne forme des liaiſons que pour s'animer à la vertu : c'eſt l'uniformité ſeule des régles, des devoirs, des exercices de pieté, qui nous lie ; & tout ce qui nous lie, nous inſtruit, nous ſoutient, nous perfectionne. En un mot, j'entends les périls mêmes du mariage ; les abus qu'on en fait ; les dégoûts & les antipathies qui le ſuivent ; les paſſions ſouvent qu'il allume & qu'il réveille, loin de les calmer & de les éteindre : tel eſt le malheur du monde ; les remédes mê-

mes de ce vice en deviennent les aiguillons. Hélas ! combien peu d'unions chaſtes & fidèles ! que de divorces ſcandaleux ! que de mariages infortunés, ou par les débauches d'un époux emporté, ou par les entêtemens & les paſſions étrangères d'une épouſe mondaine & dérangée ! O mon Dieu ! tendez-moi donc cette main de miſéricorde, pour m'aider à ſortir d'une région ſouillée, où régnent la mort, la corruption & le péché ; & conduiſez-moi dans un lieu de paix & d'innocence, où je puiſſe bénir à jamais votre ſaint nom, & publier les merveilles de votre grace ſur mon ame : *Educ de cuſtodiâ animam meam ad confitendum nomini tuo.*

Pſ. 141. 8.

Que d'inquiétudes ! que de périls ! que de tentations vous épargnez-vous donc, ma chère Sœur, par le ſacrifice de votre corps que vous faites à Jeſus-Chriſt, en le prenant aujourd'hui pour votre Epoux ! Mais le ſacrifice de votre eſprit & de votre volonté que vous allez lui faire, par le vœu ſolemnel d'obéiſſance, ne vous ſauve pas de moins de chûtes & d'embarras, qui ſuivent toujours l'uſage capricieux de notre liberté. Car, ma chère

chère Sœur, ce que le monde nous fait tant valoir comme ſa ſouveraine félicité; cette liberté, cette indépendance qu'il nous vante tant, c'eſt préciſément la ſource de cet ennui qui empoiſonne tous ſes plaiſirs; c'eſt là le ſupplice des ames mondaines, de vivre ſans régle & au hazard; de ne conſulter que le goût & les inégalités de l'imagination; d'être incapables de ſuite & d'uniformité; de mener une vie qui ne ſe reſſemble jamais à elle-même; où chaque jour améne de nouveaux goûts & de nouvelles occupations; où preſque jamais rien n'eſt à ſa place; où l'on ſe porte ſoi-même par-tout & où par-tout on eſt à charge à ſoi-même: une vie incertaine, inégale, oiſeuſe dans ſon agitation; une vie qu'on nomme libre, mais d'une liberté qui nous péſe, qui nous embarraſſe, dont nous ne ſavons ſouvent quel uſage faire, où l'on eſſaye de tout, & où l'on s'ennuye de tout. Non, ma chère Sœur, les hommes ſont trop légers, trop inconſtans, trop foibles, pour ſe conduire tout ſeuls: il leur a fallu des loix pour les fixer dans la ſociété; il leur en faudroit pour les fixer avec eux-mêmes.

Mais dans la vie Religieuſe, tout eſt réglé : on n'eſt point ici livré à ſoi-même : chaque moment a ſon emploi marqué ; chaque heure ſon œuvre preſcrite ; chaque journée ſon uſage déterminé. L'inconſtance naturelle eſt ici fixée par l'uniformité des régles : on ne donne rien à la bizarrerie du goût, qui nous laiſſe toujours inquiets & pleins de nouveaux deſirs : on donne tout à la foi, à l'ordre, à l'obéiſſance, qui nous laiſſe toujours tranquilles & contens. La tentation de l'ennui, de l'inutilité, de cette inaction éternelle, où l'on vit dans le monde, n'eſt point ici à craindre : tous les jours ſont pleins ; tous les momens occupés ; toute la vie arrangée : on n'y vit point au hazard, & ſous la conduite ſi incertaine & toujours dangereuſe de ſoi-même : on y vit ſous la main des régles, pour ainſi dire, toujours ſûres, toujours égales ; que dis-je ? ſous la main de Dieu même qui ſe charge de nous, dès que nous nous ſommes dépouillés de nous-mêmes : on n'y traîne pas ſon ennui de lieu en lieu : on y porte par-tout la joie, parcequ'on porte partout l'ordre de Dieu qui nous y amène : & quand même le goût ſe refuſeroit quelquefois à la régle, l'ordre, de

ieu nous y ſoutient, & nous paye
l'inſtant par une joie & une conſo-
tion ſecrette de la légère violence
ıe nous venons de nous faire. O fille
: Sion ! s'écrie un Prophéte, hâtez-
ous donc de fuir de Babylone : dé-
bez-vous aux ennuis de cette triſte
ptivité ; & venez reſpirer dans le
:u ſaint cet air d'innocence & de li-
:rté dont le monde n'a que le nom,
: dont vous aurez ici le plaiſir & l'u-
ge ; *O Sion, fuge, qui habitas apud* Zach. 2.
iam Babylonis! 7.

Mais, ma chère Sœur, quoique les
:ntations ſoient moindres dans la vie
eligieuſe, les ſecours en ſecond lieu,
ſont cependant plus grands. Je dis
s ſecours : le ſecours de la retraite.
elas ! ma chère Sœur, quand il n'y
ıroit ici que ce ſeul avantage d'y être
couvert des périls dont le monde eſt
lein ; de n'y être plus à portée de ſes
rétentions, expoſée à ſes agitations
: à ſes viciſſitudes, aſſujettie à ſes uſa-
es & à ſes bienſéances ; de n'y voir
ue de loin ſes dégoûts, ſes chagrins
: ſes caprices ; de ne tenir plus à lui
ar des ménagemens quelquefois juſ-
:s, mais toujours funeſtes à la piété :
uand il n'y auroit que ce ſeul avan-

tage ; hélas ! les miſéricordes du Seigneur ſur vous ne ſeroient-elles pas dignes d'une reconnoiſſance éternelle?

Le ſecours des exercices religieux, qui mortifient les paſſions, qui réglent les ſens, qui nourriſſent la ferveur, qui anéantiſſent peu à peu l'amour propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Dans le monde, toutes les occupations ſont des périls, ou des crimes : tous les devoirs ſont des écueils; toutes les bienſéances ſont des inutilités ou des piéges. Ici, ma chère Sœur, toutes les occupations ſont des vertus, ou des ſecours qui y conduiſent : tous les pas tendent vers le ciel; les œuvres même les plus indifférentes ont leur mérite par l'obéiſſance qui les régle : tout ſoutient au-dehors, & l'on n'y peut trouver d'écueil que dans ſoi-même.

Le ſecours des exemples. Quel bonheur de vivre parmi des Vierges fidèles, qui nous inſpirent l'amour du devoir ; qui nous le rendent aimable ; qui nous ſoutiennent dans nos découragemens ; qui nous animent dans nos dégoûts ; & qui portant le joug avec nous, en adouciſſent la pésanteur ! Dans le monde, il faut ſans ceſſe ſo

défendre de tout ce qui nous environne. Ici tout ce qui eſt autour de nous, nous inſtruit : quelque vîte que nous marchions dans la voie de Dieu, nous en voyons toujours qui nous devancent ; & dans ces momens de dégoût, où les forces ſemblent nous manquer, nous ſommes comme portées par le mouvement unanime de nos Sœurs, qui fourniſſent la même carrière.

Les ſecours de la charité, des attentions & des prévenances de nos Sœurs. Quelle douceur d'avoir à paſſer le reſte de ſes jours, au milieu des perſonnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre ſalut ; qui ſont touchées de nos malheurs, ſenſibles à nos afflictions, attentives à nos beſoins, ſecourables dans nos foibleſſes ; toujours prêtes à nous ouvrir leur cœur, ou à recevoir les effuſions du nôtre, & de nous faire trouver dans la ſincérité de leur tendreſſe & de leur charité, toute la reſſource & la plus grande conſolation de notre vie ! Il s'en faut bien, ma chère Sœur, qu'on ne puiſſe ſe flatter d'un ſemblable bonheur dans le monde : hélas ! on y vit au milieu de ſes ennemis ; ceux-mêmes que l'amitié nous lie, ne

tiennent d'ordinaire à nous que par des liens d'intérêt, de bienséance, ou de caprice : on s'y plaint ſans ceſſe qu'il n'y a point d'ami véritable, parceque ce n'eſt pas la charité & la vérité qui lie les cœurs. Ici tous les cœurs ſont à nous, parcequ'ils ſont tous au même maître que nous : c'eſt le même intérêt qui nous lie, la même eſpérance qui nous unit ; & nous trouvons dans chacune de nos Sœurs, tout ce qu'elles trouvent à leur tour en nous-mêmes.

Le ſecours des avis & des ſages conſeils, qui nous redreſſent ſans nous aigrir ; qui nous guériſſent ſans nous faire une nouvelle plaie ; qui préviennent nos fautes, ou qui en deviennent auſſitôt le remède. Dans le monde, on ne trouve, ou que des flateurs qui nourriſſent nos foibleſſes, ou que des cenſeurs qui les exagèrent. Ici la même charité qui nous montre nos fautes, y compâtit & les cache ; & ſi nous n'avons pas le bonheur de vivre exemts de défauts, nous avons du moins la conſolation de vivre exemts d'erreur, & de ne pas ignorer ce que nous ſommes.

Que dirai-je enfin ? le ſecours des prières & des gémiſſemens de nos

Sœurs, qui s'intéreſſent pour nous auprès de Dieu, qui attirent ſur nous ſes miſéricordes, qui lui offrent leur ferveur, leur vigilance, leurs auſtérités; pour remplacer nos momens d'infidélité & de pareſſe; qui joignant leurs vœux & leurs ſoupirs aux nôtres, donnent une nouvelle vertu & un nouveau mérite à nos prières.

A tous ces ſecours extérieurs, ajoûtez, ma chère Sœur, les graces intérieures que le Seigneur verſe ici avec abondance ſelon ſa promeſſe; & qui non-ſeulement adouciſſent ſon joug & les rigueurs apparentes de ces ſaintes ſolitudes, mais qui nous les rendent aimables, & en font toute la douceur & toute la conſolation de notre vie.

Que de ſecours, ma chère Sœur, la miſéricorde de Jeſus-Chriſt vous prépare dans ce ſaint azile! que de ſoutiens pour votre foibleſſe! que de ſûreté pour l'innocence de votre âge! que de remparts contre vous-même! que de facilités pour tous vos devoirs! que de remédes pour tous vos maux! que de reſſources pour tous les événemens de votre vie! Et tandis que tant d'ames dans le monde vivent au milieu

des écueils & des précipices, ſans défiance, ſans ſecours, en proie à tout ce qui les environne; expoſées au dehors à tous les ennemis de leur ſalut; vuides au dedans de ces dons ſinguliers de foi & de grace, qui rendent tous les efforts de Satan & tous ſes piéges inutiles; que les miſéricordes du Seigneur ſur vous, ma chère Sœur, ſont uniques & admirables! lui, comme dit le Prophéte, qui délivre votre ame de mille morts que le monde vous préparoit: *Qui redimit de interitu animam tuam;* lui qui vous comble & vous couronne de ſes dons & de ſes graces: *Qui coronat te in miſericordiâ & miſerationibus;* lui qui vient au-devant même de vos deſirs, qui vous accorde toutes les demandes de votre cœur, en vous ouvrant ces portes ſacrées, & qui ſemble prodiguer en votre faveur ſes biens & tous les tréſors de ſes richeſſes: *Qui replet in bonis deſiderium tuum;* lui enfin qui renouvellera ici ſans ceſſe votre force, & qui prolongera juſqu'à la vieilleſſe la plus avancée, toute la ferveur & toute la ſainte vivacité de votre premier âge: *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.*

Pſ. 102. 4. *& ſeq.*

Revêtez-vous donc, ma chère Sœur,

avec un cœur pénétré de reconnoiſſance, de ce voile religieux qui va vous mettre déſormais à couvert des ſéductions du monde & des attaques de l'ennemi : regardez les vêtemens ſacrés dont la Religion vous revêt aujourd'hui, & qui vont ſuccéder aux dépouilles du ſiécle, regardez-les comme les ſignes éclatans de votre délivrance, & les témoignages éternels de la bonté de Dieu pour vous ; & ſi l'on vous demande un jour comme aux Juifs, ce que ſignifient ces marques extérieures de conſécration & de ſacrifice dont vous allez être revêtue : *Quid ſibi volunt teſtimonia hæc ?* répondez hardiment comme eux : Nous étions eſclaves en Egypte, & nous gémiſſions ſous le joug de Pharaon ; & le Seigneur a opéré un prodige éclatant en notre faveur pour nous en délivrer, & nous conduire dans une terre ſainte, où nous célébrons ſans ceſſe le ſouvenir de ſes merveilles & la gloire de ſon nom : *Servi eramus Pharaonis in Ægypto, & eduxit nos Dominus in manu forti.* *Deuter.* 6. 20. *Ibid.* ℣. 21.

Et voilà, ma chère Sœur, les conſolations que la miſéricorde de Dieu raſſemble dans la vie Religieuſe ; der-

nier avantage dont je devois vous entretenir: mais il faut finir. Oui, ma chère Sœur, que ne puis-je vous expoſer toutes les douceurs que vous allez goûter dans la retraite ſainte, où la grace aujourd'hui vous appelle! cette paix du cœur que le monde ne connoît pas, & que le monde ne ſauroit donner, cette joie qui ſort du fond d'une conſcience pure: ce calme heureux dont jouit une ame morte à tout ce qui agite les enfans d'Adam; ne goûtant que Dieu ſeul, ne deſirant que Dieu ſeul, & ne s'étant réſervée que Dieu ſeul. Quel repos, ma chère Sœur! quelle innocence de vie! les paſſions tranquilles, les penchans réglés; tous les deſirs éteints, hors celui d'aller jouir de Jeſus-Chriſt; l'imagination pure, les goûts innocens, l'eſprit ſoumis & paiſible, l'ame toute entière dans la paix & dans la joie du Seigneur.

Tels ſont les trois avantages de la vie Religieuſe, & l'accompliſſement des promeſſes que le Seigneur dans ſon Prophéte fait à cette portion pure de ſon troupeau, à ces épouſes fidèles & ferventes, à ce peuple nouveau & choiſi. Il habitera dans un ſéjour de

paix : *Et ſedebit in pulchritudine pacis ;* premier avantage ; les tentations y ſont moindres. Il habitera ſous des tentes de ſûreté & de confiance : *Et in tabernaculis fiduciæ ;* ſecond avantage ; les ſecours y ſont plus grands. Enfin il habitera au milieu des richeſſes & des douceurs de l'abondance : *Et in requie opulentâ ;* dernier avantage ; les conſolations y ſont plus abondantes. *Iſ.* 32 18.

Que pourrois-je vous dire ici à vous, mes Frères, qui avez le malheur de vivre dans le monde ? (car ces cérémonies Religieuſes ne doivent pas être pour vous un ſimple ſpectacle, mais une inſtruction ;) que pourrois-je vous dire ici ? de ſortir du monde, où l'ordre de Dieu & les devoirs de votre état vous retiennent ? non, mes Frères : mais de tâcher de vous faire des périls mêmes, des embarras & des amertumes du monde, une voie de ſalut : vous y trouverez, je l'avoue, plus de difficultés ; mais tout eſt poſſible à la grace. Vous enviez le calme & l'heureuſe tranquillité, où vivent ces Epouſes de Jeſus-Chriſt : vous la comparez aux agitations éternelles, aux craintes, aux chagrins, aux perplexités, à ce tumulte d'affaires, de

passions, de devoirs, de bienséances, qui ne vous laissent pas un moment tranquilles. Mais, mes Frères, ce n'est pas la retraite précisément qui donne la paix du cœur, c'est l'innocence de la vie ; ce sont des mœurs conformes à la loi de Dieu : vivez bien, & vous serez heureux. Vous ne trouvez point le repos, parceque vous le cherchez où il n'est pas ; dans la faveur, dans l'élévation, dans les plaisirs, souvent même dans le crime ; tout cela trouble, lasse, ronge, remplit le cœur de poison & d'amertume ; vous le savez : cherchez-le en Dieu seul, & vous le trouverez : lui seul est un Dieu de paix & de consolation. Le crime n'a point fait jusqu'ici d'heureux ; ne vous y promettez pas une destinée plus favorable que celle de tous les pécheurs qui ont marché avant vous dans les voies tristes & amères de l'iniquité. Notre cœur n'est fait que pour la vertu & pour l'innocence : tout ce qui le tire de-là, le tire de sa situation naturelle & primitive, & le rend malheureux. Quel bonheur pour nous, mes Frères, de ne pouvoir abandonner Dieu sans qu'il nous en coûte, sans que notre cœur se révolte contre nous-mêmes !

Et ne ſommes-nous pas bien criminels, d'acheter au prix de tout notre repos, notre infortune éternelle ?

Grand Dieu ? que tardai-je donc en effet de vous rendre un cœur, convaincu tous les jours par ſon inquiétude dans le crime, qu'il n'eſt fait que pour vous ? pourquoi m'obſtinai-je à chercher dans les créatures cette paix & cette félicité chimérique que je n'ai pu y trouver juſqu'ici ? pourquoi ſoutenir plus long-tems des dégoûts & des remords affreux, qui empoiſonnent toute la douceur de ma vie ; moi qui n'ai qu'à revenir à vous, ô mon Dieu ! pour voir commencer mon bonheur & finir ma misère ? Des Vierges ſimples & innocentes raviſſent le ciel à mes yeux, & ſans balancer, renoncent à tout dès l'entrée même de la vie, pour s'aſſurer vos promeſſes éternelles ; & depuis tant d'années que je gémis ſous le joug du monde & des paſſions, & moi déja bien avancé dans ma carrière, je n'ai pas la force de me dégager des chaînes fatales qui m'accablent, & vous conſacrer les reſtes d'une vie infortunée, que le monde & les paſſions ont juſqu'ici toute occupée ! O mon Dieu ! laiſſez-vous tou-

cher à mes malheurs & à ma foibleſſe : répandez toujours des amertumes ſur mes paſſions inſenſées ; & ne vous laſſez pas de me pourſuivre & de me rendre malheureux, juſqu'à ce que je me ſois laſſé moi-même de vous fuir, & d'aimer mon infortune ; afin que revenu à vous, ô mon Dieu : je puiſſe enfin poſſéder mon cœur dans la paix & dans la joie, & attendre cette paix éternelle que vous avez préparée à ceux qui vous aiment.

Ainſi ſoit-il.

TROISIEME SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Hæc eſt voluntas Dei, ſanctificatio veſtra.

La volonté de Dieu eſt que vous ſoyez ſaints. 1. Theſſ. 4. 3.

LA ſainteté eſt la vocation générale de tous les Fidèles : il faut être ſaint pour être chrétien ; & la vie éternelle que nous attendons tous, n'eſt promiſe qu'à la ſainteté à laquelle nous ſommes tous appellés.

Il n'eſt là-deſſus aucune exception : le libre & l'eſclave, le puiſſant & le pauvre, la vierge conſacrée au Seigneur & la femme partagée entre Jeſus-Chriſt & les ſollicitudes du ſiécle, tous ont la même eſpérance & la même vocation : la régle eſt ici commune ;

& nul ne peut prétendre au ſalut, s'il n'eſt ſaint.

Il ne s'agit donc, ma chère Sœur, que d'examiner en quoi conſiſte cette ſainteté, ſans laquelle nous ne jouirons jamais de Dieu, & ce que la ſainteté de la vie Religieuſe, que vous embraſſez, ajoûte à la ſainteté de la vie chrétienne.

La ſainteté de l'homme conſiſte à rentrer dans l'ordre & dans la beauté de ſa première inſtitution, & à réparer, autant qu'il eſt poſſible, tous les dommages que le péché avoit d'abord faits en lui, à l'ouvrage de Dieu; car afin que l'homme ſoit ſaint, il faut, pour ainſi dire, qu'il redevienne tel que le Seigneur l'avoit d'abord fait: or le péché, qui a fait déchoir l'homme de ſa ſainteté, a été en lui la ſource de trois déſordres, que ſaint Jean appelle trois concupiſcences.

Premiérement, il a révolté la chair & les ſens contre l'eſprit: l'ame, ſupérieure au corps & maîtreſſe de ſes mouvemens, en eſt devenue comme l'eſclave; de ſorte que nous ne faiſons pas toujours le bien que nous voulons; mais que ſouvent même, comme dit l'Apôtre, nous faiſons le mal

que nous ne voudrions pas ; & c'eſt ce que ſaint Jean appelle la concupiſcence de la chair.

Secondement, en chaſſant Dieu de notre cœur, qui le rempliſſoit tout entier, le péché y a laiſſé un vuide affreux & une indigence extrême ; de ſorte que l'homme depuis, pour remplacer ce vuide, a appellé toutes les créatures dans ſon cœur ; en a fait ſes divinités & ſes idoles ; s'eſt attaché ſucceſſivement à tous les faux biens qui étoient autour de lui & qui l'éblouiſſoient, & a cru ſoulager ainſi la privation du bien ſouverain & l'indigence intérieure, où le péché l'avoit d'abord laiſſé : & voilà ce que le même Apôtre appelle la concupiſcence des yeux.

Enfin ſa propre misère a rendu l'homme vain & orgueilleux : plus il a ſenti ſa baſſeſſe, ſa corruption & ſon impuiſſance, plus, pour s'étourdir ſur un ſentiment ſi humiliant, il a affecté au-dehors de force, de grandeur, d'indépendance ; plus il a voulu exhauſſer ſa baſſeſſe par tout ce qui étoit hors de lui : au défaut de l'innocence, qui faiſoit ſa véritable & ſa première grandeur, il a appellé à ſon ſecours

les titres, les dignités, la gloire, la naiſſance : de tous ces biens qui ſont hors de lui, il s'eſt formé une grandeur imaginaire qu'il a priſe pour lui-même ; & comme les ténébres ſont toujours la juſte peine de l'orgueil, il a voulu être admiré & applaudi ; & a cru que l'homme pouvoit être grand par d'autres titres, que par ceux que la main de Dieu avoit gravés dans ſon ame ; troiſiéme déſordre que ſaint Jean appelle l'orgueil de la vie.

La ſainteté de l'homme conſiſte donc à remédier à ces trois déſordres ; parceque plus nous les réparons, plus nous nous rapprochons de ce premier état de juſtice & d'innocence, où nous avions été créés. Les Philoſophes, qui n'avoient pas connu ces trois plaies, n'avoient garde d'en preſcrire les remédes aux hommes ; & leurs préceptes n'étoient que comme des vétemens pompeux & inutiles, qui couvrent un malade tout cangréné. Jeſus-Chriſt tout ſeul, le ſouverain médecin des ames, pouvoit les guérir : ſa doctrine ſeule nous en montre les remédes ſpécifiques ; & comme les trois vœux de notre Batême ne ſont qu'un précis de ſes préceptes & de toute ſa doctrine, ils

renferment auſſi tous les remédes, qui ſeuls peuvent guérir les trois déſordres du péché, & rétablir les hommes dans leur premier état de ſainteté & de juſtice.

Car premiérement, en renonçant à la chair, premier vœu de notre Batême; nous nous engageons à ne plus ſuivre ſes deſirs, qu'autant qu'ils ſeront conformes à la loi de Dieu, & à la tenir ſans ceſſe ſoumiſe à l'eſprit; & voilà dans le premier engagement de notre Batême, le reméde qui répare le premier déſordre du péché.

Secondement, quand nous renonçons au monde & à ſes pompes, ſecond vœu de notre Batême, nous promettons que le monde & tout ce qu'il renferme, ne partagera plus notre cœur avec Dieu; & que nous uſerons de tous les biens qui nous environnent, comme des étrangers qui paſſent & qui n'y mettent pas leur affection; ſecond reméde du ſecond déſordre du péché dans la ſeconde promeſſe de notre Batême.

Enfin, en diſant anathême à Satan, qui eſt le premier modèle de l'orgueil & de l'indépendance, dernier vœu de notre Batême, nous nous reconnoiſ-

ſons pécheurs & miſérables: nous confeſſons à la face des autels, que loin d'être ſemblables aux Dieux, comme cet ennemi du genre humain l'avoit promis à nos premiers peres, nous ſommes même déchûs de l'excellence de la nature humaine, & que nous avons beſoin d'un Libérateur qui nous délivre de tous nos maux: par cet aveu nous nous ſoumettons à Jeſus-Chriſt, comme à notre réparateur & à notre maître; & nous promettons de ne plus chercher notre grandeur & notre délivrance, que dans l'humble aveu de nos miséres; troiſiéme déſordre du péché réparé par le troiſiéme engagement de notre Batême.

Voilà, ma chère Sœur, dans ces trois vœux, tous les engagemens de la vie chrétienne, & l'unique voie de ſanctification marquée à tous les hommes. La vie Religieuſe, que vous embraſſez, n'ajoûte de nouveau à ces trois obligations eſſentielles à tous les Chrétiens, que des moyens qui en facilitent l'obſervance. Auſſi les ſaints Inſtituteurs ont renfermé tous les engagemens de votre état, dans les trois vœux de Religion, qui répondent aux trois vœux de votre Batême; qui

n'en ſont, pour ainſi dire, qu'un renouvellement & une nouvelle profeſſion, & qui renferment ſeulement de nouvelles facilités pour s'en acquitter. Car premiérement, en conſacrant votre corps à Jeſus-Chriſt par l'engagement d'une virginité perpétuelle, ils ont voulu vous faciliter l'obſervance de la première obligation de votre Batême, par laquelle vous avez renoncé à la chair & à ſes œuvres. Secondement, la pauvreté & le dépouillement Religieux, n'eſt preſcrit que pour vous aider à renoncer facilement au monde & à ſes pompes; ſeconde promeſſe de votre Batême. Enfin le ſacrifice de la ſoumiſſion & de l'obéiſſance, n'eſt exigé que pour anéantir l'orgueil dans ſa ſource, & détruire tout ce que ce vice laiſſoit encore de commun entre vous & Satan qui en eſt le père; troiſiéme engagement de votre Batême.

Or comme ſouvent les perſonnes du monde croyent que les devoirs de leur état ſont bien moins rigoureux, & plus aiſés à remplir que ceux de l'état Religieux; & que dans la Religion ſouvent on ſe croit en ſûreté dans une vie de tiédeur & de relâchement, parcequ'on ſe compare en ſecret aux

perſonnes du monde, & qu'on ſe trouve encore plus de régularité, plus de privations, plus d'auſtérité qu'en elles; il eſt bon, pour inſtruire les uns & les autres, de marquer ici ce que les engagemens de la vie Religieuſe ont de commun avec ceux de la vie chrétienne; ce qu'ils y ajoûtent de plus; & s'il eſt vrai, comme on le prétend dans le monde, qu'il en coûte bien moins pour y faire ſon ſalut, qu'il y a moins de devoirs pénibles à remplir que dans la vie Religieuſe. Quelques réflexions ſur les trois engagemens ſolemnels que vous allez contracter, ma chère Sœur, vont nous développer cette importante vérité.

I. REFLEX.

PAr le premier engagement de la vie Religieuſe, ma chere Sœur, qui eſt un engagement de continence perpétuelle, vous prenez Jeſus-Chriſt pour votre Epoux : vous lui conſacrez votre corps, vos ſens, votre imagination : vous renoncez à tout lien qui pourroit vous partager entre lui & la créature : vous vous engagez à ne jamais chercher d'autre frein & d'autre reméde à la foibleſſe de la chair, que dans la mortification & dans la priè-

: vous renoncez à tout ce qui eut fortifier l'empire des ſens ; de orte que cet engagement renferme eux devoirs. Le premier, c'eſt l'entière ſoumiſſion de la chair à l'eſprit ; evoir qui vous eſt commun avec tous es Fidèles. Le ſecond, les moyens our parvenir à cette ſoumiſſion, dont e principal vous eſt particulier & proore de votre état, & les autres regardent également tous les Chrétiens.

Je dis, premiérement, la ſoumiſſion de la chair à l'eſprit ; devoir qui vous eſt commun avec tous les Fidèles. Oui, ma chère Sœur, la pureté que la ſainteté de la vocation chrétienne exige de tous les Fidèles, ne ſe borne pas à leur interdire certains déſordres groſſiers & honteux, que ſaint Paul défendoit même autrefois aux Chrétiens de nommer. Elle va bien plus loin : comme tout chrétien a renoncé à la chair dans ſon Batême ; & que par-là il eſt devenu ſaint, ſpirituel, membre de Jeſus-Chriſt, & temple de l'Eſprit-ſaint, il faut, pour remplir cette haute obligation, qu'il ſe regarde comme un homme céleſte, conſacré par l'onction de la divinité qui réſide en lui, & par l'union étroite & ſpirituelle,

qui de ſa chair ne fait plus qu'une même chair avec celle de Jeſus-Chriſt. Il ne doit donc plus vivre que ſelon l'eſprit : non-ſeulement il ne doit plus faire ſervir les membres de Jeſus-Chriſt à l'ignominie ; non-ſeulement il eſt obligé d'éviter les profanations publiques du temple de Dieu en lui ; non-ſeulement tout ce qui ſouille ſa chair eſt un ſacrilège & un outrage fait au corps de Jeſus-Chriſt ; mais tout ce qui flate encore ſes ſens, tous les plaiſirs ſenſuels qu'il recherche & qu'il ſe permet, tous les goûts & tous les deſirs de la chair qu'il écoute trop, tous les plaiſirs même légitimes, où il ne cherche que la ſatisfaction des ſens, ſouillent & profanent ſa conſécration : car il n'eſt plus redevable à la chair, pour vivre ſelon la chair ; il faut qu'il ſacrifie à tout moment ſes ſens, ſes penchans, ſon imagination à la foi, & que tout ſoit ſoumis en lui à la loi de Dieu. Voilà le premier devoir que la ſainteté de votre Batême vous rend commun avec tous les Fidèles : la parfaite ſoumiſſion de la chair à l'eſprit.

Mais pour y parvenir, les ſaints Fondateurs vous ont preſcrit deux moyens. Le premier, qui eſt propre de l'état Religieux,

Religieux, eſt la conſécration entière de votre corps à Jeſus-Chriſt, par le vœu de continence perpétuelle. Le ſecond, la mortification & la prière; moyen preſcrit & néceſſaire à tous les Chrétiens, comme à vous, pour affoiblir l'empire de la chair, & la tenir aſſujettie à l'eſprit.

Quand je dis que le premier moyen eſt l'entière conſécration de votre corps à Jeſus-Chriſt, qui eſt propre de l'état Religieux, ce n'eſt pas, ma chère Sœur, comme je l'ai déja remarqué, que le corps de tout Chrétien ne ſoit le temple de Dieu, conſacré par l'onction de l'Eſprit ſaint répandu ſur nous dans le Batême, & ſéparé de tout uſage profane par le ſceau ineffaçable qui nous a marqués du ſigne de ſalut. Auſſi l'Egliſe regarde les corps des Fidèles, après leur mort, comme des reſtes ſaints & précieux; comme des temples encore animés par l'Eſprit inviſible qui réſide en eux, & qui eſt le gage de leur immortalité: elle les place dans un lieu ſaint; elle les environne de lumière; elle leur rend des honneurs publics, & fait brûler devant eux des parfums précieux, & la fumée des encenſemens. De-là vient que

e Chrétien eſt obligé de reſpecter ſon ropre corps, & de le poſſéder avec honneur ; que le lien même d'un Sa- crement honorable établi pour la con- ſommation des Elus, eſt un lien de pudeur & de ſainteté ; que l'union mu- tuelle, qui le rend indiſſoluble, eſt une union pure & ſainte, puiſqu'elle eſt l'image de l'union de Jeſus-Chriſt avec ſon Egliſe ; & que le Chrétien, qui déshonore ſon propre corps, eſt, comme nous l'avons dit, un profana- teur & un ſacrilége.

A cette obligation générale, ma chère Sœur, vous ajoûtez l'engage- ment particulier de la ſainte virginité, qui conſacre votre corps, vos ſens, votre cœur à Jeſus-Chriſt, d'une ma- niére encore plus ſpéciale ; c'eſt-à-dire, que pour tenir la chair ſoumiſe à l'eſ- prit, comme vous l'avez promis dans votre Batême, les ſaints Fondateurs ont cru qu'il étoit plus ſûr & plus fa- cile de lui interdire tous les plaiſirs que d'en régler l'uſage. Auſſi ne croyez pas que le renoncement à la ſociété ſainte du mariage, renferme tous les devoirs de la continence univerſelle que vous allez promettre à Jeſus- Chriſt : tout doit être pur & chaſte dans une Vierge conſacrée à la chaſ-

teté Religieuſe : vos yeux ne doivent plus s'ouvrir que pour le ciel ; votre bouche que pour chanter des cantiques céleſtes ; vos oreilles, que pour entendre les merveilles du Seigneur & les vérités de la vie éternelle ; votre imagination ne doit plus vous retracer que des images pures & ſaintes, & les ſpectacles du ſiécle à venir ; votre eſprit ne doit plus s'occuper que de l'eſpérance des biens futurs & des miſéricordes du Seigneur ſur votre ame. Voilà, ma chère Sœur, toute l'étendue de l'engagement de la ſainte virginité que vous allez contracter. Les objets du monde & de la vanité, quelque innocens qu'ils puiſſent être, bleſſent déſormais la pureté de vos regards : les diſcours mondains que vous vous permettrez, quand ils ne ſeroient qu'oiſeux & inutiles, ſouillent la ſainteté de vos lévres : les récits des affaires & des amuſemens du ſiécle que vous écouterez, deſhonorent la pudeur de l'innocence de vos oreilles ; les ſoins ſur votre propre corps, s'il y entre la plus légère complaiſance, ou la recherche la plus imperceptible de vous-même, violent la pureté de la conſécration : l'attachement charnel à vos proches, ou les

liaisons trop humaines avec vos Sœurs, profanent la sainteté de votre cœur. L'épouse fidèle dans le monde est occupée des soins de plaire à son époux: on lui souffre ce partage que le devoir & la tranquillité d'un lien sacré rendent nécessaire. Mais l'Epouse de Jesus-Christ ne doit plus plaire qu'à lui seul; tout ce qui partage son cœur, la rend infidèle; tous les soins qui ne tendent pas à s'attirer la tendresse de cet Epoux céleste, & à lui donner des marques de la nôtre, blessent sa jalousie, & donnent atteinte à la fidélité que nous lui avons jurée; en un mot, ma chère Sœur, tout ce qui n'est pas saint, éternel, céleste, vous souille, vous dégrade, vous avilit.

Telle est l'excellence de la sainte virginité qui va vous consacer à Jesus-Christ: & voilà pourquoi les premiers Instituteurs de la vie Religieuse ont joint à ce premier engagement les jeûnes, les veilles, les macérations, la prière. Ils ont regardé la mortification & l'oraison, comme des devoirs inséparables de la sainte virginité: ils ont compris qu'il étoit impossible de conserver le corps pur au Seigneur, si la mortification n'en réprimoit les révol-

tes; ſi la prière n'en purifioit les deſirs. L'état de la ſainte virginité eſt donc un état de mortification perpétuelle, de prière tendre & fervente; de vigilance infatigable ſur les ſens; ce n'eſt que par ces ſacrifices journaliers, que vous pouvez aſſurer la poſſeſſion de votre corps à l'Epoux céleſte : l'immortification, le relâchement, la recherche des commodités, des ſuperfluités & des aiſes, ſont comme des tranſgreſſions eſſentielles de ce premier vœu de chaſteté; parcequ'ils en violent l'étendue, & que tôt ou tard ils en attaquent le fonds.

Et voilà, ma chère Sœur, l'avantage que vous avez ſur les perſonnes engagées dans le monde. Comme vous, elles ſont obligées de conſerver leur corps pur au Seigneur; de faire un pacte avec leurs yeux, pour ne pas même penſer à des objets défendus, dont ils ſont ſans ceſſe environnés : de s'interdire tous les deſirs qui pourroient ſouiller l'ame; quoique tout ce qu'ils voyent, & tout ce qu'ils entendent, les réveille & les allume dans leur cœur. Mais pour en venir là, ils ſont obligés, comme vous & encore plus que vous, de ſe mortifier ſans ceſſe;

de veiller continuellement ſur les ſéductions des ſens; de ne point ceſſer de prier & de gémir, pour appeller le Seigneur au ſecours de leur foibleſſe, & afin qu'il ne les laiſſe pas à eux-mêmes au milieu des tentations & des périls innombrables qu'ils trouvent partout ſur leurs pas. Mais ces devoirs ſi eſſentiels à cette vertu, qui nous conſervent purs & ſans tache, & ſans leſquels nous ne ſaurions répondre un moment de la fragilité de nos penchans; ces devoirs, dis-je, deviennent comme impraticables au milieu du monde. Hélas! ma chère Sœur, la prière n'y eſt même, pour les plus réguliers, qu'un moment de bienſéance & d'ennui, accordé le matin & le ſoir à ce ſaint exercice; & loin de le regarder comme un devoir, à peine en connoît-on le nom & l'uſage; & je n'en ſuis pas ſurpris. Le moyen en effet, d'apporter à la prière cet eſprit tranquille & recueilli qu'elle demande, lorſque toute la vie eſt une diſſipation continuelle, que les affaires inquiétent, que les bienſéances occupent, que les plaiſirs diſſipent, que les inutilités amuſent, que tout cela enſemble forme un tumulte, une agitation au-dedans

de nous, un éloignement éternel de soi-même, incompatible avec l'esprit de la prière? Le moyen d'y apporter un cœur sensible à la voix de Dieu, & capable de goûter les vérités du salut; un cœur que mille passions rempliſſent, que mille attachemens humains partagent, que mille desirs terrestres appésantiſſent, que des espérances, des projets, des jalousies, des haines, des fausses joies, des chagrins amers, des pertes, des bonheurs frivoles, occupent tout entier; un cœur à qui il ne reste de goût, de mouvement, de sensibilité, que pour les choses d'ici-bas? La prière suppose un esprit tranquille & recueilli, un cœur pur & libre; & pour prier utilement, il faut vivre ou desirer de vivre saintement.

La mortification n'y est pas moins inconnue & impraticable, que la prière. Hélas! ma chère Sœur, comment se mortifier au milieu d'un monde, où l'on donne presque tout aux sens; où la sensualité des tables, la magnificence des édifices, l'oisiveté & le danger des plaisirs publics, le luxe, la molleſſe, la recherche de tout ce qui peut flater & nourrir l'amour propre,

les amuſemens éternels ſont devenus des uſages & des bienſéances, dont la ſageſſe & la régularité même n'oſeroient ſe diſpenſer? Cependant ſans la mortification, le corps ne peut être ſoumis à l'eſprit; ſans cette ſoumiſſion, la prière n'eſt pas poſſible; & ſans la prière, il n'eſt point de vertu ſûre & qui ſoit de durée. Auſſi, ma chère Sœur, que de naufrages la pudeur y fait-elle tous les jours? La bienſéance même n'eſt plus un frein à l'indignité & à la fureur d'un vice honteux; & l'uſage a preſque rendu innocent, & eſt ſur le point de rendre même honorable, ce que la dépravation a rendu commun.

Mais dans ces aziles ſaints, ma chère Sœur, la prière & la mortification deviennent comme le fond & l'occupation néceſſaire de votre état; & il en coûteroit plus de s'y refuſer, que de s'y livrer avec une conſtante fidélité. Ces deux devoirs ſi ennuyeux & ſi impraticables au milieu du monde, ſont ici toute la conſolation d'une Vierge fidèle. Tout y facilite la prière, parceque tout inſpire le recueillement: l'eſprit éloigné des objets de la vanité, n'en porte pas les dangereuſes impreſſions juſ-

qu'aux pieds de l'autel : le cœur, ſéparé de toutes les créatures, ſe trouve libre devant le Seigneur, & en état de goûter combien il eſt doux : les ſens réglés & recueillis par les ſpectacles Religieux qui les occupent ici ſans ceſſe, n'ont plus de peine à ſe recueillir dans le tems de la prière, & à ſe taire reſpectueuſement devant la majeſté du Très-haut. Tout y conduit à la mortification, tout l'inſpire, tout la rend comme néceſſaire : les ſaints uſages établis, les exercices Religieux, l'auſtérité de la vie commune, les privations volontaires qu'on y ajoûte ; tout mortifie ici la nature, tout conduit à la violence & au renoncement, & tout l'adoucit ; & l'immortification deviendroit une ſingularité plus difficile à ſoutenir, par le mépris & la confuſion où elle nous laiſſeroit, que les auſtérités elles-mêmes. Ainſi, ma chère Sœur, le ſeul privilége que les perſonnes du monde ont ici par-deſſus vous, c'eſt qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir : c'eſt que le ſalut coûte bien plus dans le monde, que dans la Religion : c'eſt que dans ces aziles ſaints il y a plus

de ſecours, dans le monde plus de périls & plus d'obſtacles, & cependant preſque par-tout les mêmes devoirs à remplir.

Que vous rendrons-nous donc, ô mon Dieu! pour le bienfait ineſtimable qui nous a conſacrées à votre ſervice? *Quæ reddam laudationes tibi?* Vous avez adouci notre joug, en nous impoſant le vôtre, que le monde toujours dans l'erreur, regarde comme un joug accablant & inſupportable: vous avez abrégé nos combats, en nous aſſociant à cette milice céleſte, où il ſemble que nous nous déclarons une guerre cruelle à nous-mêmes: vous avez ſoulagé nos peines en augmentant nos privations, & tari la ſource de nos inquiétudes, en nous délivrant de tous les attachemens qui les cauſent.

Pſ. 55. 12.

II. REFLEX. AUSSI, ma chère Sœur, le ſecond engagement de la vie Religieuſe eſt un engagement de pauvreté & de dépouillement univerſel. Comme toutes les créatures & tous les biens périſſables ſont devenus des piéges pour l'homme, qui ne ſauroit preſque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la

nature ſans en abuſer ; les ſaints Fondateurs ont cru qu'il étoit plus ſûr & plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait, que de ſe contenir dans les bornes d'un uſage ſaint & légitime. Ils ont donc ordonné à celui qui vouloit être diſciple de Jeſus-Chriſt, & le ſuivre dans les voies de la perfection Religieuſe, de renoncer à tout, de peur que la poſſeſſion la plus permiſe des biens de la terre, ou n'attachât trop ſon cœur, ou ne partageât trop ſes ſoins, ou ne rallentît ſon ardeur & ſon progrès dans cette ſainte carrière.

Cet engagement de pauvreté Religieuſe renferme donc trois devoirs eſſentiels : premiérement, un détachement de cœur de toutes les choſes de la terre ; ſecondement, une privation actuelle de toutes les ſuperfluités ; enfin une ſoumiſſion & une dépendance entière des Supérieurs dans l'uſage même des choſes les plus néceſſaires.

A l'égard du détachement de cœur de toutes les choſes de la terre, ma chère Sœur, c'eſt une obligation qui vous eſt commune avec tous les Fidèles, puiſque c'eſt une ſuite du ſecond vœu de votre Batême, par lequel vous

avez renoncé au monde & à ſes pompes. Quand vous n'auriez pas embraſſé un état de pauvreté, & que vous auriez vécu dans le monde au milieu de l'opulence que la naiſſance ſembloit vous deſtiner, vous auriez toujours vécu au milieu des biens qui ne vous appartenoient pas, auſquels il vous étoit défendu de vous attacher, & dont il ne vous étoit permis d'uſer qu'en paſſant, & pour la gloire du grand Maître qui vous les avoit confiés.

Nous ſommes tous ici-bas des étrangers, ma chère Sœur : voilà pourquoi entrant dans le monde, nous commençons par y renoncer dans notre Batême ; c'eſt-à-dire, nous confeſſons publiquement à la face des autels, que ce n'eſt pas ici notre patrie ; que nous n'y prétendons rien ; que nous ne penſons pas à y établir une demeure permanente ; que nous ne voulons que paſſer par ſes faux biens ; que nous les regardons comme les embarras & les périls de notre voyage ; que nous ſommes citoyens du ciel, héritiers de Dieu & des biens éternels, & que tout ce qui eſt au-deſſous de cette eſpérance, n'eſt pas digne de nous.

Le Chrétien doit donc vivre détaché de tout ce qui l'environne : dès qu'il s'y attache, il ceſſe d'être étranger ſur la terre ; il en fait ſa patrie ; il renonce au titre ſublime de citoyen du ciel, & n'a plus de droit au Royaume, qui n'eſt promis qu'aux pauvres de cœur, c'eſt-à-dire, à ceux qui ont vécu comme ne poſſédant rien ſur la terre.

J'avoue, ma chère Sœur, que ce détachement de cœur eſt bien rare dans le monde, où l'on tient ſi vivement à ce que l'on poſſéde ; où l'on ſouhaite toujours ce qu'on n'a pas ; où l'on envie ſans ceſſe ce qu'on ne peut avoir ; où l'on s'agite ſi fort pour parvenir à ce qu'on n'aura jamais, où les pertes ſont ſi ſenſibles, parceque les attachemens ſont toujours extrêmes ; où les deſirs croiſſent toujours, parceque le monde entier eſt trop au-deſſous de nous pour pouvoir les ſatisfaire ; où l'on n'eſtime heureux que ceux qui ſont chargés de plus de liens, & qui tiennent à plus d'embarras que les autres ; où l'on n'a de joie & de chagrin, que par rapport aux choſes d'ici-bas ; enfin où l'on ne vit que comme ſi nous n'étions faits que pour ce que

nous voyons, & que la terre dût être notre patrie éternelle. J'avoue, dis-je, que ce détachement eſt rare & preſque inconnu dans le monde; mais c'eſt que les véritables Chrétiens n'y ſont pas en grand nombre; & qu'à peine le Fils de l'homme, quand il paroîtra, trouvera-t'il un reſte de foi ſur la terre.

Et c'eſt en quoi, ma chère Sœur, l'opprobre de Jeſus-Chriſt que vous embraſſez, doit vous paroître préférable à toutes les Couronnes de la terre: ce détachement ſi indiſpenſable pour le ſalut, & ſi difficile dans le monde, devient comme naturel dans la Religion. Et certes, ma chère Sœur, il eſt aiſé de ſe détacher de tout, quand on s'eſt dépouillé de tout; de ne tenir à rien ſur la terre, quand on n'y poſſéde rien; d'y vivre comme étranger, quand tout ce qui nous environne n'eſt point à nous; & d'être pauvre de cœur quand on eſt pauvre réellement & en effet.

Ce n'eſt pas que la misère du cœur humain eſt telle, que ſouvent après avoir renoncé d'une manière héroïque aux grands biens & aux grandes eſpérances du monde, on s'attache

dans la retraite aux choſes les plus frivoles & les plus légères. Souvent, ma chère Sœur, une ame que toute la gloire du monde n'avoit pu toucher, & qui n'avoit trouvé dans tous les établiſſemens les plus brillans, & dans toute la magnificence qui l'y attendoit, rien de digne de ſon cœur, trouve dans la retraite mille liens vains & puérils qui l'attachent. Semblable à Rachel, après avoir généreuſement abandonné la maiſon de ſes proches; après avoir renoncé à tout, à ſa famille, à ſes prétentions, à tous les liens de la chair & du ſang, pour ſuivre ſon époux Jacob, figure de l'Epoux céleſte, dans une terre ſainte, & la demeure du peuple de Dieu; on deſhonore la grandeur & la magnanimité de ce ſacrifice, en ſe réſervant de vaines Idoles: en portant les Dieux de Laban, c'eſt-à-dire les paſſions du monde, & mille attachemens humains juſques dans le tabernacle myſtérieux de Jacob, figure du Sanctuaire véritable, & de ces retraites Religieuſes, où une ame qui a renoncé au monde, vient habiter avec Jeſus-Chriſt l'Epoux des Vierges chaſtes & fidèles.

Il ſemble que le cœur, après avoir

tout ſacrifié, s'ennuie de ſa liberté, & qu'il ne puiſſe être heureux ſans ſe former à lui-même quelques chaînes: il ſemble qu'éloigné des objets qui forment les grands attachemens & qui remuent les paſſions violentes, il ſe faſſe une grande paſſion des objets petits & frivoles qui l'environnent; & que ne trouvant plus, pour ainſi dire, où ſe prendre, il ſe prenne à tout: il ſemble même que les attachemens deviennent plus violens, occupent le cœur plus ſérieuſement, plus vivement, à meſure qu'on eſt éloigné des grandes tentations, & que les objets qui nous reſtent ſont bas & indignes de notre cœur. Ainſi on tient à tout, quoiqu'on ſoit ſéparé de tout; on n'eſt point pauvre de cœur; & on eſt encore attaché à la terre, quoiqu'on ait renoncé à tout ce qu'elle pouvoit avoir de grand & d'aimable. Car ce qui fait devant Dieu le crime de nos attachemens, n'eſt pas la grandeur & l'éclat des objets auſquels nous tenons, c'eſt la vivacité de la paſſion qui nous y attache: plus même ces objets ſont vils & mépriſables, plus l'attachement eſt inſenſé & criminel; parceque moins la paſſion a d'excuſe,

& que la préférence que nous leur donnons ſur la ſainteté de notre état, & ſur les promeſſes que nous y avons faites au Seigneur, eſt injuſte.

Tel eſt l'écueil à craindre dans le dépouillement Religieux. Souvent encore détachés de tout pour nous-mêmes, nous tenons encore à tout pour nos proches : nous devenons, pour ainſi dire, riches de leurs richeſſes, fiers de leur élévation, glorieux de leur gloire, heureux de leur proſpérité ; leurs malheurs nous accablent, leurs diſgraces nous humilient ; nous faiſons des vœux inſenſés pour leur avancement ; nous ſentons plus vivement qu'eux les événemens qui les élévent ou qui les abaiſſent ; & après avoir refuſé de partager avec eux leur grandeur & leurs richeſſes, en embraſſant un état de pauvreté & de dépouillement, nous partageons avec eux leurs paſſions & leurs crimes.

Voilà le premier devoir de la pauvreté Religieuſe, qui vous eſt commun avec tous les Fidèles : conſerver le cœur détaché de tout ce qui nous environne ; nous dire ſans ceſſe à nous-mêmes, que notre cœur n'eſt fait que pour aimer ſon Dieu, ſon bien unique

& ſouverain, & que tout amour de la créature le deshonore & le dégrade; qu'il eſt inſenſé de s'attacher à ce qui va nous échapper en un inſtant, & qui ne peut nous rendre heureux pour l'inſtant même qu'on le poſſéde; plus inſenſé encore de lui ſacrifier ce qui doit demeurer éternellement; que nos attachemens, outre qu'ils ſouillent notre cœur, ſont encore la ſource de tous nos malheurs & de toutes nos peines; que nous ſommes toujours punis de nos paſſions par les objets mêmes qui les cauſent; & que pour vivre heureux même ici-bas, il faut ne tenir à rien qu'on puiſſe nous ravir malgré nous-mêmes.

Le ſecond devoir de la pauvreté Religieuſe, c'eſt le retranchement actuel de toutes les ſuperfluités; c'eſt-à-dire, de tout ce qu'on appelle dans le monde, les aiſes & les commodités de la vie. Mais ne croyez pas, ma chère Sœur, que cette obligation vous ſoit propre: elle eſt encore une ſuite des engagemens du Batême, & dès-là indiſpenſable à tout Fidèle. Les créatures ne ſont pas faites pour fournir à de vains plaiſirs, puiſque l'Evangile les interdit tous au Chrétien, &

qu'il y a renoncé lui-même dans ſon Batême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'uſer des créatures, & de les faire ſervir même à nos beſoins, loin de les employer à nos plaiſirs. Comme nous en avons abuſé, la peine naturelle de l'abus que nous en avons fait, étoit de nous en interdire tout uſage : & comme le pécheur abuſe de tout, tout devroit lui être à l'inſtant refuſé, & la mort devenir la peine ſubite & inſéparable du péché. Nous devenons donc indignes d'uſer des créatures, dès que nous avons été aſſés ingrats que de les faire ſervir contre le Seigneur même à qui elles appartiennent ; c'eſt donc une grace qu'il nous fait, de nous en permettre encore l'uſage : mais nous devons nous ſouvenir que nous en uſons comme pécheurs ; que nous n'y avons plus aucun droit ; que ſi les uſages même les plus néceſſaires nous ſont interdits, à plus forte raiſon les ſuperfluités & les délices ; que ce ſeroit une injuſtice de faire ſervir les créatures aux plaiſirs d'un pécheur qui en a abuſé, & qui ne doit plus vivre que pour ſouffrir & expier cet abus ; que ſi on lui en permet encore l'uſage, c'eſt à condition

qu'elles deviendront la matière de la pénitence, comme elles ont été la source de tous ſes crimes; & que par les privations continuelles & douloureuſes, dont il ſe punira, il expiera l'abus injuſte qu'il avoit été capable d'en faire. Voilà le fonds de la vie chrétienne, & les grandes maximes que l'Evangile propoſe à tous les Fidèles.

Ainſi ſelon ces régles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu même de l'opulence; ſe retrancher tout ce qui ne tend qu'à flater les ſens; s'interdire tout ce qui n'eſt inventé que pour nourrir l'orgueil & l'amour propre, tout ce qui ſert d'aiguillon aux paſſions, & s'en tenir là-deſſus à tout ce que la néceſſité, la charité & une rigoureuſe bienſéance nous obligent encore de nous permettre. Tout l'avantage que les perſonnes du monde ont donc ici au-deſſus de vous, ma chère Sœur, c'eſt que ſans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire ſervir à leurs plaiſirs; c'eſt qu'à portée de ſe ménager toutes les ſuperfluités, elles ſont obligées de ſe les interdire; c'eſt que ſans ſe ſéparer de tout ce qui flate les ſens, elles

doivent les mortifier ſans ceſſe ; ſans ſe dépouiller de tout, vivre dans le dépouillement ; c'eſt en un mot, qu'elles ont plus d'embarras que vous, & n'en ont pas pour cela plus de privilége.

Il eſt vrai qu'une Epouſe de Jeſus-Chriſt, qui a joint à cette obligation commune, une promeſſe particulière de vivre dans le dépouillement Religieux, doit ſe diſputer avec bien plus de rigueur les plus légères ſuperfluités : non-ſeulement tout ce qui flate encore les ſens & les paſſions lui eſt interdit, mais même ce qui amuſe encore, pour ainſi dire, l'amour propre : non-ſeulement tout ce qui ſent les pompes du monde eſt criminel pour elle, mais même tout ce qui n'eſt pas marqué par un caractère particulier de pauvreté & de pénitence. Ce n'eſt pas aſſés que ce qui l'environne n'augmente pas ſes paſſions, il faut qu'il les combatte & qu'il les affoibliſſe : ce n'eſt pas aſſés d'éviter les profuſions de la vanité, il faut y joindre les privations d'une humble pauvreté : ce n'eſt pas aſſés de n'avoir plus rien de commun avec le luxe des perſonnes du monde, il faut n'avoir rien même

le particulier qui nous diſtingue de la modeſtie & de la ſimplicité de nos Sœurs ; rien qui paroiſſe nous élever au-deſſus d'elles ; rien qui puiſſe les faire ſouvenir des vains avantages du nom, de la naiſſance, de la fortune, auſquels nous avons renoncé en nous conſacrant à Jeſus-Chriſt ; rien qui puiſſe bleſſer l'uniformité Religieuſe qui les a égalées à nous ; rien enfin qui tende à introduire les diſtinctions du ſiécle dans un lieu qui n'eſt établi que pour les effacer & les anéantir.

Dieu ſeul, dit le Prophéte, doit être grand dans la maiſon de Sion : *Dominus in Sion magnus.* Toute grandeur de la terre, tout éclat humain eſt ici éteint & éclipſé : tous les noms & tous les titres, que l'orgueil des hommes a inventés, ſont ici effacés par le titre glorieux d'Epouſe de Jeſus-Chriſt : tout doit paroître ici petit devant la majeſté du Très-haut, qui remplit ce lieu ſaint de ſa gloire & de ſa préſence. Et comme après le dernier jour, Dieu régnera dans l'univers, & que le monde entier étant détruit, tous les ſceptres & toutes les couronnes briſées, tous les Royaumes & tous les Empires retombés dans le néant, &

Pſ. 98. 2.

en un mot, toute puiſſance & toute domination finie, Dieu ſeul, dit l'Ecriture, remplira de ſa majeſté les nouveaux cieux & la nouvelle terre. Dieu ſeul paroîtra grand, parceque ſa gloire ſeule s'élevera ſur le débris de toutes les grandeurs humaines : on peut dire que ces Maiſons religieuſes ſont d'avance ce ciel nouveau & cette nouvelle terre purifiés par un feu céleſte ; où toute grandeur eſt anéantie ; où tous les noms & tous les titres ſont confondus ; où le monde avec toute ſa gloire, eſt déja détruit ; où Dieu ſeul eſt grand, parceque Dieu ſeul y régne & y eſt adoré : *Dominus in Sion magnus.*

Voilà, ma chère Sœur, à quoi vous engage le dépouillement auquel vous allez vous ſoumettre ; & vous voyez que ce qu'il exige de plus de vous que des perſonnes du monde, eſt plutôt une facilité pour remplir l'engagement contracté là-deſſus dans votre Batême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoûtez.

Enfin le dernier devoir de ce dépouillement Religieux, eſt la ſoumiſſion & la dépendance entière des ſupérieurs, dans l'uſage même des cho-

ſes les plus néceſſaires ; c'eſt-à-dire, regarder tout ce qu'on nous laiſſe comme n'étant point à nous ; n'en uſer que ſelon l'ordre & la volonté de ceux qui nous gouvernent ; le voir changer, augmenter, diminuer avec la même indifférence ; ne nous approprier de tout ce qui nous ſert, que la diſpoſition d'en être privés, dès que l'ordre le demandera ; & n'avoir à ſoi que le ſaint plaiſir d'être libre & dépouillé de tout.

Ne vous figurez pas cependant, ma chère Sœur, qu'en ceci même votre condition ſoit plus dure que celle des perſonnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux, qu'ils dépendent des hommes dans l'uſage de leurs biens, & qu'ils n'en uſent, ou ne s'en abſtiennent que ſelon les ordres & la volonté d'autrui. Mais ſans vous faire remarquer qu'il eſt mille ſituations dans le monde, & pour celles de votre ſexe ſur-tout, où l'on ne peut diſpoſer de rien ; où tout ce qui eſt à nous, eſt comme s'il ne l'étoit point ; où l'on dépend de la volonté, & ſouvent du caprice d'autrui dans l'uſage même des choſes les plus néceſſaires ; où les grands biens qu'on a portés à un

mari

mari, ne ſervent ſouvent qu'à augmenter ſes profuſions inſenſées envers les objets criminels de ſes paſſions, & ſa dureté à notre égard ; enfin où l'on n'achette par des richeſſes immenſes, que le droit de ne pouvoir plus s'en ſervir, & de les voir engloutir, ſans oſer preſque ſe plaindre : ſans m'arrêter à cette réflexion, ma chère Sœur, & en vous permettant d'imaginer une ſituation où l'on ne dépend de perſonne dans l'uſage des biens que nous avons reçus de nos ancêtres, nous dépendons toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet uſage : nous dépendons ſans ceſſe de Dieu, qui peut nous enlever ces biens à chaque inſtant ; qui peut d'un ſouffle renverſer notre fortune, & par mille événemens imprévûs, changer notre opulence en une extrême misère. Nous devons donc toujours être prêts, comme Job, de trouver bon tout ce qu'il plaira au ſouverain Maître d'en ordonner : nous devons en uſer comme pouvant en être dépouillés l'inſtant qui ſuit, nous regarder toujours comme des eſclaves, à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés ſans qu'ils puiſſent y trouver à

redire ; ne les poſſéder que comme ne les poſſédant point ; nous ſouvenir qu'étant entrés nuds dans ce monde, comme dit l'Apôtre, nous n'y poſſédons rien qui ſoit à nous ; & que devant en ſortir dans la même nudité & dans la même indigence, tout ce que nous aurions voulu nous approprier n'auroit été, pour ainſi dire, qu'un vol fait au père de famille ; un vol que nous aurions été forcés de reſtituer à la mort, qui nous ravira tout ; & de montrer ainſi à tous les hommes, que nous avions été des uſurpateurs ; que ces grands biens, dont nous nous étions parés avec tant d'oſtentation, ne nous appartenoient pas ; & que nous n'avions à nous que le droit d'en uſer & de les faire valoir au profit & pour la gloire du Maître ſouverain qui nous en avoit confié l'adminiſtration.

Ainſi, ma chère Sœur, la pauvreté Religieuſe ne diminue pas vos droits ſur les biens & ſur les plaiſirs de la terre, puiſque le Chrétien n'y a point le droit : elle diminue ſeulement vos embarras & vos inquiétudes : elle ne vous dépouille de rien, puiſque rien n'eſt à vous ; elle vous met ſeulement

hors d'état de vous attacher à ce qui ne vous appartenoit pas : elle ne retranche pas même les profusions & les superfluités, puisque l'Evangile les interdit à tout Fidèle ; elle ne retranche que les occasions qui auroient pu vous porter à les rechercher : en un mot, elle n'éloigne que les périls ; & loin de vous imposer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

Je sai que le monde ne regarde pas des mêmes yeux cet état de pauvreté Religieuse, & qu'on se croit plus libre & plus heureux, quand on peut jouir à son gré des biens que l'on possède. Mais quel est ce bonheur, ma chère Sœur ? que sont la plûpart des hommes, que les esclaves infortunés de leurs biens & de leur fortune ? Ils ne les possédent pas ; ils en sont possédés : que de craintes ! que de desirs ! que de jalousies ! que de bassesses ! que de soins pour les conserver ! que de précautions de peur de les perdre ! que de passions à contenter ! que d'accidens à craindre ! que de contretems à souffrir ! que de courtes joies ! que de chagrins durables ! quels chagrins amers suivent le dérangement des profusions & des excès ! de quels soucis

honteux & dévorans eſt punie & toujours accompagnée l'avarice ! quels deſirs inſatiables d'amaſſer ſans ceſſe ! quel dégoût cependant, & quelle ſatiété même dans la poſſeſſion ! A combien de maîtres & de tyrans, s'écrie ſaint Ambroiſe, ſe livre celui qui ne
Amb. veut pas prendre le Seigneur pour ſon ſeul maître & pour ſon unique héritage ! *Quam multos Dominos habet, qui unum refugerit !*

Heureuſes donc les ames, ô mon Dieu, que vous avez appellées à un état de dépouillement entier ! Sans inquiétude ; ſans ſouci pour le lendemain ; ſans toutes les triſtes précautions pour l'avenir ; ſans embarras pour le préſent ; débarraſſées de tout ce qui agite & qui tourmente les enfans du ſiécle, leur unique ſoin eſt de vous plaire : toujours dans l'abondance, parcequ'elles n'ont beſoin de rien ; toujours tranquilles, parcequ'elles ne deſirent rien : leur vie eſt une fête
ſ. 67. continuelle, un calme que rien ne peut altérer, une joie pure & innocente : *Et juſti epulentur & exultent in conſpectu Dei.* Au lieu que les enfans du ſiécle, toujours dans l'abondance & jamais raſſaſiés, toujours dans les plaiſirs

& jamais heureux, paſſent leur vie à deſirer, à s'agiter, à changer ſans ceſſe de ſituation & de meſure. Loin de ſe faire une félicité de ce qu'ils ont, ils ſe font un ſupplice de ce qu'ils deſirent: chaque inſtant les jette dans de nouveaux mouvemens: ils ne connoiſſent le repos que pour le fuir; & toute leur vie eſt une agitation éternelle que rien ne peut fixer, & qui ne leur laiſſe pas plus de conſiſtance ici-bas, qu'à la pouſſière qui devient le jouet des vents ſur la terre: *Non ſic impii, non ſic, ſed tanquam pulvis quem projicit ventus à facie terræ.* Pſ. 1.

III. REFLE.

RESTeroit à vous parler ici, ma chère Sœur, du troiſiéme engagement de l'état ſaint que vous embraſſez; c'eſt l'obéiſſance Religieuſe. Le monde qui ne connoît pas la vertu de la foi & l'eſprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux, inſupportable à la raiſon, & incompatible avec le repos & la douceur de la vie. Il eſt vrai qu'il paroît d'abord fort triſte & fort dur à la nature de ſe faire toujours une loi des volontés d'autrui; d'être forcé de ſacrifier ſans ceſſe ſes propres lumières,

aux lumières & ſouvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent ; de ne ſe ſervir de ſa raiſon que pour l'aveugler, & la ſoumettre à des ordres qui nous paroiſſent bizarres & injuſtes ; de n'avoir à ſoi, ni ſentiment, ni volonté propre ; & malgré la bonne opinion que nous avons de notre propre ſens, que nous préférons toujours en ſecret à celui des autres ; malgré les défauts & les lumières bornées, que l'orgueil nous découvre toujours en ceux de qui nous dépendons ; malgré même la vivacité des goûts & des inclinations qui nous dominent, & qui mettent en nous mille répugnances pour les choſes ordonnées ; malgré tout cela ; n'agir que comme ſi l'on ne voyoit rien, ſi l'on ne ſentoit rien, & comme un inſtrument aveugle & inſenſible, qui n'auroit d'autre mouvement que la volonté de celui qui l'employe & qui le dirige. J'avoue, ma chère Sœur, que cette ſituation paroît révolter d'abord tous les penchans les plus raiſonnables de la nature, & ôter aux hommes la ſeule conſolation innocente, que les ſituations les plus triſtes leur laiſſent encore, qui eſt l'indépendance & la liberté de diſ-

poſer de leurs actions & d'eux-mêmes.

Mais, ma chère Sœur, ce n'eſt-là qu'un langage dont le monde ſe fait honneur : car trouvez-moi dans le monde un état d'indépendance entière ; imaginez, ſi vous le pouvez, une ſituation, où libre de tout joug, de toute ſervitude, de tout égard, de toute ſubordination, de tout ménagement, on n'ait à répondre qu'à ſoi-même, de ſoi-même. Quels ſont les aſſujettiſſemens du mariage ? & cette liberté ſi vantée, qu'eſt-elle qu'une ſervitude qui nous lie aux volontés & ſouvent aux caprices d'un époux ſouvent injuſte, jaloux, bizarre, qui change une ſociété ſainte en une affreuſe captivité ? Quelle eſt la ſervitude de la Cour, de la fortune, des places, des emplois ? quel eſt ce phantôme de liberté, qui fait dépendre les perſonnes du monde de tant de maîtres, qui les aſſujettit à tout, à leurs ſupérieurs, à leurs ſujets, à leurs amis, à leurs ennemis, à leurs envieux, à leurs partiſans, à tout ce qui les environne ? qu'eſt-ce qu'une ame livrée au monde & à la fortune, que l'eſclave de l'univers entier ; que le jouet éternel des paſſions & des bi-

zarreries d'autrui, parcequ'elle l'eſt des ſiennes propres? Qu'eſt-ce que la vie du monde & de la Cour elle-même, qu'une ſervitude éternelle, où nul ne vit pour ſoi; où il faut ſans ceſſe ſacrifier les plaiſirs à la fortune; le repos, au devoir; les aiſes & les commodités, aux bienſéances; nos propres goûts, aux goûts d'autrui; nos lumières, au prévention de ceux de qui nous dépendons; & enfin notre conſcience ſouvent à leurs paſſions injuſtes?

Et voilà, ma chère Sœur, ce qu'il y a ici de triſte pour les perſonnes du monde; c'eſt que leurs aſſujettiſſemens qui ſont tout leur malheur, ſont ſouvent auſſi tous leurs crimes. Ils trouvent en même-tems dans leur ſervitude, l'écueil de leur repos & de leur ſalut: ils ſont à leurs maîtres des ſacrifices continuels de leur liberté, des ſacrifices qui leur coûtent cher, & qui cependant les rendent plus coupables. Leur complaiſance eſt pénible, & elle eſt criminelle; au lieu que dans ces aſyles ſaints, elle coûte moins au cœur, & a toujours un nouveau mérite: les ſacrifices de la propre volonté y ſont moins pénibles, parce-

qu'outre que la grace les adoucit, on eſt ſûr qu'on ne ſacrifie ſa volonté, qu'à la volonté de Dieu, dont les ſupérieurs ne ſont que les interprétes & les organes; & cependant ces ſacrifices nous ſont toujours comptés pour de nouvelles vertus; en un mot, on ne perd ici qu'une liberté d'humeur & de caprice, dont on eſt ſouvent ſoi-même embarraſſé; on y conſerve celle du cœur, qui eſt la ſource des vrais plaiſirs & l'image de la liberté éternelle: dans le monde on perd toutes les deux, & on a le malheur de ne pouvoir ni vivre pour ſon plaiſir, ni vivre du moins pour ſon ſalut.

Mais une autre réflexion avec laquelle je finis, ma chère Sœur: quand même vous auriez pu vous flater de trouver dans le monde une ſituation d'indépendance & de liberté entière; ſituation après laquelle depuis longtems les hommes ſoupirent, & qu'ils n'ont pu encore trouver: quand même, dis-je, vous auriez été aſſés heureuſe que de l'avoir enfin rencontrée; il ne vous auroit pas été permis pour cela de ſuivre aveuglément vos goût & vos caprices; il ne vous eût pas été permis de vivre d'humeur, de tempé-

ramment, & de ne prendre que ce qui vous plaît pour la régle de ce que vous devez faire. Tout Chrétien a une régle éternelle & supérieure, qu'il doit consulter sans cesse sur chaque action: tout ce qu'il fait doit se trouver à la place & dans l'ordre, où la régle, c'est-à-dire, la loi de Dieu veut qu'il se trouve; par conséquent dans tout ce qu'il fait, il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui-même; autrement il se mettroit lui-même à la place de Dieu, pour lequel & par l'ordre duquel il doit toujours agir. Tout ce qui n'a que l'humeur, que le caprice, que l'amour de nous-mêmes pour principe, n'est plus dans l'ordre, n'est plus une action du Chrétien: car toutes les actions du Chrétien & dignes de la vie éternelle, doivent, dit l'Apôtre, avoir pour principe la charité: or l'humeur, l'amour propre & la charité ne peuvent être le principe de la même action, puisque l'une nous fait toujours agir pour Dieu & l'autre pour nous-mêmes.

Que fait donc, ma chère Sœur, l'obéissance Religieuse? Elle nous manifeste par l'organe de nos supérieurs, cette régle éternelle que nous aurions

été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches : elle nous épargne l'embarras de chercher sur chaque action, quelle est la volonté de Dieu selon laquelle le Chrétien doit agir dans tous les tems & dans tous les lieux : elle abrége les incertitudes & les perplexités qui auroient toujours suivi nos déterminations propres : elle va au-devant des mépriſes qui auroient pu nous faire prendre de mauvais partis : en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainſi dire, pour nous mettre entre les mains & sous la conduite de Dieu. Ainſi les perſonnes du monde ne ſe croyent plus libres, que parcequ'elles ne connoiſſent pas le fonds de la Religion & les devoirs de la vie chrétienne : elles ne comptent être maîtreſſes de leurs actions, que parcequ'elles croyent n'en être comptables à perſonne : elles ne font tant valoir cet avantage, que parcequ'elles ignorent que toutes nos actions ſont dirigées par une régle ſévère, dont nous ne devons jamais nous départir ; que la liberté de la foi eſt une ſainte ſervitude ; que nous ſommes eſclaves de la juſtice & ſoumis à la loi de Dieu ; que nous ne ſom-

mes point à nous, comme parle l'Apôtre, mais à celui qui nous a rachetés d'un grand prix; que toutes nos actions lui appartiennent, puisqu'il en doit être la fin & le principe; qu'ainsi il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté selon son humeur & son caprice, qu'au Solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs; que l'un & l'autre doit toujours agir conformément à la régle; & que toute la différence que j'y trouve, c'est qu'il est encore facile à l'un de la violer, au lieu que l'autre s'est mis dans l'heureuse nécessité de la suivre.

Non, Seigneur, le monde a beau nous faire valoir ses avantages sur ces asyles saints : funestes avantages, qui deviennent la source de tous ses crimes, & qui le rendent l'objet éternel de votre indignation! tristes avantages, empoisonnés par tant de chagrins, & qui lui deviennent à charge à lui-même! il se fait honneur d'un phantôme & d'une apparence de bonheur, dont il sent lui-même le vuide, & où jusques ici il n'a pu trouver le secret de devenir heureux. Mais votre calice, ô mon Dieu! n'offre de l'amertume qu'à l'il-

eur y boit à longs
de la paix & de
chaînes qui nous
gneur, ſont dou-
e l'on gagne en
nçant à tout pour
e, ô mon Dieu !
s fais aujourd'hui
regardez pas les
ſtie qui s'offre ;
laiſir & l'empreſ-
lle court s'immo-
os autels : c'eſt à
re digne de vous :
me conduit en
lle à m'y ſoutenir ;
ſe au nombre de
rre, me recevoir
vent être admiſes
de l'Agneau.

Ainſi ſoit-il.

QUATRIEME SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Sponſabo te mihi in ſempiternum, & ſponſabo te mihi in juſtitiâ & judicio, & in miſericordiâ, & ſponſabo te mihi in fide; & ſcies, quia ego Dominus.

Je vais vous rendre mon épouſe pour jamais par une alliance de juſtice, de jugement, de miſéricorde, & par une inviolable fidélité; & vous ſaurez que je ſuis le Seigneur. Oſée 2. 19. 20.

C'Est ce qui ſe paſſe entre Jeſus-Chriſt & une ame que les paſſions avoient entraînée, lorſque revenue de ſes égaremens, elle s'unit à lui par les liens de la foi & de la juſtice; & ne veut plus vivre que pour réparer par une conſtante fidélité les tranſgreſſions de ſa vie paſſée. On peut dire qu'alors elle renouvelle avec

le Seigneur l'alliance autrefois jurée dans ſon Batême : ſans renoncer à tout, elle le prend pour ſon partage : ſans ſe cacher dans un ſaint aſyle, & ſe dérober à la vûe des hommes, elle ne vit plus que pour lui ſeul : ſans ſe dépouiller des biens périſſables, elle les mépriſe, & ne connoît plus d'autre bien, que celui de le poſſéder : ſans ſe ſéparer d'un époux terreſtre, elle ne perd plus de vûe l'Epoux immortel qu'elle a dans le ciel : enfin ſans changer d'état, elle change de cœur, & éloigne d'elle tout ce qui pourroit encore rompre le nouvel engagement qu'elle contracte avec ſon Seigneur.

Cependant, ma chère Sœur, quelque puiſſante que ſoit la grace dans une ame encore engagée dans le monde ; quelque fervens que ſoient ſes deſirs ; quelque ſincère que paroiſſe ſa pénitence & ſon retour à Dieu, il eſt vrai de dire que l'alliance qu'elle fait avec lui au milieu du monde, par une converſion véritable, eſt toujours ſuivie de mille imperfections que la vie du monde rend inévitables. Les ſollicitudes temporelles ; les devoirs & les bienſéances, qui ſe multiplient à proportion du rang & de la naiſſance ; les

égards que le monde exige, & qui ne nous laiſſent pas toujours les maîtres de diſpoſer de nous-mêmes ; les uſages dont la piété la plus auſtère n'oſeroit ſe diſpenſer ; les liens de la chair & du ſang auſquels il faut encore tenir ; les ſoins pour ſe concilier l'amitié de ceux qui diſpenſent les graces ; les prévoyances pour ménager à des enfans des établiſſemens dignes de leur naiſſance ; les contre-tems qui dérangent toutes nos meſures, tout cela partage le cœur malgré nous-mêmes, occupe nos affections, s'empare de nos penſées, rallentit notre foi, émouſſe notre goût pour les choſes du Ciel, rend la pratique de la prière & des autres œuvres de ſalut, plus ſéche & plus languiſſante ; répand mille nuages ſur notre eſprit, laiſſe encore au monde trop de crédit ſur notre cœur, & fait que la piété ſert plutôt à nous faire déplorer en ſecret les embarras qui l'affoibliſſent, qu'à nous faire goûter les conſolations qui l'accompagnent.

C'eſt donc à vous proprement, ma chère Sœur, que s'adreſſent aujourd'hui ces paroles de mon texte : c'eſt avec vous que le Seigneur va faire une alliance ſainte & éternelle, & telle

que ſon amour peut la deſirer. Ce n'eſt pas aſſés pour lui de vous poſſéder à demi comme il poſſéde encore tant d'ames qui le ſervent au milieu du monde : il vous veut toute à lui ; il eſt jaloux de tout votre cœur, & ne peut ſouffrir que les affections même les plus légitimes, puiſſent le partager encore. Heureuſe ſi après avoir ſurmonté tous les obſtacles qui s'oppoſoient à votre ſacrifice ; ſi après avoir réſiſté à toutes les ſollicitations qui nous avoient preſque fait craindre pour votre perſévérance ; ſi après vous être arrachée d'un monde, qui a mis tout en œuvre pour vous retenir, vous ne commencez pas à moins eſtimer un bonheur que perſonne ne vous diſputera plus ! heureuſe ſi les ſuites ne rallentiſſent rien de la ferveur de ces commencemens ; & ſi après avoir fui le monde, lorſqu'il couroit après vous, vous ne le regrettez pas lorſqu'il vous aura tout-à-fait oublié !

Mais non, ma chère Sœur, nous avons de vous de meilleures eſpérances, & des preſſentimens plus heureux pour votre ſalut : *Confidimus meliora & viciniora ſaluti.* Ce n'eſt pas ici un parti pris dans un âge encore ten- *Hebr. 6. 9.*

dre, où une longue éducation dans ces ſaints aſyles décide toujours preſque de nos choix ; & où le monde encore inconnu n'offre encore rien auſſi qui puiſſe nous ſéduire : c'eſt une ſainte réſolution formée, ſoutenue longtems au milieu du monde même, & d'un monde où tout vous rioit, où tous les ſuffrages étoient pour vous, où vous n'aviez que trop de ces talens dangereux qu'il faut pour lui plaire, où vous étiez devenue la ſeule conſolation d'une mère déſolée ; en un mot, où tout ſembloit devoir vous attacher, & où cependant, quoique mille obſtacles ayent retardé le deſſein où vous étiez de le quitter, rien n'a été capable de vous en détourner. Ainſi, ma chère Sœur, les applaudiſſemens d'un monde profane, auquel le cœur eſt ſi ſenſible, ſi généreuſement mépriſés ; le ſeul lien même qui vous attachoit encore au monde, en vous attachant à une mère tendre & chrétienne, ſi généreuſement rompu ; ce lien que vous reſpecterez toujours, & dont le ſouvenir plus vif ſans doute, ſur le point d'en rompre les nœuds pour jamais, arrache peut-être encore à votre cœur des reſtes de re-

gret & de tendreſſe ; les routes ſingulières par où la Providence vous a conduite en ce lieu ſaint ; le ſoin ſpécial qu'elle a paru prendre juſques-ici de votre deſtinée ; tout cela, ma chère Sœur, nous raſſure ſur les ſuites : les difficultés que le monde a formées à votre entrepriſe, nous répondent qu'elle ne peut être que l'ouvrage de Dieu. Oui, Seigneur, vous ne rejetterez pas une victime que votre main elle-même a conduite à travers tant d'obſtacles aux pieds de l'autel. Abandonnez à la bonne-heure, ces vierges imprudentes, qui ne ſe donnent à vous qu'à regret, & auſquelles l'orgueil tout ſeul, & le chagrin de ne pouvoir trouver dans le monde d'établiſſement qui ſoutienne la vanité de leur nom & de leur naiſſance, ouvre les portes de ce lieu ſaint : ne jettez que des regards d'indignation & de mépris ſur ces ſacrifices forcés qu'on offre au monde plutôt qu'à vous-même, & où l'on ne vous donne que ce qu'il a rejetté. Mais pour cette Vierge fidèle, qui entre de bonne foi dans vos voies ; qui mépriſe avec une ſainte fierté, tout ce que le monde lui offroit de charmes ; qui renonce à tout pour vous

qu'il réveilloit dans votre cœur, & que vous ne pouviez refuſer au ſang & à la nature; le monde entier, dis-je, conjuré pour vous perdre, terraſſé & foulé aux pieds. Rappellez, ma chère Sœur, toute la ſuite des miſéricordes du Seigneur ſur vous, & que le ſouvenir de cet enchaînement de graces ne s'efface jamais de votre cœur.

Dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorſque laſſée, ce ſemble, de vous ſoutenir toute ſeule contre toutes les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livroit, vous paroiſſiez ſur le point de ſuccomber, & de vous y rendre: dans ces momens tant de fois éprouvés, où votre piété ſembloit s'affoiblir, votre fermeté s'ébranler, votre foi s'obſcurcir, & où le monde vous paroiſſant plus aimable, la retraite Religieuſe ſembloit ne vous offrir plus que des dégoûts & des horreurs ſecrettes: que ſe paſſoit-il alors dans votre cœur? Jeſus-Chriſt n'y étoit-il pas lui-même pour vous fortifier? D'où vous venoient ces inſpirations ſoudaines, ces retours de foi & de religion? quelle étoit la voix ſecrette qui vous parloit alors au fond du

cœur ? N'étoit-ce pas l'Epoux céleſte, qui vous diſoit tout bas : Inſenſée, tout ce que tu vois, & que le monde te fait eſpérer, paſſera ; mais les biens que je te promets, ne paſſeront point : que te ſerviroit le gain du monde entier, ſi tu venois à perdre ton ame ? attache ton cœur, ſi tu es ſage, à ce qui ne peut t'échapper, & qui doit demeurer toujours : les créatures qui ſemblent te promettre des plaiſirs ſi doux & une félicité ſi riante, ne cherchent qu'à te ſéduire : elles ſont toutes vaines, inconſtantes, fauſſes, perfides : elles ne te préparent que des dégoûts & des amertumes cruelles : le monde eſt plein de malheureux ; & s'il s'y trouve quelque conſolation, elle n'eſt que pour les ames qui m'y ſont fidèles.

Lorſqu'il vous parloit de la ſorte, ma chère Sœur, votre cœur, comme celui des Diſciples d'Emmaüs, ne redevenoit-il pas tout de feu pour lui ? ne ſentiez-vous pas votre foi ſe raffermir, votre langueur ſe ranimer, vos irréſolutions ſe fixer, vos ténébres ſe diſſiper, & la ſérénité ſuccéder à l'orage. Quelles étoient les ſuites de ces tems de tentation, ſinon une réſolution plus vive, plus décidée, plus inébran-

lable de vous consacrer à Jesus-Christ? Je ne fais que raconter ici l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre ame, que vous nous avez confiée avec un attendrissement de reconnoissance, afin qu'elle fût publiée sur les toîts.

Voyez en effet, s'il en use de même envers tant d'autres que le torrent entraîne : il ne les trouble pas dans leurs voies insensées; il ne daigne pas disputer leur cœur au monde qui le possede tout entier; il les laisse jouir paisiblement du fruit de leurs infidélités; il semble leur en ménager lui-même les occasions, & par des jugemens secrets & terribles, éloigner ou rendre inutile tout ce qui pourroit les ramener aux voies de la vérité. Qu'avez-vous fait, ma chère Sœur, qui ait pu vous attirer ces égards & ces préférences? où en seriez-vous, s'il se fût contenté de vous solliciter foiblement; de vous inspirer quelques desirs de vous consacrer à lui, sans vous les faire exécuter, comme il en inspire tous les jours à tant d'ames en qui le monde étouffe ces commencemens de grace, & qui demeurent infidèles à leur vocation? où en seriez-vous s'il eût borné toutes les opérations de sa

grace

grace à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde eſt plein; à ces réflexions ſtériles ſur les abus des plaiſirs, de la fortune, & de toutes les choſes préſentes qui ne convertiſſent perſonne; à ces projets éloignés de converſion qu'on ne forme tous les jours, que pour ſe dire à ſoi-même qu'on n'eſt pas encore endurci, qu'enfin on changera, & ſe calmer en attendant ſur ſes déſordres? Il le pouvoit; & vous n'avez rien à ſes yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la ſorte: mais il vous a prévenue de ſes bénédictions; il vous a toujours environnée de ſon bouclier. Plus le monde a fait d'efforts pour vous ſéduire, plus il a été attentif à vous protéger: il a toujours ſur vous un œil jaloux, appliqué à étudier les affoibliſſemens de votre cœur, & prompt à vous les reprocher. Ah! tant de ſoins ne devoient pas aboutir à vous laiſſer expoſée au milieu des périls d'un monde corrompu: il travailloit à ſe former une épouſe, à orner la victime qu'il deſtinoit à ſes autels. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir ſon propre ouvrage; vous lui préſentez le fruit de ſes ſoins; vous

parez l'autel de ſes propres dons ; vous lui rendez ce que vous en avez reçu ; vous vous acquittez envers votre Bienfaiteur ; vous ne pouviez ſans injuſtice & ſans ingratitude, moins faire pour lui. Il avoit déja ſur vous, par ſes bienfaits, tous les droits que vous allez lui donner par ce nouvel engagement ; & la ſainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui, eſt une alliance de reconnoiſſance & de juſtice : *Sponſabo te in juſtitiâ.*

II. REFLEX. MAIS quand la juſtice & la reconnoiſſance n'exigeroient pas de vous le ſacrifice que vous allez faire, la prudence chrétienne ne vous permettroit pas de balancer ; & cette alliance ſainte n'en ſeroit pas moins une alliance de jugement & de ſageſſe : *Sponſabo te in judicio* ; ſecond caractère.

Peſez en effet, ma chère Sœur, ſur quoi roule ce que vous allez ſacrifier, & de quel prix eſt ce que Jeſus-Chriſt vous prépare. D'un côté, une fumée dont un inſtant décide ; des plaiſirs qui durent peu, qui laſſent dans leur courte durée, & qui doivent être punis éternellement ; des jalouſies, des cha-

grins, des passions que tout allume, & que rien ne satisfait; des dégoûts qu'il faut dévorer, & dont on n'oseroit même se plaindre; des remords secrets que rien ne calme; des assujettissemens & desennuis mortels dont il faut même se faire un empressement & un mérite; des bizarreries, des rebuts de la part des Grands, qu'il faut essuyer & dissimuler; un oubli cependant & un éloignement de Dieu inévitable; mille périls dont l'innocence ne sort jamais entière; des adoucissemens dangereux sur les régles & sur les devoirs; des agitations éternelles, où il n'entre rien de plus solide, que d'en connoître le néant; une vie toute d'inutilités, de mouvemens, d'erreurs, de desirs, de craintes, d'espérances; & enfin, une mort accompagnée souvent d'un repentir inutile, souvent d'un calme funeste; toujours terrible pour le salut, puisqu'elle finit toujours une vie, ou inutile, ou criminelle: voilà ce que vous sacrifiez en renonçant au monde.

Mais, de l'autre côté, que vous prépare Jesus-Christ pour remplacer ce sacrifice? L'innocence & la paix du cœur, que le monde ne connoît pas; la joie de la bonne conscience, qui

eſt la ſeule ſource des vrais plaiſirs; des devoirs, où l'on eſt toujours payé comptant de la peine, par la conſolation qui en facilite l'accompliſſement; une ſociété ſainte dont la charité eſt le lien, dont la paix fait toute la douceur; où l'on n'envie rien, parceque tout eſt à nous comme à nos Sœurs; où l'on ne ſe défie de rien, parcequ'on n'a chacun que les mêmes biens à eſpérer, & les mêmes maux à craindre; où la diverſité des intérêts ne diviſe pas les cœurs, parceque c'eſt le même intérêt qui nous lie; où tous les chagrins qui empoiſonnent la vie humaine ſont inconnus, parceque les paſſions qui les cauſent en ſont bannies; où nous trouvons des reſſources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos foibleſſes, des appuis dans tous nos découragemens, des attraits pour tous nos devoirs, une vie tranquille, innocente, pleine de bonnes œuvres; où les actions les plus indifférentes deviennent des vertus, & nous ſont comptées pour le ciel; & enfin une mort ſemblable à celle des Juſtes, pleine de conſolation, ſans regret à ce qu'on laiſſe dans le monde, parceque n'y poſſédant plus rien, on

n'y laiſſe rien ; ſans inquiétude de conſcience ſur les affaires dont on s'étoit mêlé, parceque le ſalut avoit été l'unique affaire qui nous avoit occupés ; ſans remords ſur des biens mal acquis, parceque nous avions renoncé à ceux mêmes que nous pouvions légitimement poſſéder ; ſans ſcrupule ſur les places où l'ambition nous avoit élevés, qui n'étoient pas peut-être celles que Dieu nous avoit deſtinées, parceque nous mourons dans une ſituation, où la grace ſeule pouvoit nous placer ; en un mot, une mort douce, paiſible, & d'un préſage conſolant pour l'éternité, puiſque le monde n'ayant pas été notre patrie, nous devons, ſelon les promeſſes, la trouver dans le ciel : voilà ce que Jeſus-Chriſt nous prépare.

Or ſur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne ſentez-vous pas plus que jamais, ma chere Sœur, la ſageſſe de votre choix ? Examinez, vous, dit encore Jeſus-Chriſt pour la dernière fois ; jettez les yeux ſur tout ce qui vous environne ; & voyez ſi le monde, avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence & à

la ſûreté de l'aſyle ſaint où je vous appelle ; je vous permets d'en faire le parallèle dans votre cœur : voilà la montagne ſainte où je me communique à l'ame comme un ami à ſon ami, & la plaine où une foule inſenſée adore le Veau d'or ; le repos du Sanctuaire & le tumulte du ſiécle : choiſiſſez, il eſt encore tems ; votre ſort eſt encore entre vos mains : il faut vous attendre à des croix & à des amertumes dans mon ſervice : ma grace vous adoucira mon joug, il eſt vrai ; vous le trouverez léger, & ſon poids même vous conſolera ; mais en certains momens, pour éprouver votre fidélité, je paroîtrai vous laiſſer à vous-même : je ne ſuſpendrai pas mes ſecours ; mais je ſuſpendrai mes conſolations : je ſerai toujours avec vous ; mais je ne me ferai pas toujours ſentir à votre cœur : je laiſſerai à mon calice toute ſon amertume, & il ne vous offrira, comme le calice de mon Père ne m'offrit à moi-même, qu'un dégoût & une répugnance ſecrette : je vous avertis, & vous devez vous préparer à ces tems d'épreuve : je ne veux pas ſurprendre votre conſentement, ni me prévaloir des premiers tranſports d'un zèle, qui

ſouvent méne plus loin qu'on ne voudroit: je ne prétends pas amuſer la victime pour la divertir de la penſée du glaive & du bucher; ni vous mener à l'autel les yeux fermés, pour épargner à votre foibleſſe la vûe de l'appareil & des rigueurs du ſacrifice: je demande une offrande raiſonnable & éclairée: je veux bien que l'amour ſeul ſoit le feu qui l'allume; mais je veux un amour ſage & prudent, & où la précipitation n'ôte rien au mérite du choix & de la préférence: en un mot, je ne veux vous rendre mon Epouſe, que par une alliance de jugement & de ſageſſe: *Sponſabo te in judicio.*

Mais ce n'eſt pas, ma chère Sœur, ce qui va manquer à votre ſacrifice. Les épreuves qui l'ont précédé, les obſtacles qui l'ont retardé, les contradictions que vous avez eu à eſſuyer durant ſi long-tems du côté du monde, du ſang & de la nature; la perſévérance inébranlable qui vous les a fait ſurmonter; tout cela ne laiſſe rien à craindre ſur l'imprudence & ſur la précipitation de votre choix. Le monde n'a exigé que trop de tems pour les réflexions & les épreuves; & vous étiez

mûre pour la vie Religieuſe dès le premier jour que la grace vous inſpira la réſolution de vous y conſacrer. Ainſi proſternée ici aux pieds de l'autel, votre amour ne ſe plaint plus que des retardemens que les intérêts & les raiſons humaines avoient apportés à votre ſacrifice. Vous dites à Jeſus-Chriſt dans l'impatience de vous conſacrer enfin à lui pour toujours : Eh ! qu'abandonnerai-je, Seigneur, pour vous, qui ait pu demander tant de délais & tant d'épreuves ? La liberté que je vais perdre n'eſt au fond qu'une véritable ſervitude dont je m'affranchis ; je ne ſerai libre à mes yeux, que lorſque je ſerai attachée à vous ſeul par des liens indiſſolubles : ah ! juſques ici le monde me paroît avoir encore quelque droit ſur mon cœur : il me ſemble que je tiens encore à lui par tous les endroits qui ne me lient pas à vous ſans retour : ce reſte de liberté me bleſſe, & me paroît indigne d'un cœur qui vous a choiſi depuis long-tems pour ſon unique partage : funeſte liberté dont je ne pourrois me ſervir que pour devenir l'eſclave du monde & des paſſions inſenſées ! aimables chaînes qui vont m'attacher à mon

Libérateur par des liens éternels, & me mettre dans la liberté des enfans! Ainſi, Seigneur, le monde que je vous ſacrifie, vaut-il la peine d'être tant regretté? Si je me ſens troublée ſur le point du ſacrifice, c'eſt de confuſion & de regret, de ne pouvoir rien vous offrir qui réponde à la faveur ſignalée que vous m'allez accorder. Je ſouhaiterois, Seigneur, que le monde avec toute ſa gloire, fût plus ſolide, que ſes eſpérances fuſſent plus réelles, ſes plaiſirs plus durables, ſes biens plus vrais, ſes promeſſes plus ſincères: ah! c'eſt alors que je voudrois le mettre à vos pieds avec complaiſance, & vous faire hardiment un trophée de ſes dépouilles: mais tel qu'il eſt, il n'eſt pas aſſés aimable pour m'en faire honneur auprès de vous. Ce qui me conſole, c'eſt que vous liſez dans mon cœur: ce n'eſt pas parceque le monde ne ſauroit faire des heureux, que je vous le ſacrifie; c'eſt parcequ'il eſt votre ennemi, & que l'aimer, c'eſt vous haïr & vous perdre; trompeur ou ſolide, favorable ou ingrat, fidèle ou perfide, il ne m'auroit jamais plu: avec plus d'attraits réels, il auroit peut-être mieux paré mon ſacrifice; mais

il ne l'auroit pas retardé d'un ſeul moment.

III. REFLEX. ET c'eſt pour cela, ma chère Sœur, que l'alliance que vous allez faire avec Jeſus-Chriſt, eſt en troiſiéme lieu, une alliance de miſéricorde : *Sponſabo te in miſericordiâ ;* troiſiéme caractère. C'eſt-à-dire, qu'il ne regarde pas au peu que vous lui offrez, & qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Je ſai que vous lui donnez beaucoup ſelon le langage & les idées frivoles du monde, un grand nom, les talens que le monde eſtime, de grandes eſpérances, les titres de vos ancêtres. Mais, ma chère Sœur, quand vous mettriez aujourd'hui aux pieds de Jeſus-Chriſt des Sceptres & des Couronnes, les Royaumes du monde & toute leur gloire, ne ſeriez-vous pas trop récompenſée de pouvoir être, en échange, la dernière dans ſa maiſon? Ainſi, plus vous lui ſacrifiez, plus vous lui devez : plus le monde ſembloit vous offrir d'attraits, plus il a fallu de grace pour vous en dégoûter : plus vous paroiſſiez née pour la vanité, & avec tous les talens propres à vous perdre, plus il a fallu que le Seigneur préſer-

vât de bonne heure votre cœur, pour vous ſauver, & vous établir ſolidement dans la vérité.

Voilà pourquoi il n'eſt pas de vanité moins pardonnable dans ces aſyles ſaints, que celle de ces vierges inſenſées, qui rappellant avec complaiſance le ſouvenir du nom de leurs ancêtres, & du rang que la naiſſance leur auroit donné dans le monde, & groſſiſſant dans leur eſprit le mérite de leur ſacrifice, prétendent s'attirer dans le lieu de l'humilité, des honneurs & des diſtinctions, par cela même qu'elles y ont renoncé; traitent avec une ſorte de hauteur & de mépris, celles qui, nées dans des circonſtances plus obſcures & plus ordinaires, n'ont eu à offrir au Seigneur, comme la Veuve de l'Evangile, qu'une foi vive, un cœur déſintéreſſé, & toute la médiocrité de leur fortune; comme ſi plus on avoit eu d'engagemens pour aimer le monde, plus la grace n'avoit pas dû être puiſſante pour nous en retirer; comme ſi un ſouvenir qui devroit exciter notre reconnoiſſance, pouvoit aider à notre vanité, & que nous vouluſſions trouver des titres de gloire & d'orgueil dans les périls mêmes dont

le Seigneur nous a délivrés par ſa grande miſéricorde.

C'eſt donc ici, ma chère Sœur, une alliance toute de miſéricorde pour vous : c'eſt une diſtinction dont la bonté de Dieu vous a favoriſée depuis le commencement des ſiécles. Il prévoyoit que, née avec tant d'avantages, vous ne lui ſeriez pas plus fidèle dans le monde, avec la meſure de graces qu'il vous deſtinoit, que tant d'autres qui y périſſent : il liſoit dans le caractère de votre cœur & de vos penchans, que vous n'y ſeriez pas à l'épreuve des périls qui y ſont ſi fréquens ; & comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, ſelon l'expreſſion d'un Prophéte, par une abondance de miſéricorde : *Ideò attraxi te miſerans.* Il pouvoit, ſans doute, vous laiſſer errer quelque tems dans le monde au gré des paſſions inſenſées, & vous rappeller enſuite à lui par le dégoût qui les ſuit toujours ; mais il a mieux aimé les prémices de votre cœur. Ces temples qui ont ſervi à Baal, ces cœurs qui ont été au monde, peuvent bien, à la vérité, lui être conſacrés : mais il y reſte toujours je ne ſai quelle odeur & quelles flétriſ-

Jerem. 31. 33.

sures, qui bleſſent ſa délicateſſe; & il n'y deſcend pas avec tant de complaiſance, que dans les cœurs innocens & dans les temples de Sion qui n'ont jamais ſervi qu'à lui ſeul.

IV. REFLEX.

IL ne s'agit donc plus, ma chère Sœur, que de répondre par une fidélité inviolable, à toutes les miſéricordes de l'Epoux céleſte: *Sponſabo te in fide*; & c'eſt ici le dernier caractère de cette ſainte alliance. Oui, ma chère Sœur, vous ne ſerez heureuſe, dans le parti que vous prenez, qu'autant que vous ſerez fidèle: il ne faut plus vous promettre d'autre conſolation, que dans la pratique exacte de vos devoirs. Le monde, qui juſques-ici vous a ri, vous aura bientôt oubliée: vous allez tirer un voile éternel entre lui & vous; n'attendez plus rien de ce côté-là: vous allez déſormais lui être indifférente, parceque vous allez lui devenir inutile: vous n'avez pas voulu de lui quand il paroiſſoit courir après vous, quel malheur ſi votre cœur alloit retourner vers lui, lorſqu'il ne voudra plus de vous, & qu'un engagement éternel vous en aura pour toujours ſéparée! vous ne le retrouveriez plus le même: il eſt

mocqueur, il eſt mépriſant, il eſt cruel même envers celles qui après l'avoir abandonné, & embraſſé un état ſaint, regardent derrière elles, lui tendent encore ſes mains, & jettent encore ſur lui des regards de complaiſance : il inſulte à leur inconſtance & à leur retour ; il leur fait lui-même une loi de le haïr : plus même leur ſacrifice avoit été éclatant, plus il donne du ridicule à la légéreté honteuſe qui ſemble le déſavouer, & il ſe venge de leur mépris paſſé par des dériſions piquantes.

Et alors, ma chère Sœur, quelles ſont les amertumes d'une vierge infidèle que le monde a ſéduite, & qui voit ſes penchans mondains renfermés pour toujours dans le lieu ſaint ? Elle traîne par-tout ſes dégoûts & ſon inquiétude : les rigueurs d'une ſainte diſcipline deviennent pour elle un fardeau qu'elle ne peut plus porter : elle ne trouve plus dans le ſecret du Sanctuaire d'autre plaiſir que dans les phantômes qu'une imagination déréglée lui retrace : la prière n'eſt plus pour elle qu'une contrainte, ou un tumulte d'images profanes & mondaines, qui s'offrent en foule à ſon eſprit ; les louanges du Seigneur, une

occupation oiſeuſe & déſagréable ; les exemples de ſes Sœurs, un ſpectacle qui la fatigue, parcequ'il lui reproche tout bas ſes infidélités : les devoirs les plus légers de l'obéiſſance la révoltent : les pratiques les plus aiſées de la régularité la gênent : les mortifications les plus douces l'accablent : ce qui conſole les autres Epouſes de Jeſus-Chriſt, fait tout ſon ſupplice ; & comme ſon dérangement lui attire tôt ou tard des murmures & des remontrances de la part de celles qui ſont établies pour veiller ſur ſa conduite, elle nourrit des antipathies & des reſſentimens, qu'il lui faut dévorer toute ſeule ; que la préſence & les occaſions réveillent & aigriſſent à tout moment ; & que la retraite rend ſouvent plus vives, plus amères & plus irrémédiables, que celles que les enfans du ſiécle nourriſſent les uns envers les autres.

Or, ma chère Sœur, eſt-il d'état plus malheureux ſur la terre? Sentir des penchans infortunés qui nous entraînent ſans ceſſe vers le monde & vers les plaiſirs, & ſe retrouver ſans ceſſe environné des horreurs de la pénitence & de la retraite : laiſſer ſans ceſſe échapper le cœur hors de ces bar-

rières ſacrées, & ne le rappeller que pour lui faire mieux ſentir toute la rigueur de ſa priſon & de ſes chaînes: ne vivre que pour ſouffrir ſous un extérieur pénitent, & ſouffrir ſans conſolation & ſans mérite: vous fuir ſans ceſſe, ô mon Dieu! & vous retrouver toujours ſur ſes pas; courir avec une folle avidité, après un monde qui nous fuit, & qu'on ne voit que de loin; & ſe faire une félicité de deſirer ce qui rend malheureux ceux-mêmes qui le poſſédent! Mais que prétendez-vous, ame infidèle? (ſi parmi tant de Vierges ferventes qui m'écoutent, il s'en trouvoit quelqu'une de ce caractère.) Renouvellez aux pieds de Jeſus-Chriſt, tous les ſaints engagemens de l'alliance que vous avez contractée avec lui, & cherchez-y les conſolations & les ſeuls plaiſirs ſolides & véritables, qu'il vous y préparoit: tous les autres ne ſont pas dignes du cœur; ils vous ſont doublement interdits: perdez-en le deſir, puiſqu'auſſi-bien il en faut perdre l'eſpérance. Que vous êtes à plaindre, & que votre état laiſſe peu de reſſource à eſpérer! Lorſqu'une ame mondaine s'égare, elle trouve le remède dans le mal même; le

dégoût ſuit bientôt les plaiſirs; le monde vû de près, ne ſe ſoutient pas longtems contre lui-même : mais en éloignement il en impoſe; c'eſt-là ſon point de vûe le plus ſéduiſant; c'eſt une figure, qui ne brille & ne trompe que de loin; l'idée qu'on ſe forme de lui, eſt toujours infiniment plus aimable que lui-même; & on l'aime longtems, quand on peut l'aimer ſans le voir & ſans le connoître.

Mais d'un autre côté, ma chère Sœur, rien ne peut être comparé aux conſolations que Jeſus-Chriſt prépare à votre fidélité. Le monde que vous avez toujours mépriſé, parceque vous l'avez connu, ne vous offrira jamais rien qui puiſſe venir troubler ici l'heureuſe tranquillité de votre retraite. Si vous jettez encore quelques regards ſur lui, ce ſeront des regards de compaſſion & de douleur: vous gémirez aux pieds du Sanctuaire, de l'aveuglement & de la deſtinée déplorable de tant d'ames qui y périſſent tous les jours, & de celles ſurtout que les liens de la chair & du ſang doivent vous rendre plus chères, & dont le ſalut doit vous intéreſſer davantage : vous y déplorerez l'égarement & la folie de preſque tous les

hommes; & vous les verrez, avec une ſainte triſteſſe, courir comme des inſenſés, après une fumée qui s'évanouit, & négliger les ſeuls biens véritables, & qui ſeuls peuvent leur aſſurer un bonheur éternel. Tantôt pénétrée du zèle de la gloire du Seigneur, ſi publiquement outragée par les ſcandales & la licence des pécheurs, vous lui direz avec le Prophéte; Qu'attendez-vous, Seigneur; votre patience ſemble autoriſer les crimes: il eſt tems que vous vengiez votre gloire offenſée, & votre ſaint nom blaſphémé: pour peu que vous différiez encore, votre loi ſainte va être anéantie: *Tempus faciendi, Domine: diſſipaverunt legem tuam.* Tantôt touchée du malheur de ceux de vos frères, qui malgré tous leurs bons deſirs, ſe laiſſent entraîner au torrent du monde & des paſſions, & dont la foibleſſe eſt le plus grand crime: O mon Dieu! lui direz-vous avec Job; ſouvenez-vous que vous nous avez formés d'une boue fragile: fortifiez les cœurs foibles, & ôtez, ou aux ſéductions & aux plaiſirs du monde, le funeſte aſcendant qu'ils ont ſur eux, ou à eux-mêmes la foibleſſe, qui malgré eux, les en rend toujours les jouets &

Pſ. 118. 126.

les eſclaves. Tantôt enfin dépoſitaire des plus ſecrets ſentimens de ceux mêmes qui paſſent pour les heureux du ſiécle, & qui viendront vous confier leurs chagrins, & ſe conſoler auprès de vous de leurs peines, des perfidies & des injuſtices du monde: vous vous applaudirez au ſortir de-là de votre choix; vous irez renouveller mille fois aux pieds de l'autel votre ſacrifice; vous y remercierez, avec des tranſports d'amour & de joie, Jeſus-Chriſt de vous avoir conduit au port, & retirée d'un lieu où les apparences ſont ſi trompeuſes, les chagrins ſi réels, les plaiſirs ſi triſtes, & la perte du ſalut cependant ſi inévitable. Ainſi tous les jours plus attentive à reſſerrer les liens heureux qui vous attachent à Jeſus-Chriſt, tantôt vous lui ſacrifierez un deſir naiſſant; tantôt une impatience qui déja s'élevoit; tantôt une animoſité qui commençoit à aigrir & troubler votre cœur; tantôt une ſatisfaction humaine que vous aurez trop ſouhaitée; tantôt une répugnance & un chagrin que vous aurez trop craint; & vous étoufferez les paſſions, ayant même qu'elles ayent eu le loiſir de ſe former & de naître.

Il vous tarde ſans doute, de l'éprouver, ma chère Sœur, & il eſt tems. Une joie ſainte ſe répand déja ſur votre viſage : vous ne pâliſſez point à l'aſpect du bucher, comme ces victimes infortunées, que la crainte ou l'intérêt ſeul traînent à l'autel. Le ſacrifice que vous allez faire avec tant de courage, touche déja peut-être les ſpectateurs : vous paroiſſez ici ferme & tranquille ; & comme Jeſus-Chriſt, ſur le point de conſommer ſon ouvrage, vous dites aux témoins qui vous environnent, & que cette cérémonie attendrit : *Ne pleurez pas ſur moi ; pleurez plutôt ſur vous-mêmes :* c'eſt ici le plus beau jour de ma vie, l'accompliſſement de tous mes ſouhaits, & le plus haut point de mes eſpérances : eh ! qu'y a-t-il dans mon ſort qui ne doive vous paroître digne d'envie ? je vais entrer dans le port, & je vous laiſſe encore à la merci des flots, & ſur le point à tout moment d'un triſte naufrage : je vais appaiſer mon juge ; travailler tandis qu'il eſt tems, à me le rendre favorable, & le conjurer de ne me pas rejetter éternellement de ſa face ; & vous allez enrichir le tréſor de colère pour le jour

Luc. 23. 24.

terrible de ſes vengeances: je vais mourir au monde, il eſt vrai; mais à un monde qui ne fait que des malheureux; à un monde qui eſt déja condamné; à un monde qui va périr demain, & dont je n'aurois pu jouir que pendant la courte durée d'une vie rapide: *Ne pleurez donc pas ſur moi; pleurez plutôt ſur vous-mêmes.*

Quelle injuſtice en effet, ô mon Dieu! & quel aveuglement déplorable de plaindre une ame qui ſe donne entiérement à vous, & que vous mettez ici à couvert des piéges infinis, répandus ſur toutes les voies des enfans des hommes: je mets à vos pieds les dépouilles du monde, & vous allez me revêtir d'un vêtement de ſalut & de juſtice: je me ſépare du commerce & de la ſociété de ceux qui ne vous connoiſſent pas; & vous m'allez donner une place parmi vos Epouſes fidèles & ferventes: j'abandonne le lieu des peines & des tentations; & vous m'allez introduire dans le lieu des conſolations & des graces. Monde profane, je ne vous ai jamais vû avec plaiſir, & je vous quitte ſans regret: je laiſſe encore, il eſt vrai, au milieu de vous des gages qui me ſeront tou-

jours chers, & dont je ne me ſépare qu'avec peine ; mais ne faut-il pas qu'il y ait de la douleur & du ſang dans mon ſacrifice ? ah ! ſi je n'avois eu qu'à renoncer à vos pompes & à vos plaiſirs frivoles, il m'en auroit trop peu coûté, & ce n'eût pas été donner à Jeſus-Chriſt une grande marque d'amour, que de lui ſacrifier ce que je n'aimois pas. Que vous rendrai-je donc, ô mon Dieu ! pour toutes les faveurs dont vous m'avez comblée ? je boirai votre calice ; j'invoquerai votre ſaint nom ; & je vous rendrai mes vœux en préſence de tout ce peuple, dans l'enceinte de votre maiſon, pour faire avec vous une alliance éternelle ; parceque vous êtes le Seigneur, & le Roi de l'immortalité.

Ainſi ſoit-il.

ANALYSES DES SERMONS

Contenus dans ce Volume.

I. SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

DIVISION. *Trois consolations de la vie religieuse.* I. *Une consolation d'élection.* II. *Une consolation de préservation.* III. *Une consolation de consécration.*

I. PARTIE. *Une consolation d'élection.* Outre cette élection invisible par laquelle la miséricorde de Dieu nous a marqués du sceau du salut, & nous a séparés de la masse de perdition, il est des élections visibles qu'on peut regarder comme les moyens & les préjugés consolans de la première. Or, telle est la vie religieuse en effet, dans les ames que Dieu appelle à cet état.

1.° On y voit une préférence marquée au milieu d'une infinité d'ames que Dieu abandonne: Premiérement, préférence de pure bonté. Car,

au lieu que les hommes ne nous préférent dans la diſtribution de leurs graces, que parcequ'ils nous trouvent, ou plus utiles à leurs deſſeins, ou plus dignes de leurs bienfaits ; Dieu, dans ſes choix, ne conſulte que ſa miſéricorde, parceque nous en ſommes tous également indignes. Ainſi les heureuſes inclinations, le premier âge paſſé dans l'innocence, l'éloignement naturel du monde, ſont les ſuites heureuſes, & non les cauſes de votre élection. Car combien d'autres, avec les mêmes ſecours, n'ont pas perſévéré dans le deſſein qu'elles avoient de s'enſevelir avec Jeſus-Chriſt dans ces ſaintes retraites ? Secondement, préférence conſolante par ſa ſingularité. Conſidérez ce qui ſe paſſe dans l'univers : comparez, ſi vous le pouvez, le petit nombre d'ames juſtes & fidèles qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infidèles, d'errans, de pécheurs, de mondains, de tous les pays & de toutes les nations, qui ſuivent les voies de la perdition & de la colère : c'eſt un atôme au milieu d'un eſpace immenſe ; & cependant c'eſt parmi ce petit nombre même que le Seigneur vous a choiſie, il vous a élue même parmi ſes élus. Que de graces renfermées dans une ſeule grace ! Il vous a ſéparée de tant de peuples qui ne le connoiſſent pas, ou qui le connoiſſant ne l'adorent pas comme il faut ; de tant de Fidèles qui en l'adorant, violent ſa Loi ſainte : il vous a privilégiée encore par-deſſus ce petit nombre d'ames juſtes, qui au milieu des périls du monde le ſervent, mais ſont obligées de ſe partager entre le monde & lui : ſentez-vous tout le prix de cette préférence ?

2.° Nouveau ſujet de conſolation dans votre élection : les moyens dont Dieu s'eſt ſervi pour vous

vous y conduire. Quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, & quels moyens ſa ſageſſe n'a-t'elle pas employés pour vous retirer du monde! que de ſecrettes invitations! que de nuages diſſipés! que de dégoûts vaincus! que d'obſtacles écartés! que de facilités ménagées! que d'événemens inattendus! que de révolutions & de changemens pour vous frayer le chemin où il vouloit vous conduire? de ſorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vûe, & que vous pouvez lui dire avec le Prophéte: C'eſt vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies, & qui dès le ſein de ma mere avez mis votre main ſur moi. Telles ſont les grandes miſéricordes du Seigneur ſur les ſiens.

3.° Autre ſujet de conſolation dans votre élection: les ſecours & la protection que Dieu promet, & qui ſont toujours les ſuites de cette élection. C'eſt une vérité du ſalut que les ſecours particuliers de la grace ſuivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous. Tel eſt l'avantage d'une ame qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée: elle ne doit plus ſe regarder elle-même, ni s'arrêter à la diſproportion qu'elle trouve entre ſa foibleſſe, & les difficultés de la voie où Dieu l'appelle: c'eſt Dieu même qui l'y conduit, & c'eſt aſſés; elle peut dire avec le Prophéte: *Le Seigneur eſt mon guide; rien ne me manquera.* Au lieu que les ames mondaines entrées la plûpart dans l'état où elles ſe trouvent, ſans vocation du Ciel, ſont livrées à leur propre foibleſſe, & Dieu ne les ſoutient point dans des voies qu'lui-même ne leur a point choiſies. De-là vient que nous voyons tous les jours tant d'ames, dans le monde, qui remplies d'ailleurs de bons

deſirs & nées avec d'heureuſes inclinations, ſe plaignent ſans ceſſe de leur foibleſſe ; des ames pour qui tout eſt un écueil, & en qui les plus fermes réſolutions ne vont jamais plus loin que juſqu'au premier péril : c'eſt que le Seigneur les laiſſe errer au gré de leurs paſſions dans un monde, où ſa main ne les a pas placées. Pour vous que la main du Seigneur conduit dans le lieu ſaint, vous pouvez avec confiance vous répondre de ſa protection & de ſes graces. Ne craignez donc pas les peines & les difficultés que la vie religieuſe ſemble d'abord offrir à la nature : ſes auſtérités ſe changeront pour vous en de douces conſolations, ſes devoirs les plus pénibles ſoutiendront votre foi, loin de l'abattre, & vous ferez vous-même ſurpriſe de votre force & de votre courage. Mais ne comptez pas tellement ſur la grace de votre élection, que vous laiſſiez affoiblir en vous cette premiére ferveur de l'eſprit : ſi vous vous relâchez, en vain étiez-vous appellée aux nôces de l'Epoux, vous ſerez rejettée, comme les Vierges imprudentes, quoique leur vocation fût certaine.

II. PARTIE. *Conſolation & préſervation.* En effet vous quittez le monde, mais qu'eſt-ce que ce monde miſérable duquel la miſéricorde de J. C. va vous ſéparer à jamais ? Premiérement, c'eſt une région de ténébres ; ſecondement, une voie toute ſemée d'écueils & de précipices, troiſiémement, c'eſt le lieu des tourmens & des triſtes inquiétudes.

1.° Une région de ténébres : la vérité n'y trouve ou que des aveugles qui ne la connoiſſent pas, ou que des ennemis qui la combattent ; & ſans parler de tous les divers genres d'aveuglement ſi répandus dans le monde, qui attaquent le fonde-

ment de la Foi & de la doctrine ſainte, arrêtons-nous aux erreurs qui en altèrent les règles & les maximes. On annonce tous les jours ces maximes ſaintes avec autant de force, d'exactitude & de lumière, que dans les premiers âges de l'Egliſe ; cependant il n'en eſt aucune ſur laquelle le monde ne répande encore des adouciſſemens, des fauſſes couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent : & ce ne ſont pas là les erreurs de quelques particuliers, ce ſont les erreurs de preſque tous les hommes, c'eſt la doctrine du monde entier, contre laquelle il n'eſt plus tems de vouloir s'élever. C'eſt ainſi que tous les hommes preſque marchent, ſans le ſavoir, dans les ténébres ; & c'eſt ainſi que vous auriez vécu, ſi la miſéricorde de Jeſus-Chriſt ne vous avoit retirée de cette région de ténébres, pour vous faire paſſer à un royaume de lumière : vous auriez regardé comme des vérités, les erreurs reçues de la multitude ; vous auriez ſuivi les voies que tout le monde regarde comme ſûres. Les miſéricordes du Seigneur ſur vous ſont donc dignes d'une reconnoiſſance qui ne doit plus finir qu'avec votre vie. Voyez, tandis que des ténébres épaiſſes couvrent toute la terre, comme la lumière du Seigneur s'eſt élevée ſur vous ſeule, comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité. Rien en effet n'eſt plus conſolant pour une ame que la miſéricorde du Seigneur a ſéparée du monde, que ce premier coup d'œil qui lui en découvre les erreurs & les fauſſes maximes.

2.° Le monde eſt une voie toute ſemée d'écueils & de précipices. Tout eſt danger dans le monde : danger dans la naiſſance, dans l'élévation, dans les foins publics, dans l'uſage des

grands biens, dans les entretiens, dans les amitiés, dans le mariage, dans l'état de liberté, &c. voilà le monde : ſi vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre ; & ne croyez pas que tous ces dangers euſſent été moindres pour vous que pour une autre. Quand même des exemples domeſtiques de vertu auroient quelque tems défendu votre innocence ; ah ! que les exemples touchent peu dans cette première ſaiſon de la vie qu'on deſtine à l'oubli de Dieu ! Vous auriez peut-être envié le bonheur des ames qui ſervent Dieu, & qui ſont à lui ſans réſerve ; mais rentraînée à l'inſtant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles deſirs, & le monde toujours votre cœur & vos affections véritables. Ce n'eſt pas qu'en convenant des périls innombrables du monde, & de la difficulté d'y faire ſon ſalut, je veuille juſtifier les vaines excuſes des mondains. Il eſt difficile, diſent-ils, de vivre chrétiennement dans le monde : cela eſt vrai. Mais combien d'ames fidèles la grace y forme & y conſerve-t-elle tous les jours à vos yeux ! Le plus ſûr, dites-vous, ſeroit de tout quitter, & de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah ! je l'avoue avec vous, mais il ne faut pas que les deſirs d'un état devenu impoſſible, vous calment ſur les dangers de votre état préſent, c'eſt une illuſion de ne pas faire ce qu'on doit, parce qu'on voudroit faire ce qu'on ne peut pas.

3°. Le monde eſt le lieu des tourmens & des triſtes inquiétudes. On croiroit d'abord que la joie & les plaiſirs ſont le partage de ce monde réprouvé, mais il s'en faut bien. Hélas ! ſi l'on pouvoit y être heureux du moins en oubliant

Dieu, & en ne refuſant rien aux paſſions inſenſées ; ſi on n'évitoit pas les ſupplices éternels deſtinés aux pécheurs, du moins on jouiroit du préſent ; mais ce préſent même, cet inſtant rapide, eſt refuſé aux pécheurs. Dieu qui nous a fait pour lui, ne veut pas que nous puiſſions être un inſtant même heureux ſans lui : il ſe ſert de nos paſſions pour nous punir de nos paſſions mêmes. En vain nous formons-nous un plan de félicité dans le crime, notre cœur dément bientôt cette eſpérance ; & il ne nous reſte rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée. Jeſus-Chriſt n'a pas laiſſé ſa paix au monde, il ne l'a laiſſée qu'à ſes diſciples : ainſi en le lui ſacrifiant aujourd'hui, vous ne lui ſacrifiez rien de trop aimable ; & ce qui fait le prix & le mérite de votre ſacrifice, eſt bien plutôt le plaiſir ſaint avec lequel vous le conſommez, que les plaiſirs frivoles auſquels vous renoncez. Oui, ſi vous connoiſſiez le fond & l'intérieur de ce monde miſérable, vous n'y verriez que des malheureux. Voilà le monde avec toutes ſes erreurs, ſes périls & ſes inquiétudes. Réjouiſſez-vous donc de ce que Dieu vous a délivrée de la tyrannie de ce monde, pour faire ſa demeure au milieu de votre cœur, & y établir une paix & une ſérénité éternelle.

II. SERMON
POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

DIVISION. I. *Les tentations :* II. *Les conſolations de la vie religieuſe.*

I. PARTIE. *Les tentations de la vie religieuſe.* Il y a trois tentations à craindre dans cet état : premiérement, la tentation du tems ; ſecondement, la tentation du dégoût ; troiſiémement, la tentation des exemples.

1.° La tentation du tems. Les commencemens ſont d'ordinaire fervens & fidèles : mais ces premières années paſſées dans la ferveur, on croit être en droit de ſe repoſer : première tentation. Or pour vous armer contre un écueil où la grace de la vocation vient ſouvent échouer, ſouvenez-vous que l'eſprit de la vie religieuſe que vous embraſſez, eſt le même pour tous les âges ; que les régles ſaintes de cet inſtitut ſont les mêmes pour tous les tems ; & qu'ainſi dans un âge plus avancé, comme dans une première jeuneſſe, puiſque la ſainteté de votre état ſera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même. Ce ne ſeroit pas même aſſez : plus vous avancerez dans la profeſſion religieuſe, plus vous devez croître dans la grace de votre état. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule. Mais s'il étoit un tems où il fût permis de ſervir Dieu avec une ſorte de tiédeur, il ſemble que ce devroit être dans le commencement de la carrière, où la grace eſt encore foible : au lieu que dans la ſuite, la grace ayant dû croître en nous,

& l'eſprit de notre vocation ſe fortifier, la tiédeur devient un crime. Car il n'en eſt pas de la milice de Jeſus-Chriſt, comme de celle des Princes de la terre : dans celle-ci, après un certain tems de travail & de ſervice, on acquiert le droit de chercher dans le repos le délaſſement & comme la récompenſe de ſes fatigues paſſées ; mais dans la milice de Jeſus-Chriſt, c'eſt en être déſerteur que de ceſſer un moment de combattre ; & ſe relâcher après quelques années de ferveur, c'eſt perdre tout le fruit de ſa fidélité paſſée.

2.° La tentation du dégoût. Les commencemens ſur-tout de la vie chrétienne & religieuſe ſont toujours accompagnés d'un certain attendriſſement de cœur qui nous en adoucit d'abord tous les exercices. Alors tout s'applanit, tout devient aiſé : mais ce premier goût s'uſe d'ordinaire ; alors nos penchans d'abord ſi dociles ſe ſoulévent contre le joug : de-là vient qu'on ſe décourage, & qu'on ne fait plus que ſe traîner dans la voie ſainte. Pour prévenir une tentation ſi ordinaire dans ces retraites religieuſes, écoutez les avis ſuivans : le premier eſt que la ſource de nos dégoûts dans les voies de Dieu, eſt d'ordinaire dans nos infidélités : ce n'eſt que lorſque nous commençons à mêler des adouciſſemens aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir triſtes & pénibles. Ainſi ſi vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie ſainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même, & voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe ſecret d'infidélité, qui infecte tout le détail de vos exercices, & qui éloigne Dieu de vous. Un ſecond avis, c'eſt que les dégoûts peuvent ſe trouver quelquefois dans la vie la plus fervente

& la plus fidèle ; & en vous conſacrant aujourd'hui à Jeſus-Chriſt, vous devez vous attendre à des amertumes dans ſon ſervice. Au commencement de la carrière, il nous ſoutient par des conſolations ſenſibles ; c'eſt un lait dont il nourrit notre foibleſſe : mais à meſure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts ; il ne nous nourrit plus que du pain de la vérité, qui eſt la nourriture des parfaits ; & un pain ſouvent de tribulation & d'amertume. Mais ce qui doit alors vous conſoler, c'eſt que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité ; c'eſt que la vie religieuſe eſt une vie de mort & de ſacrifice, & que cet état de peine & de triſteſſe paroît l'état le plus naturel d'une ame qui a pris la croix de Jeſus-Chriſt pour ſon partage.

3°. La tentation des exemples. C'eſt encore un des plus dangereux écueils de la vie Religieuſe. Oui, quoique la maiſon où vous entrez conſerve encore le premier eſprit de zèle, de charité & de fidélité, qu'elle reçut des mains de ſon bienheureux Fondateur, néanmoins parmi tant de Vierges fidèles & ferventes, il eſt difficile qu'il ne s'en trouve quelqu'une en qui la foi paroiſſe plus foible, la piété plus languiſſante, en un mot toute la conduite plus humaine : or rien n'eſt plus à craindre que la tentation de cet exemple. Si c'étoient des exemples d'un déréglement ouvert & déclaré, ils ne trouveroient en vous que l'indignation & l'horreur qu'ils méritent ; mais ce ſont des exemples qui s'offrent à nous ſous une couleur ſpécieuſe d'innocence, qui ne nous préſentent que des adouciſſemens légers & preſque néceſſaires à la foibleſſe humaine. Le remède contre une contagion ſi à craindre mê-

me dans le lieu ſaint, c'eſt premiérement, de ſe dire à ſoi-même, que Dieu permet les exemples de relâchement dans les Maiſons même les plus ferventes, pour éprouver les ames qui lui ſont fidèles: ſecondement, c'eſt de rappeller ſouvent l'exemple de ces pieuſes Fondatrices qui vous ont frayé les premières voies de ce fervent inſtitut: troiſiémement, ſans chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédés, c'eſt de vous propoſer ſans ceſſe celui des Vierges ferventes qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur; c'eſt d'étudier leur conduite, aimer leur ſociété, rechercher leur confiance.

II. PARTIE. *Les conſolations de la vie religieuſe.* Elles conſiſtent dans trois avantages: Premiérement, les tentations y ſont moindres; ſecondement, les ſecours y ſont plus grands; troiſiémement, les conſolations y ſont plus pures & plus abondantes.

1.° Les tentations y ſont moindres, parcequ'ici les trois grands écueils de l'innocence des hommes n'exercent ici qu'à demi leur malignité & leur empire. La première tentation de la vie humaine, ce ſont les richeſſes: or le dépouillement religieux y met à couvert de cette tentation; c'eſt-à-dire, de l'attachement aux richeſſes, de l'uſage injuſte qu'on en fait, & des ſoucis inſéparables, ſoit de l'acquiſition, ſoit de la conſervation des richeſſes. Le ſacrifice que vous allez faire à Jeſus-Chriſt de votre corps, en le conſacrant à une continence perpétuelle, vous rend ſupérieure à la tentation de la chair, qui eſt la ſeconde tentation de la vie humaine: car au lieu que le monde entier ſemble s'empreſſer & ſe

glorifier de faire naufrage contre cet écueil; dans ces aſyles ſaints tout inſpire la pudeur, tout ſoutient l'innocence. Le troiſiéme écueil de la vie humaine, c'eſt l'uſage capricieux de notre liberté; or le ſacrifice de votre eſprit & de votre volonté, que vous allez faire à Jeſus-Chriſt, vous met à couvert de cette tentation, & des chûtes & des embarras qu'elle entraîne. Car au lieu que dans le monde cette liberté que les hommes font tant valoir comme leur ſouveraine félicité, eſt pourtant la ſource de cet ennui qui empoiſonne tous leurs plaiſirs, & la cauſe du peu d'ordre qui ſe trouve dans leur vie; au contraire dans la vie religieuſe tout eſt réglé, chaque moment a ſon emploi marqué: la tentation de l'ennui, de l'inutilité où l'on vit dans le monde, n'y eſt point à craindre: on n'y vit point au haſard & ſous la conduite ſi incertaine & toujours dangereuſe de ſoi-même; on y vit ſous la main des régles, pour ainſi dire, toujours ſûres & toujours égales.

2.° Les ſecours y ſont plus grands. Premiérement, le ſecours de la retraite qui vous met à couvert des périls dont le monde eſt plein; ſecondement, le ſecours des exercices religieux, qui mortifient les paſſions, qui réglent les ſens, qui nourriſſent la ferveur, qui anéantiſſent peu à peu l'amour propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Troiſiémement, le ſecours des exemples: quel bonheur de vivre parmi des Vierges fidèles, qui nous inſpirent l'amour du devoir, & nous ſoutiennent dans nos découragemens! Quatriémement, le ſecours de la charité, des attentions & des prévenances de nos Sœurs; quelle douceur d'avoir à paſſer ſa vie au milieu des per-

bonnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre ſalut, qui ſont touchées de nos malheurs, ſenſibles à nos afflictions, attentives à nos beſoins, ſecourables à nos foibleſſes! &c. Cinquiémement, le ſecours des avis & des ſages conſeils, qui nous redreſſent ſans nous aigrir, qui préviennent nos fautes, ou en ſont auſſitôt le remède. Sixiémement, le ſecours des prières & des gémiſſemens de nos Sœurs, qui s'intéreſſent pour nous auprès de Dieu, attirent ſur nous ſes miſéricordes. Septiémement, les graces intérieures que le Seigneur verſe ici avec abondance, & qui non-ſeulement adouciſſent ſon joug, mais nous le rendent aimable.

3.° Les conſolations plus pures & plus abondantes. On y goûte cette paix du cœur que le monde ne connoît pas, & qu'il ne ſauroit donner; cette joie qui ſort du fond d'une conſcience pure; ce calme heureux dont jouit une ame morte à tout ce qui agite les enfans d'Adam, ne goûtant que Dieu ſeul, ne deſirant que Dieu ſeul, & ne s'étant réſervée que Dieu ſeul.

III. SERMON
POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

DIVISION. *Trois Reflexions ſur les trois vœux de l'état Religieux, dans leſquelles on examine ce que ces vœux ont de commun avec la vie chrétienne, & ce qu'ils y ajoûtent de plus.*

I. REFLEXION *ſur le vœu de la virginité perpétuelle.* Ce vœu vous engage à deux devoirs: le premier, c'eſt l'entière ſoumiſſion de la chair à

l'eſprit ; devoir qui vous eſt commun avec tous les Fidèles : le ſecond, les moyens pour parvenir à cette ſoumiſſion, dont le principal vous eſt particulier & propre de votre état, & les autres regardent également tous les Chrétiens.

Premier devoir; l'entière ſoumiſſion de la chair à l'eſprit : devoir qui vous eſt commun avec tous les Fidèles. Car la pureté que la ſainteté de la vocation chrétienne exige de tous les Fidèles, ne ſe borne pas à leur interdire certains déſordres groſſiers & honteux ; elle va bien plus loin. Comme tout chrétien a renoncé à la chair dans ſon Batême, & que par-là il eſt devenu ſaint, ſpirituel, membre de Jeſus-Chriſt, temple du Saint-Eſprit, il faut pour remplir cette haute obligation, qu'il ſe regarde comme un homme céleſte, conſacré par l'onction de la divinité qui réſide en lui. Dès-lors pour un chrétien, non-ſeulement tout ce qui ſouille la chair eſt un ſacrilége, mais tous les plaiſirs même légitimes, où il ne cherche que la ſatisfaction des ſens, ſouillent & profanent ſa conſécration. Or, pour parvenir à cette parfaite ſoumiſſion de la chair à l'eſprit, les ſaints Fondateurs vous ont preſcrit deux moyens. Le premier, qui eſt propre de l'état Religieux, eſt l'entière conſécration de votre corps à Jeſus-Chriſt, laquelle ne conſiſte pas ſeulement dans le renoncement à la ſociété ſainte du mariage : tout doit être pur & chaſte dans une Vierge conſacrée à la chaſteté Religieuſe ; tout ce qui n'eſt pas ſaint, éternel, céleſte, la ſouille, la dégrade, l'avilit : telle eſt l'excellence de la ſainte virginité qui va vous conſacrer à Jeſus-Chriſt. Pour faciliter la pratique de ce premier moyen, les premiers Inſtituteurs y en ont joint un ſecond ; ſavoir, les jeû-

nes, les veilles, les macérations, la prière, parcequ'ils ont compris qu'il étoit impoſſible de conſerver le corps pur au Seigneur, ſi la mortification n'en réprimoit les révoltes, & ſi la prière n'en purifioit les deſirs.

Or, voilà l'avantage que vous avez dans votre état ſur les perſonnes engagées dans le monde : comme vous, elles ſont obligées de conſerver leur corps pur au Seigneur, & de s'interdire tous les deſirs qui pourroient ſouiller l'ame : mais pour en venir là, ils ſont obligés comme vous, & encore plus que vous, de ſe mortifier ſans ceſſe, de veiller, de ne point ceſſer de prier & de gémir pour appeller le Seigneur au ſecours de leur foibleſſe. Mais ces devoirs ſi eſſentiels à cette vertu, qui vous conſerve pure & ſans tache, deviennent comme impraticables au milieu du monde : la prière n'y eſt même pour les plus réguliers, qu'un moment de bienſéance & d'ennui, accordé le matin & le ſoir à ce ſaint exercice : la mortification n'y eſt pas moins inconnue & impraticable que la prière ; en effet, comment ſe mortifier au milieu d'un monde où l'on donne tout aux ſens ? Mais dans ces aſyles ſaints, la prière & la mortification deviennent comme le fonds & l'occupation néceſſaire de votre état, & il en coûteroit plus de s'y refuſer, que de s'y livrer avec une conſtante fidélité : tout y facilite la prière, parceque tout y inſpire le recueillement : tout y conduit à la mortification ; les ſaints uſages établis, les exercices Religieux, l'auſtérité de la vie commune, &c. Ainſi le ſeul privilége que les perſonnes du monde ont ici par-deſſus vous, c'eſt qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir.

II. REFLEXION *ſur le vœu de pauvreté.* Comme nous ne ſaurions preſque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la nature ſans en abuſer, les ſaints Fondateurs ont cru qu'il étoit plus ſûr & plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait, que de ſe contenir dans les bornes d'un uſage ſaint & légitime. Or, cet engagement de pauvreté Religieuſe renferme trois devoirs eſſentiels : premiérement, un détachement de cœur de toutes les choſes de la terre ; ſecondement, une privation actuelle de toutes les ſuperfluités ; troiſiémement, une ſoumiſſion & une indépendence entière des ſupérieurs, dans l'uſage même des choſes les plus néceſſaires.

Le premier devoir, qui conſiſte dans le détachement de cœur de toutes les choſes de la terre, eſt une obligation qui vous eſt commune avec tous les Fidèles, puiſque c'eſt une ſuite du ſecond vœu de votre Batême, par lequel vous avez renoncé au monde & à ſes pompes. Tout Chrétien doit vivre détaché de tout ce qui l'environne ici-bas ; parceque tout Chrétien doit ſe regarder comme étranger ſur la terre : mais rien de plus rare que ce détachement de cœur dans le monde, où l'on ne vit que comme ſi nous n'étions faits que pour ce que nous voyons, & que la terre dût être notre patrie éternelle. Or, c'eſt en quoi l'opprobre de Jeſus-Chriſt, que vous embraſſez, doit vous paroître préférable à toutes les couronnes de la terre : ce détachement ſi indiſpenſable pour le ſalut, & ſi difficile dans le monde, devient comme naturel dans la Religion ; parcequ'il eſt aiſé de ſe détacher de tout quand on s'eſt dépouillé de tout ; de ne tenir à rien ſur la terre, quand on n'y

poſſéde rien, & d'être pauvre de cœur, quand on eſt pauvre réellement & en effet.

Le ſecond devoir de la pauvreté Religieuſe, c'eſt le retranchement actuel de toutes les ſuperfluités ; c'eſt-à-dire, de tout ce qu'on appelle dans le monde, les aiſes & les commodités de la vie : devoir indiſpenſable à tout Fidèle, puiſqu'il eſt encore une ſuite des engagemens du Batême. Les créatures ne ſont pas faites pour fournir de vains plaiſirs au Chrétien, puiſque l'Evangile les lui interdit tous, & qu'il y a renoncé lui-même dans ſon Batême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'uſer des créatures, & de les faire ſervir à nos beſoins, & ce n'eſt que par grace que Dieu nous en accorde l'uſage. Selon ces régles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu de l'opulence, & ſe retrancher tout ce qui ne tend qu'à flater les ſens, tout ce qui ſert d'éguillon aux paſſions. L'avantage que les perſonnes du monde ont donc ici au-deſſus de vous, c'eſt que ſans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire ſervir à leurs plaiſirs ; c'eſt qu'à portée de ſe ménager toutes les ſuperfluités, elles ſont obligées de ſe les interdire ; c'eſt en un mot, qu'elles ont plus d'embarras que vous, & n'en ont pas pour cela plus de privilége. Une Epouſe de Jeſus-Chriſt, à la vérité, qui a joint à cette obligation commune, une promeſſe particulière de vivre dans le dépouillement Religieux, doit ſe diſputer avec plus de rigueur les plus légères ſuperfluités ; & non-ſeulement éviter les profuſions de la vanité, mais y joindre les privations d'une humble pauvreté. Mais vous voyez que ce que votre engagement exige de

plus de vous, que des perſonnes du monde, eſt plutôt une facilité pour remplir le vœu de votre Batême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Le troiſiéme devoir de ce dépouillement Religieux, eſt la ſoumiſſion & la dépendance entière des Supérieurs dans l'uſage même des choſes les plus néceſſaires ; c'eſt-à-dire, regarder tout ce qu'on nous laiſſe comme n'étant point à nous, n'en uſer que ſelon l'ordre & la volonté de ceux qui nous gouvernent, & n'avoir à ſoi que le ſaint plaiſir d'être libre & dépouillé de tout. Ne vous figurez pas cependant qu'en ceci même votre condition ſoit plus dure que celle des perſonnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux qu'ils dépendent des hommes dans l'uſage de leurs biens : mais ils dépendent toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet uſage ; ils dépendent ſans ceſſe de Dieu qui peut leur enlever ces biens à chaque inſtant ; ils doivent donc ſe regarder toujours comme des eſclaves à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés, ſans qu'ils puiſſent y trouver à redire ; en uſer comme pouvant en être dépouillés l'inſtant qui ſuit ; ne les poſſéder que comme ne les poſſédant point ; ſonger en un mot, que tout ce qui leur appartient, c'eſt le droit de faire valoir leurs biens au profit & pour la gloire du Maître ſouverain qui leur en a confié l'adminiſtration. La pauvreté Religieuſe ne diminue donc pas vos droits ſur les biens & ſur les plaiſirs de la terre, puiſque le Chrétien n'y a point de droit : elle diminue ſeulement vos embarras & vos inquiétudes ; & loin de vous impoſer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

III. Reflexion *ſur le vœu d'obéiſſance.* Le monde qui ne connoît pas la vertu de la foi & l'eſprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux & inſupportable à la raiſon : il eſt vrai qu'il paroît d'abord fort triſte & fort dur à la nature, d'être forcé de ſacrifier ſans ceſſe ſes propres lumières, aux lumières & ſouvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent ; cette ſituation paroît révolter d'abord tous les penchans les plus raiſonnables de la nature ; & ôter aux hommes la ſeule conſolation que les maux leur laiſſent, qui eſt l'indépendance & la liberté de diſpoſer de leurs actions & d'eux-mêmes. Mais ce n'eſt-là qu'un langage dont le monde ſe fait honneur, car trouver dans le monde un état d'indépendance entière, cela n'eſt pas poſſible. La vie du monde n'eſt qu'une ſervitude éternelle ; mais ce qu'il y a de triſte pour les perſonnes du monde, c'eſt que leurs aſſujettiſſemens, qui ſont tous leurs malheurs, ſont ſouvent auſſi tous leurs crimes : leur complaiſance eſt pénible, & elle eſt criminelle, au lieu que dans ces aſyles ſaints, elle coûte moins au cœur ; parcequ'on eſt ſûr qu'on ne ſacrifie ſa volonté qu'à la volonté de Dieu, dont les Supérieurs ne ſont que les interprétes, & elle a toujours un nouveau mérite.

D'ailleurs, quand vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une ſituation d'indépendance & de liberté entière, il ne vous auroit pas été permis pour cela de ſuivre aveuglément vos goûts & vos caprices. Tout Chrétien a une régle éternelle & ſupérieure, qu'il doit conſulter ſans ceſſe ſur chaque action ; par conſéquent

dans tout ce qu'il fait, il ne lui eſt pas permis de ne chercher qu'à ſe ſatisfaire lui même; autrement il ſe mettroit lui-même à la place de Dieu, auteur de l'ordre qu'il doit ſuivre. Que fait donc l'obéiſſance Religieuſe? elle nous manifeſte par l'organe de nos Supérieurs, cette régle éternelle que nous aurions été obligés de conſulter ſans ceſſe dans nos démarches; en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainſi dire, pour nous mettre entre les mains & ſous la conduite de Dieu. Ainſi les perſonnes du monde ne ſe croyent plus libres, que parcequ'elles ne connoiſſent pas le fonds de la Religion, & les devoirs de la vie chrétienne: elles ne font tant valoir leur liberté & leur indépendance, que parcequ'elles ignorent qu'il n'eſt pas plus permis à l'homme du monde d'uſer de ſa liberté, ſelon ſon humeur & ſon caprice, qu'au ſolitaire qui s'en eſt dépouillé entre les mains de ſes ſupérieurs.

IV. SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

PROPOSITION. *Les caractères de l'alliance qu'une Vierge chrétienne contracte avec Jeſus-Chriſt, en embraſſant l'état Religieux, prouvent que de tous les préjugés du ſalut, il n'en eſt pas de plus certain & de plus conſolant pour elle.*

I. REFLEXION. Premier caractère de cette alliance; *Une alliance de Juſtice: Sponſabo te*

in juſtitiâ; c'eſt-à-dire, qu'il étoit juſte que vous donnaſſiez à Dieu cette marque de votre amour, & que votre reconnoiſſance envers lui ne pouvoit s'acquitter à moins : car la meſure de ce que nous devons à Dieu, eſt ce que nous avons reçu de lui ; plus il ſe communique à nous, plus il veut que nous ſoyons à lui. Or, rappellez en ce moment toutes les graces dont il vous a juſques ici comblée : des ſentimens de ſalut inſpirés dans une première jeuneſſe ; tant de périls éloignés ; tant d'obſtacles qui ſembloient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui, impoſſible, ſurmontés : rappellez en un mot toute la ſuite des miſéricordes du Seigneur ſur vous, dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorſque laſſée, ce ſemble, de vous ſoutenir toute ſeule contre les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livroit, vous paroiſſiez ſur le point de ſuccomber & de vous y rendre ; que ſe paſſoit-il alors dans votre ame ? quelle étoit la voix ſecrette qui vous parloit alors au fond du cœur ? n'étoit-ce pas l'Epoux céleſte qui vous parloit tout-bas, pour vous faire entendre que vous auriez grand tort de prêter l'oreille aux diſcours du monde & à ſes ſollicitations, qu'il eſt plein de malheureux, & que s'il s'y trouve quelque conſolation, elle n'eſt que pour les ames qui ſont fidèles à leur Dieu ? & alors ne ſentiez-vous pas votre foi ſe raffermir, votre langueur ſe ranimer, vos irréſolutions ſe fixer, vos ténèbres ſe diſſiper, & la ſérénité ſuccéder à l'orage ? Voilà l'hiſtoire des miſéricordes du Seigneur ſur votre ame. Voyez s'il en uſe de même envers tant d'autres que le

torrent entraîne : il ne daigne pas diſputer leur cœur au monde qui le poſſéde tout entier. Qu'avez-vous fait qui ait pu vous attirer ſes regards & ſes préférences? où en ſeriez-vous, s'il eût borné toutes les opérations de la grace à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde eſt plein, & à ces réflexions ſtériles ſur les abus des plaiſirs, de la fortune, & de toutes les choſes préſentes, qui ne convertiſſent perſonne? Il le pouvoit; & vous n'aviez rien à ſes yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la ſorte: mais il vous a prévenue de ſes bénédictions; plus le monde a fait d'efforts pour vous ſéduire, plus il a été attentif à vous protéger. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir ſon propre ouvrage; & la ſainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui, eſt une alliance de reconnoiſſance & de juſtice: *Sponſabo te in juſtitiâ.*

II. Reflexion. Second caractère de cette alliance: *Une alliance de jugement & de ſageſſe: Sponſabo te in judicio.* Peſez en effet, ſur quoi roule ce que vous allez ſacrifier, & de quel prix eſt ce que Jeſus-Chriſt vous prépare. D'un côté, une fumée dont un inſtant décide; des plaiſirs qui durent peu, & qui doivent être punis éternellement; en un mot, le monde avec ſes dégoûts, ſes remords, ſes périls, &c. & enfin, une mort accompagnée ſouvent d'un repentir inutile, ſouvent d'un calme funeſte, toujours terrible pour le ſalut. Mais de l'autre côté, que vous prépare Jeſus-Chriſt pour remplacer ce ſacrifice? l'innocence & la paix du cœur, que le monde ne connoît pas; la joie d'une bonne con-

ſelenee, où nous trouvons des reſſources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos foibleſſes, des appuis dans tous nos découragemens, des attraits pour tous nos devoirs, une vie tranquille pleine de bonnes œuvres ; & enfin, une mort ſemblable à celle des Juſtes, & pleine de conſolation. Or, ſur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne ſentez-vous pas plus que jamais la ſageſſe de votre choix ? Examinez pour la dernière fois ; & voyez ſi le monde avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence & à la ſureté de l'aſyle ſaint, où Jeſus-Chriſt vous appelle, quoiqu'il faille vous attendre à des amertumes & à des croix à ſon ſervice. L'alliance que vous contractez avec ce divin Epoux eſt donc une alliance de jugement & de ſageſſe ; *Sponſabo te in judicio.*

III. REFLEXION. Troiſiéme caractère de cette alliance : *Une alliance de miſéricorde : Sponſabo te in miſericordiâ*, c'eſt-à-dire, que Jeſus-Chriſt ne regarde pas au peu que vous lui offrez, & qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Car enfin, je veux que vous lui donniez beaucoup : mais quand vous mettriez aux pieds de Jeſus-Chriſt non-ſeulement votre nom, vos talens, vos eſpérances, mais des ſceptres & des couronnes, ne ſeriez-vous pas trop récompenſée de pouvoir être en échange, la dernière dans ſa maiſon ? Ainſi plus vous lui ſacrifiez, plus vous lui devez ; plus le monde ſembloit, vous offrir d'attraits, plus vous paroiſſiez née avec tout ce qu'il faut pour vous y perdre, & plus il a fallu de grace pour vous dégoûter du

monde, & vous établir ſolidement dans la vérité. C'eſt donc ici une alliance toute de miſéricorde pour vous. Dieu prévoyoit qu'avec la meſure de grace qu'il vous deſtinoit, vous vous perdriez dans le monde; & comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, avant même que vous euſſiez erré quelque tems au gré de vos paſſions, par une abondance de miſéricorde.

IV. REFLEXION. Quatriéme caractère de cette alliance; *Une fidélité inviolable à répondre à toutes les miſéricordes de l'Epoux céleſte : Sponſabo te in fide.* En effet, vous ne ſerez heureuſe dans le parti que vous prenez, qu'autant que vous ſerez fidèle : il ne faut plus vous promettre d'autre conſolation que dans la pratique exacte de vos devoirs : le monde déſormais vous fera lui-même une loi de le haïr : il inſulte à l'inconſtance de celles qui après l'avoir abandonné, jettent encore ſur lui des regards de complaiſance. D'ailleurs quelles ſont les amertumes d'une Vierge infidèle que le monde à ſéduite, & qui voit ſes penchans mondains renfermés pour toujours dans le lieu ſaint? Hélas! elle traîne par-tout ſes dégoûts & ſon inquiétude; & il n'eſt pas d'état ſur la terre plus malheureux que le ſien. Mais d'un autre côté, rien ne peut être comparé aux conſolations que Jeſus-Chriſt prépare à votre fidélité. Si vous jettez encore quelques regards ſur le monde, ce ſeront des regards de compaſſion & de douleur; & renouvellant mille fois aux pieds de l'autel votre ſacrifice, vous y remercierez avec des tranſports d'amour & de joie, Jeſus-Chriſt de

vous avoir conduite au port, & retirée d'un lieu où les apparences ſont ſi trompeuſes, les chagrins ſi réels, les plaiſirs ſi triſtes, & la perte du ſalut cependant inévitable.

Fin des Analyſes.

Le Privilége eſt à la fin du Volume de l'Avent.

De l'Imprimerie de JEAN-TH. HERISSANT, Imprimeur du Roi, &c.